This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

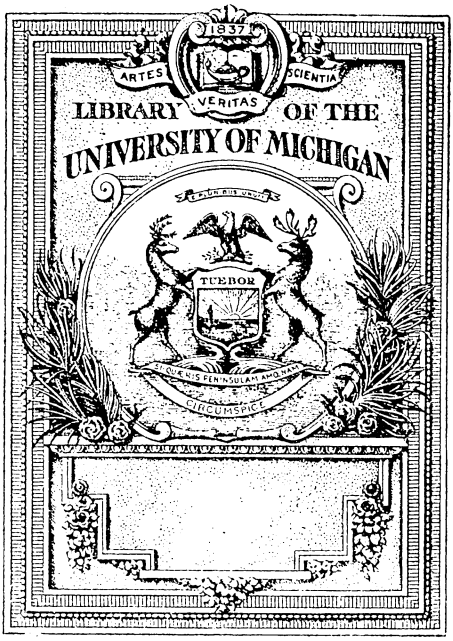
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381129


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— ONZIÈME ANNÉE —

TOME XXXII

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG
1879

Hosted by Google

Hosted by Google

LA QUESTION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DEVANT LA

CONVENTION NATIONALE.

Nous ne voulons pas de l'enseignement laïque, parce que c'est une œuvre de la Terreur. Ces paroles prononcées par M. Woeste, dans la séance de la Chambre des représentants du 6 août, à l'occasion de la discussion provoquée par la création de ce ministère de l'instruction publique vainement demandé jusqu'alors à tous les partis, nous ont inspiré la pensée peut-être bien utile et, en tout cas, très-opportune de rechercher, dans l'histoire de la grande époque évoquée par le député catholique, ce que la révolution a tenté pour résoudre le difficile problème de l'instruction publique.

Nous sommes en 1793; la Convention nationale venait de voter, aux acclamations de la république entière, la constitution du 24 Juin, complément logique de la déclaration des droits présentée aux jacobins par Robespierre le 21 avril de la même année. En même temps, le soulèvement de la Vendée s'accentuait et se développait dans des proportions telles, que la Révolution se trouva un instant menacée. Les troupes républicaines avaient été battues dans plusieurs rencontres par les paysans fanatisés de Larochejacquelein. Lescure et Charette combinaient une attaque sur Nantes, en même temps qu'ils s'emparaient de Saumur, faisant huit cents prisonniers républicains, dans les rangs de l'armée

383900

Hosted by Google

desquels tombèrent deux mille hommes. Tout souriait à la cause royaliste. La situation pour les républicains devenait de plus en plus critique, et le comité de salut public, enchaîné par la nécessité de garder les frontières, alors déjà menacées sur tous les points, ne pouvait guère les secourir. Bientôt 80,000 hommes attaquèrent Nantes par les deux rives de la Loire, et la ville allait succomber quand la mort de Cathelineau, qui tomba sous la balle d'un obscur cordonnier, mit le désordre dans les rangs royalistes et, en même temps que la ville, sauva peut-être la République.

Mais la Vendée abattue n'était pas encore domptée. Elle devait se relever, menacer et vaincre encore! Westermann, après avoir battu les Prussiens, fut battu à son tour par les paysans de Chollet, perdant 9,000 hommes, son artillerie et toutes ses munitions.

Il fallut encore lutter pendant des mois et recourir aux moyens les plus violents avec cette *implacable Vendée*, ainsi que l'appelait Barère.

Ce n'est pas tout.

En même temps que la catholique Vendée se bat pour le passé contre les idées nouvelles, avec un courage qui bien souvent dépassera l'héroïsme, la contre-révolution lève la tête dans la deuxième ville de France. Lyon, où le royalisme s'était glissé sous la bannière de la Gironde, se soulève. La guerre civile y éclate. Le commissaire de la Convention, Robert Lindet, voit son autorité méconnue; les canons sont braqués sur la place publique; les patriotes, comme l'écrivait Chalier, *étaient sous le couteau*. Vainement la Convention déclara-t-elle Lyon en état de révolte ouverte, et ses autorités traîtres à la patrie; vainement menaça-t-elle la cité d'y envoyer des forces pour faire respecter la souveraineté du peuple, rien n'y fit, et la guillotine fut dressée pour la première fois dans la grande ville par le parti modéré!

La Révolution ne s'abandonna pas elle-même. Elle proportionna son énergie au péril, mais, pour étouffer la révolte, à quels moyens extrêmes ne dut-on pas recourir! Le 12 octobre, la Convention, sur le rapport de Barère, au nom du

Hosted by Google

comité de salut public, rendit le décret le plus terrible que mentionne l'histoire! Elle ordonna «que la ville de Lyon serait détruite; que tout ce qui fut habité par les riches serait démoli, et qu'il ne resterait que la maison du pauvre et les habitations des patriotes égorgés ou proscrits ;

« Que le nom de Lyon serait effacé du tableau des villes de la République, et que sur ses ruines il serait élevé une colonne qui attesterait les crimes et les punitions des royalistes de cette ville, avec cette inscription : *Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus!* »

L'exécution de ce décret fut confiée à deux hommes bien faits pour se présenter aux Lyonnais comme les messagers de la mort : Collot d'Herbois et Fouché.

Ce n'est pas tout encore.

Après la guerre civile, la guerre étrangère! Après la Vendée, après Lyon et Marseille, la coalition. Après Larochejacquelein, Charette, Lescure et Bontemps, voici Pitt, l'ennemi acharné de la France nouvelle, Cobourg, son digne allié, Thugut, ce fils d'un batelier de Lintz, élevé par Marie-Thérèse, Kaunitz, enfin, l'âme de la coalition dès son origine, qui tous, pour emprunter la parole austère de Louis Blanc, au lieu d'attaquer la France hardiment et avec ensemble comme le berceau d'une philosophie jugée par eux dangereuse, ne songèrent qu'à la déchirer comme une proie dont chaque gouvernement voulait un lambeau.

Valenciennes et Mayence, Mayence où la Convention avait envoyé comme commissaire Merlin de Thionville, qui tour à tour avait abandonné la soutane et la robe pour se donner entièrement à la Révolution, furent successivement assiégés et capitulèrent après une défense héroïque. On se battait au nord, aux Pyrénées et aux Alpes, sur la Moselle et sur le Rhin. Le long de toutes les frontières, les armées de l'Europe refoulaient sur elle-même la France que rongeait au cœur une guerre à mort : la Vendée ! La détresse était extrême, l'état des armées déplorable. Mais, comme on l'a dit, les hommes de la Révolution avaient fait le serment de changer la face du monde ou de se faire un tombeau dans ses débris. Les hommes de guerre

Hosted by Google

surgirent du sol, et bientôt se formèrent ces bataillons héroïques dont le poëte a pu dire :

> La tristesse et la peur leur étaient inconnues ;
> Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues,
> Si ces audacieux,
> En retournant les yeux dans leur course olympique,
> Avaient vu derrière eux la grande République
> Du doigt montrant les cieux !

La France résista jusqu'à l'heure où Carnot, régénérant l'art de la guerre, la sauva.

Ce qui précède, exposé nécessaire pour permettre d'apprécier la grandeur de l'œuvre immense de l'organisation de l'instruction publique que la Convention nationale entreprit alors, ne montre que les grandes lignes du tableau que présentait le pays à cette époque. Nous n'avons parlé ni de Marat assassiné, ni de Marseille soulevée, ni de l'exécution de Marie-Antoinette, dont la royale tête fut jetée à la face de l'Europe coalisée contre la République, comme un sanglant et lugubre défi. Nous nous bornons à noter ces faits sans les développer.

Ce fut donc en cette mémorable année 1793, au bruit des combats, les pieds dans le sang et sur des ruines, que la Révolution aborda le grand problème de l'instruction publique, et nous allons essayer de décrire le tableau de ce qu'elle réalisa.

Nous citons pour mémoire et sans nous y arrêter, les plans généraux d'enseignement public, dressés avant la Convention et présentés à la Constituante et à la Législative par Mirabeau, Talleyrand et Condorcet. Nous rappellerons uniquement que ce dernier voulait la gratuité de l'enseignement à tous les degrés ; qu'il admettait la liberté pleine et entière ; les établissements privés à côté de ceux de l'État ; qu'il voulait que l'enseignement de l'école fût complété par des conférences publiques destinées aux adultes ; qu'il voulait même de ces conférences dans les casernes ; qu'il voulait enfin l'enseignement de la religion hors de l'école et dans le temple seulement.

Hosted by Google

Nous ne sommes plus aujourd'hui ni aussi avancés, ni aussi logiques.

Nous venons de dire que c'est en 93 que la Convention nationale organisa l'instruction publique : la vérité historique nous oblige de rappeler que déjà, en décembre 1792, à peine deux mois après sa réunion, elle en avait abordé le problème. « La guerre était aux frontières, dit le regretté Eugène Despois, dans son beau livre *le Vandalisme révolutionnaire*, la France se levait pour repousser l'étranger, le « procès du roi commençait, et c'est au milieu de ces circon- « stances tragiques que fut posée la première pierre de l'édi- « fice. Cette date est mémorable ; plus que celle des batailles « elle vaut la peine d'être retenue. »

Lanthenas, un girondin, qui cependant avait été défendu par Marat, d'une façon dédaigneuse, il est vrai, puisque celui-ci, pour l'innocenter, n'avait rien trouvé de plus habile que de le qualifier « de pauvre d'esprit qui ne méritait pas qu'on songeât à lui, » Lanthenas présenta le rapport au nom du comité de l'instruction publique.

Il ne proposa que l'organisation des écoles primaires.

Il insistait, à l'exemple de Condorcet, sur l'utilité des conférences publiques dont les instituteurs primaires devaient être chargés.

Il voulait la suppression, dans les écoles, des châtiments corporels déjà flétris, depuis le XVI^e^ siècle, par Rabelais.

Lors de la discussion, le girondin Ducos voulut l'exclusion absolue des prêtres de l'instruction primaire ; et il rappelait, à ce sujet, l'histoire de ce joueur de flûte de l'antiquité que l'on payait simple pour jouer et double pour se taire. Il proposa, en outre, le premier, l'instruction obligatoire, et il allait même jusqu'à exiger qu'elle fût non-seulement obligatoire, mais commune, refusant au père de famille de faire instruire chez lui son enfant.

Citons ses paroles, elles méritent d'être méditées par la génération actuelle.

« Un autre principe sur lequel doit reposer l'instruction écarte encore les prêtres des écoles de la République : c'est

Hosted by Google

que l'enseignement doit également convenir à tous les citoyens égaux en droits. J'aurai le courage de tirer de ce principe une conséquence nouvelle, aussi évidente peut-être, mais plus contestée que la première, parce qu'elle heurte avec violence et les fausses idées et les molles habitudes de notre vie égoïste et servile. Je pense que tous les enfants, dans la République, quel que soit l'état ou la fortune de leurs pères, doivent être assujettis, pour pouvoir parvenir dans la suite aux emplois publics, à suivre, pendant un certain espace de temps, les écoles primaires. Cet assujettissement, va-t-on s'écrier, contrarierait trop durement nos mœurs et nos usages. Je réponds que c'est à raison de cela même que je le propose. Les mœurs d'un peuple corrompu ne se régénèrent point par de beaux discours, mais par de vigoureuses et brusques institutions. Il faut opter entre l'éducation domestique et la liberté, car, citoyens, tant que par une éducation commune vous n'aurez pas rapproché le pauvre du riche, le faible du puissant... c'est en vain que vos lois proclameront la sainte égalité : la République sera toujours divisée en deux classes : les citoyens et les messieurs. »

A la suite de cette première discussion, la Convention décréta :

« Les écoles primaires formeront le premier degré d'instruction. On y enseignera les connaissances rigoureusement nécessaires à tous les citoyens. Les personnes chargées de l'enseignement dans ces écoles s'appelleront instituteurs. »

Tel fut le premier acte législatif qui consacra l'enseignement du peuple.

Le second acte se passa à la séance du 26 juin 1793, au milieu des circonstances que nous avons fait connaître plus haut.

Il eut pour principal acteur Lakanal, qui siégeait dans les rangs de la majorité, et qui contribua le plus avec Daunou à organiser l'immense système de l'instruction publique en France. Membre de l'Institut, demeuré pauvre, comme le restèrent tous ces régicides en quittant les plus hautes

Hosted by Google

fonctions publiques, il redevint en 1797 ce qu'il avait été avant 1789, simple professeur. Il occupa d'abord une chaire à l'école centrale de la rue Saint-Antoine, et fut nommé plus tard *procureur-gérant*, c'est-à-dire économe du Lycée Bonaparte : il n'avait pas voulu de fonctions plus hautes. Naturellement, la Restauration l'honora en le proscrivant. Il passa son exil aux États-Unis, où il reçut, en 1823, comme souvenir de cette France libérale que la royauté de droit divin traquait plus que jamais, un exemplaire des *Annales du Museum d'histoire naturelle* portant la suscription : « *A M. Lakanal, pour le remercier du décret du* 10 *juin* 1793. *Offert par les professeurs du Museum d'histoire naturelle soussignés.* » Et parmi ces signataires figuraient : Vauquelin, Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Jussieu, Brongniart, Lacépède. Il revint en France, après 1830, reprendre sa place à l'Académie des sciences morales et politiques. Il vivait alors retiré dans un appartement plus que modeste de la place Royale. Ce fut là que, peu de temps avant sa mort, il reçut la visite de l'un de ses compatriotes, aujourd'hui l'une des illustrations du haut enseignement de la Belgique. Celui-ci lui ayant demandé le secret de la grandeur des œuvres de la Révolution, le vieux conventionnel, de sa voix rauque et vieillie, lui dit pour toute réponse : « Monsieur, ce secret le voici : Nous avions une vertu ! nous n'avions pas peur ! »

O ! race immortelle de titans qui, sous le couperet de la guillotine, disaient au bourreau, comme suprême adieu à la vie : « Vous n'empêcherez pas nos têtes de s'embrasser dans le panier ! »

Ce fut cet homme qui vint soumettre à la Convention, au nom du comité d'instruction publique, un plan d'éducation nationale. Ici, pour ne pas amoindrir notre sujet, nous devrions reproduire tout le n° 187 du *Moniteur*. Mais ce travail a ses limites, et force nous est de résumer rapidement.

Le plan proposé embrassait :

La création d'écoles primaires suivant la population ; l'in-

Hosted by Google

tervention de l'État en faveur des enfants peu fortunés; le droit reconnu à chaque citoyen d'ouvrir une école et de la diriger à son gré; et le privilége pour les instituteurs de porter dans les cérémonies publiques une médaille avec l'inscription : « *Celui qui instruit est un second père.* »

Il recommandait, comme stimulants, la célébration, par les écoles, des grands anniversaires, un, entre autres, dont le titre provoqua les sourires des rigides conventionnels, « la fête des animaux compagnons de l'homme ». Ce n'était, en réalité, que ce que nos comices agricoles ont réalisé depuis dans leurs concours. Quelques membres de l'assemblée persistant à demander ironiquement « qu'est-ce que cette fête des animaux? » Lakanal leur fit cette réponse, gauloise, sans doute, mais médiocrement parlementaire : « Mes amis, c'est la vôtre! »

Signalons cette particularité que dans la discussion lecture fut donnée à l'assemblée par Robespierre d'un plan d'éducation laissé par Michel Lepelletier. Celui-ci voulait l'instruction obligatoire, parce qu'il y avait là un intérêt public de premier ordre et, de la part des parents, devoir civique. Il la voulait commune à tous aux dépens de la République; égale, tous les enfants recevant mêmes vêtements, même nourriture, même instruction, mêmes soins. L'éducation nationale étant la dette de la République envers tous, tous les enfants avaient le droit de la recevoir et les parents ne pouvaient se soustraire à l'obligation de les faire jouir de ces avantages.

La discussion sur l'œuvre de Lepelletier fut ouverte par un prêtre catholique romain, véritable apôtre devant le rayonnant souvenir duquel on est fier de se découvrir respectueusement. L'évêque Grégoire qui, quelques mois plus tard, à la séance du 9 pluviôse an II (28 janvier 1794), devait résumer la constante pensée de son époque en ces mâles paroles : « *Reconstituons la nature humaine en lui donnant une nouvelle trempe! Il faut que l'éducation publique s'empare de la génération qui naît,* » l'évêque Grégoire se leva pour répondre à l'apologie que venait de faire Robespierre. Mais,

Hosted by Google

avant de résumer ses idées, que l'on nous permette de présenter l'homme. Grégoire était âgé alors de 44 ans. Né à Luneville en 1750, il s'était signalé à la veille de la Révolution, alors qu'il était curé d'Embermesnil, en 1788, par la publication d'un *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, où le principe de la tolérance était hautement proclamé. Aussi les juifs, toujours persécutés, et à qui on contestait, même après 1789, l'égalité, le titre et les droits de citoyens, n'eurent-ils pas de protecteur plus dévoué que cet évêque. Il leur obtint tous ces droits contestés et leur ouvrit leurs synagogues. Celles-ci, à cette occasion, ordonnèrent pour cet apôtre du Christ des prières publiques, et certes, ce fut le seul prêtre romain qui jamais obtint ce témoignage de reconnaissance de la religion de Moïse.

Peu après il fut choisi par le clergé de Lorraine pour le représenter aux états-généraux. L'un des premiers il se réunit au tiers état, assista au serment du Jeu de paume et présida la fameuse séance de soixante-douze heures que tint la Constituante pendant que la Bastille était assiégée par le peuple. Grégoire vota l'abolition des priviléges, des titres de noblesse, du droit d'aînesse, l'émancipation des Israélites et des gens de couleur, et enfin la constitution civile du clergé. Après la promulgation de cette dernière loi, il fut élu évêque constitutionnel de Blois. Ses diocésains l'envoyèrent à la Convention nationale, où il proposa, dès la première séance, l'abolition de la royauté et la proclamation de la république, motion qui fut adoptée par acclamation. Il demanda aussi, mais sans succès, l'abolition de la peine de mort. Il se trouvait en mission dans la Savoie à l'époque du jugement de Louis XVI, et ce fut par lettre qu'il se prononça pour la condamnation du roi, mais sans vouloir voter la mort. Ce chrétien était conséquent avec lui-même. Sommé à la séance du 7 septembre 1793, à son retour à Paris, d'imiter l'exemple de l'archevêque Goebel, et d'abjurer publiquement son caractère de chrétien et d'évêque, il résista noblement et, s'élançant à la tribune : « J'entre ici, « s'écria-t-il, n'ayant que des notions très-vagues sur ce qui

Hosted by Google

« s'est passé avant mon arrivée. On me parle de sacrifices à « la patrie! J'y suis habitué! S'agit-il d'attachement à la « cause de la liberté? Mes preuves sont faites depuis long- « temps. S'agit-il du revenu attaché à la fonction d'évêque? « Je l'abandonne sans regret. S'agit-il de religion? Cet article « est hors de votre domaine et vous n'avez pas le droit d'y « toucher! J'entends parler de fanatisme et de superstition? « Je les ai toujours combattus. Catholique par conviction et « par sentiment, prêtre par choix, j'ai été désigné par le « peuple pour être évêque ; mais ce n'est ni de lui ni de vous « que je tiens ma mission. J'ai consenti à porter le fardeau « de l'épiscopat à une époque où il était entouré d'épines. On « m'a tourmenté pour l'accepter, on me tourmente aujour- « d'hui pour me forcer à une abdication qu'on ne m'arrachera « pas! Agissant d'après des principes sacrés qui me sont « chers, et que je vous défie de me ravir, j'ai tâché de faire « du bien dans mon diocèse : je reste évêque pour en faire « encore. J'invoque la liberté des cultes! »

Appelé peu après à faire partie du comité d'instruction publique, il déploya la plus active sollicitude pour la conservation des monuments, des arts et des bibliothèques, et flétrit du nom de *vandalisme* la manie de destruction qui s'était emparée de certains hommes, et enfin concourut à la création du Bureau des longitudes, du Conservatoire des arts et métiers et de l'Institut dont il fit partie dès sa fondation. Après la séparation de la Convention nationale, Grégoire fit successivement partie du conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif et du Sénat. Il fut presque seul à représenter dans ce corps servile les idées républicaines alors en défaveur. En 1814, il se prononça pour la déchéance de Napoléon. Antérieurement déjà, il avait protesté contre l'établissement de l'empire. Il avait, l'homme courageux, rédigé sa protestation par écrit, et, après y avoir proclamé des sentiments républicains et manifesté la crainte qu'on ne puisse « travestir un jour ces sentiments », il avait demandé le dépôt de sa lettre au Sénat. « J'aurai vécu sans lâcheté, disait-il, et je veux mourir sans remords. »

Hosted by Google

Sous la restauration il fut non-seulement écarté de la Chambre des pairs dans laquelle furent admis la plupart des anciens sénateurs, mais encore il fut exclu de l'Institut dont il avait été l'un des fondateurs. Bien plus, les électeurs de l'Isère l'ayant, en 1819, envoyé à la Chambre des députés, le parti ultra-royaliste annula son élection pour cause d'indignité. Grégoire rentra alors dans la vie privée. Depuis longtemps déjà il avait donné sa démission d'évêque, et les dernières années de sa vie furent occupées par des travaux scientifiques et une vaste correspondance avec les savants de l'Europe. Elles furent aussi attristées par de nombreuses persécutions. Lorsqu'il était sur son lit de mort (1831), l'archevêque de Paris — c'était M. de Quélen — lui ayant fait savoir que les secours spirituels lui seraient refusés à moins qu'il ne rétractât le serment qu'il avait jadis prêté à la constitution civile du clergé, l'ancien évêque conventionnel repoussa fièrement cette demande. Il reçut cependant les derniers sacrements des mains de l'abbé Guelton, plus tard évêque de Maroc. Enfin, le clergé lui ayant refusé la sépulture religieuse — l'Église catholique avait jugé ce juste digne du coin des réprouvés, — l'autorité civile s'empara de la chapelle de l'Abbaye-au-Bois et son corps fut transporté, escorté respectueusement par toute une population, au cimetière Mont-Parnasse.

Tel fut l'homme qui succéda à Robespierre dans la grande discussion de la question de l'instruction publique.

L'évêque Grégoire combattit le projet de Michel Lepelletier, lequel, à ses yeux était une utopie.

« Il semblait, du reste, comme le dit Eugène Despois, que déjà nous avons cité, que les idées de cet ex-président à mortier du Parlement de Paris, issu d'une ancienne famille de robe, et très-probablement le membre le plus opulent des membres de l'Assemblée, si l'on en excepte Philippe d'Orléans, ne devaient pas rencontrer beaucoup d'adhérents parmi les esprits pratiques et heureusement plus amis de la liberté dont se composait en général la Convention. »

Grégoire rendit hommage à la mémoire de Michel Lepel-

Hosted by Google

letier et à la hauteur de ses vues ; mais, tout en admettant le principe de l'instruction commune, il repoussait l'idée de rassembler à demeure les enfants dans des *internats* qualifiés alors de maisons nationales. A l'appui de son opposition, Grégoire faisait valoir des considérations morales d'une haute valeur. « N'avez-vous pas observé, disait-il, que des enfants sont un lien d'amitié habituel entre un mari et une épouse ; que l'existence de ces enfants, en multipliant les rapports entre les auteurs de leurs jours, prévient ou étouffe souvent les divisions; que la crainte des scandales et de maintenir le respect filial empêche souvent les parents de se livrer à des excès? Vainement me direz-vous que la proximité de la maison nationale leur permettra de les voir fréquemment; ces déplacements sont aussi contraires à l'intérêt de leurs travaux qu'à celui de leur cœur. C'est dans les campagnes surtout que le père éprouve le besoin de reposer ses regards sur ses enfants qui ne lui devraient rien s'ils ne lui devaient que la vie, mais sur lesquels il acquiert, par ses soins, le droit d'obtenir la réciprocité dans sa vieillesse. »

Bien des esprits convaincus et éloquents reproduisirent ces considérations. Vainement Robespierre chercha-t-il à les rallier à ses vues par cette apostrophe péremptoire : « Je vois, d'un côté, la classe des riches qui repousse cette loi, de l'autre, le peuple qui la demande. Je n'hésite plus, elle doit être adoptée. » Après lui, Danton prit deux fois la parole avec la fougue intempérante de son caractère. « L'assemblée, dit Louis Blanc, se montra moins convaincue ou moins hardie que Robespierre, non que le principe de l'éducation commune et gratuite la fît reculer, au contraire; elle couvrit Danton d'applaudissements, lorsque celui-ci s'écria : « Quand vous semez dans le champ de la patrie, ne comptez pas le prix de la semence. Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple ! » Mais irait-on jusqu'à la rendre obligatoire, au risque de troubler les joies du foyer et d'offenser l'amour maternel? Danton, qui sous des airs impétueux cachait beaucoup de finesse, s'aperçut qu'à cet égard la Convention flottait incertaine, et soit qu'il partageât cette incertitude,

Hosted by Google

soit qu'il craignît de ne pas obtenir assez en demandant trop, il proposa de tolérer à côté des établissements nationaux où les enfants seraient nourris, instruits et logés gratuitement, des classes où les citoyens qui désireraient garder leurs enfants chez eux seraient libres de les envoyer s'instruire.

Ce fut le système qui prévalut. Le 29 frimaire an II (19 avril 1793), la loi fut votée. Danton avait dit : « Nul n'est le maître de ne pas donner l'instruction à ses enfants, » et l'article premier de la loi portait : « L'enseignement est libre. Il sera fait publiquement. »

Les parents qui négligeaient d'envoyer leurs enfants aux écoles primaires étaient passibles, la première fois, d'une amende égale au quart de leurs contributions et, en cas de récidive, d'une amende double et de la privation pendant deux ans de leurs droits de citoyen.

L'instruction primaire gratuite, laïque et obligatoire était fondée, fondée par la Terreur en dépit de la guerre civile et de la guerre avec l'étranger. Un peu après, elle comprit aussi largement l'enseignement secondaire, et lorsque le sinistre soldat du 18 brumaire se fut substitué à la République, non-seulement il n'organisa point les institutions dont celle-ci avait tracé le plan splendide, mais il détruisit celles qu'elle avait eu la force étonnante de créer au milieu même des tempêtes.

C'est cette œuvre qui est la gloire la plus pure de la Révolution, celle qui l'amnistie de toutes ses fautes, qui fait presque oublier cet immense ossuaire qu'elle a dressé sur son passage ; c'est là cette œuvre dont M. Woeste ne veut pas et que nous revendiquons comme la part la plus belle de l'héritage que la grande époque nous a légué.

Il y en a long à dire encore sur les travaux humanitaires que la Convention réalisa au milieu des combats et en pleine guerre civile, mais nous devons nous résumer.

Après avoir fondé l'instruction primaire, la Convention, sur un rapport remarquable de l'évêque Grégoire (9 pluviôse an II, 28 janvier 1794), ouvrait un concours pour la composition des livres élémentaires destinés aux écoles nationales.

Hosted by Google

Le 30 octobre elle créait l'École normale.

Mais à cette école il fallait un personnel digne de distribuer à la France son vaste enseignement. « Dans ces écoles, disait le rapporteur du projet de loi, et c'était encore Lakanal, dans ces écoles, ce n'est pas les sciences que l'on enseignera, mais l'art de les enseigner. Au sortir de ces écoles les disciples ne devront pas être seulement des hommes instruits, mais des hommes capables d'instruire... Pour la première fois, les hommes les plus éminents en tout genre de sciences et de talents, les hommes qui jusqu'à présent n'ont été que les professeurs des nations et des siècles, les hommes de génie vont donc être les premiers maîtres d'école d'un peuple : car vous ne ferez entrer dans ces écoles que les hommes qui y sont appelés par l'éclat non contesté de leur renommée en Europe. »

« Ces premiers maîtres d'école d'un peuple étaient tels, dit Eugène Despois, que jamais école au monde n'a vu pareille réunion. Elle avait eu la main heureuse, cette assemblée de barbares ! Ces professeurs, ces hommes illustres, étaient tous les premiers dans leur genre ; c'étaient, comme l'a dit Mignet, quelques hommes de génie et beaucoup d'hommes de talent. »

Et, en effet, nous pouvons citer parmi eux :

Lagrange, Laplace, Monge, pour les mathématiques ;

Daubenton, pour l'histoire naturelle ;

Berthollet, pour la chimie ;

Thouin et Haüy, pour les sciences physiques et l'agriculture ;

Volney, pour l'histoire ;

Bernardin de Saint-Pierre, pour la morale ;

L'abbé Sicard, pour la grammaire générale ;

La Harpe, pour la littérature ;

Garat, pour l'analyse ;

Baches et Mentelle, pour la géographie ;

Vander Monde, pour l'économie politique.

Nous en passons et peut-être bien des meilleurs, ne voulant pas faire subir une humiliation trop profonde à ceux que l'œuvre de la Terreur importune tant.

Hosted by Google

Une particularité à noter, c'est qu'à l'école normale les leçons devaient être rigoureusement improvisées. L'exemple serait, croyons-nous, bon à suivre pour notre haut enseignement d'aujourd'hui, où le système des cahiers, commode pour le professeur, mais fastidieux pour l'élève, compte trop de prosélytes. « Ces leçons, écrit Eugène Despois, étaient sténographiées, et on les distribuait aux membres de la Convention nationale, aux professeurs et aux élèves des écoles normales ; elles devaient être envoyées également aux administrations des districts de la République et à ses agents dans les pays étrangers. C'était une publicité immense, fondée pour la première fois dans le haut enseignement : l'instruction dont allaient jouir à Paris plusieurs centaines d'élèves se trouvait ainsi accessible à tous. »

Qu'on nous montre ailleurs, conclut notre auteur, soit dans le passé, soit dans le présent, des dispositions aussi généreuses, aussi libérales dans le vrai sens du mot ! »

C'est là cependant ce que M. de Barante a appelé « le superbe et chimérique enivrement de la philosophie révolutionnaire ! »

L'abbé Sicard, lui, le maître de grammaire générale, enseignait les sourds-muets, et ce prêtre héritier de la science de l'abbé de l'Épée et de son dévouement à une classe d'êtres abandonnés, plus que cela, isolés, ne fut pas non plus assez Romain pour maudire la Terreur. « Vous bénirez, disait-il, vous bénirez la Convention nationale, dont les yeux paternels se sont portés avec attendrissement sur cette classe malheureuse ; qui n'a cessé de s'en occuper jusqu'à ce qu'elle lui ait assuré un asile où tous les départements pourront envoyer ces infortunés pour y recevoir gratuitement une vie nouvelle, et devenir ainsi, à double titre, les enfants de la patrie. »

Quelle leçon pour nos ultramontains !

Le 4 mars 1794 (12 ventôse an II) avait été décrété l'établissement d'une *école centrale des travaux publics*. Ce fut sous ce titre simple et modeste que l'école polytechnique fut fondée. Ses organisateurs furent Lamblardie, ingénieur des

Hosted by Google

ponts et chaussées — dont Paris a donné le nom à l'une de ses rues, — Monge, Fourcroy, Carnot et Prieur de la Côte-d'Or; et ses premiers maîtres, Lagrange, Prony, Monge, Berthollet, Fourcroy, Chaptal, Vauquelin, Guyton de Morveau, en un mot, les princes de la science.

L'école des mines fut rétablie l'année suivante. Celle du génie avait été réorganisée en la même année 1794 : antérieurement déjà, la Convention avait fondé les écoles de navigation de Brest, Toulon et Rochefort.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la création du musée d'artillerie; de la restauration du Collége de France; de la fondation de l'école spéciale des langues orientales; de celle du muséum d'histoire naturelle — encore une conception de Lakanal), — de l'organisation des expositions de l'industrie, œuvre de la Convention, mais dont l'honneur de la réalisation était réservé au Directoire (la première eut lieu en septembre 1797); de l'établissement des écoles de médecine et de droit (14 frimaire an III et 3 brumaire an IV); de l'adoption des institutions des sourds-muets et jeunes aveugles, pour lesquels, « voulant, comme le disait le rapporteur Maignet, contracter une alliance inconnue jusqu'alors, l'alliance avec l'infortune », la Révolution décréta, les 12 et 14 mai 1793, l'établissement à Paris d'un enseignement supérieur et la création de six écoles pour l'instruction des 4,000 sourds-muets répandus sur le territoire de la République; et, enfin, de la fondation du Conservatoire de musique, auquel on trouva, comme à point nommé, pour parrains Gossec, Grétry, Méhul, Lesueur et Chérubini !

Avant d'abandonner notre sujet, qu'il nous soit permis de consacrer quelques lignes encore à l'une des fondations de la Convention nationale les plus dignes d'admiration et d'imitation, ne fût-ce que pour y relever une idée humanitaire que notre époque devrait tenir à honneur de réaliser. Il s'agit du *Conservatoire des arts et métiers*, qui fut fondé pour restituer « *aux viles professions mécaniques* » leur place d'honneur dans la société réformée.

Le 29 septembre 1794, l'évêque Grégoire, que nous avons

Hosted by Google

déjà eu l'occasion de citer, cet homme étrange, « et peut-être, dit Eugène Despois, le personnage le plus original de cette Convention où les singularités ne manquaient pas, » le 29 septembre 1794, Grégoire, au nom des comités d'agriculture, des arts et d'instruction publique, présenta à la tribune le rapport qui demandait pour l'industrie un musée et une école. Qu'une brève citation nous soit permise ici :

« C'est seulement depuis quarante ans, disait le rapporteur, que l'art du tailleur est décrit, tandis que depuis deux siècles on imprime le parfait confiseur, le parfait cuisinier; et cette perfection qui raffinait les jouissances des sybarites, n'était pas en faveur du malheureux qui pressurait le vin et buvait de l'eau, qui préparait le pain blanc et vivait de son.

« Il est temps que les arts utiles soient honorés et que, comme les autres arts, ils deviennent dans un musée un sujet d'études et la cause d'améliorations dont tous doivent profiter. Dans un pays libre, tous les arts sont libéraux! La France libre ne doit plus être tributaire des autres nations pour les objets de première nécessité. Il faut qu'elle fabrique elle-même les objets qui lui sont nécessaires, et que des objets qui n'ont besoin que d'être connus pour être employés soient mis à la portée de tous. Il faut éclairer l'ignorance qui ne connaît pas et la pauvreté qui n'a pas le moyen de connaître. »

« C'est avec surprise, continuait-il, qu'on voit encore des gens prétendre que le perfectionnement de l'industrie et la simplification de la main-d'œuvre entraînent des dangers, parce que, dit-on, ils ôtent des moyens d'existence à beaucoup d'ouvriers. Ainsi raisonnaient les copistes lorsque l'imprimerie fut inventée; ainsi raisonnaient les bateliers de Londres, qui voulaient s'insurger quand on bâtit le pont de Westminster. Il n'y a que quatre ans encore, qu'au Havre et à Rouen on était obligé de cacher les machines à filer le coton. Quand une invention nouvelle peut à l'instant paralyser beaucoup d'ouvriers, la sollicitude paternelle des législateurs doit prendre des moyens pour les soustraire à l'indigence et empêcher qu'il n'en résulte une secousse. Mais, au

Hosted by Google

fond, l'objection est puérile, sans quoi il faudrait briser les métiers à bas, les machines à mouliner la soie et tous les chefs-d'œuvre qu'inventa l'industrie pour le bonheur de la société. Faut-il donc un grand effort de génie pour sentir que nous avons beaucoup plus d'ouvrage que de bras, qu'en simplifiant la main-d'œuvre on diminue les prix et que c'est un infaillible moyen d'établir un commerce lucratif qui écrasera l'industrie étrangère en repoussant la concurrence de ses produits? »

Chemin faisant, l'évêque Grégoire aborda la question du travail des femmes dont l'insuffisance entretient le vice aussi bien que la misère, et c'est sur ce point de son remarquable rapport qu'il importerait peut-être d'appeler l'attention de notre époque, qui venant de créer un enseignement supérieur, en quelque sorte, pour nos filles des classes relativement aisées, devrait bien compléter son œuvre en donnant aux filles du peuple, tout en leur prodiguant le pain de l'intelligence, les instruments nécessaires pour les mettre à l'abri du besoin et des tentations incessantes de la séduction. « Les mœurs et la prospérité nationale, disait Grégoire, feront de grandes conquêtes, si l'on dirige insensiblement les femmes vers des travaux en harmonie avec leur constitution. Déjà quelques-unes commencent à composer dans les imprimeries ; tout ce qui se fait avec l'aiguille convient à leur sexe. Et quel est le citoyen qui ne souffre en voyant des hommes, bien constitués, être coiffeurs de dames, tailleurs d'habits pour femmes, valets de chambre, garçons cafetiers, tandis qu'ils devraient refluer dans les ateliers d'armes et dans les campagnes pour remplacer ceux de nos frères qui ont péri aux champs de la victoire? Vous voyez comment dans un gouvernement libre tout se rattache à la démocratie. »

Enfin, la veille du jour de sa séparation, le 4 brumaire, la Convention rendit un dernier décret par lequel elle créa un institut des sciences et des arts. Ce fut son chant du cygne : « Elle voulut montrer, dit Louis Blanc, qu'elle avait à cœur d'honorer par des actes utiles les derniers moments

Hosted by Google

de son existence. » Le lendemain, à deux heures et demie, Génissieux, qui présidait, se leva et dit d'une voix solennelle : « La Convention Nationale déclare que sa mission est remplie et que sa session est terminée. »

Qu'il nous soit permis, en terminant cette modeste étude, de lui donner comme complément le résumé splendide que Louis Blanc a tracé des travaux de la Convention à la dernière page de sa belle et épique histoire de la Révolution française.

« La Convention ne se contenta pas de poser le principe que toute société doit à ses membres le pain de l'âme comme celui du corps; passant de la théorie à la pratique, elle décréta :

« Qu'il serait ouvert des maisons nationales où tous les enfants seraient nourris, logés et instruits gratuitement;

Que des écoles primaires seraient fondées d'un bout à l'autre de la République ;

Qu'il serait établi trois degrés progressifs d'instruction, embrassant tout ce qu'il importe à l'homme et au citoyen de savoir ;

Que chaque département posséderait une école centrale;

Qu'une école normale, à Paris, enseignerait l'art d'enseigner;

Qu'il y aurait des écoles spéciales pour l'étude de l'astronomie, de la géométrie, de la mécanique, des langues orientales, de l'art vétérinaire, de l'économie rurale, des antiquités.

En même temps, la Convention nommait un jury chargé de prononcer sur les ouvrages relatifs à l'éducation physique et morale des enfants;

Elle ouvrait un concours pour la confection des livres élémentaires;

Elle généralisait l'enseignement de la langue française;

Elle faisait publier le recueil des actions héroïques des républicains français;

Elle faisait inventorier les collections précieuses ;

Elle fulminait des décrets sévères contre la dégradation des monuments;

Hosted by Google

Elle veillait à la conservation des objets d'art trouvés sur les bâtiments pris par des corsaires français;

Elle instituait des récompenses nationales pour les grandes découvertes;

Elle prodiguait les secours aux savants et aux artistes;

Elle poussait la sollicitude à l'égard de tout ce qui est utile jusqu'à proposer un prix pour le perfectionnement de la filature au fuseau;

Elle poussait le respect à l'égard des œuvres qui honorent l'esprit humain jusqu'à ordonner la publication de la traduction des ouvrages de Bacon, trouvée dans les papiers d'un condamné du 9 thermidor;

Elle décrétait que des voyages scientifiques seraient entrepris aux frais de l'État, et que la République serait chargée de l'entretien des artistes envoyés à Rome;

Elle décrétait l'adoption, commençait la discussion et votait les articles les plus importants du Code civil;

Elle mettait en mouvement le télégraphe;

Elle inaugurait le système décimal;

Elle établissait l'uniformité des poids et mesures;

Elle fondait le bureau des longitudes;

Elle réformait le calendrier;

Elle instituait le grand livre;

Elle agrandissait et complétait le muséum d'histoire naturelle;

Elle ouvrait le musée du Louvre;

Elle créait le Conservatoire des arts et métiers;

Elle créait le Conservatoire de musique;

Elle créait l'École polytechnique;

Elle créait l'Institut.

« L'esprit reste confondu quand on songe aux tragédies contemporaines de ce grand enfantement. De quel pouvoir étrange ne fallait-il donc pas qu'elle fût douée, cette révolution qui produisit tant de tribuns studieux, tant d'athlètes méditatifs, et fit sortir du déchaînement de toutes les passions en délire, les calmes triomphes de la pensée? Ah! que les hommes de la génération présente la maudissent s'ils

Hosted by Google

veulent, eux qui profitent de ses travaux : leurs anathèmes ne feront pas qu'elle n'ait pris souverainement possession d'eux, en dépit d'eux-mêmes ; qu'elle n'ait marqué leur intelligence de son empreinte brûlante ; qu'elle n'ait, à leur insu, fait passer dans leur âme une partie de son âme. Non, Saint-Just ne disait pas assez lorsqu'il s'écriait : « La Révolution est une lampe qui brûle au fond d'un tombeau; » il aurait dû dire : « La Révolution est un grand phare allumé sur des tombeaux. »

Et maintenant, ce rapide tableau de l'activité intellectuelle et humanitaire d'une époque sans égale dans l'histoire étant dévoilé aux yeux de nos lecteurs, indiquons-leur comme programme de l'avenir ce passage du discours de Romans que nos adversaires anathématiseront, certes, pour le moins autant qu'ils ont anathématisé l'œuvre de la Terreur.

« Quant à l'instruction publique, disait M. Gambetta aux « populations enthousiastes du Midi, quant à l'instruction « publique, elle doit être la passion de vos législateurs, des « sénateurs, des députés, des fonctionnaires. Ils ont pour « devoir de faire du peuple de France — (et nous sommes « en droit d'en dire autant du peuple de Belgique) — le « plus cultivé, le plus artiste de tous les peuples. Pour « atteindre ce résultat, il faut encore refouler les entreprises « du cléricalisme. Il faut ouvrir la raison de nos enfants, ne « déposer dans leur esprit que des notions saines et sûres, « afin d'activer les progrès de la raison publique, leur enseigner leurs devoirs de citoyens pour en faire non pas des « savants, mais des hommes sensés et des patriotes. Il faut « associer les deux sexes à nos progrès pour que les femmes « ne restent étrangères ni à nos principes ni à nos idées ; il « faut unir les esprits si l'on veut rapprocher les cœurs. Il « faut multiplier les écoles professionnelles ou plutôt les « écoles d'apprentissage, donner à la fois la culture de l'esprit et l'habileté de la main. Par cela seul on aidera beaucoup à la solution de ces problèmes multiples qui s'imposent à l'attention de la société contemporaine. »

JULIEN BUSE.

Hosted by Google

LE SAINT-OFFICE DE L'INQUISITION EN BELGIQUE.

En 1870, le clergé bruxellois voulut célébrer par des processions jubilaires le 500e anniversaire du supplice atroce infligé à quelques malheureux juifs jugés par l'Église. Des protestations indignées s'élevèrent parmi la population et le projet dut être abandonné. Mais il avait eu pour conséquence la rectification d'une erreur historique, la preuve d'un faux miracle.

En 1876, le pays voulut rappeler par un cortége historique le troisième centenaire de l'acte célèbre qui mit fin dans nos provinces aux grandes persécutions religieuses du XVIe siècle. Le parti clérical s'émut, et, au lieu d'avouer franchement qu'il ne pouvait fêter un pareil anniversaire sans se mettre en opposition avec la doctrine de son Église, il prétendit refaire l'histoire de la Pacification de Gand et des atrocités qui l'avaient précédée. Avant et après les fêtes, jusqu'au sein du Parlement, on nia que le Saint-Office eût jamais existé dans les Pays Bas!

Faux miracle, avait dit dom Liber. — Fausse inquisition, répondait M. Dumortier :

« Vous avez cherché à rendre le catholicisme odieux et à « montrer à Gand les horreurs de l'Inquisition; mais, en « définitive, l'Inquisition a-t-elle jamais existé en Belgique? « Jamais elle n'y a existé... Vos protestations prouvent votre « profonde ignorance des questions historiques... Vous ne « sauriez pas prouver que l'Inquisition ait jamais existé en

Hosted by Google

« Belgique : je vous en défie !... Vous confondez à plaisir « l'Inquisition avec les commissions du duc d'Albe... Qui « donc a fait en Belgique tous les actes odieux qui ont sou- « levé l'indignation du pays ? C'étaient de simples commis- « saires nommés par le duc d'Albe et les magistrats des « villes... Jamais, je le répète, l'Inquisition n'a existé en « Belgique, et je vous défie de prouver le contraire. Les « crimes qui ont été punis ne l'ont pas été par l'Inquisition, « mais par les agents du duc d'Albe. »

A ces incroyables assertions, la gauche parlementaire et la presse libérale répondirent en exhumant des bibliothèques et des archives et en jetant à pleines mains les sentences des inquisiteurs. La vérité historique semblait ainsi n'avoir été que mieux mise en lumière par ces contradictions insensées. Un mot tombé du haut de la tribune nationale, il y a quelques jours à peine, a prouvé cependant qu'on ose la discuter encore.

Ces pages ont été écrites pour rendre, une fois encore, témoignage à la vérité.

I

Toutes les religions ont été intolérantes pour les cultes rivaux ; et toutes, au lieu d'exclure simplement de leur communion ceux qui ne partageaient plus les croyances communes, ont érigé en dogme le devoir d'exterminer les dissidents, ont appelé sur eux les vengeances du pouvoir séculier. Dès que le christianisme eut des empereurs à lui, il fit persécuter le paganisme ; dès que les orthodoxes eurent des empereurs à eux, ils firent persécuter les hétérodoxes.

Aujourd'hui, l'Église romaine, pour tâcher d'effacer le sang qui la couvre, essaye de faire oublier que le bras ne frappe point si la tête ne commande. Elle rejette d'ordinaire sur l'État la responsabilité des persécutions religieuses ; elle prétend faire croire que l'autorité civile a agi spontanément, a voulu punir des actes délictueux commis sous l'influence des opinions nouvelles et qui mettaient en péril les intérêts de la société tout entière.

Hosted by Google

En quelques lignes de sa prose vigoureuse, M. Laurent va répondre aux apologistes catholiques :

« Qui a inspiré aux âmes cette horreur profonde de l'hé-
« résie, premier germe de l'intolérance, de la haine et de la
« guerre? c'est l'Église infaillible, ce sont les conciles et les
« papes. Qui a jeté le cri de guerre contre l'hérésie, ce crime
« inscrit aujourd'hui comme un droit naturel dans nos consti-
« tutions? les saints pères, les saints conciles et les papes,
« vicaires infaillibles de Dieu. Qui a excité les princes, qui
« leur a ordonné, sous peine d'être excommuniés et dépos-
« sédés de leurs États, de réprimer l'hérésie, d'exterminer les
« hérétiques? les saints conciles et les vicaires infaillibles
« du Christ. Quand les bûchers se trouvèrent insuffisants,
« qui a appelé les fidèles aux armes contre les hérétiques,
« qui a fait du meurtre un moyen de laver ses péchés? est-ce
« l'État ou est-ce l'Église? Qui, après ces horribles guerres,
« a inventé le tribunal, plus horrible encore, institué pour
« tuer l'hérésie en tuant la pensée? est-ce l'État ou est-ce
« l'Église? »

Nous voici en présence de l'Inquisition. Rappelons-en brièvement les origines.

Jusqu'au commencement du XIII^e^ siècle, dans toute la chrétienté, les évêques étaient seuls chargés de rechercher, de juger, de punir de peines canoniques, ou de livrer à la justice criminelle ceux de leurs diocésains qui s'écartaient des croyances orthodoxes. Mais le clergé séculier était, à quelques égards, peu propre à une semblable mission. Absorbé par ses fonctions multiples, obligé par ses rapports constants avec l'autorité civile, par le souci de ses intérêts matériels, par le soin de sa popularité, à des ménagements de tout genre, il penchait volontiers vers la tolérance et ne s'acquittait qu'avec une certaine mollesse de la tâche qui lui était confiée. Lorsque le Saint-Siége essaya, on sait par quels moyens, de ramener à l'orthodoxie des populations entières, celles de la France méridionale; les papes comprirent bien vite que des moines animés d'un redoutable esprit de corps, placés par la règle de leur ordre en dehors de la société,

Hosted by Google

étrangers à ses intérêts, hostiles à son esprit, et soustraits par cela même à toutes les influences qui refroidissaient le zèle des évêques, mettraient au service de la foi catholique une bien plus vive ardeur et pourraient seuls achever l'œuvre si admirablement commencée. L'*Inquisition* naquit donc pendant les longues croisades contre les Albigeois; elle fut régulièrement organisée par le concile de Toulouse en 1229, et par Grégoire IX, qui, sans dépouiller tout à fait les évêques de leur juridiction, chargea bientôt les ordres mendiants, les Dominicains surtout, de combattre en tous lieux l'hérésie. Le pape invita en même temps les princes chrétiens à joindre leur zèle à celui des Frères-Prêcheurs et à faire punir des peines qu'ils avaient méritées les hérétiques convaincus par les inquisiteurs.

La législation et la juridiction de l'institution nouvelle se formèrent peu à peu jusqu'à ce qu'il n'y manquât plus que l'humanité et la justice. Alors, en 1378, sur les ordres de Clément VII, « un homme dévoué et intelligent », Nicolas Eymeric, longtemps inquisiteur en Aragon et en Catalogne, rassembla les décrétales des papes, les canons des conciles, les décisions des docteurs, et il écrivit son *Directorium inquisitorum*, qui, pendant plus de deux cents ans, allait servir de code à toutes les inquisitions dirigées de Rome par la congrégation du Saint-Office.

« L'Inquisition a ses boucs d'Israël sur le trône, » disait, il y a trente ans, Dom Jacobus dans son beau livre sur l'*Église et la Morale*. Les catholiques, en effet, répudient l'inquisition d'Espagne, tribunal purement politique, d'après eux, et ils lui opposent volontiers l'inquisition apostolique. L'ouvrage officiel de Nicolas Eymeric, réimprimé à Rome en 1578, avec une bulle approbative de Grégoire XIII et des commentaires très-étendus du père Pegna, va nous permettre de juger cette inquisition si tolérante et dont le seul but était de *réconcilier* les hérétiques avec l'Église.

Les inquisiteurs, milice toute dévouée au Saint-Siége, en avaient reçu de nombreux priviléges. Ils étaient affranchis de toute juridiction épiscopale et ne relevaient que du pape; ils

Hosted by Google

n'avaient à craindre ni les censures, ni les excommunications, ni la suspension ; et l'Église ordonnait à tous, clercs et laïques, sans distinction de rang ou de qualité, de pourvoir à leurs besoins, de leur prêter aide et assistance, d'obéir à leurs réquisitions.

Avant de commencer les poursuites dans une province, les inquisiteurs demandaient ordinairement au seigneur et à l'évêque des lettres qui, de nouveau, réclamassent pour eux la protection et le concours des autorités civiles et religieuses. Ils se rendaient ensuite dans chaque localité, faisaient appeler les paroissiens en annonçant des indulgences pour ceux qui viendraient écouter leur premier sermon ; informaient le peuple du but de leur visite, et l'engageaient à dénoncer tous ceux dont la foi paraissait chancelante. De nouvelles indulgences, parfois même une petite somme d'argent, étaient promises aux dénonciateurs, et l'excommunication était fulminée contre les misérables qui, connaissant un hérétique, ne viendraient pas le livrer au Saint-Office : accuser les premiers leur père ou leur aïeul, comme l'ordonnaient les lois ecclésiastiques, comme l'avait ordonné le dieu de la Bible, c'était pour les enfants et les petits-enfants du coupable le seul moyen de conserver, après le supplice de celui-ci, leurs dignités et le droit de remplir des fonctions publiques dans l'Église, dans l'État ou dans la Commune...

On était hérétique dès qu'on avait sur un article de foi des sentiments différant « le moins du monde » de ceux de l'Église romaine, dès qu'on transgressait sciemment un ordre du pape. On était suspect d'hérésie, fauteur ou défenseur des hérétiques, quand on n'accomplissait pas exactement tous ses devoirs religieux ; qu'étant laïque, on discutait sur la doctrine chrétienne, on possédait une Bible ou un livre de théologie ; quand on s'éloignait sans motif plausible d'une ville où arrivait l'inquisiteur, qu'on négligeait d'aider celui-ci ou qu'on « le regardait de travers » ; quand on servait les hérétiques, qu'on leur obéissait, qu'on ne les tenait pas pour réprouvés, qu'on faisait des affaires avec eux ; quand on parlait en leur faveur, qu'on les cachait ou qu'on ne les

Hosted by Google

dénonçait pas ; quand on semblait attristé de leur captivité ou de leur mort ; quand on leur apportait secrètement des vivres en prison, qu'on les faisait évader ou qu'on recueillait leurs cendres après leur supplice. Tout cela était indice plus ou moins grave d'hérésie, n'eût-on fait qu'obéir à un sentiment d'humanité, à des devoirs de famille ; et les liens d'amitié ou de parenté qui unissaient le suspect à un hérétique notoire devenaient même une charge terrible contre lui !

Sur une seule dénonciation ou même uniquement sur le bruit public, chacun pouvait être arrêté. Rien, absolument rien ne mettait à l'abri des poursuites. Les inquisiteurs et leurs agents pouvaient pénétrer partout, fouiller le palais du prince comme la chaumière du paysan, et saisir leurs victimes au pied même des autels. Deux dénonciations suffisaient pour faire déterrer un cadavre : le corps était traîné sur la claie et jeté dans les flammes. Deux dénonciations suffisaient pour faire prononcer la sentence d'un contumax : s'il laissait passer un an sans se représenter devant ses juges, l'Inquisition le déclarait définitivement convaincu du crime dont il avait été accusé.

Les procès étaient ordinairement, avant le XVI^e^ siècle surtout, dirigés à la fois par l'évêque et par l'inquisiteur, quoique ce dernier pût à la rigueur agir seul. Ils s'instruisaient « sommairement, sans le bruit embarrassant des avocats » ou la lenteur des formes judiciaires. Les appels des sentences définitives étaient interdits. Personne ne pouvait se charger de la défense d'un hérétique ; aucun notaire, aucun huissier, aucun officier public, ne pouvaient lui prêter leur ministère, sous peine d'être privés de leur emploi et poursuivis eux-mêmes comme fauteurs de l'hérésie.

Tous ceux qui voulaient témoigner contre le prisonnier étaient entendus, eussent-ils été incapables de déposer dans toute autre cause : les complices, les gens notés d'infamie, les criminels, étaient accueillis par les juges ; la femme, les enfants, les domestiques de l'accusé également, mais seulement s'ils venaient témoigner contre lui. En principe, les

Hosted by Google

dépositions étaient secrètes, comme toute la procédure d'ailleurs, et presque jamais le prisonnier n'apprenait le nom des témoins, n'était confronté avec eux : ceux-ci pouvaient mentir, calomnier sans crainte, soit par haine, soit par frayeur, les inquisiteurs ayant le droit de faire torturer les témoins qui hésitaient à parler. Ils parlaient donc : dès lors la perte de l'hérétique était certaine, car le concile de Narbonne, inspiré par l'Esprit-Saint, avait déclaré, en 1233, que tout accusé convaincu par témoignages devait être condamné, quelles que fussent les circonstances du procès! L'Inquisition cherchait d'ailleurs, par tous les moyens, à obtenir une confession de la bouche même de l'accusé : si des questions insidieuses, des ruses machiavéliques, des promesses d'indulgence, des menaces cruelles n'arrachaient point cet aveu au prisonnier, avec les noms de ses complices, fauteurs et défenseurs, les juges ordonnaient la torture ; et de graves canonistes leur reconnaissaient le droit d'inventer des tourments nouveaux, de les varier et de les répéter absolument à leur gré !

Quand le procès était terminé, des crieurs invitaient le peuple à venir entendre la sentence. Elle était prononcée, en présence des magistrats et du clergé, dans l'église ou sur un échafaud dressé en place publique. Les fauteurs et les défenseurs de l'hérésie, les suspects, les incrédules qui s'étaient dénoncés spontanément, pouvaient espérer quelque indulgence : une note d'infamie, une déclaration d'incapacité civile, des amendes, des pèlerinages et d'autres pénitences suffisaient ordinairement à venger Dieu de leurs outrages. Mais pour les hérétiques qui avaient essayé de se dérober aux inquisiteurs, ceux-ci réservaient d'autres châtiments. Les malheureux voyaient d'abord leurs biens confisqués : le partage en était fait le plus souvent entre le prince, qui prenait les terres, et l'office de la sainte inquisition, qui héritait des meubles. S'ils abjuraient leurs croyances, on se contentait de les condamner à un emprisonnement presque toujours perpétuel « au pain de douleur et en eau de tristesse ». S'ils restaient inébranlables dans leur foi ou s'ils

Hosted by Google

étaient relaps, l'inquisiteur les abandonnait au bras séculier, comme membres pourris de l'Église, en priant le magistrat civil de ne point prononcer contre eux de peine entraînant effusion de sang.: formule hypocrite dont le seul but, les canonistes le reconnaissent eux-mêmes, était de soustraire le juge ecclésiastique à l'*irrégularité* qui l'aurait frappé *ipso facto* s'il n'avait point chaque fois rejeté ainsi toute la responsabilité du supplice qui allait avoir lieu!

« Pour que l'œuvre de l'Inquisition prospère à la gloire « de Dieu et à l'augmentation de la foi, avait décidé Boni- « face VIII, nous interdisons strictement aux personnes « séculières, seigneurs temporels et gouverneurs, ainsi qu'à « leurs officiers, de connaître du crime d'hérésie qui est « purement ecclésiastique; ou de mettre en liberté, sans « l'ordre ou la permission des évêques ou inquisiteurs, ceux « qui auront été détenus pour ledit crime; ou de refuser la « prompte exécution, en ce qui regarde leur office, de la « sentence rendue à cause de ce crime par l'évêque ou « l'inquisiteur; ou d'empêcher de toute autre manière, « directement ou indirectement, le cours de la procédure et « l'exécution du jugement des évêques ou inquisiteurs. » En livrant l'excommunié aux magistrats civils, l'Inquisition ne leur communiquait donc aucune pièce du procès. A quoi bon? l'Église leur défendait même d'interroger de nouveau le *coupable;* elle leur ordonnait de faire exécuter aveuglément les sentences de la puissance religieuse sans se permettre d'examiner si elles étaient justes ou non; elle déclarait fauteur de l'hérésie le juge qui, dans les cinq jours, n'ordonnait point le supplice de l'hérétique : « L'Église abandonne « le condamné à l'officier civil pour que celui-ci le fasse « mettre à mort, » avait dit, quelques années après l'établissement de l'Inquisition, le plus grand docteur de la chrétienté, saint Thomas d'Aquin!

Car, nous le répétons, le châtiment de la dissidence religieuse, la peine voulue par l'Église, c'est la mort; et la force obligatoire des lois pénales contre l'hérésie ne résidait pas dans le pouvoir des princes, mais bien dans la puissance

Hosted by Google

souveraine que le pape prétendait avoir sur la vie de tous les chrétiens comme représentant de Dieu sur la terre. « Les « faux monnayeurs et les autres malfaiteurs sont justement « suppliciés, dit encore Thomas d'Aquin; donc, les héré- « tiques aussi doivent être retranchés du monde par la mort, « car c'est un crime bien plus grand de corrompre la foi, « par laquelle vivent les âmes, que de falsifier les monnaies, « par lesquelles on se procure les choses nécessaires à la vie « du corps. » — Pour démontrer la nécessité des supplices, la scolastique se donne pleine carrière. L'Écriture appelle les hérétiques des voleurs et des loups : or, on a coutume de pendre les voleurs et de tuer les loups: elle les appelle les enfants de Satan : donc, il est juste qu'ils brûlent comme leur père ; elle recommande de les fuir : la meilleure manière d'éviter leur contact n'est-elle pas de les exterminer? « Le « crime d'hérésie doit être puni de mort, » répète Eugène IV en 1445! Les papes brûlent, en effet, les dissidents dans *leurs* États; ils prêchent constamment aux princes chrétiens les persécutions qu'ils auraient pu arrêter d'un mot si, réellement, elles avaient été commencées contre leur gré par le pouvoir civil; et la doctrine orthodoxe, toujours inscrite dans le *Corpus juris canonici*, trouve encore d'intrépides défenseurs en plein XIX^e^ siècle : on connaît les fiers aveux de Mgr Bouvier et de M. Louis Veuillot proclamant le droit sanglant de l'Église et l'infaillibilité de ses massacres.

Le trône s'était abaissé devant l'autel. Sous les menaces incessantes d'excommunication, d'interdit, de dépossession, les souverains avaient déclaré l'hérésie crime public plus horrible que le crime de lèse-majesté ; ils avaient adopté les peines voulues par l'Église et les avaient inscrites dans leurs codes, transformant ainsi les lois ecclésiastiques en lois civiles ; ils avaient prescrit, eux aussi, à leurs vassaux et à leurs magistrats de protéger, d'aider les inquisiteurs.

Ainsi, conclurons-nous avec Altmeyer[1], « tout, dans

[1] Dans son grand ouvrage inédit, *la Révolution belge et batave au* XVI^e^ *siècle*, l. IV, ch. VI, fol. 615. Nous aurons souvent à citer cette œuvre magistrale, et nous ne saurions exprimer assez vivement à

Hosted by Google

« l'inquisition papale, a un caractère purement ecclésiastique. « L'initiative appartient entièrement au Saint-Siége ; ce sont « les conciles qui tracent les règlements et organisent les « tribunaux; ce sont les évêques et les papes qui, successi- « vement, délèguent les fonctionnaires chargés de l'inqui- « sition. Les princes et les seigneurs temporels apparaissent « simplement comme les exécuteurs des décisions rendues « par le pouvoir ecclésiastique, comme des protecteurs « donnant l'appui et la sanction du bras séculier aux arrêts « et aux prescriptions de l'autorité spirituelle. » Mais tous les despotismes sont solidaires : en Espagne, les rois se serviront de l'instrument inventé par la papauté, et là, les crimes du Saint-Office ne seront plus uniquement, comme presque partout ailleurs, les crimes de l'Eglise. « L'Inquisition aura ses boucs d'Israël sur le trône! »

II

Un vieil auteur hollandais très-fécond, très-érudit et assez célèbre, Marc Zueris Van Boxhorn, nous montre les « inqui- « siteurs de la foi », à peine établis, présidant aux autodafés dans toute l'Europe et jusque dans les Pays-Bas, terre d'opposition religieuse où les Frères-Prêcheurs avaient établi leurs premiers couvents dès l'année 1224. Telle est, en effet, la vérité, quoique l'existence de l'Inquisition dans nos provinces depuis le XIII^e^ siècle soit à peine soupçonnée de quelques écrivains. Et ce n'étaient pas seulement les inquisiteurs nommés parfois expressément pour nos diocèses qui « besognaient » en Belgique, mais encore ceux que le pape, le général de l'ordre ou bien encore un chapitre général ou provincial déléguaient en *France* ou en *Allemagne*, dans la *province ecclésiastique de Reims* ou dans les *provinces de Cologne et de Trèves*, dans la *province dominicaine française* ou dans la *province teutonique;* en vertu même de leurs

M. Ch. Ruelens, de la Bibliothèque royale, toute notre gratitude pour l'empressement et la complaisance avec lesquels il a bien voulu mettre à notre disposition les manuscrits laissés par Altmeyer.

Hosted by Google

commissions, ceux-ci devaient également visiter nos contrées, dépendances de l'Empire et du Royaume au point de vue spirituel comme au point de vue politique, ou y envoyer des vicaires. Quelques exemples, qu'il serait facile de multiplier, prouveront qu'ils n'y manquaient pas et qu'à toutes les époques les inquisiteurs prirent une large part à la répression de l'hérésie, concurremment avec nos évêques et selon les règles qui régissaient l'Inquisition apostolique dans tous les pays de chrétienté.

En 1232, après avoir reçu la bulle de Grégoire IX, le duc de Brabant, Henri le Guerroyeur, ordonne à ses vassaux, officiers et sujets, d'aider de tout leur pouvoir les dominicains chargés de poursuivre les hérétiques dans ses États. En 1235, frère Robert, inquisiteur en France, se distingue par sa cruauté implacable dans une atroce persécution qui dure plus de dix ans en Flandre. En 1238, les Frères-Prêcheurs sont chargés de faire «inquisition» dans le diocèse de Liége; en 1247, le pape les envoie dans toute la Lotharingie; en 1256, un bref d'Alexandre IV prouve qu'ils avaient combattu les sectaires dans le Cambrésis. En 1277 enfin, le dominicain Simon Duval, inquisiteur en France, déclare suspects d'hérésie Siger de Brabant et Berner de Nivelles, et ordonne de les faire comparaître devant lui, à Saint-Quentin : Tous deux étaient chanoines de Saint-Martin, à Liége ; ils retournent dans cette ville qui dépendait de la province teutonique, et échappent ainsi à la juridiction de l'inquisiteur.

Nous arrivons à la grande époque de la civilisation communale. L'Église n'est plus en présence de ses porte-glaive féodaux ; elle a devant elle un peuple libre, prospère, éclairé, tolérant; un haut clergé presque indépendant, aux idées singulièrement larges pour le siècle; et l'ordre de Saint-Dominique s'est relâché de sa règle, a perdu son zèle d'autrefois : pendant près de cent ans les évêques ne s'occupent plus guère des hérétiques, les inquisiteurs cessent de paraître dans notre histoire religieuse. Mais l'épouvantable peste noire désole deux fois l'Europe ; une recrudescence de mysticisme suit, comme toujours, l'apparition du fléau; partout

Hosted by Google

les juifs sont massacrés; partout apparaissent les bandes des flagellants et des convulsionnaires-danseurs. Les béghards passent le Rhin : en 1373, le pape charge l'inquisiteur Jean de Boland de les poursuivre dans les diocèses de Trèves, de Cologne et de Liége. Un document curieux publié par Mosheim, les *Observationes inquisitoris Belgici in Magistrorum Coloniensium responsum*, date de 1398; et cinq ans plus tard, le comte de Hainaut accorde des lettres de protection à l'inquisiteur Eylard Schoneveld : « comme nous y sommes obligé, » dit le prince.

Après la peste et l'affolement des esprits arrive le grand désastre de 1382. La liberté communale tombe martyre aux champs de Roosebeke, et la maison de Bourgogne commence sa désastreuse politique de centralisation et d'absolutisme. L'Inquisition va plus que jamais se montrer en Belgique, où les inquisiteurs serviront le pouvoir absolu en croyant servir l'Église : tant que la pensée osera affirmer son indépendance, tant que le démon de la liberté agitera les masses, les bûchers resteront allumés dans notre malheureuse patrie!

Le prieur du couvent de Saint-Quentin figure en qualité d'inquisiteur délégué par autorité apostolique au diocèse de Cambrai, dans le procès de Guillaume de Hildernissen, religieux carme jugé à Bruxelles en 1411. Pierre Floure, « maître des *bougres* et inquisiteur de la foy », recherche les hérétiques à Lille et à Tournai de 1411 à 1417. En 1420 à Arras, en 1429 et en 1430 à Tournai, l'évêque et l'inquisiteur envoient, de commun accord, des victimes au bûcher. Par des lettres patentes du 4 septembre 1427, Philippe le Bon reconnaît au père Guillaume Brunairt les pouvoirs inquisitoriaux dont ce dominicain a été investi par le pape, et l'autorise à rechercher les hérétiques en Hollande, en Zélande, en Frise; par un mandement du 11 mars 1430, il ordonne de livrer à l'Inquisition les hussites de la Flandre wallonne; par une décision du 24 mars, il met fin aux débats qui s'étaient élevés entre ses officiers, les échevins de Lille et la justice ecclésiastique, au sujet d'une sentence prononcée par l'évêque de Tournai et par le vicaire de l'inquisiteur de la foi; en

Hosted by Google

1436 enfin, il envoie des inquisiteurs à Namur. Vers 1450, l'on rencontre deux pères du couvent de Lille, Nicolas Rollin et Jean De Coin, chargés des fonctions d'inquisiteurs de la foi. Un inquisiteur paraît à Harlem, en 1458, dans le procès d'Epke et de Nicolas de Naarden. En 1459, le dominicain Pierre Lebloussart, vicaire, pour la ville et le diocèse d'Arras, de Roland de Conzic, inquisiteur au royaume de France, fait commencer contre les prétendus vaudois de l'Artois des poursuites auxquelles prendront part encore les inquisiteurs de Tournai et de Cambrai[1]. Six ans plus tard, des turlupins sont jugés à Lille par l'inquisiteur Nicolas Jacquier.

Toutes nos provinces étaient maintenant réunies sous le sceptre de fer des ducs de Bourgogne, princes fort religieux selon les idées du temps, mais surtout politiques habiles qui se servaient de l'Église elle-même pour arriver à la réalisation de leurs desseins, et se faisaient payer par des complaisances de toute sorte le zèle qu'ils affichaient pour la foi catholique. La centralisation faisait d'immenses progrès. De plus, une réforme venait de s'opérer dans l'ordre de Saint-Dominique et avait abouti, vers 1464, à la création de la *Congrégation hollandaise*, composée d'abord uniquement des couvents des Pays-Bas, et qui avait conquis presque immédiatement une sorte d'autonomie. Peut-être tout cela explique-t-il la nomination pour notre pays d'un grand inquisiteur ayant le droit de déléguer des vicaires dans les différentes villes, à l'exclusion probablement des inquisiteurs de France et d'Allemagne : l'université de Louvain reconnut, en 1471, au dominicain belge Jean de Bomal ce titre d'inquisiteur général de la foi en Belgique, qui lui avait été conféré par le pape. Jean de Bomal mourut en 1477, et il serait difficile de dire si on lui donna régulièrement des successeurs. Pourtant nous voyons, en 1493 encore, Michel François, depuis neuf ans inquisiteur dans le diocèse de

[1] Ce procès célèbre est le seul dont nous ayons des relations détaillées ; mais elles suffisent pour nous montrer que la procédure était absolument la même en Belgique que dans les autres pays où l'Inquisition s'était établie.

Hosted by Google

Cambrai, promu à la dignité d'inquisiteur général dans toutes les provinces des Pays-Bas soumises à Philippe le Beau.

Quoi qu'il en soit, nous continuons à rencontrer partout des inquisiteurs. Vers 1472, c'est par exception un *carme*, Hubert Léonard, qui combat l'hérésie dans le diocèse de Liége. En 1477, le dominicain Eustache Leenwercke, inquisiteur à Bruges, condamne à l'emprisonnement perpétuel un clerc de la paroisse de Becelare, près d'Ypres. Une charte de 1491 donne le titre d'inquisiteur de la foi à Robert Briçonnet, abbé de Saint-Vaast à Arras. En 1505, Jules II nomme le père Egide de Hollande inquisiteur dans le diocèse de Liége ; et Nicolas Venne meurt à Bruges après avoir, durant de longues années, possédé la charge d'inquisiteur en Flandre : on trouve après lui les dominicains Sébastien De Witte, Jean Hellinck et André Caulis. L'inquisiteur Jean Vasseur, évêque *in partibus*, suffragant de Térouane, meurt en 1507. En 1512, Jacques d'Hoogstraeten, inquisiteur d'Allemagne, se rend à La Haye et abandonne au bourreau, comme relaps, Herman Van Ryswick. André Hugo, du couvent de La Haye, Jean de Colle, du couvent de Bois-le-Duc, Daniel Alaert, du couvent de Gand, sont cités encore comme inquisiteurs de la foi : Alaert meurt en 1515. Cette même année, quand les liens qui unissaient la Belgique au Royaume et à l'Empire s'étaient déjà bien affaiblis, Léon X décide qu'en droit comme en fait les Pays-Bas formeront désormais une province distincte de l'ordre de Saint-Dominique, sous le nom de *Germanie inférieure ;* et il consacre ainsi la situation indépendante de nos inquisiteurs vis-à-vis des juges ecclésiastiques délégués en Allemagne et en France.

— Une institution purement ecclésiastique, voilà ce qu'a été l'Inquisition en Belgique du XIII^e^ au XVI^e^ siècle, et en la protégeant, l'autorité civile ne faisait qu'obéir aux ordres de l'Église, que se courber sous ses menaces. Une institution purement ecclésiastique encore, mais plus fortement organisée par cette Église qui doit lutter maintenant contre la Réforme, mieux protégée maintenant par un prince qui

Hosted by Google

touche au pouvoir absolu et sent quelle étroite connexion existe entre l'esclavage religieux et l'esclavage politique, voilà comment elle va nous apparaître sous le règne de Charles-Quint. Les deux despotismes se donneront la main ; et si parfois un conflit s'élève, c'est que le monarque conserve en présence de l'Église elle-même ses tendances césariennes ; c'est qu'il prétend exercer une surveillance inquiète sur le zèle des inquisiteurs ou ne point abdiquer devant eux son autorité et ses droits de juridiction.

III

Dans sa bulle contre Luther, Léon X, s'adressant comme chef infaillible de la chrétienté au monde catholique tout entier, condamnait solennellement cette proposition impie : « Il est contraire à la volonté de l'Esprit-Saint de brûler les hérétiques. »

Poussé par le Saint-Siége et comprenant d'instinct que l'immuabilité des dogmes était une condition d'établissement du pouvoir absolu, Charles-Quint, quoiqu'il n'eût encore que « juste la religion voulue pour n'être pas damné », fut implacable pour les réformés des Pays-Bas, et il fallut toutes les nécessités de la politique pour le faire, dans de très-rares circonstances, pactiser avec l'hérésie. « Comme il paraît que « ledit Martin n'est pas un homme, mais un démon à forme « d'homme et vêtu en prêtre pour mieux conduire la race « humaine à l'enfer et à la damnation, tous ses disciples et « adeptes seront punis de la mort et de la confiscation des « biens. » Cet article de l'édit de Worms résume tous les placards de l'empereur.

La première pensée de Charles fut de diriger par lui-même les persécutions. Il songea à donner au Saint-Office, en Belgique, la formidable organisation mixte qu'il avait en Espagne ; il voulut établir à Bruxelles une véritable *Suprême* presque exclusivement composée de laïques ; et quand une opposition générale lui eut fait abandonner ce projet, l'empereur ordonna au moins la remise aux tribunaux séculiers

Hosted by Google

directement des hérétiques qui se trahiraient par un acte extérieur, il nomma « pour rechercher tous ceux qui seraient « infectés du venin de l'hérésie » un commissaire spécial, François Vander Hulst, conseiller au conseil de Brabant.

L'Eglise va-t-elle protester contre ces graves atteintes à la juridiction spirituelle? Pas encore : Charles-Quint n'a point compté en vain sur la complaisance de son ancien précepteur, le pape Adrien VI. Vander Hulst, envoyé à Rome par la gouvernante Marguerite de Savoie, en revint avec des bulles, datées des calendes de juin 1523, qui régularisaient sa position, en laissant toutefois aux évêques et aux autres inquisiteurs le droit de procéder, de leur côté, contre les adeptes des nouvelles doctrines. Par la commission qu'il tenait du souverain pontife, Vander Hulst devenait inquisiteur général dans le duché de Brabant, les comtés de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Hainaut, d'Artois, et dans tous les autres lieux de la Germanie inférieure soumis à la domination de Charles ; il était investi, quoique laïque, de toute l'autorité qui appartenait, selon les lois de l'Église et l'usage, à l'office des inquisiteurs de la foi.

Les lettres impériales et la bulle papale réunissaient entre les mains de Vander Hulst, au mépris des constitutions nationales et même des canons de l'Église, la juridiction civile et la juridiction ecclésiastique. Elles faisaient de lui un véritable juge d'exception, armé du droit d'arracher les accusés aux échevinages et aux conseils de justice, et qui allait procéder avec une impitoyable rigueur. Le 1er juillet, les premiers martyrs du luthéranisme en Belgique périssaient à Bruxelles, et le 22 décembre, Charles pouvait déjà se faire un mérite auprès du pape « d'avoir cherché à tirer le peuple des Pays-Bas de ses erreurs en livrant aux plus cruels supplices les individus convaincus d'impiété. »

Mais cette terrible répression même entraîna la chute de Vander Hulst. « Par sa rigoureuse conduite, » par son indulgence pour les excès de ses assesseurs, il en vint « à si « grande malveillance » qu'il n'osait plus se montrer dans certaines villes. Envoyé par Marguerite dans les provinces

Hosted by Google

du Nord, il dut s'enfuir bientôt devant l'exécration publique, et l'on s'aperçut que, dans un différend avec les États de Hollande, cet homme dont Adrien VI louait « la religion, « la prudence, l'expérience et le zèle, » avait eu recours à une falsification de pièces. Le 21 février 1524, la gouvernante le suspendit de ses fonctions.

Ce pitoyable dénouement fit abandonner à Charles-Quint toute idée d'une organisation politique de l'Inquisition dans nos provinces. Il avait pu juger déjà du zèle avec lequel l'Église pourchassait les luthériens, et après quelques hésitations, il se décida à lui abandonner la surveillance des inquisiteurs. Marguerite de Savoie écrivit au nouveau pape pour lui demander de remplacer Vander Hulst « par un homme « d'Église attempéré et aultrement vertueux », et elle le pria de choisir entre trois prêtres qu'elle lui désignait. Par un bref du 19 mars, Clément VII chargea son légat en Allemagne de faire droit à la demande de la gouvernante. Le cardinal de Saint-Anastase voulut se montrer prodigue pour la Belgique des faveurs de l'Eglise : il déposa Vander Hulst et ses assesseurs, et il accorda les pouvoirs d'inquisiteurs généraux *aux trois* ecclésiastiques proposés par Marguerite : Olivier Buedens, prévôt de Saint-Martin à Ypres, Nicolas Houseau, prieur des Écoliers à Mons, et Jean Coppin, doyen de Saint-Pierre à Louvain. Pour ces fonctions, devenues si importantes en présence de l'extension que prenait la Réforme, de simples moines ne suffisaient plus !

Un incident caractéristique se produisit alors. Clément VII n'aimait guère Charles-Quint et voyait de mauvais œil ses idées d'absolutisme. Les inquisiteurs qui venaient d'être nommés lui déplaisaient, non qu'il doutât de leur zèle pour la foi, mais uniquement parce qu'ils avaient été nommés sur la proposition de l'empereur et que celui-ci pouvait un jour essayer de les replacer sous l'autorité de son gouvernement. On apprit tout à coup à Bruxelles que le pape avait adressé à l'évêque de Liége, Erard de la Marck, un bref secret lui donnant, à lui seul, « charge plénière de l'inquisition géné- « rale, avec faculté d'y continuer ceulx que jà y estoient

Hosted by Google

« commis, de les déporter et mectre aultres si souvent que « bon lui sembleroit ». Pour soustraire définitivement la recherche des hérétiques à tout contrôle de l'autorité civile, dit très-justement M. Rahlenbeck, Clément VII ne pouvait mieux faire que de choisir comme inquisiteur en Belgique un évêque-souverain, exerçant lui-même le pouvoir temporel. Mais le Conseil privé s'opposa à l'exécution de ce bref habile et, après d'assez longs pourparlers, Erard consentit à refuser les fonctions que le pape lui avait « enjoinct en vertu de « saincte obédience accepter »; il se dédommagea en réorganisant bientôt l'Inquisition dans sa principauté; et Clément VII dut se résigner à confirmer par une bulle expresse du 13 des calendes d'avril 1525, les pouvoirs de Buedens, Houseau et Coppin. Toute une nuée d'ecclésiastiques, de moines de Saint-Dominique surtout, nommés soit par les inquisiteurs généraux, soit directement par le pape, soit par le général ou les chapitres de l'ordre, s'abattit sur le pays : subdélégués, inquisiteurs particuliers, vicaires de l'Inquisition... « Que Votre Majesté labeure que en l'office de « l'Inquisition les ministres ne se nourrissent du sang des « hommes, » avait dit un chancelier à l'empereur : Charles laissa faire et encouragea les bourreaux!

« Dans cette nouvelle période de son existence, dit fort « bien M. Poullet, l'Inquisition avait un caractère exclusi- « vement ecclésiastique. Les inquisiteurs ne recevaient leurs « instructions que du Saint-Siége. Aucun acte du souverain « temporel ne déterminait ni les formes ni les limites de leur « juridiction » : à peine étaient-ils surveillés par le gouvernement. Seulement, d'après le droit canon et l'usage établi, les officiers de l'empereur devaient leur prêter aide et assistance et obéir à leurs réquisitions; les tribunaux séculiers devaient faire examiner par eux, quant à la doctrine, les prisonniers arrêtés par l'autorité civile; ils devaient condamner les accusés condamnés par l'Église. Cela s'était toujours fait, cela se fera jusqu'au jour de la Pacification de Gand :

Item le lieutenant du bailliage avecq trois de ses sergeans, à la requeste dudit inquisiteur, a assisté icellui inquisiteur ès

Hosted by Google

paroiche de Dranoutre et de Locre pour illecq visiter les maisons de trois ou quatre personnes infectez de hérésie et le appréhender...

Prins à la requeste de frère Jehan Norgandt, soy disant inquisiteur pour la foy chrestienne, et messire Arendt de Cocq, doyen de chrestienté de Monseigneur l'Evesque de Tournay, Jean de Ronge et Courtois, bourgeois de Courtrai, à cause de hérésie...

Pour avoir tourturé ung nommé Symphorien des Barburs, prisonnier dudict inquisiteur Titelman...

Fut prins et constitué prisonnier un appellé Me Jehan Coleye pour ce qu'il estoit famé d'estre luthérien et infidèle, ce qu'il fut trouvé par les inquisiteurs de la foy...

Payé à monsieur l'inquisiteur et son assistant icy mandez pour examiner Pierre Annot et Daniel Gallant, irreticques... exécutez par le feu...

Pour ce que Me Pierre Tijtelmans, doyen de Ronsse, inquisiteur de la foy, a envoyé ses lettres closes au lieutenant de Bailleul, affin qu'il deut venir quérir, hors les mains dudit inquisiteur, ung nommé Jehan de Creus, lequel Jehan estoit par ledit inquisiteur condempné ès mains de la justice laye, pour d'icellui Jehan faire justice comme hérétique... Item, payé pour cincquante fagotz pour brusler ledit Jehan...

Pour avoir mis au pilori ledict Pierre Vondelync, suspitionné de hérésie, condempnez par ledit seigneur inquisiteur...

Ghylein de Mulemeere, dict Caen, a esté livré par l'inquisiteur de la foy ès mains de la justice séculière, et par sentence des échevins d'Audenaerde, esté condempné pour le feu comme héréticque obstiné...

Comme messieurs les commis au faict de l'inquisition des sectes et hérésies, aians instruict le procès de Nicolas Larchier, prisonnier, par leur sentence aient déclaré icellui scismatique, héréticque, escommunié et impénitent,... selon et ensuivant la sentence des dits inquisiteurs... a condamné et condampne icellui Nicolas Larchier... et pour ces causes a esté là endroit bruslet tout vif...

NN... ayans esté constituez prisonniers en la paroisse de Halluin par l'inquisiteur de la foy, comme chargiés de hérésie, lequel inquisiteur avoit examiné lesdits prisonniers de leur foy, et avoient pardevant luy soustenu et persisté en plusieurs erreurs plus à plain spéciffiez en la sentence d'icellui inquisiteur dessus transcripte... à raison de quoy ledit seigneur inquisiteur... les

Hosted by Google

avoit par sa sentence jecté hors de l'Église Christi et de la justice spirituelle, et les abandonnez et mis en la main séculière... pour ce condamnez... d'estre bruslez et consummez par le feu...

« L'Église seule, dit M. Poullet, dans une remarquable « étude publiée dans la *Revue générale*, est à même de déci- « der qui a sa pure doctrine et de déterminer le degré d'ob- « stination de ses enfants égarés. » Les inquisiteurs décidaient donc souverainement en matière d'hérésie : « Le juge tem- « porel — c'est encore M. Poullet qui parle — était radica- « lement incompétent pour réviser le procès de doctrine...; « le droit canon avait force obligatoire au for séculier et « dictait la décision des tribunaux laïques. » En outre, aux termes des édits impériaux, ceux-ci devaient condamner à mort l'hérétique qui avait fait un acte public de foi prévu par les placards, eût-il abjuré ses croyances devant les inquisiteurs : les victimes ne devaient échapper à l'Église que pour être ressaisies par la Royauté! Mais si les commissions criminelles extraordinaires qui siégeaient dans les « nids d'hérétiques » se montraient dociles, les conseils de justice, les échevinages surtout furent toujours plus cléments que le Pape et César. Ils résistaient aux prétentions des inquisiteurs. ils opposaient au système draconien des édits le système des peines arbitraires, et si les exécutions étaient innombrables, innombrables aussi étaient les sentences qui ne condamnaient qu'à être « eschavotés, fouettés, marqués, piloriés, mutilés, « bannis, » les hérétiques que l'Inquisition avait abandonnés aux juges séculiers ou ceux qui avaient comparu directement devant ces juges.

Adrien VI pourtant avait écrit à Charles : « Comment ceux « qui se révoltent contre l'Église, c'est-à-dire contre Dieu, « pourraient-ils être des sujets fidèles? » Clément VII lui avait ordonné « d'employer le fer et le feu pour détruire ces « plantes vénéneuses » Marie de Hongrie avait jugé que tous les hérétiques, repentants ou non, devaient être exécutés, « sans autre considération que celle de ne pas entièrement « dépeupler les provinces »; et Charles lui-même était résolu à « extirper le fond et racine de cette peste ». Après avoir

Hosted by Google

vainement essayé de vaincre les résistances de ses magistrats ; après avoir renouvelé ses édits et fait placer par Nicolas Houseau deux dignitaires ecclésiastiques comme subdélégués de l'Inquisition dans les provinces d'Artois, de Brabant, de Flandre, de Hainaut, de Hollande et Zélande, l'empereur se décida à écouter les plaintes des inquisiteurs et à leur reconnaître formellement des pouvoirs très-étendus, tout en les remettant en rapports plus intimes avec l'autorité civile.

Le 21 juillet 1542, sur les instances d'Ignace de Loyola et du cardinal Caraffa — qui devint le pape Paul IV et mourut en recommandant la sainte Inquisition à ses successeurs, — Paul III avait nommé pour tout le monde catholique six cardinaux inquisiteurs généraux et réorganisé ainsi la Congrégation du Saint-Office qui, modifiée encore par Pie IV et par Pie V, devait recevoir de Sixte-Quint la forme définitive qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Le 28 février 1546, au moment d'entreprendre sa campagne d'Allemagne, Charles-Quint réorganisa l'Inquisition dans les Pays-Bas par une instruction fort longue, donnée à Maestricht et qui, souvent rappelée et confirmée, resta en vigueur jusqu'en 1576, sans avoir jamais subi de corrections bien importantes. Voici un résumé sommaire de cette pièce :

Les inquisiteurs et leurs subdélégués, accompagnés d'un notaire, visiteront la province qui leur est respectivement assignée et s'y enquerront des hérétiques, de ceux qui sont véhémentement et probablement suspects d'hérésie, de ceux qui possèdent des livres condamnés, de ceux enfin qui tiennent des conventicules où l'on dispute sur la religion : ces informations devront être rédigées en forme authentique par le notaire et gardées avec soin, afin qu'on puisse toujours y recourir. — Les dénonciations anonymes ne pourront seules servir de base aux procédures, mais les inquisiteurs appelleront devant eux et interrogeront tous ceux qu'il leur plaira, quelles que soient leur qualité, leur condition ou leur charge. Tous devront prêter serment de dire la vérité, sans haine ni faveur : s'ils refusent de déposer, ils seront réputés fauteurs des hérétiques et punis comme tels. — Les inquisiteurs feront appréhender et détenir sous bonne garde ceux qui, ensuite des informations prises et d'après les dépositions de deux témoins ou

Hosted by Google

d'autres preuves légitimes, seront reconnus hérétiques ou coupables d'un acte prévu par les placards sur l'hérésie. Ils procéderont seuls contre les laïques simplement hérétiques et contre tous les clercs, jusqu'à la sentence définitive qu'ils rendront, avec le concours d'un délégué du conseil de la province. Quant aux laïques qui auront contrevenu aux édits spéciaux, les inquisiteurs les signaleront à l'un des membres du conseil, en lui communiquant les informations recueillies, et sur le rapport de ce membre, le conseil fera arrêter le coupable et le châtiera. — Les conseils de justice devront faire immédiatement exécuter la sentence des condamnés que l'Église abandonnera au bras séculier : défense leur est faite, ainsi qu'aux cours épiscopales, d'entraver en quelque manière que ce soit les inquisiteurs dans l'exercice de leur juridiction. Toute difficulté qui s'élèvera à cet égard devra être soumise à la gouvernante. — Dans la visite qu'ils feront de leur district, les inquisiteurs s'informeront de la conduite et de l'enseignement des maîtres d'école, et ils provoqueront, au besoin, leur correction ou leur destitution; ils prendront les mêmes informations sur les libraires et les imprimeurs, ainsi que sur les livres débités ou imprimés par eux; enfin, ils chercheront à savoir si les curés sont hommes de bien, purs et catholiques ; s'ils rencontrent des curés concubinaires, ou vivant d'une façon scandaleuse, ou ignorants et incapables de remplir leur charge, ils les signaleront à l'évêque, et si celui-ci ne les remplace pas, ils en avertiront la gouvernante.

Par une seconde ordonnance du même jour, Charles-Quint ordonnait « à ses conseils, justiciers et officiers, ainsi qu'aux « officiers de ses vassaux, de faire appréhender et garder en « leurs prisons, tous ceux, ecclésiastiques ou laïques, que « les inquisiteurs et leurs subdélégués leur dénonceraient; de « faire donner à ceux-ci toute aide et assistance sans délai « ni difficulté quelconque, et sans souffrir ou permettre qu'il « leur fût fait aucun obstacle ou injure. » Ces ordres furent également rappelés très-souvent par le gouvernement.

L'instruction du 28 février se terminait par une recommandation destinée à modérer le zèle des inquisiteurs. « Ils « se conduiront, disait l'empereur, de manière à ne pas ren- « dre impossible une œuvre aussi sainte qu'elle est difficile ; « ils ne se montreront pas trop exigeants : mais, avant tout,

Hosted by Google

« ils s'appliqueront à redresser les abus qui ne pourraient « être tolérés sans péril pour la religion ou sans inconvé- « nient pour la chose publique. Ils s'efforceront aussi de « persuader à tout le monde que ce n'est pas leur profit, mais « celui du Christ qu'ils cherchent, s'attachant seulement à « purger les Pays-Bas de toute erreur et à les préserver de « l'hérésie. » — Mais si les inquisiteurs reconnaissaient la valeur d'une ordonnance quand elle transformait simplement en loi civile la loi ecclésiastique, quand elle facilitait leur tâche en leur soumettant les officiers laïques, ils n'en tenaient aucun compte lorsqu'elle semblait contredire les canons de l'Église ou poser des bornes à la pleine autorité qu'ils tenaient du Saint-Siége. Ils protestèrent constamment contre le concours nécessaire du délégué provincial; ils attendirent un ordre obtenu par l'empereur de la complaisance du souverain pontife, pour accepter l'obligation qui leur était imposée quant aux curés et aux maîtres d'école (presque tous clercs à cette époque); et même, craignant, s'ils dénonçaient aux conseils de justice des gens que cette dénonciation ferait certainement condamner à mort, d'encourir l'irrégularité canonique — ce qui leur eût fait perdre leurs bénéfices! — ils n'obéirent véritablement à cette autre prescription de l'édit impérial que lorsque les théologiens et le pape lui-même eurent calmé leurs scrupules. Quant à la recommandation d'indulgence, elle resta absolument lettre morte. Le 6 juillet 1547, Paul III avait confirmé dans leur charge les inquisiteurs particuliers et remplacé les inquisiteurs généraux décédés, par Ruard Tapper, doyen de Saint-Pierre, à Louvain, et Michel Drutius, official de l'évêque de Liége dans la même ville : se sentant fortement protégés par le pouvoir civil, surexcités par une bulle du pape, qui les exhortait à remplir exactement leurs terribles fonctions, les juges ecclésiastiques abandonnèrent bien vite tout souci de la légalité, toute considération humaine, pour ne plus écouter que la grande voix de l'Église qui leur ordonnait d'exterminer les hérétiques.

Nul ne se distingua plus, dans cette espèce de tournoi où

Hosted by Google

les juges ecclésiastiques luttaient de zèle et de pieuse cruauté, que Pierre Titelmans, doyen de Renaix, nommé en 1545 subdélégué en Flandre, et qui « s'intitulait inquisiteur apostolique de notre sainte foi chrétienne, commissaire du Saint-Siége, et par la volonté de Sa Majesté, juge délégué dans tout le pays de Flandre. » — « Cet homme était d'autant plus « dangereux, dit Altmeyer, qu'ayant d'abord été lui-même « épris des innovations, il voulait à force de violence se faire « pardonner ses antécédents. Foulant aux pieds les priviléges « les plus précieux de nos provinces, il pénétrait dans le « domicile des citoyens et arrêtait les suspects sans l'inter- « vention des magistrats : heureux ces derniers s'ils n'étaient « pas eux-mêmes traînés en prison par ses ordres ! D'après « lui, les inquisiteurs ne devaient admettre ni information ni « instruction, ne respecter ni les lois du pays ni les droits « des parties. Il suffisait qu'ils doutassent de la foi de quel- « qu'un pour que leur présomption exclût tout autre moyen « de preuve » [1]. Et Altmeyer raconte la curieuse histoire d'un conflit entre le conseil de Flandre et Titelmans, histoire qui suffit à montrer le vrai caractère de notre Inquisition du XVI[e] siècle : « Le 4 octobre 1550, l'inquisiteur ayant prévenu « le Conseil qu'il eût à tenir prêt le bourreau de Gand pour « exécuter un hérétique détenu à Sotteghem, le conseil lui « signifia qu'il devait, avant tout, lui communiquer les « informations qu'il avait prises, et cela en exécution d'une « instruction impériale du mois de mai de cette année. Titel- « mans répondit qu'étant délégué par le pape, il n'avait à « communiquer ses informations à personne, et qu'il ne « devait procéder à son office que suivant le droit canon et « sa commission apostolique. Marie de Hongrie ordonna au « conseil d'adjoindre un de ses membres à Titelmans et recom- « manda à l'inquisiteur et à ses collègues de se conformer « aux placards impériaux, aux officiers de justice de faire « leur devoir. [2] » Dans une autre circonstance, le doyen de

[1] Œuvre posthume, liv. IV, ch. VI, f°. 587.
[2] *Ibid.*, liv. IV, ch. XIX, f°. 1980.

Hosted by Google

Renaix fit cette déclaration plus énergique encore : « Le crime « d'hérésie est si grave, qu'il rend le coupable infâme et le « prive de tout droit aux garanties ordinaires. D'ailleurs, « l'office d'inquisiteur étant une juridiction ecclésiastique et « spirituelle, procédant du siége apostolique, cour souve- « raine de notre sainte mère l'Église, épouse de Jésus-Christ, « ne peut être contrarié par les priviléges de l'ordre civil et « politique. Le pouvoir laïque doit protéger l'Inquisition ; les « lettres-patentes du souverain lui servent à requérir l'assis- « tance des officiers publics ; mais ordonner le concours obligé « de ceux-ci aux poursuites, opposer de prétendus priviléges « à la procédure inquisitoriale, c'est vouloir empêcher le bon « fruit et effet de l'Inquisition, c'est vouloir l'énerver et la « réduire à néant. Ce que Dieu ne veuille ! »

Les inquisiteurs étaient si peu de simples instruments dans la main de Charles-Quint, ils agissaient si bien pour le compte de l'Église, que loin d'être satisfaits des pouvoirs que l'empereur leur avait reconnus, ils continuaient à réclamer, dans l'intérêt de la foi catholique, une plus grande liberté d'action, un appui plus énergique de l'autorité civile. Malgré l'irritation que causait déjà l'Inquisition dans le pays et qui obligeait le pouvoir à dissimuler en quelque sorte son existence, dans certaines provinces surtout ; malgré les protestations qu'avaient fait entendre les grandes villes quand les instructions de 1546, tenues secrètes quelque temps, avaient été publiquement renouvelées en 1550, les inquisiteurs voulaient de nouveaux priviléges et ils résumèrent leurs vœux, en 1554, dans une requête adressée au gouvernement. Ils demandaient que leur nombre fût augmenté de façon qu'il eût dans chaque ville, dans chaque village, un vicaire de l'Inquisition ; que les officiers de justice fussent sévèrement surveillés et obligés d'obéir à toutes les réquisitions de l'Église ; que les hérétiques fussent plus étroitement gardés dans les cachots ou qu'on permît au Saint-Office d'avoir des prisons à lui ; qu'un juge séculier assistât toujours aux procès d'hérésie, afin qu'il pût intervenir immédiatement et condamner l'accusé à mort, si (comme c'était presque toujours le

Hosted by Google

cas) l'instruction démontrait que le malheureux avait posé un acte prévu par les édits spéciaux ; que chaque année les magistrats civils fissent une recherche générale de tous ceux qui avaient ainsi contrevenu aux placards et qu'ils communiquassent aux juges d'église les dossiers de toutes ces causes jugées exclusivement par les cours séculières. Les inquisiteurs terminaient en demandant à l'empereur de décider souverainement que la confiscation des biens pourrait toujours être prononcée, même dans les villes où les priviléges communaux mettaient les habitants à l'abri de cette peine [1].

Le conseil privé émit un avis peu favorable sur l'ensemble de cette requête, et le 31 janvier-1er février 1555, Charles-Quint se borna à renouveler une dernière fois ses instructions aux inquisiteurs, ses ordres aux magistrats et aux officiers laïques. Le 8 mars, dans une bulle qui adjoignait à Tapper et à Drutius un nouvel inquisiteur général — Corneille Meldert, doyen de Saint-Jacques, à Louvain, — le pape Jules III s'inspira de ces règles et les confirma, en rappelant longuement ce qu'avaient fait déjà ses prédécesseurs pour la répression de l'hérésie dans nos provinces.

Le 25 octobre, Charles-Quint abdique au profit de son fils, et il meurt le 21 septembre 1558 en lui recommandant, autant par fanatisme maintenant que par politique, de châtier sans miséricorde tous les hérétiques et de protéger partout le Saint-Office de l'Inquisition.

IV

Dans sa guerre à la Réforme, Charles-Quint avait agi par politique plus que par religion ; aussi, quand la religion lui commandait d'extirper l'hérésie, la politique lui avait-elle dicté parfois une certaine tolérance. Philippe II fut guidé avant tout par ses convictions religieuses ; il ne resta jamais sourd aux exhortations du vicaire de Jésus-Christ ; il ne sacrifia jamais la cause de Dieu aux intérêts du prince. Adoptant les avis

[1] Altmeyer, œuvre posthume, liv. IV, ch. XXII, f°. 4022 et suivants.

Hosted by Google

de Granvelle, il n'ajouta rien au système de répression organisé par les papes et par son père, et pourtant il parvint à transformer les Pays-Bas en un vaste charnier : il lui suffit de faire appliquer toujours, partout et dans toute leur rigueur, les édits de Charles-Quint.

Un mois à peine après l'abdication de Charles — 28 novembre-1er décembre 1555 — Philippe « rafreschit » les ordonnances relatives au Saint-Office, et les inquisiteurs continuèrent à procéder absolument comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Mais la multitude et l'horreur des supplices commençaient à faire circuler dans les masses les idées de tolérance : « Le peuple, écrit M. Gachard, disait hautement qu'il y avait tyrannie à violenter les consciences, qu'il était barbare de punir de mort des opinions dont Dieu seul était juge » ; — il arrachait parfois les victimes au bourreau, et l'Inquisition lui devenait chaque jour plus insupportable. Les inquisiteurs semblaient, du reste, vouloir braver l'indignation publique. On voyait Ruard Tapper, un prêtre de science et de vertu d'ailleurs, faire arracher de leurs siéges les magistrats hostiles au Saint-Office, procéder contre les accusés sans tenir compte des priviléges communaux ni des règles les plus élémentaires du droit, et opposer à toutes les plaintes ce seul mot : « Tout doit céder aux intérêts de la foi » : Philippe II lui donnait raison.[1] Des protestations plus hardies que jamais se firent entendre bientôt. Pendant les États-Généraux de 1558, les députés de Hollande demandèrent que le roi limitât « le pouvoir des inquisiteurs de la foy selon le droict canon, » — ce qui, en réalité, n'eut guère modifié la situation ! Mais les États semblèrent craindre de donner, en exprimant ce vœu, une sorte de consécration légale aux édits que pourrait promulguer Philippe, et la proposition ne fut pas appuyée : les députés du Hainaut et de Lille déclarèrent qu'ils ne pourraient accepter en aucun cas la disposition canonique qui frappait tous les hérétiques sans distinction de la confiscation des biens; ceux du Brabant,

[1] Altmeyer, œuvre posthume, liv. V et VII, fo VII, 880.

Hosted by Google

qu'ils ne voulaient « aulcune inquisition » ; les autres, que dans chaque cas où les inquisiteurs « auroient travaillé aulcung contre raison, ils y pourverroyent de convenable remède comme il appartiendroit ».

Ce fut au moment où l'Inquisition soulevait ainsi d'universels murmures, que, profitant de la mort de Tapper et de Drutius, décédés tous deux en 1559, Pie IV nomma de nouveaux inquisiteurs généraux : un bref du 1er juillet 1560 désigna François Vandevelde (Sonnius), chanoine d'Utrecht; Martin Rithove, doyen de Saint-Pierre à Louvain; Pierre Curtius, chanoine de la même église; Josse Ravestein (Tiletanus), prévôt de Walcourt, et Michel de Bay (Baïus), le célèbre théologien dont l'Église devait plus tard condamner les doctrines : la bulle les obligea à jurer entre les mains de l'évêque de Cambrai ou de l'évêque d'Arras, qu'ils besogneraient toujours selon les règles de la sainte Inquisition établie par tout le monde catholique. Les trois premiers de ces inquisiteurs furent presque immédiatement transformés en évêques : le pape créait enfin dans les Pays-Bas, non les six évêchés demandés par Charles-Quint, mais quatorze nouveaux siéges épiscopaux ! et les bulles portaient que les prébendiers attachés à chaque cathédrale aideraient le prélat dans les devoirs de l'*Inquisition*. C'était imposer au pays des tribunaux permanents du Saint-Office.

Un immense cri de réprobation s'éleva. Charles-Quint eût fait quelques concessions à la colère du peuple; Philippe déclara hautement que la volonté du pape et la sienne devaient s'accomplir. Cette fière attitude prise par l'empereur gantois, puissant, populaire, qui avait donné aux Pays-Bas une importance politique et une prospérité hors ligne, en eût imposé peut-être; prise par un prince étranger que bien d'autres causes encore rendaient odieux aux Belges, elle décida de la révolution du XVIe siècle.

Depuis quelque temps, des bruits vagues circulaient dans le pays. On savait Philippe uniquement épris des usages espagnols ; on connaissait sa prédilection pour le tribunal de l'Inquisition de Madrid, son goût pour les autodafés, le ser-

Hosted by Google

ment qu'il avait prêté de protéger la Suprême et d'en étendre la juridiction. Ce Conseil s'occupait parfois des affaires des Pays-Bas : il cherchait à se faire renvoyer les hérétiques italiens ou espagnols qui résidaient en Belgique ; il dressait même des listes de Belges suspects, listes que le roi envoyait ensuite à Marguerite de Parme. Enfin, un moine espagnol fixé ici et qui correspondait d'une manière suivie avec Philippe II, fray Lorenço de Villavicencio, surveillait, encourageait, défendait nos inquisiteurs, en même temps qu'il engageait constamment le roi, au nom du Dieu très-haut, à maintenir les édits dans toute leur rigueur et à « couvrir son glaive du sang des hérétiques : blasphémateurs, sacriléges, idolâtres et bêtes féroces ! » Pour le peuple, la conclusion de tout cela était celle-ci : Lorenço avait une commission secrète de grand inquisiteur et le roi voulait mettre les inquisiteurs belges sous la tutelle du conseil suprême de Madrid, faire appliquer dans les procès d'hérésie les règles de procédure usitées en Espagne, remplacer les simples bûchers par toute la pompe des *actes de foi*[1]. — Ces craintes pourtant n'étaient point fondées et l'histoire doit justifier Philippe II : en ceci il fut sincère dans ses dénégations, et si l'on excepte, comme nous le verrons bientôt, une heure de crise après les événements de 1566, il comprit toujours qu'il ne pourrait transformer les Belges en un peuple d'espions et de délateurs et qu'au reste les familiers du Saint-Office étaient inutiles pour découvrir des hérétiques qui, loin de se cacher comme les maures et les juifs, proclamaient leur foi à la face des bourreaux. Le roi savait que « l'Inquisition des Pays-Bas était plus impitoyable que celle d'Espagne » : cela suffisait à rassurer sa conscience de prince catholique !

Mais le pauvre peuple, lui, continuait à redouter l'inquisition étrangère : « Comme toujours, observe excellemment M. Ch. Paillard, l'horreur était en quelque sorte réservée à ce qui était lointain et inconnu, à cette inquisition espagnole avec son cortége sinistre de familiers, de tortures secrètes et

[1] Altmeyer, œuvre posthume, liv. V, ch. v, f°. 647-648.

Hosted by Google

d'autodafés. » Le mouvement de résistance s'accentuait ; les magistrats refusaient de prononcer les arrêts dictés par les inquisiteurs ; Granvelle était entouré « de milliers d'hérétiques auxquels on n'osait rien dire et dont les officiers du roi n'appréhendaient aucun ». En automne 1562, la gouvernante envoya Montigny auprès de Philippe pour lui exposer la situation ; le roi renvoya l'ambassadeur en lui assurant qu'il ne songeait pas à renforcer l'Inquisition dans nos provinces. « La persécution religieuse devait continuer, dit « Motley, mais le peuple recevait de la bouche royale l'assu« rance que l'Inquisition, qui chaque jour le brûlait ou le « décapitait, ne pouvait pas logiquement être baptisée du « nom d'inquisition d'Espagne ! »

Quant à se montrer moins impitoyable pour les dissidents, Philippe y songeait si peu qu'il ne cessait de recommander la rigoureuse application des édits, et qu'il fut le premier de tous les souverains européens à vouloir faire exécuter dans ses États les décisions du concile de Trente. Au mois d'août 1564, il ordonna à la gouvernante de publier le Concile dans les Pays-Bas, c'est-à-dire de mettre les hérétiques au ban de l'humanité, de les déclarer exclus de toute participation aux avantages ordinaires de la vie sociale.

En présence de l'indignation publique, des pasquilles d'une audace incroyable affichées jusqu'aux portes des églises, Marguerite de Parme hésita. Il fut décidé que le comte d'Egmont irait trouver le roi. Philippe, avait dit le Taciturne en plein conseil, devait entendre cette fois la vérité tout entière ; il devait comprendre enfin que les placards, les échafauds, les inquisiteurs, que tout ce régime barbare d'oppression des consciences devait absolument disparaître. D'Egmont partit en janvier 1565 ; mais il n'était point l'homme qu'il eût fallu pour une semblable mission : le roi le fêta, le caressa, l'éblouit, puis il demanda à ses prêtres s'il *devait* être indulgent pour l'hérésie, et n'eut pour le comte d'autre réponse que celle des théologiens : « Il ne voulait plus reconnaître pour ses sujets ceux qui ne voulaient plus reconnaître Dieu pour leur maître, et il eût préféré perdre cent mille vies que de

Hosted by Google

rien changer aux choses de la religion. Il chargea toutefois le comte d'instructions pour la gouvernante et autorisa celle-ci à appeler sans bruit en sa présence quelques évêques, docteurs en théologie et conseillers pour examiner si l'on ne pourrait trouver un nouveau mode d'exécuter les hérétiques, non pas un mode qui diminuât leurs souffrances, — « ce qui certainement n'était pas dans les désirs du roi et n'aurait été ni agréable à Dieu, ni salutaire pour la religion, » — mais un mode qui pût exclure toute espérance de gloire, cet excitant puissant à l'impiété. Le contagieux enthousiasme des martyrs effrayait seul Philippe II!

Cette commission s'assembla à la fin de mai 1565; mais, quoique l'inquisiteur Josse Ravestein et son ancien collègue Martin Rithove en fissent partie, ce furent des idées d'indulgence, bien faibles il est vrai, qui y triomphèrent, et le 22 juillet, Marguerite osa proposer au roi de réviser les instructions des inquisiteurs dont la manière de procéder excitait, disait-elle, des plaintes et des clameurs universelles. En effet, quelques mois auparavant encore, la commune de Bruges et les quatre membres et états de Flandre avaient remontré solennellement au gouvernement « que maître Pierre Titel-« mans, inquisiteur de la foi chrétienne, contre toutes les « formes du droit exerçait journellement inquisition parmi « les habitants, non-seulement contre ceux suspectés ou accusés « d'hérésie, mais contre tous, quelque purs qu'ils fussent; que « tous les jours il citait devant lui les premières personnes « venues, hommes ou femmes, et les forçait par violence à « faire tels aveux qu'il jugeait convenir; qu'il allait arracher « les gens de leur propre maison et même de l'asile sacré « des églises, le plus souvent pour se venger de paroles « injurieuses pour lui personnellement, mais toujours sous « prétexte d'hérésie, et sans formes ni mandats de justice : « déclarant du reste ouvertement qu'il en userait comme il « entendrait. » Ces protestations, lues au conseil privé, y avaient été trouvées de « fort maulvais goût »; fray Lorenço de Villavicencio avait soutenu l'inquisiteur; Granvelle, regrettant que les États eussent « prins la mouche si expressément, »

Hosted by Google

avait loué le « bon zèle » de Titelmans, avait déclaré que s'il était « en aulcunes choses indiscret et esclandreux, sy le « falloit-il aulcunement supporter afin que l'on ne luy mit « telle bride que son autorité fust du tout énervée » ; et Marguerite de Parme, craignant elle-même le doyen de Renaix, n'avait point osé répondre d'une manière claire et franche aux Flamands : quelques jours avant le conflit, le 25 novembre 1564, Philippe II lui avait recommandé d'ailleurs d'encourager, de favoriser Titelmans !...

C'était de bien mauvais augure pour la demande de la gouvernante ! De plus, au moment même où elle proposait de restreindre les pouvoirs des juges ecclésiastiques, les deux grands inquisiteurs encore en fonctions, Josse Ravestein et Michel de Bay, demandaient du renfort, réclamaient de nouveaux priviléges et se plaignaient amèrement des difficultés de leur position ; l'université de Louvain engageait le roi à soutenir la cause de la foi ; fray Lorenço écrivait au roi en faveur de l'Inquisition et il finissait même par aller à Madrid. Le 4 octobre, des lettres de Philippe expriment à Ravestein, à De Bay et à Titelmans, sa vive satisfaction pour la façon dont ils s'acquittent de leur office, et les engagent à ne se laisser détourner par rien de leur devoir ; — et par ses fameuses dépêches du Bois de Ségovie (17-20 octobre), le roi rejette les propositions de Marguerite de Parme. La gouvernante doit continuer à faire appliquer dans toute leur rigueur les placards sur l'hérésie et sur l'Inquisition (sauf à ordonner des exécutions *secrètes*) ; elle doit « favoriser, honorer « et animer les inquisiteurs sans les mander pour chaque « vétille, car cela les décourage et leur fait perdre toute auto- « rité » ; elle doit signaler au souverain les juges qui ne leur prêteraient point tout leur appui, pour qu'on puisse les remplacer par d'autres « de plus de cœur et de meilleur zèle ».

« Ces résolutions royales, dit M. Poullet, étaient profon- « dément regrettables et inexécutables dans l'occurrence. « Personne, dans le sein du gouvernement des Pays-Bas, ne « croyait plus possible de maintenir les inquisiteurs en pré-

Hosted by Google

« sence des passions qui se déchaînaient contre eux, ni les « placards anciens dont il était impossible de nier la rigueur « excessive. » Seulement, ces résolutions étaient inspirées à Philippe par le zèle religieux, par sa déférence pour les ordres des souverains pontifes : il croyait agir « pour le service de Dieu et pour le bien des Pays-Bas »; et il s'était vanté auprès du nonce, qui avait été avec bonheur le répéter à Rome, « que jamais il ne consentirait à révoquer les édits « existants sur l'Inquisition ou à faire des changements à ces « édits, dût-il par cette fermeté se mettre en péril de perdre « le tout. »

C'était précisément ce qui allait arriver. Comme l'avait fait remarquer Guillaume d'Orange, en présence des ordres formels du roi, il n'y avait plus pour le gouvernement des Pays-Bas qu'à obéir, quelque « belle tragédie » qui dût en résulter. Le concile de Trente, les placards sur l'hérésie, les édits sur l'Inquisition furent publiés dans chaque localité. L'effet fut formidable. Pendant « qu'on oyoit de tous costés « les vanteries et menaces des inquisiteurs, prestres et « moines », une prodigieuse agitation se manifesta dans tout le pays. L'industrie et le commerce furent instantanément frappés de paralysie ; les émigrations commencèrent; des attroupements se formèrent partout; des pamphlets, des appels aux armes coururent de main en main. « Le cri d'agonie d'un peuple s'éleva vers le ciel, dit Motley, et pour la première fois ce peuple eut la pensée qu'il valait mieux tomber les armes à la main que d'être égorgé par les bouchers de l'Inquisition. »

Des gouverneurs refusèrent d'appliquer les édits; les chefs-villes du Brabant protestèrent avec tant d'énergie que Marguerite dut ordonner aux inquisiteurs de ne faire aucun acte de juridiction dans la province, et Titelmans, s'étant néanmoins rendu à Louvain, fut chassé de la ville par les habitants; la noblesse enfin fit rédiger, probablement par Nicolas de Hames, le célèbre *Compromis* dans lequel elle demandait la suspension immédiate des placards et de l'Inquisition en attendant leur abolition par le roi : les confé-

Hosted by Google

dérés remirent ce document à la gouvernante, le 6 avril 1566. Marguerite refusa de suspendre l'Inquisition, mais elle écrivit aux inquisiteurs de procéder « avec toute modestie, discrétion et prudence » et elle envoya vers Philippe deux hommes auxquels cette mission devait être bien funeste : le marquis de Berghes et le baron de Montigny. Ils devaient exposer au roi l'effrayante situation du pays, lui soumettre un projet de modération des placards, le prier de retirer les inquisiteurs et d'accorder un pardon général.

Au moment où les ambassadeurs arrivaient à Madrid, le pape venait d'envoyer à Bruxelles, quoique Philippe lui-même eût jugé le moment peu favorable, son nonce Julien Pavesi, archevêque de Sorrente, pour y concerter les mesures à prendre afin de rétablir la religion dans les Pays-Bas ; et Marguerite lui avait remis des lettres secrètes par lesquelles le roi s'engageait à maintenir l'Inquisition et les édits dans toute leur rigueur !

Pourtant, le 21 juillet, après avoir consulté ses conseillers de Madrid, Philippe semblait croire avec eux que les évêques belges suffiraient « à porter le soing qui convenoit de leurs ouailles », il consentait à ce que l'Inquisition papale fût abolie, quoique ce fût « l'unique remède dont de toute ancien-« neté et selon droict canon et civil, aussy la saincte Escrip-« ture et raison naturelle, l'Eglise a usé pour faire vivre et « se conduire ung chascun selon les commandements « d'icelle » ; il consentait à ce qu'on lui soumît un nouveau projet de modération des placards, à ce qu'on pardonnât à tous ceux qui en seraient jugés dignes. — Le 23-25 août, Marguerite de Parme, forcée d'ailleurs par les événements qui se précipitaient, suspendit officiellement les placards et l'exercice de l'Inquisition en Belgique.

Philippe n'abandonnait point cependant la cause de la religion. Après avoir signé la lettre du 31 juillet, il avait, le 9 août, protesté devant notaire contre la violence morale qu'il avait subie, disait-il ; et le 12 il chargeait Requesens, son représentant à Rome, d'apprendre au pape ses récentes décisions et de lui faire observer que le roi n'avait pas eu le temps de consulter

Hosted by Google

d'abord Sa Sainteté. Toutefois, continuait le prince, il était préférable qu'il en fût ainsi, puisque l'abolition de l'Inquisition n'eût pu avoir de valeur que si le pape, qui avait établi cette institution, avait consenti également à ce qu'elle fût supprimée. Quant aux placards, Philippe promettait au saint-père que nuls changements ne recevraient jamais l'approbation royale s'ils atténuaient le moins du monde la sévérité des châtiments; et il terminait ainsi sa lettre à son ambassadeur: « Vous pouvez assurer à Sa Sainteté qu'avant de souffrir la « moindre chose qui puisse porter préjudice à la religion et au « service de Dieu, je perdrai tous mes États et perdrais même « cent vies si je les avais, car je ne pense ni ne veux être sei- « gneur d'hérétiques. Vous l'assurerez aussi que je tâcherai, « si c'est possible, d'arranger les choses de la religion aux « Pays-Bas sans recourir à la force, parce que ce moyen « entraînerait la totale destruction du pays, mais que je suis « déterminé à l'employer cependant si je ne puis d'une autre « manière régler le tout comme je le désire : et en ce cas je « veux être moi-même l'exécuteur de mes intentions, sans « que ni le péril que je puis courir, ni la ruine de ces pro- « vinces, ni celle des autres États qui me restent, puisse « m'empêcher d'accomplir ce qu'un prince chrétien et crai- « gnant Dieu, est obligé de faire pour son saint service, le « maintien de sa foi catholique, l'autorité et l'honneur du « Saint-Siége. » Ces explications ne satisfirent pas encore la cour de Rome, et le nonce du pape à Madrid fut chargé de se plaindre au roi des concessions faites par la duchesse de Parme. Philippe s'excusa humblement : il protesta de nouveau « qu'il perdrait tout » plutôt que de rester seigneur d'hérétiques, ajoutant que si, à la vérité, il avait consenti « à ce que Madame usât de douces paroles de pardon et de la miséricorde au sujet de l'Inquisition et des placards », c'étaient là de vaines promesses qu'il lui avait paru utile de faire « jusqu'à ce qu'il pût remédier à tout ».

Les scènes de désordre flétries si énergiquement par le Taciturne et par les meilleurs des pasteurs réformés, mais qui divisèrent le pays et contribuèrent à perdre la cause de la

Hosted by Google

Réforme en Belgique; les déplorables actes de représailles qui se commettaient en ce moment même dans les Pays-Bas, servirent de prétexte au monarque pour livrer complétement nos provinces au bourreau. Pendant quelques mois, l'Inquisition, officiellement suspendue, ne brûla plus les hérétiques, mais les réformés périrent en masse, condamnés comme séditieux, spoliateurs d'église, brigands et assassins. « Point de pitié pour ceux qui n'ont jamais épargné Dieu! » disait le grand inquisiteur Michel Ghislieri, devenu pape sous le nom de Pie V. Et il offrait à Marguerite de Parme des secours en hommes et en argent pour qu'elle pût en finir avec la Réforme; il exhortait le roi à marcher avec son armée contre les rebelles pour laver la tache de l'hérésie dans le sang des hérétiques!

Le formidable mouvement d'insurrection qui commençait avait, du reste, bouleversé les idées du roi. Avant d'en avoir compris encore toute la gravité, il voulut un instant, sans doute sur les conseils de son premier ministre, le cardinal Diégo d'Espinosa, devenu grand inquisiteur d'Espagne, aller lui-même établir enfin, dans les Pays-Bas, cette inquisition espagnole que les Belges semblaient redouter par-dessus toutes choses, et dont la lugubre mise en scène eût peut-être frappé les sectaires d'épouvante. Des négociations eurent lieu, semble-t-il, avec la cour de Rome : l'ambassadeur vénitien, Antoine Tiépolo, assurait à son gouvernement que Philippe II avait obtenu une bulle du pape lui donnant les pouvoirs nécessaires, et, à la fin du mois d'octobre 1566, le nonce, étonné sans doute qu'on semblât oublier ces pourparlers, demanda au roi des explications sur la promesse faite par Marguerite de Parme, que jamais l'inquisition ne serait établie en Belgique : Philippe répondit qu'il avait dû permettre cette déclaration en attendant qu'il pût agir efficacement. Quelques mois plus tard, en juin 1567, le roi faisait mettre en délibération, à Madrid, s'il ne conviendrait pas de faire punir avec plus d'impitoyable rigueur que jamais les hérétiques dans nos provinces, afin que le peuple demandât lui-même, « comme plus douce », l'inquisition telle

Hosted by Google

qu'elle existait en Espagne ; — et le 2 août, l'ambassadeur de France, Fourquevaux, écrivait à Paris que le roi allait s'embarquer avec cinquante théologiens pour installer l'inquisition en Flandre ! Mais les embarras que lui causait alors son fils, le triste don Carlos, empêchèrent Philippe II de se rendre en Belgique. Il commençait, du reste, à s'effrayer de l'état des Pays-Bas, à comprendre que l'Inquisition ne suffisait plus à arrêter la marche de la Réforme ; il sentait d'ailleurs qu'elle ne pourrait prendre en Belgique la forme toute spéciale aux pays méridionaux, la forme toute nationale qu'elle avait en Espagne ; et le prince qui voulut introduire le Saint-Office espagnol en Sardaigne, dans le duché de Milan, à Naples, en Amérique et dans les Indes, abandonna définitivement l'idée qu'il caressait depuis près d'un an de l'introduire dans les Pays-Bas. Le duc d'Albe remplaça pour nos pères l'inquisition d'Espagne : il entra à Bruxelles le 22 août 1567.

Le duc avait un excellent programme : il devait, il voulait agir « de façon qu'il ne parût pas que l'entreprise fût faite « dans l'intérêt de la religion et contre les hérétiques, mais « qu'on pût dire qu'elle avait pour but la cause de l'État et « qu'elle était dirigée contre des rebelles ». Le crime de lèse-majesté humaine servit de masque au crime de lèse-majesté divine. L'Inquisition n'était point rétablie encore ; le Tribunal de sang la remplaça ; et le pape ne s'y trompa jamais. Il s'était plaint d'abord que le roi n'avouât point franchement le vrai caractère de l'expédition ; mais Philippe avait répondu à l'archevêque de Rossano : « Que Sa Sainteté ne croie pas « que cette dissimulation doive exister en fait ; elle n'existera « que de nom. Ce sont des hérétiques, et l'on annonce qu'on « va châtier des rebelles ; mais l'effet sera bien différent des « mots. On les poursuivra jusqu'au dernier et l'on ne fera « jamais de compromis avec eux. Sa Sainteté peut être tran- « quille : elle demeurera satisfaite. » Les premières mesures prises par le duc d'Albe durent en effet satisfaire le pontife. Le nonce en avait été tout joyeux et avait félicité l'infâme bourreau « comme chrétien, comme catholique, comme

Hosted by Google

ecclésiastique et comme ministre du Saint-Siége »; il avait écrit au pape que décidément le roi « remplissait son devoir comme il convenait, même par l'emploi du fer, à l'égard des choses de l'hérésie, et qu'ainsi la religion n'était pas abandonnée de tout côté ». Pie V voulut lui-même encourager le duc : « Continuez, cher fils, lui écrivait-il le 26 août 1568, « continuez à accumuler ces belles actions comme des degrés « qui vous conduiront à la gloire éternelle; et de même que « vous avez commencé à le faire, ne négligez rien pour réta- « blir dans vos provinces la religion catholique en son pre- « mier état. » Et le 12 décembre, se réjouissant dans le Seigneur des nouveaux « exploits » du « vaillant capitaine », auquel il va bientôt envoyer une toque et une épée bénites[1], saint Pie V ajoute : « Nous savons que vous êtes par vous- « même assez disposé à faire tout ce qui peut être utile à la « cause de la très-sainte religion; cependant, pour obéir à « ce que nous prescrit la dignité dont nous sommes revêtu, « et pour satisfaire au besoin de notre âme, nous croyons « devoir vous y exhorter encore. »

Ces exhortations ne restèrent pas sans résultat. D'Albe avait été chargé par le roi de rendre, au moment favorable, tous leurs anciens priviléges aux inquisiteurs apostoliques, et le pape lui avait envoyé déjà le général des Franciscains pour se concerter avec lui à ce sujet. A la fin de l'année 1568 ou au commencement de 1569, le duc jeta le masque, les placards sur l'hérésie et sur l'Inquisition furent remis en pleine vigueur. Le pays se crut livré aux familiers espagnols. Une pièce étrange, une sentence de la Suprême d'Espagne, datée du 16 février 1568, circula bientôt partout : le Saint-Office condamnait à mort tous les habitants des Pays-Bas, sauf quelques personnes nominalement désignées, et le roi avait ordonné le 26 de mettre l'arrêt à exécution! Ce document ne faisait qu'expliquer l'épouvantable tyrannie du

[1] Le bref qui accompagnait l'envoi du pape a été donné par l'abbé Janssens, d'après Hotomanus, au t. I, p. 461-462, de cette *Histoire de Belgique* dans laquelle il a si énergiquement flétri les crimes du Saint-Office.

Hosted by Google

duc; qui donc eût douté de son authenticité? Le peuple palpitait encore; l'excès d'épouvante le galvanisa; et pendant que les bûchers de l'Inquisition se rallumaient partout, une lutte terrible commença entre les Gueux maudits par l'Église et les vieilles bandes espagnoles bénies par le pape.

Le 1er mai 1572, Pie V, mourant, pu croire la cause de la foi perdue en Belgique : les Gueux triomphaient! Mais le pontife n'avait point en vain prêché l'extermination de ces protestants français, qui s'apprêtaient à venir soutenir leurs frères des Pays-Bas. Le 24 août, la Saint-Barthélemy sauva le duc d'Albe, et Philippe montra avec raison « allégrie plus « magnifeste que de toutes les bonnes advantures et fortunes « qui lui vindrent jamais ». Les inquisiteurs continuèrent leur sinistre besogne en Belgique. Requesens les protégea comme Alvarez de Tolède, et les instructions données par le roi à don Juan furent encore de maintenir « sauves, sur le « vieu pied du temps de l'empereur, la religion et l'auto- « rité royale ». Mais au moment où le héros de Lépante arrivait à Luxembourg, la Pacification de Gand proclamait la liberté religieuse, et le Saint-Office perdait tout appui officiel, toute existence légale dans ces provinces où il avait brûlé au moins cinquante mille hérétiques. Cent mille, disaient les États-Généraux et l'historien Grotius!...

Les morts ne parlent point; les victimes ne peuvent plus nommer leurs bourreaux, mais les archives et les bibliothèques permettent, on le voit, de faire bonne justice du mensonge historique de quelques hommes. Catholiques timides, ils cherchent à voiler les pieuses cruautés de la sainte institution créée, organisée, constamment soutenue par l'Église, au lieu de proclamer hautement avec la *Civiltà catholica* que, mieux protégée par l'autorité civile, elle eût donné enfin au monde « le sublime spectacle de la perfection sociale! »

ARTHUR DUVERGER.

Hosted by Google

DESDICHADA[1].

IX

Bertha devait avoir environ dix ans lorsque M. Van Baren reçut un jour la visite d'un de ses anciens camarades, devenu capitaine dans la marine marchande, et qui revenait d'un long voyage autour du monde. C'était, comme on dit vulgairement, un « bon diable », une de ces natures ouvertes et franches, qui réjouissent le cœur et se font aimer tout d'abord.

M. Van Baren l'invita à dîner et ne manqua pas de lui présenter Julie; le capitaine, qui avait connu M. Meerdorp, prit la petite fille sur ses genoux et se mit à lui conter des histoires. Tout en parlant, il remarqua la figure de Bertha qui, captivée par le récit, s'aventurait (il ne lui arrivait jamais de le faire!) jusqu'à s'approcher du cercle où *régnait* M. Van Baren. Le capitaine, la prenant pour l'enfant de la maison, s'étonnait vaguement du peu d'attention accordée à cette petite mine intéressante et craintive.

« Et toi, ma petite, lui dit-il tout à coup, frappé de l'expression de ses grands yeux, tu aimes donc aussi les histoires?

— Laisse-la donc, ne t'en inquiète pas, dit M. Van Baren, d'un ton de mauvaise humeur.

— Comment, père dénaturé, reprit le capitaine en riant, tu repousses ta fille?

[1] *Suite.* Voir la livraison du 15 avril 1879.

Hosted by Google

— Je te prie de croire que ce n'est pas ma fille, continua M. Van Baren avec raideur.

— Comment! s'écria le capitaine tout interdit, elle est si gentille; je croyais... »

Bertha s'était rejetée dans l'ombre derrière la chaise de sa protectrice; celle-ci jetait des regards suppliants vers son mari, mais il n'y fit aucune attention et continua :

« Non, grâce au ciel, elle n'est pas à moi, ce n'est que la *protégée* de ma femme; puis il ajouta en riant avec affectation : Tu es bien heureux, mon brave ami, d'être resté célibataire; tu n'es soumis à aucun caprice toi! tu es libre de tout joug! »

Le capitaine, fort ébahi de cette sortie, ne savait que faire, et il allait avoir recours au moyen généralement usité pour se tirer d'embarras : un brusque changement de conversation, lorsque ses regards tombèrent sur la figure bouleversée de la femme de son ami. M^me^ Van Baren avait les yeux pleins de larmes et sa main étendue derrière elle caressait la tête blonde de la petite Bertha cachée dans ses jupons.

Le bon capitaine devina en un instant, non point la situation réelle, mais la peine secrète qui agitait son hôtesse, et comme il ne faut pas de longs raisonnements pour faire agir les bons cœurs, il prit son parti aussitôt.

« Eh bien! cela m'est égal, dit-il en riant; j'aime les enfants moi, et qu'elle soit ta fille ou non, elle est gentille, cette petite, et si je conte des histoires à l'une, je veux que l'autre les entende aussi. Viens ici, mon enfant; comment te nommes-tu?

— Bertha, dit doucement M^me^ Van Baren dont les yeux remerciaient éloquemment le capitaine.

— Puisque tu te fais ainsi l'émule de ma grand'mère l'Oie, dit M. Van Baren d'un air piqué, je vais passer un moment dans mon bureau, où j'ai encore à écrire; je reviendrai quand tu seras devenu raisonnable. »

Et il sortit majestueusement de la chambre.

« Que voulez-vous que je vous conte? » dit gaîment le capitaine, se lançant vivement *in media res;* sa délicatesse

Hosted by Google

naturelle lui indiquant que ce n'était pas le moment de demander des explications. « Avez-vous lu les *Mille et une Nuits*, mes petites amies?

— Non, répondit timidement Bertha, je ne sais pas ce que c'est.

— Eh bien, je vais vous raconter les aventures de Sinbad le Marin; les histoires de mer, c'est ma partie à moi. Et après celle-là, si cela vous amuse, j'en sais encore d'autres. »

Si cela les amusa! Jamais orateur n'eut un succès pareil à celui du capitaine; Julie Meerdorp, il est vrai, se fatigua bientôt et s'endormit sur sa chaise; mais Bertha, les yeux démesurément agrandis, l'oreille attentive, ne respirait plus, dévorait le conteur du regard et semblait boire ses paroles.

Son imagination, engourdie jusqu'alors, s'éveillait au récit de ces histoires merveilleuses dont nous avons tous plus ou moins subi le charme dans notre enfance. Un monde éblouissant s'ouvrait devant elle; c'était un enchantement indescriptible.

Sinbad fut suivi d'Aladin, puis d'Ali-Baba; la petite fille ne se lassait pas et le capitaine, saisi d'un singulier intérêt pour cette enfant si passionnément curieuse, prenait un plaisir qu'il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver à retirer des coins de sa mémoire ce vieux bagage d'autrefois.

Un fait non moins frappant était le ravissement de M^me^ Van Baren; ses facultés imaginatives étaient aussi excitées que celles de Bertha et quand le capitaine les considérant l'une et l'autre d'un air riant, eut dit : « Ma foi! puisque vous prenez tant d'intérêt à mes histoires, je vous enverrai les livres où je les ai prises; j'ai encore un petit fond de bibliothèque qui ne me sert à rien, puisque je suis toujours en route; je vous l'enverrai et vous pourrez les lire ensemble, » elle fut presque tentée de battre des mains et de sauter comme le fit Bertha.

Le terrible M. Van Baren reparut enfin, mais les visages étaient bien changés; la gaîté et l'animation illuminaient la

Hosted by Google

physionomie de sa femme et celle de Bertha, et il eut beau raidir sa démarche, froncer les sourcils, l'impression subsista pour toute la soirée.

Un nouvel horizon s'était ouvert dans la vie de Mme Van Baren :

« Je lirai avec Bertha, » se disait-elle avec ravissement.

Et il lui semblait avoir trouvé l'aliment qui depuis si longtemps lui manquait ; un refuge pour échapper aux mesquineries de la vie ; et pour la première fois peut-être les éclats acariâtres de la voix de son mari la laissèrent impassible. Le royaume de l'esprit est un asile inviolable. L'homme t'est-il contraire ? dit le proverbe arabe, rentre en toi-même et tu y trouveras les dieux !

X

Il peut paraître étrange qu'une femme de l'âge de Mme Van Baren, mère de famille et éprouvée par les réalités de la vie, fût capable d'émotions aussi enfantines que celles que je viens de décrire. Mais il est moins rare qu'on ne pense de trouver de ces êtres que les petits agissements de la vie et un entourage bourgeois ont si étroitement enlacés que leurs facultés natives n'ont pu s'épancher au dehors et qui étouffent faute d'air et de nourriture jusqu'au moment où une clarté bienfaisante les fait vivre enfin de leur vie réelle.

M. Van Baren était de tous les hommes le moins poétique. Il répétait constamment qu'une femme doit être occupée, ne doit pas rêvasser. C'étaient là les principes de la maison paternelle où les mots lecture et oisiveté étaient considérés comme synonymes. Dès le début, les tentatives de sa femme pour mettre sa couture de côté et lire autre chose que le journal avaient été regardées comme presque révolutionnaires et de bonne heure la bonne dame s'était habituée à ne s'occuper que de son ménage ; mais on ne se débarrasse pas facilement de son naturel, il est toujours prêt à revenir au galop lorsque l'occasion s'en présente, chacun sait cela, et la promesse du capitaine joua ici le rôle d'*occasion*.

Hosted by Google

Si l'on se demande à présent comment Mme Van Baren osa témoigner sa joie, après s'être montrée passivement soumise aux caprices de son seigneur et maître, je répondrai que le temps qui affaiblit les empires du monde et mine les établissements les plus solides, n'avait *à fortiori* pas manqué d'exercer son action sur l'autorité morale obtenue par M. Van Baren durant les premières années de son mariage. La terreur et l'obéissance, fussent-elles tissées sur la trame la plus forte, ne sauraient offrir une résistance éternelle; soit que Mme Van Baren fût devenue indifférente, soit qu'elle eût reconnu l'inanité des violences conjugales, il est de fait qu'elle se sentait beaucoup plus forte qu'autrefois devant les colères de son mari, et que, pour tout dire en un mot, elle ne s'en souciait plus guère.

XI

Les *Mille et une Nuits* arrivèrent le lendemain, accompagnées de *Don Quichotte* et de quelques romans anglais; et le capitaine en personne reparut deux jours après.

Mme Van Baren l'emmena dans le jardin et, tout en se promenant, lui conta les circonstances qui avaient amené Bertha dans la famille.

« Je l'aime comme si elle était véritablement ma fille, dit-elle en terminant. Malheureusement, vous avez pu remarquer que mon mari n'a pas toute la bonté voulue, vous connaissez son humeur.

— Parbleu! je connais Van Baren de longue date, il a toujours été un peu difficile.

— Et puis ses vieux parents de Meirelbeke l'irritent continuellement.

— Ah! voilà! je sais ce que c'est que ces idées de vieilles gens; leurs préventions passent à l'état d'axiomes! Cependant il faut reconnaître...

— Que voulez-vous dire?

— Voyez-vous, ma chère madame Van Baren, moi j'ai voyagé, je suis sorti de bonne heure de ma coquille et, par

Hosted by Google

conséquent, j'ai tourné le dos à bien des préjugés ; mais j'ai toujours entendu dire qu'il est dangereux de se charger des enfants des autres.

— Fallait-il donc l'abandonner ?

— Non, non ; c'est là le difficile ; mais enfin qu'allez-vous en faire quand elle sera grande? »

Mme Van Baren, il faut le dire, bien que cela ne soit guère à l'honneur de sa prévoyance, ne s'était jamais posé à elle-même cette question capitale.

Elle demeura tout interloquée.

« Mais, dit-elle enfin, je ne sais pas; nous la placerons quelque part ou nous la marierons. Et à l'idée qui lui vint pour la première fois de se séparer de Bertha, la figure de la bonne dame prit un air tout chagrin.

— La marier, cela est bel et bien; mais, ma chère dame, il faut de l'argent pour cela; par le temps qui court, on ne se marie plus sans dot; la placer, c'est encore la même chose; dans le commerce il faut des fonds; je ne crois pas que vous aimeriez à la mettre en service; et Van Baren serait-il disposé?...

— Mon mari, mon Dieu! ce n'est pas moi qui le lui demanderai, s'écria Mme Van Baren avec un mouvement d'effroi qui fit sourire le capitaine.

— Je le pensais bien, dit-il ; mais alors?

— Eh bien ! alors je la garderai avec moi ; ne suis-je pas là pour la protéger ? »

Le capitaine eut sur les lèvres de répondre : « Si vous veniez à manquer. »

Mais il n'est jamais séant de supposer que les gens à qui l'on parle puissent mourir; il reprit donc :

« Vous trouvez singulier que je me mêle ainsi de vos affaires, n'est-il pas vrai? C'est que j'ai vu de ces personnes déclassées dont on ne savait que faire et qui souffraient beaucoup justement en raison de l'éducation supérieure qu'elles avaient reçue. Cette petite m'intéresse. C'est assurément une nature peu ordinaire.

— Elle est si sensible, si délicate! s'écria Mme Van Baren.

Hosted by Google

— Eh bien, ma chère madame Van Baren, faites attention comment vous la conduirez et songez à l'avenir. Il y a encore de bons cœurs en ce monde, moi par exemple, qui n'ai ni parents, ni enfants, et qui pourrais vous promettre d'en avoir soin ; mais ne suis-je pas mortel aussi ? »

Les observations du capitaine étaient fort sages et il était étonnant qu'elles ne se fussent jamais présentées à l'esprit de Mme Van Baren.

Certes, elle ne manquait pas de jugement ; mais elle avait souffert, elle sentait le besoin de repos et enfin elle était un peu de ces gens qui s'endorment volontiers dans leur insouciance. Cependant cette conversation laissa des traces dans son esprit ; élever Bertha en fille de la maison, ne lui préparer aucune ressource pour l'avenir, était évidemment une faute grave ; elle ne put s'empêcher de se sentir coupable et de chercher le moyen de sauvegarder le sort de l'enfant.

Cette résolution fort sage aurait sans doute été mise à exécution et bien des larmes épargnées à la pauvre Bertha si l'esprit de contradiction ne s'en était mêlé.

Il arriva que dans un dîner où la famille de Meirelbeke était réunie, on en vint à parler de spectacle ; c'était le moment de la foire et la ville était pleine de réjouissances. Bertha, qui écoutait de toutes ses oreilles, s'oublia tout à coup et dit à demi-voix à sa protectrice :

« Oh ! que je voudrais voir un théâtre ! »

On devine l'effet produit par cette phrase sur la tante Charlotte ! Voir un théâtre ! *Elle* n'en avait jamais vu, et une idée aussi téméraire n'était même jamais sortie de son cerveau. Des gens rangés, raisonnables, qui ont besoin de travailler pour vivre, doivent-ils songer à des choses pareilles ? Et entendre formuler ce désir par une enfant trouvée, qui n'avait rien que ce que lui donnait la charité de son frère ! Sa colère ne put y tenir ; elle se mit à injurier Bertha d'abord, sa belle-sœur ensuite.

« Vous êtes folle, Amélie, de donner de semblables idées à cette enfant. Si mon frère avait du bon sens, il prendrait la petite et la mettrait dans une boutique pour faire les com-

Hosted by Google

missions; elle gagnerait quelque chose pour vous défrayer de sa charge et elle apprendrait le commerce. Plus tôt elle sera hors de chez vous et mieux cela vaudra pour son bonheur et pour le vôtre. »

Cette admonestation irrita vivement Mme Van Baren; se séparer de Bertha n'était pas chose admissible; la seule prévision de ce fait la mettait dans un trouble inexprimable; et puis Charlotte lui avait déjà causé tant de peines, que tout de sa part l'offusquait et qu'elle repoussait avec une horreur instinctive ce qui venait de ce côté, fût-ce les idées les plus sages du monde.

Il résulta de cela que les avis du capitaine et ceux de Charlotte (qui sous une forme brutale étaient au fond les mêmes) furent enveloppés par Mme Van Baren dans le même ressentiment, et que, lorsque quelques jours après elle apprit que le capitaine repartait pour un lointain voyage, elle en éprouva un grand soulagement. Ne l'aurait-il pas gênée en surveillant sa conduite à l'égard de Bertha? Et puis n'était-ce pas lui qui le premier l'avait tirée de la quiétude dont elle jouissait.

La nature humaine est ainsi faite.

XII

Si l'apparition du capitaine dans la vie de Mme Van Baren et de sa protégée n'eut aucun résultat au point de vue pratique, il n'en fut pas de même au point de vue moral.

Ce n'est pas impunément que l'on touche à l'arbre de la vie; ces deux intelligences pleines d'ardeur, après avoir goûté du charme de la lecture, ne purent s'arrêter en chemin; il fallut lire et lire encore; Mme Van Baren emprunta des livres de çà de là, elle en acheta sur ses économies personnelles; elle lut de bonne heure le matin, un peu tard le soir, quand son mari était couché, ou lorsque Bertha rentrait de l'école. C'était alors des ravissements sans fin, une joie de fruit défendu qui unissait de plus en plus les deux amies. Quand un livre

Hosted by Google

était lu, on le fourrait dans quelque vieille malle au grenier ou sous le lit de Bertha, afin d'échapper aux regards de l'ogre du logis.

L'intelligence de Bertha reçut de ce régime une impulsion extraordinaire ; tout un monde de sensations s'ouvrit devant elle, ses facultés imaginatives et sa sensibilité se développèrent, et avec elles ce désir de l'inconnu, ce besoin du nouveau qui affectent si vivement les natures poétiques.

A côté du monde étroit de ses camarades d'école, de Julie Meerdorp, de la chambre de la servante, se trouvait pour elle un monde plein de chimères dorées dont sa chère protectrice lui ouvrait chaque jour la porte en tirant son livre de sa poche ; le mystère dont il fallait se couvrir pour se livrer à la lecture augmentait la jouissance; c'était le rideau tiré dans une salle obscure qui, en s'écartant, découvre les merveilles d'une scène éblouissante.

Mais, en même temps que son esprit s'ouvrait, que son instruction s'étendait, que les ailes de son imagination se déployaient, son cœur devenait aussi plus apte à sentir et à comprendre, car un développement ne marche pas sans l'autre, et Bertha commença à ressentir avec douleur l'animosité secrète que M. Van Baren nourrissait contre elle.

Il est de ces natures sensitives qui ne peuvent supporter l'idée de n'être point aimées, et Bertha était de celles-là. Le regard froid de M. Van Baren la perçait jusqu'à l'âme. De jour en jour, le dédain qu'il lui montrait prit une part plus grande dans ses préoccupations; elle guettait son entrée dans la chambre le matin, avec l'espoir d'en obtenir un signe quelconque d'attention ; désirait-il quelque chose, elle s'empressait de le servir, le prévenant même avant qu'il eût parlé, espérant toujours rencontrer un regard bienveillant, recevoir un coup d'œil, un remercîment; mais c'était en vain. Il semblait, au contraire, que ses efforts pour plaire ne servissent qu'à lui attirer plus d'affronts et de duretés de la part du maître de la maison.

« Pourquoi donc ne veut-il pas m'aimer aussi? » se disait la pauvre enfant en voyant M. Van Baren témoigner à Julie Meerdorp l'indulgence la plus exagérée.

Hosted by Google

Et bien souvent, le soir, dans son lit, elle pleurait en songeant à cette injustice.

XIII

Une chose qui froissait particulièrement M. Van Baren, était l'amitié témoignée à Bertha par la famille de son ami Borremans, le grand fabricant de toile à voiles. La petite Élisa Borremans s'était prise d'une passion véritable pour Bertha et parfois le dimanche elle l'invitait à passer la journée avec elle. Cette invitation était toujours faite à l'exclusion de Julie, dont M. et Mme Borremans ne pouvaient supporter les manières vulgaires.

Élisa était enfant unique, mais ses parents avaient accueilli chez eux leur neveu Ferdinand, resté orphelin de bonne heure et qu'ils considéraient comme leur fils. Ce jeune homme, âgé de quinze ans environ, était dans tout le feu de ses études humanitaires, et la tête pleine d'histoires sur les Grecs et les Romains, il faisait partager ses enthousiasmes aux deux petites filles. Élisa recevait une éducation très-soignée et l'intimité croissant, les jours de congé étaient considérés par les trois amis comme des jours de bonheur.

Ainsi que je l'ai dit, M. Van Baren ressentait une vive irritation de la préférence accordée à Bertha, et s'il n'osait rien en témoigner ouvertement, il ne perdait au moins jamais une occasion de lui infliger une humiliation en présence de ses amis.

Un dimanche après-dîner, les deux familles se trouvant réunies, M. Van Baren, qui semblait de bonne humeur et montrait même une pointe de gaîté, imagina de faire chanter Julie Meerdorp.

Dans l'école qu'elle et Bertha fréquentaient, on enseignait aux enfants de petits morceaux de musique que Mme Van Baren se plaisait à leur faire répéter à la maison.

Julie, prévoyant avec un certain plaisir ce qui allait arriver, déclara immédiatement qu'elle ne savait rien à chanter seule et qu'il lui fallait le concours de Bertha.

Hosted by Google

« C'est fâcheux, dit M. Van Baren; mais enfin, allez Bertha et tâchez de ne rien gâter. »

Il suffisait que la voix de M. Van Baren prît certaines intonations pour que Bertha perdît complétement le peu d'aplomb dont la nature l'avait douée; en un instant, elle eut oublié tout ce qu'elle savait et arrivée, devant le piano, se sentit incapable d'ouvrir la bouche.

« Eh bien? continua M. Van Baren d'un ton impatient.

— C'est à elle à commencer, monsieur, dit Julie.

— Eh bien! qu'elle commence donc et ne se fasse pas tant prier.

— Chante, Bertha, lui souffla doucement Mme Van Baren.

— Je ne puis pas, je ne sais pas, dit la petite fille en baissant la tête d'un air découragé.

— Comment, vous ne savez pas? reprit M. Van Baren en élevant la voix; Julie, cela est-il vrai?

— Mais non, monsieur, nous l'avons encore chanté hier.

— Pour l'amour de Dieu, Bertha, fit Mme Van Baren à voix basse, tâche donc de chanter.

— Je vous assure que je ne sais pas, dit la petite en tremblant de tous ses membres.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas, s'écria M. Van Baren en s'élançant de sa place; mais vous allez chanter à l'instant, sinon...

— Allons donc, Van Baren, ne soyez pas si sévère, dit le père Borremans en s'interposant; les enfants sont quelquefois timides.

— Ce n'est pas cela, s'écria M. Van Baren en perdant toute mesure; c'est de l'opiniâtreté. Cette demoiselle-là croit que parce qu'elle est soutenue par ma femme elle peut tout se permettre ici, mais elle verra que je suis le maître chez moi... Allons, continua-t-il en saisissant Bertha par le bras, chantez avec Julie, ou bien je vous chasse de la chambre. »

La pauvre Bertha tremblait de tous ses membres et fondait en larmes.

« Je vous assure que je ne sais pas, murmura-t-elle.

Hosted by Google

— Alors, sortez, vociféra M. Van Baren en frappant du pied. »

Bertha, hors d'elle-même, pâle comme la mort, n'avait pas la force de se relever; Mme Van Baren, le cœur plein d'angoisse, n'osait venir à son secours, dans la crainte d'augmenter encore la fureur de son mari et la violence de cette scène; M. Van Baren, voyant que rien ne bougeait, donna un grand coup de poing sur la table, en s'écriant :

« Il faudra donc que je la jette moi-même à la porte. »

Mais, comme il s'avançait vers la petite fille, que la frayeur courbait sur le sol, Ferdinand, s'élançant de son coin, la saisit par la taille et l'entraîna hors de la chambre jusqu'à la cuisine où Rose la reçut dans ses bras presque évanouie. Puis il rentra comme si rien ne s'était passé et reprit sa place en silence.

Rien de plus embarrassé que les moments qui suivent les scènes d'intérieur. Ceux qui les ont soulevées se reprochent bientôt de s'être laissé entraîner à la colère et leurs efforts pour reprendre un ton calme sonnent faux et augmentent la gêne. Les assistants, de leur côté, ne savent quelle contenance garder; les vieux deviennent sérieux, les jeunes n'osant témoigner leur indignation, se lancent des regards enflammés et répondent sèchement aux propos légers que l'auteur du trouble s'efforce d'adresser aux uns et aux autres pour rétablir l'équilibre. Bref, ce qu'il y a de mieux à faire dans ce cas, est de se retirer le plus tôt possible, et c'est ce que firent M. et Mme Borremans. Mais, avant de partir, Ferdinand et Élisa profitèrent du temps où leurs parents s'habillaient, pour aller trouver Bertha dans sa chambre; Rose l'avait couchée et elle pleurait amèrement, la figure cachée dans son coussin.

Ils l'embrassèrent tendrement.

« Est-ce que vraiment tu avais oublié? lui dit Élisa timidement.

— Oh ! mes chers amis ! s'écria la pauvre Bertha en sanglotant, est-ce que vous aussi vous ne me croyez pas?

— Si, nous te croyons, répondirent-ils ensemble. Console-toi Bertha, nous nous reverrons bientôt.

Hosted by Google

— Je sais bien que tu ne mens jamais, ajouta Ferdinand.

— Oh ! merci, merci, » dit la pauvre petite.

Et les deux enfants, que l'on appelait d'en bas, s'enfuirent en courant.

XIV

La journée du lendemain fut pénible à passer. Bertha, plus morte que vive, osait à peine entrer dans la salle à manger ; M. Van Baren, raide comme un piquet, passa devant elle sans répondre à son salut du matin. Mme Van Baren elle-même semblait aussi moins expansive qu'à l'ordinaire. Bertha espérait qu'une fois seules, elle pourrait épancher son cœur, et à cette idée ses yeux se gonflaient déjà de larmes ; mais, à l'heure de la lecture, Mme Van Baren fut obligée de sortir et Bertha resta avec son chagrin. Le jour suivant, il y avait du monde à dîner ; dans ces occasions, les petites filles aidaient Mme Van Baren à faire ses préparatifs et, le repas terminé, elles remettaient en ordre les belles porcelaines et les plats de dessert. Comme, ce moment arrivé, elles transportaient vers l'armoire des assiettes chargées de bonbons, Julie, poussée par la gourmandise, en saisit quelques-uns qu'elle chercha à glisser dans sa poche. La promptitude de son mouvement fit tomber à terre un morceau de gâteau que Bertha s'empressa de relever ; mais en même temps, comme les regards de M. Van Baren, attirés par le bruit, se tournaient de son côté, elle perdit contenance et se mit à rougir.

« Que se passe-t-il là? demanda M. Van Baren en se levant, Julie, répondez.

— Rien, monsieur, dit Julie en balbutiant, c'est un bonbon que Bertha a ramassé.

— Ah ! reprit M. Van Baren en riant ironiquement et regardant sa femme ; il paraît qu'elle ne se contente pas de mentir, elle vole à présent. »

Ces mots cruels traversèrent le cœur de la petite fille

Hosted by Google

comme un poignard aigu; elle voulut parler, ouvrit les bras et tomba à la renverse, complétement inanimée.

XV

Chacun a sa mesure de douleur à supporter dans ce monde, mais celle que le sort infligeait à Bertha était trop lourde pour ses forces. Il y a des organisations frêles en état de résister à de dures et longues maladies et qui tombent comme une herbe fauchée par le vent devant la première secousse morale un peu violente.

Être accusée de mensonge, de désobéissance, de vol! elle qui aurait voulu prévenir jusqu'aux moindres désirs de M. Van Baren, elle qui aurait tout donné pour obtenir de lui un regard bienveillant! elle qui remplissait avec scrupule les devoirs qui lui étaient imposés, elle dont le cœur avait soif d'approbation et de tendresse!

Non, c'en était trop! Le cerveau déjà troublé de la pauvre enfant ne put résister à ce nouveau choc; elle fut saisie d'une fièvre violente.

Pendant les jours où le docteur, qui avait été appelé, manifesta de l'inquiétude sur l'issue de la maladie, M. Van Baren éprouva un grand malaise; il ne pouvait se dissimuler que sa rudesse avait causé le mal, et, comme il n'était pas méchant, il éprouvait au fond du cœur un sentiment de remords bien difficile à étouffer, même pour un orgueil aussi endurci que le sien. Devant sa femme, dont la figure fatiguée et pâlie par l'angoisse semblait un reproche incessant, il restait muet et embarrassé, prétextant des affaires pour être presque constamment hors de la maison.

Mais le danger ayant disparu, sa conscience se tranquillisa; il se retrancha dans sa dignité et reprit ses allures ordinaires d'indifférence. Il n'avait pas vu Bertha depuis la catastrophe et ne s'était pas une seule fois enquis de son état.

Il était à croire que la fièvre et le délire une fois tombés, la convalescence de l'enfant marcherait rapidement; il n'en fut rien. Elle resta en proie à une agitation insupportable et

Hosted by Google

le sommeil, si nécessaire à la réparation des forces, approchait à peine de sa paupière. Le médecin ne savait à quoi attribuer cette situation anormale; il observait assidûment Bertha dont la maigreur et l'irritation nerveuse augmentaient chaque jour.

« Il y a là quelque cause morale, pensait-il. Mais quel chagrin peut bien avoir une fillette de treize ans, aussi tendrement aimée que celle-là? »

Ah! si le bon docteur avait pu lire dans le cœur de sa malade! Bertha était obsédée par une idée fixe : M. Van Baren s'intéressait-il à elle? pourquoi ne le voyait-elle jamais?

Cette pensée, retournée cent fois le jour dans son cerveau, devint une torture; mais elle n'osait faire aucune question à Mme Van Baren, et la contrainte se joignant à l'inquiétude, augmenta son malaise d'une manière véritablement effrayante.

Un dimanche soir, — elle était alors malade depuis dix jours, — elle fut prise d'un accès de fièvre nerveuse qu'aucun calmant ne put apaiser; tout le jour elle avait guetté le pas de M. Van Baren sur les escaliers, dans le corridor, croyant à chaque instant qu'il s'approchait de sa chambre; mais en vain. Son cœur, qui battait à se rompre, cessait presque de palpiter à chaque espérance déçue, et ces émotions répétées l'avaient complétement brisée.

Mme Van Baren, assise à son chevet, se désolait en silence; un secret instinct l'avertissait que l'âme de la petite fille était en proie à un trouble particulier; mais elle n'osait l'interroger, de crainte de faire reparaître le délire des jours précédents. Enfin elle se sentit à bout de forces et ne put s'empêcher de s'écrier en fondant en larmes :

« Ah! ma pauvre Bertha! que tu me fais de chagrin! dis-moi donc ce qui te tourmente!

— Maman, chère maman, dit Bertha, je ne peux plus vivre ainsi! Est-ce que monsieur ne me pardonnera jamais? »

Et, se jetant à son cou, elle éclata en sanglots déchirants.

Hosted by Google

La bonne madame Van Baren, profondément émue, serra contre son cœur la petite affligée; mais l'agitation de Bertha ne se calma point.

« J'aime mieux mourir, criait-elle, que d'être ainsi à charge à tout le monde; monsieur croit que je mens et que je vole! j'aime mieux mourir, j'aime mieux mourir! »

Son exaltation devint si terrible, que Mme Van Baren, saisie de frayeur, prit enfin un parti héroïque; il est de ces situations où l'on traverserait les flammes pour servir ceux que l'on aime. Profitant d'un moment où Bertha, suffoquée par les larmes, était retombée sur son oreiller, elle s'échappa de la chambre et tomba comme la foudre devant son mari, qui fumait tranquillement un cigare dans le salon.

« Veux-tu donc que cette enfant meure à cause de toi? lui dit-elle d'une voix frémissante.

— Qu'est-ce que c'est? » dit M. Van Baren de son ton de mauvaise humeur ordinaire.

Mais la voix altérée, la physionomie bouleversée de sa femme le frappèrent tout à coup :

« Que se passe-t-il donc? reprit-il d'un ton plus doux.

— Il y a que si tu ne viens pas à l'instant avec moi auprès de Bertha, je ne réponds pas de sa vie! dit Mme Van Baren précipitamment; l'enfant se meurt de chagrin de ton injustice! »

Quelque chose dans l'air avertit M. Van Baren qu'il n'y avait pas à hésiter; il jeta son cigare et suivit sa femme. A peine Bertha l'eut-elle aperçu, qu'elle se leva à genoux sur son lit et lui tendit les bras :

« Ah! monsieur, s'écria-t-elle en pâlissant affreusement, croyez-moi, je n'ai pas menti, je n'ai pas volé! non, non, je n'ai pas volé! »

Des sanglots violents l'interrompirent.

M. Van Baren se sentit profondément ému. L'aspect de cette petite figure amaigrie, de cette douleur intense, le frappa si péniblement qu'il resta d'abord sans parler; il ne s'était pas imaginé que le chagrin et la maladie pussent produire de pareils ravages, et, pour la première fois, un remords réel, aigu, intolérable lui pénétra le cœur.

Hosted by Google

« Allons, ma chère enfant, dit-il en prenant les pauvres petites mains pâles de Bertha, calmez-vous, je vous crois. »

Bertha n'avait jamais entendu un mot doux de M. Van Baren ; ceux-ci lui produisirent un effet inexprimable ; un torrent de pleurs s'échappa de ses yeux :

« Oh ! monsieur, vous me croyez ! dites-moi que vous me pardonnez !

— Oui, Bertha, je vous pardonne ! Je m'étais trompé, vous êtes une bonne petite fille ! »

Et, s'asseyant près d'elle, il la caressa doucement, essayant par des paroles affectueuses de faire rentrer le calme dans cette âme si profondément troublée.

Ce soir-là, tout le monde s'endormit paisiblement chez M. Van Baren. Le maître de la maison lui-même, sans savoir pourquoi, se sentit soulagé d'un grand poids, et il éprouva, en mettant la tête sur l'oreiller, une sensation de calme intime, délicieux, qu'il ne connaissait pas encore.

C'étaient la justice et la bonté qui lui donnaient leur récompense.

XVI

« Bonjour, monsieur Borremans ; où courez-vous donc comme cela ?

— Comment, c'est vous, capitaine ? Je ne vous savais pas de retour.

— Je suis arrivé hier seulement. Tout va bien chez vous ?

— Parfaitement, merci. Vous ne savez pas encore, sans doute, ce qui se passe chez Van Baren ?

— Non ; je vais le voir de ce pas.

— Il vient de perdre sa femme ; le service a lieu tout à l'heure.

— Allons donc ! quel dommage ! c'était une bonne personne ; il doit être bien malheureux !

— Oui, oui ; mais vous connaissez Van Baren, comme moi, depuis longtemps ; on ne sait jamais très-bien ce qu'il pense.

Hosted by Google

— Et son petit garçon?

— Son petit garçon? D'où venez-vous donc, capitaine? Camille est un grand jeune homme à présent; il est médecin, il commence à pratiquer.

— Est-il possible! Au fait...

— Depuis combien de temps avez-vous donc quitté Gand? Il me semble qu'il y a une éternité.

— Il y a huit ans, monsieur Borremans; et en huit ans on perd bien des choses de vue.

— C'est vrai, c'est vrai, surtout à l'étranger, on voit tant de choses nouvelles qu'on peut bien oublier les anciennes. Mais, au moins, avez-vous fait fortune là-bas?

— Peuh! pas mal. Moi et un autre nous avons monté un comptoir à Shangaï et nos opérations commerciales marchent bien; enfin, j'ai de quoi aller planter mes choux si la fantaisie m'en prenait. En attendant, je repars encore. Mais pour en revenir à Van Baren...

— Eh bien, je crois qu'il doit aussi avoir mis de l'argent de côté; Camille sera plus tard un joli parti.

— Oui, et les filles?

— Van Baren n'a pas de fille à lui; il a seulement élevé celle de Van Meerdorp, vous savez bien, Van Meerdorp qui jouait si bien au billard?

— Oui, oui; je me souviens d'avoir vu cette petite chez Van Baren.

— Il s'en est débarrassé; elle lui a causé assez de désagréments.

— Comment cela?

— Mais, vous savez à quelle sottise Van Meerdorp s'était laissé entraîner; avec une mère aussi commune, l'enfant ne pouvait pas être facile à mener; Van Baren a dû l'éloigner de son ménage; il l'a mise à Dixmude, dans le couvent dont sa cousine est supérieure, et on a été assez heureux de l'endosser à un brave garçon qui s'établissait comme marchand de vin et que son petit capital avait affriandé.

— Bon, bon, mais l'autre; il y avait une autre petite fille; je vois encore sa figure.

— L'autre? elle est toujours là. Ce pauvre Van Baren a

Hosted by Google

eu le talent de se mettre dans des embarras, ou plutôt c'était sa femme. C'est une belle demoiselle, à présent.

— Mme Van Baren lui paraissait bien attachée.

— Oh! elle l'adorait; je me suis laissé dire que Van Baren est très-monté et Camille aussi, parce que, dans ses derniers moments, la défunte n'a songé qu'à la jeune fille sans dire un mot pour les autres. Elle ne songeait qu'à cette enfant-là. La pauvre fille n'a qu'à bien se tenir à présent; la vie ne lui sera plus si facile.

— Cette petite était gentille, elle m'intéressait, dit le capitaine. Je me souviens d'avoir causé de tout cela avec Mme Van Baren et de l'avoir avertie des écueils de la situation; je me souviens aussi qu'elle était contente de l'amitié que votre famille montrait à sa protégée.

— Oh! tout cela, voyez-vous, capitaine, dit M. Borremans avec un peu d'embarras, tout cela était bon lorsqu'elles étaient petites; mais, à présent qu'elles sont grandes, cette intimité avec une fille qui vient on ne sait d'où, aurait pu faire du tort à Élisa; vous savez, mon cher ami, comment sont les femmes; la mienne a eu peur des commérages et elle n'a plus permis à sa fille d'aller chez Van Baren. Ferdinand, mon neveu, y va toujours; il est lié avec Camille et, entre nous, je crois que les relations d'amitié continuent; les jeunes filles s'écrivent; moi, je n'en dis rien afin de ne pas offusquer ma femme; si personne ne le sait, cela ne fera rien pour Élisa, et j'ai un peu pitié de cette petite qui est chez Van Baren; dans sa position on ne trouve guère d'amis dans le monde.

— Assurément, dit le capitaine, Van Baren ne songe pas à l'abandonner à présent?

— Je n'en sais rien; mais, entre nous, cela ne m'étonnerait pas. Van Baren n'est pas tendre et, si j'ai bien compris certains mots qu'il m'a dits, il médite quelque résolution violente. En définitive, ce n'est pas la faute de la petite s'ils l'ont tirée de sa condition pour en faire une princesse qui n'est bonne à rien.

— Pauvre enfant! » dit le capitaine d'un ton mélancolique.

(*A continuer.*) REMY BARN.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE [1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VI

MON CHER AMI,

J'assiste aux débats de la Chambre des députés. Notre obligeant secrétaire de légation, M. Le Ghait, m'a procuré une carte pour la tribune diplomatique, ce qui me permet d'y aller tous les jours et d'y rencontrer les ministres étrangers. La Chambre siége au palais du Monte Citorio. Dans la cour de ce palais on a construit une vaste salle sur le modèle de l'ancienne Chambre des députés de France, seulement dans des proportions plus vastes. Les tribunes sont grandes, mais beaucoup trop élevées; on y entend très-mal. Le public avec ou sans carte n'a que fort peu de place. Les députés ne peuvent obtenir une carte d'entrée qu'un jour sur deux. Une vaste tribune est réservée exclusivement aux officiers. C'est une preuve de la sympathie qu'inspire l'armée; mais cela me paraît malentendu pour plusieurs motifs. Est-il prudent d'entraîner les officiers dans les débats journaliers de la politique? N'est-il pas à craindre que si la lutte des partis devenait plus violente, la réunion de mili-

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars et 15 avril 1879.

Hosted by Google

taires d'opinion différente, au foyer même du combat politique, ne donnât lieu à des querelles, à des duels?

Les journalistes et les « reporters » occupent tout un côté des tribunes. On a bien traité le quatrième pouvoir. Le palais lui-même, avec ses immenses escaliers, ses grands corridors, ses vastes salles, offre aux députés toutes les aisances imaginables : au rez-de-chaussée, des appartements pour leur correspondance ; au premier, les salons de la présidence et les salles de lecture ; au second, une vaste bibliothèque très-bien tenue et où tout est disposé pour le travail. Beaucoup de députés, qui n'ont à Rome qu'une chambre, passent leur journée et leur soirée jusqu'à minuit dans le palais du Monte Citorio. Pour y vivre comme on peut le faire dans le palais du Parlement à Londres, il n'y manque qu'un restaurant.

Deux salons communiquant directement avec la rue sont réservés pour les personnes qui désirent parler à un député. Des imprimés sont préparés pour avertir M. le député un tel qu'un tel désire le voir. On remplit les noms, on remet le billet à un des huissiers qui va porter le papier au député désigné. Ces salons d'attente sont toujours remplis de monde ; des ouvriers, des militaires, des dames, des prêtres. Quoique le parquet soit couvert d'un tapis, on y fume, le chapeau sur la tête, et les pieds crottés y apportent beaucoup de boue. Le tapis est un luxe inutile. Il y a ici, comme trop souvent ailleurs, défaut d'économie. Une natte suffirait. Les Italiens auraient en ceci de bons exemples à prendre en Prusse et en Autriche. On ne peut être assez économe des deniers publics, surtout dans un pays où l'impôt écorche les populations jusqu'au sang.

Les orateurs parlent de leur place. Presque tous ceux que j'ai entendus s'exprimaient facilement, correctement, mais non sans longueurs. Les membres écoutent leur collègue avec une tolérance et une patience parfaites. La discussion à laquelle j'assistais était très-émouvante. Les passions devaient être excitées. Le sort du ministère Cairoli était en jeu. Néanmoins, les interruptions étaient très-rares. Jamais

Hosted by Google

de rumeurs. Pas un mouvement d'impatience même quand on répétait la même chose pour la troisième ou la quatrième fois. Aucune chambre en Europe ne montre autant de longanimité; c'est exemplaire. Comment les tempéraments ardents du Midi n'éclatent-ils pas en gestes et en clameurs? Est-ce indifférence, ou politesse et savoir-vivre? Les partis n'étant pas nettement tranchés, les passions politiques ne sont pas très-vives. Un député m'explique que cette tolérance réciproque vient de ce que les membres de la Chambre se rencontrant constamment dans les salles de conversation, de lecture et dans la bibliothèque, des relations de camaraderie naissent ainsi de la familiarité naturelle aux Italiens. Cela émousse les angles et tempère les chocs.

J'entends de très-bons discours de Bonghi, de Minghetti, de Cairoli, de Zanardelli et de Mancini. Quant à Sella, il n'est pas orateur à la manière des autres. Le début est difficile. Il n'est pas abondant, mais clair et énergique. Sa parole forte et virile, d'une concision toute britannique, forme contraste avec la tonalité un peu molle « du doux langage d'Ausonie ».

Voici approximativement la force des différents partis ou plutôt des différents groupes. La droite compte environ 110 voix. Elle a pour chefs Minghetti et Sella, deux hommes du plus grand mérite, parlementaires exercés qui feraient grande figure même à Londres ou à Paris. Autour d'eux se groupent plus d'un homme éminent : Visconti-Venosta qui, à différentes reprises, a si habilement dirigé les affaires étrangères; Spaventa, Napolitain qui, après 1849, avait été jeté en prison par le roi de Naples avec Poerio. On se rappellera que, déportés en Amérique, ils s'emparèrent en pleine mer, lui et ses compagnons, du navire qui les transportait en Amérique et qu'ils débarquèrent en Angleterre, où ils reçurent l'accueil le plus enthousiaste; Lanza qui, jeune encore, a été plusieurs fois déjà président du conseil des ministres; Perruzzi, qui représente la nuance particulière à la Toscane; Berti, esprit net et bien pondéré, auteur de bons livres sur le procès de Galilée et sur Giordano Bruno, et parmi les nouvelles recrues, le marquis di Rudieri, grand propriétaire sicilien. Le centre,

Hosted by Google

ordinairement si nombreux, ne compte ici qu'une trentaine de membres. Il avait pour chef Cesare Correnti, intelligence élevée et fine, servie par de vastes connaissances. Depuis qu'il s'occupe moins activement de la politique, Mordini a pris sa place. Le centre n'a pas de programme spécial. Il se rapproche de la droite. La gauche est très-nombreuse, mais très-divisée. Sans les vingt républicains qui suivent Bertani, elle dispose d'environ 350 voix. Le groupe Cairoli en a 140, le groupe Nicotera 60, le groupe Depretis 90, et les fidèles de Crispi 20 à 30. Quelques hommes éminents, comme Mancini et Desanctis, ont une position particulière qui les rapproche du centre.

En général, on se plaint des excès de l'esprit de parti. En Italie, ce qui manque, ce sont de vrais partis. Le régime parlementaire ne marche pas aussi bien qu'on pourrait l'espérer, parce que les partis ne sont pas assez nettement tranchés. Le gouvernement constitutionnel est essentiellement un gouvernement de partis.

Quand il y a, comme en Belgique, deux partis nettement opposés en présence, il en résulte que le ministère peut s'appuyer sur une majorité sûre et qui ne l'abandonnera pas. Lui refuser son vote serait une trahison. Il n'y a point de voix flottantes. On connaît au juste la force relative des deux armées. Une forte discipline s'impose. Le ministère peut exiger au nom de l'intérêt supérieur du parti le sacrifice des vues spéciales. Il gouvernera avec autant de suite et d'autorité que le ministre d'un roi absolu. Le cabinet restera au pouvoir tant que le corps électoral lui conservera la majorité. Il aura, pour la direction politique générale, un programme nettement défini, dont ses adhérents ne pourront s'écarter.

En Italie, il n'en est pas de même. Les influences personnelles et les convenances locales jouent un rôle prédominant dans les élections. Comme chaque parti n'a pas un programme, une *platform*, qui s'impose à tous, chaque candidat aura ses idées particulières en fait d'impôts, d'enseignement et de réformes politiques. Il s'ensuit que, suivant les ques-

Hosted by Google

tions soulevées à la Chambre, il se forme des groupements inattendus. Ainsi M. Jacini veut une large autonomie provinciale comme les républicains fédéralistes à la façon de M. Mario. Le cabinet Minghetti est tombé, parce que les Toscans, obéissant aux idées de l'économie orthodoxe, n'ont pas voulu que l'État exploitât les chemins de fer. Un cabinet n'est jamais sûr de sa majorité. Sans cesse elle est prête à se dérober. Chaque jour, il doit travailler à la refaire par des concessions, des transactions et des combinaisons. Le moindre incident produit une crise inattendue. Le chef d'un groupe se croit blessé d'un procédé même extra-parlementaire. Il boude et refuse les votes dont il dispose. Un autre groupe, cette fois local, réclame un pont, un chemin de fer ou une route. Il faut lui donner satisfaction ou il va grossir l'opposition, et le ministère tombe. La somme d'esprit, d'adresse, d'éloquence ou de souplesse qu'un ministère doit dépenser, pour durer un an, est inouïe. Le travail de la diplomatie est jeu d'enfant à côté de ceci.

L'instabilité des ministères est le fléau de la vie parlementaire. Il y a eu beaucoup plus de crises ministérielles qu'il ne s'est écoulé d'années depuis que le royaume d'Italie existe.

De cette instabilité résulte qu'un ministère ne peut jamais faire ce qu'il avait rêvé ou promis. A peine a-t-il commencé une amélioration, qu'il tombe. Le nombre de bonnes lois qui ont été votées est cependant très-grand. Cela prouve qu'au Parlement italien on ne perd pas son temps, comme cela a lieu souvent dans d'autres pays.

Les Italiens se plaignent parfois que leur Chambre soit pauvre en hommes distingués. C'est à tort. Il y en a plutôt trop. Il s'y trouve au moins une soixantaine d'anciens ministres qui peuvent espérer le redevenir. Ils forment autant de prétendants dont il faut ménager la très-légitime ambition.

En Belgique, où la discipline des partis embrigade, jusqu'au dernier, tous les représentants en deux camps nettement marqués, le mécanisme parlementaire marche très-correctement, mais nous payons cet avantage par la pauvreté

Hosted by Google

du programme politique. Tout ce qui ne se rapporte pas à la lutte du libéral contre le clérical intéresse peu. Dieu me garde de rapetisser les proportions de cette lutte. C'est la plus grave de notre époque, d'autant plus qu'elle prend déjà et prendra de plus en plus et partout un caractère religieux, qu'on le veuille ou non ; car l'idée religieuse est au fond du débat. L'Allemagne, la France et l'Italie nous suivent dans cette voie. Mais la grandeur même de la lutte rend indifférent à tout ce qui n'est pas elle. De là une impuissance inouïe d'accomplir des réformes ordinaires. Le levier indispensable pour vaincre la routine manque. Je citerai un exemple. Depuis des années, les universités de l'État réclament des améliorations reconnues indispensables et surtout, un meilleur mode de recrutement des professeurs. Les recteurs rédigent à ce sujet mémoires sur mémoires, rien ne se fait.

L'exemple de l'Italie permet donc de considérer comme une vérité acquise à la science politique que des partis nettement tranchés sont indispensables à la marche régulière du régime parlementaire. D'autre part, l'existence de ces partis offre aussi bien des inconvénients. Qu'en conclure, sinon que gouverner les hommes est chose bien difficile. Bonghi me disait récemment, en parlant du système parlementaire : Et songer que c'est là ce que les hommes du XIX^e^ siècle ont encore trouvé de mieux.

— M. de Noaille a l'extrême prévenance de m'offrir l'occasion de rencontrer chez lui M. de Lesseps, de passage à Rome. L'ambassade de France auprès du Roi occupe le palais Farnèse. En fait de monuments modernes, je ne connais rien d'aussi beau que cette œuvre de Michel-Ange. C'est admirable de simplicité, de grandeur, de puissance, comme les temples de Pestum. Tout est parfait. Chaque architecte devrait avoir sous les yeux la reproduction de cette merveille, non pour la copier, mais pour se pénétrer de ce qui constitue le beau en architecture, je veux dire la proportion, l'harmonie des lignes, la sobriété de l'ornementation. La cour Farnèse est, selon moi, bien autrement belle que celle du Louvre.

Hosted by Google

La réception en petit comité a lieu dans la galerie d'Annibal Carrache. Autre chef-d'œuvre. Elle est éclairée *à giorno* en l'honneur de M. de Lesseps. Je ne connais pas de plafond peint comparable à celui-ci. Je le préfère, non pour les figures, mais comme ordonnance, à celui de la Farnésine. Ces scènes mythologiques vous donnent l'impression puissante du naturalisme païen. La joie sans mélange de la vie des dieux y déborde. C'est la fête de l'existence charnelle, mais les formes de la beauté idéale. Le plafond représente le triomphe de Bacchus et d'Ariane. Dans les parties moins élevées de la voûte on voit d'autres épisodes empruntés à Ovide. Carrache a consacré à ces fresques neuf années de sa vie.

M. de Lesseps, que je n'ai pas vu depuis le jour où, à Jsmaïla il présidait à l'ouverture du canal de Suez, a conservé une inaltérable jeunesse. On lui donnerait cinquante ans à peine, et il en a plus de soixante-dix. Il est l'image de la volonté intelligente. On ne s'étonne pas qu'il ait refait la surface du globe et transformé toute l'Afrique en une île. Il veut opérer un autre miracle. Il revient des côtes de la Russie. Ayant adopté l'idée de transformer les chotts de l'Algérie en une mer centrale, il est allé vérifier les nivellements et il croit à l'exécution du projet; trente millions suffiraient. Il expose avec une entraînante éloquence les avantages de l'entreprise. Qui pourrait ne pas être convaincu? Il part le lendemain de Civita-Vecchia sur la frégate que le gouvernement français a mise à sa disposition. M^me^ de Lesseps se plaint de cet excès d'honneur. Comme elle souffre du mal de mer, elle préférerait l'humble wagon. L'éclat profond de ses yeux presque démesurés, la blancheur éblouissante de sa carnation, les pierreries qui étincellent sur sa robe aux reflets d'or en font comme l'apparition de l'impératrice des Indes. Elle paraît toute jeune et cependant elle a, me dit-on, six enfants. En regardant M. et M^me^ de Lesseps, on ne rougit pas trop de notre espèce.

— En allant le samedi aux réceptions de M. Minghetti, on comprend ce que c'était autrefois qu'un salon. Il faut la réu-

Hosted by Google

nion de la fleur exquise de toutes les supériorités politiques, scientifiques, artistiques et aristocratiques, et en outre, une maîtresse de maison qui sache tirer parti de ces éléments, en ménageant la rencontre des gens qui causeront, en soulevant à propos un sujet, en ne laissant personne isolé ou ennuyé. C'est ce que M^me^ Minghetti fait dans la perfection, parce qu'elle s'oublie constamment elle-même.

Dans les grandes capitales, à Paris ou à Londres, les vrais « salons » sont très-rares. La vie de tous est trop encombrée. Je me souviens encore du salon de Savigny, le grand jurisconsulte et l'éminent ministre. On y rencontrait tous les soirs sa belle-sœur Bettina d'Arnim, *das Kind* de la correspondance de Gœthe. Elle avait alors soixante-quatre ans et une chevelure de Méduse, mais son esprit était toujours étincelant, et elle avait deux filles charmantes qui présidaient aux réceptions de leur oncle. On y trouvait souvent Humboldt, un des Grimm, Vanhagen, M. Nothomb, le prince Waldémar de Prusse qui revenait de l'Himalaya, et M^me^ Sontag, la comtesse Rossi qui était la grâce même. Le ton général était sérieux, mais l'intérêt extrême.

Le salon de M^me^ Minghetti est digne de ses hôtes. Grâce à ses vastes proportions, à l'élévation de l'étage avec deux rangées de fenêtres superposées, au plafond à caissons profonds du XVI^e^ siècle, il a conservé la noblesse des anciens palais de Rome. Mais les vives couleurs des étoffes choisies et la multitude des objets d'art font penser à la fois à un musée et à un atelier. Sur la haute cheminée en pierre sculptée est posé un paon dont la queue est un phénomène. C'est le plus beau qu'ait pu se procurer Victor-Emmanuel pour l'offrir à donna Laura. Des bahuts, des scribans, des crédences de la renaissance italienne divisent l'immense salle en une série de retraites, où s'incrustent des sophas et des fauteuils pour recevoir les causeurs. Sur les murs des terres cuites de Lucca della Robbia et quelques bons tableaux, entre autres un Sodoma, ce qui est une rareté. Nul apparat dans la réception. Les domestiques n'entrent que pour servir le thé. Ils placent sur une table du vin, de l'eau et quelques bonbons secs, et

Hosted by Google

chacun se sert à sa guise. On arrive dès neuf heures et l'on se retire à minuit, souvent pour aller ailleurs. Tout se fait tard à Rome. Souvent, vers la fin de la soirée, le ministre d'Allemagne M. de Keudell, se met au piano. Il joue comme un artiste et sa mémoire musicale est comparable à celle de Bulow. Il exécute absolument tout ce qu'on lui demande en fait de musique classique. Les représentants les plus éminents de la droite se réunissent volontiers chez Minghetti, leur chef naturel à Rome. C'est le fond permanent : viennent ensuite ce qu'il y a de plus éclairé parmi l'aristocratie romaine ralliée, des professeurs de l'université, des collègues des Lincei, des peintres, des sculpteurs et la plupart des hommes éminents qui passent par Rome. Peu de femmes, le samedi; parmi les fidèles, l'une des femmes les plus distinguées de l'Italie, la nièce de Cavour, la marquise Alfieri et sa fille qui a épousé récemment Visconti-Venosta.

— Déjeuner chez Minghetti avec Strossmayer, évêque de Diakovar, en Croatie, le grand apôtre des Slaves. A l'époque où je parcourais les pays slaves méridionaux de l'Autriche, dans toutes les auberges, jusque dans les endroits les plus reculés, on voyait le portrait de Strossmayer. Nul homme n'est plus populaire là-bas. Son nom est vénéré par tous, jusque dans la plus humble cabane, dans toute la région du Danube. On se rappelle qu'au Concile où fut proclamé l'infaillibilité, il résista avec une admirable éloquence et un courage sans égal. Il ne s'est pas encore soumis. Il est venu à Rome pour s'entendre avec le pape sur l'organisation ecclésiastique des districts catholiques de la Bosnie. Il salue M^me^ Minghetti avec un mélange charmant de respect et d'affection. Il ne porte pas la soutane. Il est vêtu d'une longue redingote noire ; au lieu de rabat un haut col et des culottes. En Croatie, les prêtres portent la botte hongroise. Sa figure rappelle celle des saints de Fra Angelico. Maigre, ascétique ; des cheveux cendrés, rares, relevés entourent sa tête comme d'une auréole. Ses yeux sont admirables, clairs, lumineux, inspirés. Une flamme à la fois vive et douce en jaillit; reflet d'une grande intelligence et d'un grand cœur. M. Minghetti

Hosted by Google

avait fait lire à Strossmayer un article que j'avais publié récemment dans le *Fortnightly Review* et où je démontrais la nécessité pour l'Autriche d'annexer la Bosnie et de prendre franchement en main la cause des populations slaves. Il me prend les deux mains : Je vous remercie, mon ami, me dit-il, vous avez parlé pour la justice. En Autriche et même en Europe on n'aime pas les Slaves ; on craint la Russie. On ne voit pas qu'en voulant arrêter les progrès de l'élément slave, on donne des armes à la Russie. Oh ! l'aveuglement est vraiment trop grand, surtout en Angleterre. Il y a en Europe des peuples déshérités et des classes déshéritées ; d'un côté, la question des nationalités et partout la question sociale. Nous devons de toutes nos forces travailler à relever les humbles ; voilà le vrai christianisme. Nous sommes tous frères. Il faut que la fraternité devienne un fait, non un vain mot.—Il parle ainsi avec la plus pénétrante éloquence, tantôt en français, tantôt en latin. Nul en Europe ne se sert comme lui du latin. On se rappellera qu'il a émerveillé les pères du Concile.

Pendant le déjeuner, il nous explique que la Bosnie sera bientôt toute dévouée à l'Autriche si on comprend les besoins de ses populations.

Il faut accorder des droits égaux à tous sans distinction de cultes. Grecs, musulmans ou catholiques de religion, tous sont Slaves, tous parlent la même langue ; donc la fusion est facile. Qu'on écoute leurs vœux, et surtout qu'on les gouverne par des employés slaves. Malheureusement, pour se concilier les Hongrois, on va y envoyer des Magyares ; faute énorme. Les Magyares d'instinct sont hostiles aux Slaves. Ou il ne faut pas annexer la Bosnie ou il faut la satisfaire ; sinon, avant peu les Bosniaques regretteront les Turcs, et au lieu que la Bosnie devienne pour l'Autriche une force, elle sera une nouvelle cause de faiblesse et de division. — Je rappelle tout ce que Strossmayer a fait pour les Croates et les Serbes : le réveil de la littérature encouragé, une université slave fondée à Agram, l'histoire nationale approfondie, la fraternité des Serbes et des Croates de Belgrade et d'Agram établie, entre-

Hosted by Google

tenue par l'apôtre de la nationalité, malgré la différence des cultes.

Voilà, répond Strossmayer, ce qu'il faut faire maintenant pour la Bosnie. C'est à cela que je dévouerai le reste de ma vie. Les journaux de Pesth et de Vienne disent que je suis l'ennemi de l'Autriche, parce que je veux relever mes pauvres Slaves. Quelle calomnie ! Pour notre chère Autriche je donnerais ma vie à l'instant. Vous avez eu bien raison de dire que l'Europe doit soutenir l'Autriche. Mais le moment est critique et décisif. Si l'Autriche se refuse à remplir la mission qui lui a été dévolue par la Providence, elle est perdue. Il faut qu'elle soit l'amie des Slaves, sinon le panslavisme russe la dévorera. Les Hongrois sont une race admirable. Ils ont l'esprit politique, une constance héroïque dans la défense de leurs droits; ce sont eux qui gouvernent l'immense empire austro-hongrois ; mais ils sont aveuglés par leur haine des Slaves. Ils veulent nous magyariser. C'est absolument impossible. S'ils ne consentent pas à admettre l'égalité des races, ils seront noyés dans l'océan slave. Oh ! que le rôle de l'Autriche serait grand si elle pouvait le comprendre. L'empereur l'a compris, mais partout autour de lui, que d'aveugles résistances ! Et cependant le moment est venu. C'est dans ces années-ci que se décidera l'avenir de l'Autriche.

Nous étions tous remués par cette parole merveilleusement éloquente et si profondément convaincue. C'est la première fois que je rencontre un véritable apôtre. Dans notre Occident, trop de questions diverses nous absorbent. C'est dans les pays primitifs comme dans les temps anciens qu'on trouve l'homme d'une seule idée ; cela donne une force unique dont on n'a point l'idée. M. Minghetti, qui a vu de près tous les hommes éminents de notre temps, confirme cette impression. Deux personnalités, dit-il, lui ont paru d'une autre trempe que les plus distingués même parmi nos contemporains; ce sont M de Bismarck et Strossmayer. En écoutant l'évêque de Diakovar, je pensais parfois à Gladstone. Chez Gladstone aussi, il y a la haute éloquence, la

Hosted by Google

conviction profonde, l'amour de la justice ; mais, comme les autres occidentaux, il s'occupe d'un grand nombre de questions et ainsi sa force s'éparpille. Il n'a pas d'ailleurs une race à relever, un peuple à créer.

—Je vois assez souvent M. Ribetti, pasteur de l'Église protestante vaudoise. Il fait le service dans une chapelle très-convenable, *via delle Vergine*.

L'assistance est nombreuse et le pasteur éloquent. L'italien de l'Évangile se rapproche tant du latin qu'on croirait entendre cette langue. La simplicité du culte vous transporte aussi à l'époque des catacombes. Le troupeau se compose presque entièrement de convertis qui, en général, sont de la classe aisée. Les gens du peuple restent attachés aux pratiques catholiques ou bien deviennent complétement indifférents, parfois même très-hostiles au catholicisme. Mais dans la bourgeoisie il y a des familles qui, d'une part, veulent un culte et qui, d'autre part, comprennent qu'il est impossible de rester dans une Église qui condamne la liberté et qui veut détruire l'Italie pour rétablir le pouvoir temporel du pape. Comment des patriotes éclairés ne comprennent-ils pas que la meilleure réponse à faire au pape est celle-ci : Vous voulez au nom du catholicisme nous asservir et anéantir l'unité italienne ! Eh bien, nous abandonnons définitivement un culte dont le chef est l'ennemi déclaré de l'Italie.

Il est impossible d'être à la fois en Italie bon patriote et bon catholique. Car, si on est bon catholique, on doit vouloir le morcellement de la patrie. Je suis en relation avec deux écrivains distingués qui s'efforcent de faire comprendre cette vérité, le professeur Sbarbaro, l'ami et l'admirateur de Laurent, et le marquis Carlo Guerrieri-Gonzaga, qui a traduit en italien l'étude que j'ai publiée ici même, *De l'influence du catholicisme et du protestantisme sur la liberté et la prospérité des peuples*. Ce petit écrit a été traduit en onze langues différentes, ce qui semble prouver qu'il répond à certain courant des idées dans la plupart des pays civilisés.

Les Vaudois sont les apôtres de la Réforme en Italie. Ils

Hosted by Google

parlent italien, et étant Piémontais, ils ne sont pas considérés comme étrangers, ce qui leur assure un plus facile accueil. L'existence des Vaudois est un vrai miracle. Leur histoire a été admirablement racontée par Hudry-Menos, dans la *Revue des Deux Mondes* (1867-1868-1869). Ce petit peuple « l'Israël des Alpes », qui ne compte que 300,000 âmes, s'est conservé dans les vallées du Piémont, sur le versant italien du mont Viso, malgré toutes les persécutions. Ils étaient réformés bien longtemps avant la Réforme. Sont-ce des chrétiens primitifs ou un reste des Albigeois, on l'ignore. Après la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV et le duc de Savoie se liguèrent pour exterminer les Vaudois. Rien de plus atroce que cette croisade. Les soldats brûlaient et égorgeaient sans pitié. Le chef de l'Église, *qui abhorret a sanguine*, le pape fit célébrer des *te Deum* à Rome, et félicita le duc de Savoie d'avoir purifié la terre italienne de l'hérésie. Ce qui restait des infortunés Vaudois, cinq mille personnes en tout, trouva un asile en Suisse. Trois ans, après en 1689, les exilés voulurent reconquérir leur patrie, et en effet, en traversant les montagnes et en livrant une série de combats, ils regagnent leurs vallées et parvinrent à s'y défendre avec une vaillance et une constance inouïes. C'est une prodigieuse épopée et le prix de la lutte est la liberté de conscience. Le duc de Savoie la leur accorda par l'édit du 23 mai 1694. Le pape, dans une bulle du 15 août suivant, déclara cet édit nul et défendit, sous peine d'excommunication, de l'observer. Chaque fois que la tolérance met un terme aux persécutions, le pape réclame et condamne. Il veut que l'on continue à égorger, et il se prétend le successeur du doux maître de Nazareth. Quand le statut italien eut proclamé la liberté des cultes, les Vaudois reprirent leur œuvre de propagande. Des évangélistes allèrent de ville en ville, et ainsi ils sont parvenus à fonder de petites églises dans tous les centres importants. Aujourd'hui, ils ont 56 églises et 24 stations missionnaires. Ils comprennent parfaitement que ce n'est que par l'enseignement qu'ils feront des conquêtes ; aussi ouvrent-ils le plus d'écoles possible. Ces écoles, que j'ai visitées, sont

Hosted by Google

parfaitement dirigées sur le modèle de celles des États-Unis.

Ils ont fondé même une école normale, une école de théologie, une école latine, une école industrielle et une école supérieure pour jeunes filles.

Ils ont 253 écoles élémentaires avec 6,462 élèves, outre 163 écoles du dimanche avec 4,365 élèves. Le nombre des communiants est d'environ 15,000, et le nombre des adhérents bien plus considérable. A côté des Vaudois d'autres groupes protestants se sont établis ; l'église libre des Frères qui se rapproche des Quakers, et qui a attiré quelques personnes en vue, comme le comte Guicciardini, de Magrini, Solaini ; l'église libre italienne qui se rattache à l'Écosse ; l'église méthodiste wesleyenne et épiscopale ; l'Église baptiste et un grand nombre d'églises réformées pour les étrangers. Ces différents groupes poursuivent leur œuvre de propagande avec un grand dévouement et elles recrutent des adhérents jusqu'à l'ombre du Vatican, ce qui arrachait récemment un cri d'indignation à Léon XIII.

— Tout le monde me parle des énormes impôts qui pèsent sur la propriété foncière. Ils s'élèvent à 30, à 40, parfois à 50 p. c. du revenu. Et comme on n'a pas encore pu établir de peréquation cadastrale entre les différentes parties de l'Italie, il en résulte une grande inégalité dans les charges. L'ancien royaume de Naples et la Sicile payent beaucoup moins que le nord de la Péninsule. Si on voulait appliquer au Midi la même base de perception que dans le Nord, il en résulterait un mécontentement extrême qu'il faut avant tout éviter. La satisfaction de ceux que l'on soulagerait ne compenserait pas l'irritation de ceux qu'on imposerait davantage. Le capital correspondant à l'impôt n'a pas été payé par le propriétaire actuel ; car il a diminué son prix d'achat en proportion. Lui remettre une partie de l'impôt, c'est donc lui faire un cadeau. Il faut se garder de remanier trop légèrement l'impôt foncier. Il conviendrait cependant de le réduire là où il dépasse certainement les ressources des contribuables ; or ce doit être assez fréquemment le cas en Italie.

Hosted by Google

Le nombre des propriétés qui sont occupées par l'État à défaut de payement de l'impôt est vraiment effrayant. Voici quelques chiffres. En 1876, 6,614 propriétés étaient expropriées par le fisc pour le recouvrement de 936,774 fr. d'impôt, et en 1877, 6,644 propriétés pour 662,722. Le fisc dévore la petite propriété trop obérée. De 1873 à 1878, 26,000 petits propriétaires ont perdu leur avoir. C'est là un fait grave. Il révèle un vrai danger. Que de misères, que d'irritation contre l'ordre social doit engendrer l'impôt porté à ce point! Comment ces gens ruinés par l'État ne deviendraient-ils pas les ennemis de l'ordre social? Il est temps de chercher un remède et il ne peut se trouver que dans l'économie des dépenses. Je ne crois pas que sous ce rapport on fasse tout ce qui est possible. La Chambre se laisse aller trop facilement à voter des dépenses nouvelles.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Rapport de M. Olin sur la *Révision de la loi de* 1842; Annales parlementaires, et brochure in-8°; Mons, Manceaux, 1879. — Discours de M. Faider, procureur général, sur la *Garantie de la Constitution;* brochure in-8°; Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1879. — Paul Voituron, *le Libéralisme et les idées religieuses;* in-12; Bruxelles, Mayolez, 1879. — J. Dauby, *Des grèves ouvrières;* in-18; Bruxelles, Delfosse, 1879. — F. Laurent, *le Livre de l'épargne* (Bibliothèque Gilon). — J. Stevens, *les Prisons cellulaires en Belgique;* in-8°; Bruxelles, Larcier, 1878. — Adolphe Le Ray, *Poésies;* in-8°; Tournai, Vasseur-Delmée, 1879. — Lucien Springuel, *l'Araignée* et *l'Ane vaillant;* 2 brochures in-8°; Huy, Degrace, 1877 et 1879. — Émile Leclercq, *Contes populaires* (Bibliothèque Gilon). — Ferdinand Gravrand, *Notes de voyage;* de Bruxelles à Venise (Bibliothèque Gilon). — Alphonse Willems, *la Première Édition des Maximes de la Rochefoucauld;* brochure in-8°; Bruxelles, Van Trigt, 1879. — Léopold Van Hollebeke, *Histoire et législation des ordres de chevalerie et marques d'honneur du royaume de Belgique;* gr. in-4°; Louvain, Tillot, 1879. — Paul et Jules Busschop, *Recherches sur le jeu du solitaire;* in-8°; Bruges, Daveluy, 1879.

Si la littérature est envahie actuellement par la politique, nous sommes heureux d'avoir à constater qu'elle conserve ses droits. Le rapport fait, au nom de la section centrale de la Chambre des représentants, par M. Olin, sur la révision de la loi de 1842, est non-seulement un excellent travail au point de vue de la doctrine et du raisonnement, mais une véritable œuvre littéraire. C'est écrit de main de maître, dans la bonne langue française, nette et précise, sans phraséologie, sans recherche comme sans banalité, révélant par le ton même une conviction franche que l'on se sent immédiatement porté à partager. Modéré dans sa forme, simple dans son allure, mais prenant les choses de haut, ce rapport est l'expression ferme et décidée de la société moderne dans sa lutte avec le passé.

Il n'est pas un juge impartial qui, nonobstant tous les partis pris imaginables, n'ait dû rendre cet hommage à M. Olin, et

Hosted by Google

reconnaître, en même temps, qu'une thèse aussi bien défendue est déjà victorieuse devant l'opinion publique. Ce ne seront ni les agitations factices ni les calomnies qui prévaudront contre le bon sens et la sincérité dont le rapport est empreint d'un bout à l'autre.

D'ailleurs la constitution est là, et son esprit est bien la séparation absolue de l'État et des Églises. Il est vrai que les journalistes cléricaux font assez bon marché de ce pacte fondamental et en sont venus à ne plus se contenter des libertés qu'il consacre. Il est heureux que les garanties dont la Constitution est entourée la mettent hors de leurs atteintes. M. le procureur général Faider vient d'exposer ces garanties dans le dernier discours qu'il a prononcé devant la Cour de cassation, et qui continue la série des excellentes études dont nous avons plusieurs fois déjà signalé la haute valeur. Il y a là de quoi se consoler des grossières diatribes de certaine presse catholique. « Il ne suffit pas, dit M. Faider, d'appeler nos quatre grandes libertés constitutionnelles *les quatre ulcères* de la nation belge, pour ébranler notre Constitution, moins encore pour la détruire. »

Mais la séparation de l'État et des Églises, admise en principe, est-elle bien la séparation de l'État et de la religion? Ici se présentent une foule de questions non encore résolues, et que M. Voituron vient de traiter dans un ouvrage philosophique d'un intérêt tout actuel : *le Libéralisme et les idées religieuses*.

M. Voituron est spiritualiste, et, comme M. Tiberghien, il déplore que les excès de l'ultramontanisme poussent à l'irréligion. Il déplore aussi l'indifférence ou l'abstention des libéraux en matière religieuse. Détruire le catholicisme sans rien mettre à la place ou laisser au catholicisme toute liberté en se confiant dans la force de la vérité et de la raison lui paraissent également condamnables. Il faut, selon lui, chercher la conciliation entre les idées religieuses et les idées politiques. L'histoire, que M. Voituron a profondément étudiée, lui prouve que toutes les sociétés se sont fondées sur les idées religieuses, et il en conclut qu'il doit en être de même à notre époque.

Mais quelles seront ces idées aujourd'hui? L'auteur passe savamment en revue le christianisme, le catholicisme, le protestantisme, le positivisme, et il aboutit à la religion qu'il appelle *naturelle* et *rationnelle*, comme Église de l'avenir, d'accord cette fois avec les idées libérales.

Toute la partie critique est excellente. M. Voituron y fait preuve

Hosted by Google

de grandes connaissances scientifiques et historiques. Les origines multiples du christianisme sont parfaitement exposées; les diverses transformations tentées dans le catholicisme se montrent définitivement impuissantes; le protestantisme orthodoxe paraît à l'auteur anti-libéral et le protestantisme soi-disant libéral fondé sur des équivoques; le positivisme n'est qu'une négation à ses yeux...

Nous ne relèverons pas, çà et là, certaines affirmations trop absolues et qui auraient grandement besoin de démonstration. L'étude est, en général, très-consciencieuse et très-approfondie. Les reproches articulés contre le christianisme primitif et contre le catholicisme doivent être acceptés par tout esprit sensé. Mais c'était la réédification de l'idée religieuse qui était la partie délicate de l'œuvre, et nous ne croyons pas que l'auteur ait réussi à bien faire comprendre sa religion prétendue *naturelle* et *rationnelle*. On sent que M. Voituron, nonobstant l'énorme distance qui le sépare de ses premières doctrines, n'a pas encore complétement dépouillé le vieil homme. On s'en aperçoit surtout lorsque, après avoir à diverses reprises renié toute religion positive, il en vient à démontrer que la raison commande un culte intérieur, comprenant la prière, et un culte extérieur pratiqué en commun, publiquement, avec des paroles déterminées, avec des rites et des cérémonies. Cette fois, nous n'y sommes plus du tout.

La question religieuse n'est pas la seule qui nous préoccupe : il y a toujours les questions sociales, qui planent au-dessus des partis, et, en ce moment surtout, celle des *grèves ouvrières,* que M. J. Dauby vient de traiter avec beaucoup de sagacité.

M. Dauby examine d'abord en général la condition des ouvriers, qui, malgré de notables améliorations, laisse encore beaucoup à désirer. Puis, après avoir fait l'historique des grèves et considéré le salaire au point de vue des lois économiques, il en arrive à la partie la plus importante et la plus difficile de son travail : les moyens de supprimer ou de diminuer les grèves. M. Dauby préconise en premier lieu, comme moyens directs, les commissions internationales pour l'examen des questions de travail et les conseils d'arbitrage. Ce sont là des remèdes véritables et dont l'efficacité ne peut être douteuse. Quant aux autres, fort nombreux, l'auteur les examine avec soin, mais il ne peut en dissimuler les difficultés pratiques, et il semble même aboutir, en fin de compte, à une sorte de découragement. L'exposé n'en est pas moins fort intéressant, fait avec beaucoup d'attention et rempli d'observa-

Hosted by Google

tions extrêmement justes que devront méditer ceux qui s'inquiètent de ces perturbations sociales.

Parmi les moyens indirects recommandés par M. Dauby figure l'épargne. On sait le mouvement dont M. Laurent a été à cet égard le promoteur en Belgique et l'active propagande qui s'est faite à propos de cette idée, si simple en apparence, si féconde et si salutaire dans ses conséquences. L'épargne, en un mot, c'est l'esprit d'ordre, sans lequel rien ne se fonde, rien ne subsiste.

M. Laurent a gratifié la Bibliothèque Gilon de son *Livre de l'épargne*, qui renferme une série de dialogues ou de conversations parfaitement à la portée de tout le monde et présentant la question sous toutes ses faces. On y trouve l'expression souvent naïve des objections, des préjugés, des résistances qui se rencontrent encore, et dont l'auteur s'est fait l'écho fidèle. Le style est ingénieusement en rapport avec ces diverses manières de voir, et nous pouvons dire que M. Laurent a fait là, sans y penser peut-être, une excellente œuvre littéraire.

Constatons avec bonheur que ces études attirent aujourd'hui la sollicitude publique, qu'on en comprend la portée pour l'avenir, et que plus personne ne rejette ces graves problèmes en se contentant, comme autrefois, d'édicter des pénalités.

Ces pénalités mêmes sont l'objet de discussions fécondes : l'abolition de la peine de mort est acceptée par tous les esprits intelligents, et l'hygiène physique et morale des prisons est devenue une science. M. Stevens, ancien inspecteur général des prisons, a consacré aux *Prisons cellulaires de la Belgique* un travail qui révèle des observations constantes éclairées par une expérience approfondie. Tout est passé en revue dans les moindres détails, ce qui est comme ce qui devrait être ; les autorités les plus compétentes sont invoquées, et l'auteur termine par des vœux qui paraissent mériter une attention très-sérieuse. Ce n'est pas là une affaire de sentiment, ni même d'humanité ; il s'agit d'études pratiques dont les résultats sont exposés avec une grande sûreté de vues et une véritable largeur d'idées. Nous regrettons de ne pouvoir analyser ce livre qui, malgré son caractère spécial, s'adresse à tous les amis du progrès bien compris.

Mais il est temps de parler de la littérature proprement dite qui nous a fourni récemment plusieurs œuvres de mérite.

M. Adolphe Le Ray, le populaire chansonnier tournaisien, qui était déjà connu de tous par ses refrains wallons, où la bonhomie se mêle à la plus piquante satire, a réuni dans un fort joli

Hosted by Google

volume ses poésies françaises. Un de ses amis, M. J.-B. Delmée, y a ajouté une préface humoristique, qui dit tout, blâme et louange, avec une sorte de rude tendresse où se trahit une affection sincère. Heureux celui qui compte de pareils amis et qui inspire des appréciations de ce genre! Nous nous bornerons à nous associer au jugement de M. Delmée lorsqu'après avoir signalé certains défauts il poursuit en ces termes : « ... A côté de ces pages médiocres, vous trouverez, et en bien plus grand nombre, des choses charmantes et gracieuses, des strophes émues, de spirituelles boutades, quelques pièces vraiment remarquables de pensée et de style, et, çà et là, de ces vers heureux, frappés au coin de la véritable inspiration poétique, et qui, une fois lus, s'incrustent pour jamais dans la mémoire. »

Il paraît que la poésie classique n'est pas encore tout à fait morte, car voici deux poëmes héroï-comiques, composés dans toutes les règles, et qui vraiment se laissent lire avec un certain charme, nonobstant les formules passablement surannées. L'auteur se nomme Lucien Springuel; les titres sont : l'*Araignée* et l'*Ane vaillant*, et cela nous vient de Huy. M. Lucien Springuel a de fort agréables qualités de style, mais il aurait pu, ce nous semble, en faire meilleur usage.

M. Émile Leclercq vient de publier, dans la Bibliothèque Gilon, trois jolis *contes populaires*, et réellement populaires, car il y est question du vrai peuple, représenté dans sa nature simple et bonne, mal dégrossie mais non corrompue. Tout est bien observé, bien naturel, bien vivant et bien mis en scène. *Fleur des champs* surtout, le premier de ces contes, est une analyse de sentiments très-fine et très-exacte, sans aucune banalité romanesque.

C'est encore la Bibliothèque Gilon qui nous donne les *Notes de voyage* de M. Ferdinand Gravrand, un de nos lettrés les plus délicats. Nous avons dans cet opuscule de quelques pages tout un itinéraire de Bruxelles à Venise, composé d'observations prises au vol, d'esquisses rapides, d'aperçus fugitifs et particulièrement d'observations bien personnelles qui ne doivent rien aux guides du voyageur. La presse belge s'est montrée des plus favorables à ce petit livre, et nous ne faisons que joindre nos félicitations à toutes celles que l'auteur a déjà reçues.

Un point fort curieux de l'histoire littéraire vient d'être mis en lumière par M. Alphonse Willems. Il s'agit de *la première édition des Maximes de la Rochefoucauld*. On croyait cette édition de 1665 et l'on avait pris pour un simple prétexte l'allusion faite

Hosted by Google

dans la préface à « une méchante copie » publiée en Hollande. Or, cette copie, introuvable jusqu'à présent, a été découverte par M. Willems, et la comparaison de cette rédaction primitive, évidemment de la Rochefoucauld lui-même, avec le texte de l'édition faite sous ses yeux montre ce que les fameuses maximes auraient été dans leur premier jet. M. Willems relève à ce sujet des détails fort piquants. Toute la brochure dénote l'esprit minutieux et consciencieux du véritable bibliophile.

Il nous reste à parler de deux ouvrages assez difficiles à classer. L'un est intitulé : *Histoire et législation des ordres de chevalerie et marques d'honneur du royaume de Belgique.* L'auteur est M. Van Hollebeke, qui a réuni, dans un magnifique volume in-quarto, tous les documents concernant la création de l'ordre de Léopold ainsi que des autres signes honorifiques institués en diverses circonstances. Les discussions parlementaires qui eurent lieu à ce propos sont fort intéressantes, et l'auteur les a parfaitement résumées. On aurait dû faire suivre ce travail de la liste complète des décorés; car le *Livre d'or de l'ordre de Léopold* est de 1858, et les décorés nouveaux sont nombreux : le nom, le prénom et la qualité suffisaient.

Le second ouvrage renferme des *Recherches sur le jeu du solitaire*, dignes d'être mises à côté du traité de Philidor sur le jeu d'échecs. Il y a là de quoi occuper les loisirs d'un misanthrope ou d'un prisonnier pendant de longues années, car le volume a 345 pages et presque chaque page est consacrée à un problème. Cela vaut mieux que les « patiences », car les combinaisons ont tout l'intérêt des mathématiques, et l'auteur, M. Jules Busschop, publiant les études de feu son frère, nous révèle que Leibnitz attachait à ce jeu une haute valeur. Le livre est admirablement édité par M. Daveluy, à Bruges.

Eugène Van Bemmel.

Hosted by Google

LA MORALE DE MOÏSE.

I

Il en est des grands faits historiques comme des grands hommes ; les années, les siècles même ont beau passer, ils restent le sujet permanent de la critique des uns, de l'admiration des autres, de l'étonnement de tous. Dans les grandes luttes intellectuelles, qui surgissent comme des crises régulières au sein de nos sociétés, on voit les combattants en relever ou bien en ravaler le souvenir et l'autorité, selon les besoins de leur cause, pareils aux héros des luttes homériques qui déplaçaient des rochers pour en écraser leurs adversaires.

Il n'y a pas bien longtemps, un évêque célèbre, qui a exercé une influence considérable sur la direction religieuse et politique contemporaine de la France, Dupanloup, disait à l'Assemblée nationale : « Vous avez besoin de toutes vos « forces, vous avez besoin de la morale ; eh bien ! je vous « affirme qu'il n'y en a qu'une qui puisse vous sauver, c'est « le Décalogue. S'il y a tant d'incertitude dans vos conseils, « si vous tremblez quelquefois sur vos bases,... c'est que le « Décalogue vous manque. Faites retentir aux oreilles du « peuple, mettez dans son âme, si vous le pouvez, ces grandes « paroles : Tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas, tu ne « mentiras pas, vous aurez fait alors un grand pas vers « l'ordre social... Mettez dans l'âme de vos semblables et

Hosted by Google

« dans la vôtre le grand commandement du Décalogue[1] : Tu « aimeras Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme « toi-même, et la paix sera faite. — Quant au combat, ajou- « tait-il, en relevant avec à propos une interruption de la « gauche, quant au combat, la loi morale vous indique où « est le champ de bataille : il est dans vos âmes, il est dans « la mienne; car nul n'est de meilleure condition que ses « frères; mais nous devons tous avoir une loi morale, à « laquelle nous nous soumettions, bon gré, mal gré (*à* « *gauche:* Oui, oui !), par respect pour le législateur suprême « et par respect pour nous-mêmes[2]. »

Tout récemment, dans la Chambre des représentants de Belgique, un jeune et puissant orateur, à qui l'avenir semble réserver un rôle important dans les affaires de son pays, n'hésitait pas, dans la discussion du nouveau projet de loi sur l'enseignement primaire, à s'emparer aussi des « deux tables de pierre » du Décalogue et, comme Dupanloup, à s'en servir contre ses adversaires politiques; mais, bien loin d'y voir, comme l'évêque, la paix des âmes et le salut des sociétés modernes, il en considère les préceptes comme infiniment au-dessous des aspirations légitimes du monde contemporain.

« Nous ne pouvons pas, dans cette Chambre, dit-il, dis- « cuter le point de savoir si Dieu a parlé à Moïse sur le « mont Sinaï, nous n'en savons rien, et ceux qui prétendent « que la Divinité s'est mise ainsi directement en rapport avec « un homme, à une époque éloignée, ceux-là feraient bien de « nous démontrer cette prétendue révélation qu'ils veulent « donner comme fondement aux lois politiques.

« Mais, pour nous, les commandements de Dieu sont les « commandements de Moïse, c'est la morale telle que Moïse « la concevait, selon l'état des connaissances de son époque. « Cet homme de génie se croyait en communication avec

[1] Il n'y a pas ici *un commandement du Décalogue*, mais deux préceptes dont l'un se trouve dans le Deutéronome, chap. 6, et l'autre dans le Levétique, chap. 19.

[2] Assemblée nationale, séance du 9 janvier 1873.

Hosted by Google

« Dieu, et il donnait comme étant la parole de Dieu ce que « lui dictait sa conscience ; c'était peut-être une grande et « belle morale pour ce peuple ignorant et superstitieux des « Israélites dont il était le chef, mais elle ne peut plus nous « suffire aujourd'hui ; la morale de Moïse ne répond plus « aux besoins et aux aspirations de la société moderne.

« Quand Moïse représente Jéhovah comme un Dieu jaloux « qui punit la faute des pères jusque sur la troisième géné- « ration de leurs enfants, quand il prête à la Divinité des « sentiments humains, odieux, détestables, il donne à sa « morale le sceau de l'homme et non celui de Dieu.

« Comment admettre que la justice divine, idéal de la « justice humaine, serait inférieure à celle-ci, ternie par « l'attribut d'une injuste et implacable vengeance?

« Il y a plus : Moïse donne aux Hébreux une législation « civile et pénale qu'il prétend dictée par Dieu même, et on « y trouve ce beau précepte : Œil pour œil, dent pour dent[1]. « Et ce serait là la morale révélée par Dieu lui-même[2] ! »

Entre ces affirmations si radicalement opposées, entre cette apothéose et ce découronnement du Décalogue, où donc est la vérité historique? Il faut la chercher dans l'exposition même des doctrines dont le fait du Sinaï est l'expression la plus haute et la plus complète. Il est inutile de déclarer que nous nous garderons bien de toucher à la question théologique prudemment évitée par l'évêque et posée à la tribune par le penseur laïque, bien qu'en somme très-indifférente au fond des choses. Nous nous contenterons de mettre sous les yeux du lecteur les préceptes moraux du Pentateuque, et peut-être de notre simple et fidèle exposé résultera-t-il, pour tout esprit non prévenu, que la morale de Moïse, devançant son époque, n'est pas indigne de la nôtre. Nous chercherons

[1] Les docteurs pharisiens démontraient, au moyen de l'interprétation, que par la loi du talion on devait entendre une compensation pécuniaire. Il ne s'agissait pas, d'après eux, de *prendre*, mais bien de rendre œil pour œil, dent pour dent, c'est-à-dire le prix de l'œil ou de la dent. Voir Talmud, *Baba Kama*, 83, *b*.

[2] Chambre des représentants de Belgique ; discours de M. Janson, séance du 19 mai 1879. *Annales parlementaires*, p. 1070, col. 2.

Hosted by Google

ensuite à en déterminer le caractère fondamental, et peut-être encore ici réussirons-nous à démontrer que cette grande morale, déclarée « indépendante » par le Pentateuque lui-même, qui a dit la chose sinon le mot, est absolument dépourvue de tout dogmatisme exclusif et trouve, d'après son auteur, comme la morale moderne d'après les penseurs d'aujourd'hui, sa base éternelle dans les profondeurs de la conscience humaine.

II

Tout le monde sait que les lois religieuses de Moïse sont inspirées par la pensée d'un Dieu unique et immatériel, dogme inconnu, non pas aux castes sacerdotales, mais aux peuples de l'antiquité; de même sa morale est dominée par deux grandes idées auxquelles les sociétés contemporaines ne s'étaient pas élevées et que, pendant des siècles encore, l'humanité ne devait pas comprendre : par celle de l'amour de Dieu et par celle de la dignité humaine. Dans les récits qui nous racontent l'origine du monde, récits où l'on s'habitue trop facilement à ne voir qu'une sorte de mythologie analogue à celle des Indiens et des Grecs, mais où la réflexion découvre sans peine de hautes vérités morales, Moïse nous montre Adam, l'homme-type, animé par « un souffle céleste », par un esprit dont la nature est essentiellement différente de celle du corps, formé du limon de la terre. C'est par ce souffle céleste, par cet esprit que l'homme s'élève au-dessus de tous les autres êtres et qu'il ressemble à Dieu; c'est par cet esprit, par cette âme qu'il doit se rapprocher de son créateur et l'aimer. Aussi Moïse peut-il dire plus tard aux Israélites : Soyez saints, car Dieu est saint. Être saint, c'est à la fois aimer Dieu et se respecter soi-même.

La sainteté pour les faquirs du fond de l'Orient, comme plus tard pour ceux du monde nouveau, c'était la vie égoïstement organisée en vue du salut individuel, abstraction faite du bien général de la société, la vie au fond d'un désert ou sur une colonne, la vie consacrée à la contemplation béate et oisive. La sainteté pour Moïse, au contraire,

Hosted by Google

c'est la lutte virile de l'homme contre lui-même et sa participation courageuse aux devoirs actifs de la société dont il est membre. C'est d'abord l'absence de tout orgueil qui nous ferait oublier l'Éternel et en quelque sorte nous adorer nous-mêmes ; c'est l'éloignement du mal, c'est la compression dans nos cœurs de tout désir coupable : « Tu ne convoiteras pas, « dit le Décalogue, constitution morale des Hébreux, tu ne « convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, « ni son serviteur, ni sa servante, ni rien de ce qui lui appar- « tient. » La sainteté, c'est la destruction de tout sentiment mauvais qui pourrait faire déchoir notre âme du rang supérieur qu'elle occupe ; la calomnie et le mensonge sont donc sévèrement interdits. La médisance elle-même est défendue ; il faut, quand cela est nécessaire et toujours en particulier, reprendre notre prochain avec douceur, afin d'éloigner de lui le péché. Mais il n'est pas permis de le faire rougir publiquement et moins encore de critiquer sa conduite en son absence ; cette dernière prescription, dont notre temps ne connaît guère la délicatesse, c'est ce que le langage expressif du Pentateuque appelle : *médire du sourd*.

La sainteté exige surtout l'expulsion hors de nos consciences de toute pensée de haine, de toute idée de vengeance et de rancune : « Ne hais pas ton frère dans ton cœur, « dit la loi ; ne te venge pas, ne garde pas rancune aux enfants « de ton peuple. » Ici nous rencontrons une des erreurs les plus accréditées au sujet de la morale de Moïse et les plus difficiles à déraciner dans les esprits, malgré l'évidence des textes. On reconnaît bien que Moïse commande l'amour du prochain, qu'on dit être l'Israélite, à l'exclusion de l'étranger ; mais on affirme qu'il prescrit la haine de l'ennemi ; nous reviendrons, dans la suite de cette étude, sur l'amour du prochain et nous montrerons qu'il doit s'étendre à tous les hommes, sans distinction de nationalité ou de culte. Mais nous ferons immédiatement justice du préjugé invétéré qui impute à la morale de Moïse d'avoir érigé la haine en dogme social.

C'est l'Évangile lui-même, c'est le *Discours sur la mon-*

Hosted by Google

tagne qui est la source, innocente à notre avis, de cette vieille erreur. Tout le monde connaît cet admirable discours; Jésus, on le sait, parcourait la Palestine, prêchant sur les places publiques et dans les synagogues, sous l'œil même des docteurs juifs, dont un certain nombre ne se faisait pas faute de critiquer ses paroles et de lui poser des questions captieuses, selon l'habitude des écoles. Un jour, suivi de ses disciples et d'une grande multitude, avide de l'entendre, il s'assied sur une montagne et prononce une véhémente allocution dans le genre de celles des prophètes, résumant ce qu'il y a de plus élevé dans l'Écriture sainte, dont il ne veut pas, dit-il, abolir un iota, et dans les interprétations des scribes et des pharisiens, dont il blâme la conduite, mais dont il ne conteste ni l'autorité ni la doctrine. Pas plus que les scribes et les pharisiens, Jésus ne prend l'Écriture dans son sens littéral et ne veut qu'on s'en tienne aux stipulations étroites du droit pénal et de la loi civile. Il met au-dessus de tout la consolation de ceux qui pleurent, la défense des persécutés, la diffusion des lumières, la mansuétude dans la parole et dans les actions, la pureté des sentiments intimes, le culte du cœur qui se cache modestement. C'est dans le développement de cette sublime morale, — qu'on pourrait, nous le répétons, retrouver textuellement dans le Talmud, — que Jésus s'écrie : « Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton pro- « chain et tu haïras ton ennemi; mais moi je vous dis : « aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, « faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux « qui vous outragent et vous persécutent. »

Or, ni le Pentateuque, ni les prophètes n'ont jamais dit : *Tu haïras ton ennemi.* On a beau chercher et fouiller les textes, personne n'a jamais pu trouver dans l'Ancien Testament cette odieuse prescription. Aucun penseur impartial, compétent, n'a hésité à le reconnaître. Un pasteur bien connu par sa franche et courageuse parole, M. Leblois, dit dans un de ses sermons : « On croit vulgairement parmi « nous que c'est un précepte de l'Ancien Testament; vous le « parcourez d'un bout à l'autre et vous ne l'y trouvez

Hosted by Google

« point. » Un éminent écrivain, qui travaille depuis plusieurs années à un consciencieux ouvrage sur le *Christianisme et ses origines* et vient d'en publier la seconde partie, intitulée : *le Judaïsme*, M. Ernest Havet, déclare « que le « Discours sur la montagne est souverainement injuste « envers la Loi, quand il l'accuse d'avoir dit : *Tu haïras « ton ennemi.* Non-seulement ces dernières paroles, ajoute « l'historien, ne sont nulle part dans le texte de la Loi, mais « elles ne sont pas non plus dans son esprit... Bien loin que « la loi autorise l'homme à haïr son ennemi.., elle condamne, « au contraire, la vengeance, la rancune. » Comment donc expliquer cette affirmation de Jésus? Il est inadmissible que ce soit une erreur ; elle eût été trop grossière, et Jésus, qui discute si souvent la Loi et en connaît si profondément les commentaires, ne pouvait pas se tromper à ce point; il n'est pas admissible non plus qu'il y ait là une injustice, comme le dit M. Havet; préméditée, cette accusation eût été un mensonge que Jésus n'a pas pu commettre est que les docteurs n'eussent pas laissé sans réponse. Dans le *Discours sur la montagne*, il faut donc supposer, puisque le Maître est complétement hors de cause, ou bien une interpolation commise par un disciple postérieur, désireux d'établir, même au prix d'une contre-vérité, la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien, ou bien une simple erreur de copiste. C'est vraisemblablement à cette dernière hypothèse qu'il faut s'arrêter. Jésus a rapporté les paroles bibliques purement et simplement, telles qu'elles avaient été écrites : Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu NE haïras pas ton ennemi ; mais moi je vous dis : aimez vos ennemis et bénissez ceux qui vous maudissent. Un copiste a, sans doute, oublié la négation qui, en hébreu, en grec et en latin comme en français, n'a que deux lettres, et son erreur, se transmettant à travers les siècles, est devenue une calomnie pour le Pentateuque; elle a dénaturé la parole de Moïse et celle de Jésus, qui, rétablie, est bien plus facile à comprendre et s'enchaîne bien mieux avec le développement qui précède et qui suit. Qu'on nous pardonne cette longue digression ; notre

Hosted by Google

sujet nous l'imposait ; la morale de Moïse devait être représentée, non sous des couleurs de fantaisie, mais comme l'a faite l'histoire ; si hostile à tout mensonge, elle avait bien droit pour elle au bénéfice de l'impartiale vérité.

Une des formes du mensonge que cette grande morale proscrit avec le plus d'énergie, c'est la superstition qui s'abrite sous le manteau de la piété, qui en emprunte, sinon le masque, au moins la pensée religieuse, et nous amène à une fausse conception de Dieu et du devoir. La superstition est d'autant plus redoutable qu'elle est de bonne foi ; elle nous fait voir la Toute-puissance, directrice suprême du monde, se soumettant aux caprices les plus déraisonnables du hasard et faisant participer au gouvernement de l'univers les êtres les plus infimes de la nature. C'est donc au hasard, au caprice, à la déraison que nous demandons nous-mêmes notre ligne de conduite ; nous sommes ainsi abaissés au-dessous de la brute et des choses inanimées ; nous perdons tout sentiment de dignité véritable. « Ne consultez ni les nuages, ni « les serpents, dit Moïse ; ne vous faites pas d'incision, ni de « tatouages ; n'ayez recours ni aux évocations, ni à la sor- « cellerie ; » c'est moins pour être tombé dans des erreurs dogmatiques que pour avoir dégradé l'humanité par ces indignes et criminelles pratiques, que la Bible condamne si énergiquement le paganisme ; elle ne veut pas que l'homme cherche sa direction en dehors de lui-même ; « sa loi n'est « ni au-dessus de ses forces, ni en dehors de sa portée ; elle « n'est pas dans le ciel..., elle n'est pas non plus au-delà de « la mer..., elle est extrêmement près de lui, dans sa bouche « et dans son cœur, afin qu'il puisse l'exécuter. » N'est-ce pas là une définition précise de la conscience ?

Si l'homme a sa loi en lui-même, s'il est moralement au-dessus de la nature, c'est en lui-même aussi qu'il doit trouver le moyen de la dominer matériellement ; ce moyen, c'est le travail : « Remplis et dompte la terre, » a dit le Seigneur à Adam, l'homme-type. Les dogmes et les mœurs des nations païennes, depuis l'Inde jusqu'à Rome, frappaient le travail d'une sorte de déchéance originelle et l'abandonnaient aux

Hosted by Google

classes inférieures de la société. La morale de Moïse, par une énergique réaction, fait du travail sanctifié un impérieux devoir, une loi universelle pour l'homme, à quelque rang qu'il appartienne. On se trompe évidemment en voyant une sorte de malédiction du travail dans la parole biblique qui veut que l'homme mange son pain à la sueur de son front. C'est, au contraire, le travail présenté, après la faute, comme moyen de régénération morale. Le travail ne peut pas être maudit pour Moïse, puisqu'il montre, dans le récit de la création, Dieu lui-même qui s'y livre, et qu'il en fait, comme du sabbat, un des articles de la constitution du Sinaï. Le travail, en effet, n'est pas seulement un acte matériel, c'est aussi une œuvre à laquelle la pensée participe; il y a dans le Pantateuque un mot qu'on ne trouvera certainement pas dans les autres codes de l'antiquité; il appelle les artisans des penseurs qui travaillent, *cogitantes*, *facientes opus;* quant aux artistes, « c'est la sagesse et la science qui « les conduisent » ; c'est, tout comme les prophètes, l'esprit de Dieu qui les remplit: *Implevit eum Dominus cum spiritu Dei.*

La législation morale des Hébreux ne pouvait se contenter d'imposer à l'homme un respect égoïste pour sa propre dignité; elle devait nécessairement l'obliger encore aux égards les plus grands pour son prochain qui porte également en lui-même l'image de la Divinité. Le Décalogue défend d'une manière générale de porter aucune atteinte à la vie, à l'honneur, à la propriété d'autrui. Toute oppression est sévèrement condamnée ; toute infraction à la loi du mariage est une atteinte à la constitution sociale, qui a pour base la famille. Un prophète dira plus tard, en rappelant le souvenir de Moïse, que Dieu est témoin entre l'homme et la femme. Toute déloyauté, tout acte malhonnête doit inspirer la plus vive répulsion. C'est surtout dans les transactions commerciales que la Bible prescrit l'honneur et la probité. « Ne faites point d'iniquité, dit-elle, dans la mesure ni dans « la pesée. Ayez des poids et des balances justes. N'ayez pas « deux sortes de poids et de mesures, car c'est là une abo- « mination devant le Seigneur votre Dieu. »

Hosted by Google

Parmi notre prochain, il y a des personnes envers lesquelles un respect tout particulier nous est ordonné : telles sont les autorités. La loi défend toute parole irrévérencieuse contre les juges et les chefs du peuple. Les personnes âgées doivent être l'objet de notre vénération. C'était à eux qu'appartenait le soin d'instruire la jeunesse et de lui transmettre les récits des temps passés. Bien avant Lycurgue et ses lois, les enfants israélites se levaient devant les cheveux blancs et respectaient les vieillards.

Mais c'est envers les parents surtout que la loi ordonne la plus grande vénération. Elle place, dans le Décalogue, ce devoir fondamental à côté des obligations envers Dieu, et met au-dessus de toutes les autres vertus la crainte respectueuse qu'on doit éprouver envers son père et sa mère. Aussi la piété filiale, ce noble et saint héritage des patriarches, n'a-t-elle jamais été aussi vive chez aucun peuple ancien que chez les Hébreux, où les enfants considéraient comme le plus grand des malheurs d'être privés de la bénédiction donnée par le père de famille au moment de sa mort. Rien n'est plus touchant que le désespoir d'Esaü, quand il apprend la ruse condamnable qui lui a enlevé le droit d'être béni par Isaac; lui, l'homme des champs, le chasseur qui risque à chaque instant sa vie, il éclate en larmes et s'écrie : « Eh quoi ! n'as-tu « donc qu'une seule bénédiction, mon père ? » Il est plus que douteux que la Bible, si sévère pour les actes déshonnêtes, ait voulu, en mettant sous nos yeux cet émouvant tableau, nous apprendre autre chose que le respect filial.

III

Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que des devoirs de justice, obligations absolument indispensables, que la morale biblique impose aux Hébreux, comme condition première de la sainteté. Mais l'homme est appelé à s'élever davantage encore : l'amour de Dieu n'est pas d'ailleurs un sentiment passif, qui n'amène qu'à l'abstention du mal ; ce serait évidemment trop peu, même pour notre dignité, que de s'en

Hosted by Google

tenir strictement au respect du droit d'autrui. Moïse demande plus encore ; il nous dit, d'une part, qu'il faut aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tous nos moyens, et il ajoute, d'autre part : Aime ton prochain comme toi-même. Ces deux grands préceptes sont à eux seuls tout un code de morale ; ils nous enseignent l'identité sublime de l'amour de Dieu et de celui de l'humanité. « La religion des Juifs, « dit M. Laurent avec raison, consistant essentiellement « dans l'amour de Dieu, et tous les hommes étant unis en « Dieu, la charité, l'amour du prochain devait être la règle « fondamentale du mosaïsme. »

La Bible nous présente cette sainte prescription sous mille formes diverses; elle s'ingénie à nous inspirer l'amour d'autrui, et plus notre prochain est pauvre et souffrant, plus elle nous commande envers lui d'égards et de charité : « Quand « il y aura parmi vous un pauvre, dit-elle, n'endurcissez pas « votre cœur et ne fermez pas votre main ; prêtez-lui ce qui « suffit à ses besoins... c'est pour cela que Dieu vous a bénis « dans vos entreprises. » Ces prêts ne rapportaient aucun intérêt, délicate manière de relever son prochain sans l'humilier. Les veuves et les orphelins devaient être l'objet d'un appui tout spécial. « Ne les affligez pas, disait la loi, car s'ils crient vers « Dieu, ils seront entendus... » Il n'était permis de prendre en gage ni leurs vêtements ni leurs meubles indispensables. Grâce à une touchante prévision du législateur hébreu, les campagnes, chez les Israélites, étaient ouvertes, afin que les pauvres eussent la facilité d'y entrer, d'y prendre un peu de blé, quelques olives et un peu de raisin. Lors de la moisson, de la vendange ou de la récolte, il était recommandé de laisser un coin du champ sans y porter la faux, de ne point revenir sur ses pas afin de ramasser les gerbes oubliées, ni les grappes, ni les olives laissées sur les branches. C'était la part du pauvre, de l'orphelin et de la veuve.

Les ouvriers, les salariés en général sont aussi pour la Bible un sujet de touchante sollicitude. Elle ordonne de les payer chaque soir, au coucher du soleil ; car ils sont pauvres,

Hosted by Google

dit-elle, et leur vie en dépend. En ce qui les concerne aussi, comme pour la veuve et l'orphelin, la loi défend de recevoir en gage les outils et les meubles indispensables. « Si on leur a « pris leur vêtement, il faut le leur rendre, afin qu'ils puis- « sent s'en couvrir pendant leur sommeil : Ils vous béniront, « dit la Bible, et ce sera pour vous une charité devant « l'Éternel, votre Dieu. »

Ce serait une erreur de croire que tous ces préceptes, inspirés par un amour si vif de l'humanité, ne devaient être accomplis par les Enfants d'Israël qu'envers les hommes de leur race et de leur religion. Longtemps avant et après Moïse, les codes des nations anciennes n'avaient pour les étrangers assimilés aux ennemis, *hostis vel peregrinus*, que des lois inhospitalières et souvent barbares. Il n'en fut jamais ainsi chez les Hébreux; les étrangers y étaient traités tout comme les Israélites, avec la même justice et la même charité. « Ne les opprimez pas, disait la loi; vous con- « naissez l'âme de l'étranger, car vous l'avez été vous-mêmes « en Égypte. » Très-fréquemment le souvenir des misères passées est rappelé aux Israélites pour leur recommander l'amour envers autrui et surtout envers les étrangers. Mais ce n'était pas tout; on les admettait, s'ils étaient malheureux, à partager les dîmes, à glaner dans les champs, comme l'orphelin, le lévite, le pauvre et la veuve. « Dieu « aime l'étranger, disait le législateur, il est son protecteur « et son appui, il lui donne sa nourriture et son vêtement; « vous l'aimerez comme vous-mêmes. » Cette idée de la charité est la plus haute à laquelle le sentiment religieux se soit élevé dans l'antiquité.

Il fallait plus encore pour observer complétement l'esprit des lois mosaïques. Ce n'était pas assez d'étendre à l'étranger l'amour du prochain et tous les bienfaits de la charité, il fallait aussi faire du bien à ses ennemis. La loi juive, qui sait se préserver de tout excès, même de ceux du sublime, ne nous ordonne pas d'aimer nos ennemis. Il ne dépend pas de nous, en effet, de commander nos sentiments envers ceux qui nous ont fait du mal; mais il nous est possible d'imposer

Hosted by Google

silence à nos rancunes et à nos haines et d'enrayer nos désirs de vengeance : « Tu ne haïras pas l'Iduméen, dit la « Bible, car il est ton frère; tu ne garderas pas rancune à « l'Égyptien, car tu as habité dans son pays. » Il nous est surtout possible de nous obliger à être bienfaisants envers celui qui ne l'a pas été pour nous. L'homme ne peut pas aller, vis-à-vis de son ennemi, jusqu'à l'amour, mais il peut accomplir vis-à-vis de lui les œuvres de charité. La loi de Moïse les lui commande donc : « Quand tu rencontreras « errants les bœufs de ton ennemi ou son âne, ramène-les-lui. « Quand tu les verras succombant sous leur charge, aide ton « ennemi à les relever ; » et c'est en se conformant à cette grande morale, que les proverbes de Salomon ont pu dire quelques siècles plus tard : « Si ton ennemi a faim, donne- « lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire. »

Enfin, les animaux eux-mêmes doivent être, d'après les prescriptions mosaïques, traités avec douceur. Il y a aussi pour eux une charité. Il est défendu de leur faire mal sans nécessité ; on ne doit pas en atteler deux d'inégale force au même chariot. Quand on trouve un nid d'oiseaux, il n'est pas permis de prendre la mère et de laisser les petits qui mourraient abandonnés; on ne peut prendre que les petits. Le bœuf, qui foule du grain pour son maître, ne doit pas être muselé ; c'est bien le moins qu'il mange un peu de cette nourriture que son travail prépare. La loi veut enfin que le jour du sabbat tous les animaux jouissent du repos. On le voit, c'est la protection des animaux organisée trente-six siècles avant la loi Grammont. Tous ces préceptes ont pour principe un admirable sentiment d'humanité. La charité ne met aucune limite à l'exercice de ses bienfaits. C'est sa nature de s'élargir toujours de plus en plus, et faite pour l'homme, elle le dépasse et s'étend aux êtres les plus infimes.

IV

Une telle morale, quelles que fussent sa hauteur et son universalité, eût été incomplète si elle n'eût pas énergiquement

Hosted by Google

affirmé la liberté et la sanction future qui en est la conséquence inévitable. Le récit de la faute d'Adam, dont il faut, si l'on s'en rapporte uniquement au texte de la Genèse, écarter toute interprétation dogmatique, est purement et simplement une allégorie qui nous enseigne que l'homme peut, mais à ses risques et périls, désobéir à Dieu lui-même. Tout le Pentateuque est une démonstration incessante de la liberté et de la responsabilité humaine. Rien n'est imposé, tout est proposé aux Hébreux qui acceptent librement leurs lois. Le grand acte du Sinaï n'exerce aucune contrainte sur la volonté du peuple; la Bible va jusqu'à mettre dans la bouche de Dieu ce souhait caractéristique : « Qui fera que « mon peuple ait un cœur pour me craindre et pour observer « mes lois? » Quand le législateur israélite adresse aux tributs assemblées ses dernières exhortations, il leur déclare solennellement qu'il a mis devant elles la vie et le bien, la mort et le mal, et il les invite à choisir la vie et le bien. Lorsque, plus tard, le Talmud dit expressément que tout est entre les mains de Dieu, sauf la crainte de Dieu elle-même, il ne fait qu'exprimer avec la plus scrupuleuse fidélité la pensée morale de Moïse. Dans les légendes mahométanes, imbues du dogme absolu de la prédestination, il y a au ciel un livre où tout, mérites et vices, bonheur et malheur, est écrit d'avance, et l'homme n'a pour ressource que la résignation (Islam). Dans les allégories talmudiques, il y a bien aussi un livre au ciel, mais les actes des hommes n'y sont écrits qu'après coup. Les Hébreux sont les fils d'Israël, du patriarche dont le nom signifie *lutteur divin;* ils conservent leur liberté vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis des hommes.

Si l'homme est libre, il y a nécessairement pour lui une rémunération; celle que la loi morale des Hébreux présente doit s'accomplir ici-bas. Moïse annonce aux Israélites un long avenir de prospérités, de richesses, de puissance, s'ils restent fidèles à l'alliance contractée avec leur Dieu, et il leur trace un effroyable tableau des malheurs qui les attendent, comme prix de leurs transgressions. Pour donner à ses promesses et à ses menaces plus d'efficacité, il fait appel à un

Hosted by Google

des sentiments les plus forts des Hébreux. C'est en quelque sorte, chez les descendants des patriarches, un dogme du foyer, qu'un lien de solidarité impossible à briser existe entre les hommes d'aujourd'hui, ceux qui les ont précédés dans la vie et leurs derniers enfants à travers les siècles. « Ce n'est « pas seulement avec vous qui êtes présents ici, dit Moïse, « que Dieu contracte aujourd'hui son alliance, mais encore « avec tous ceux qui n'y sont pas. » Les fautes des pères par la fatalité du fait accompli, par les conséquences du mauvais exemple et de l'entraînement, retomberont donc comme un inévitable fardeau sur leurs enfants, jusqu'à trois et quatre générations. Mais, par contre, les suites de la fidélité, du bien accompli et de la vertu des ancêtres se perpétueront pour leurs enfants à travers une infinité de siècles. Telle est ici-bas la justice de Dieu, telle est la sanction équitable « qui frappe à la fois les individus et les peuples », sanction puissante qui porte, non point « le sceau de l'homme », comme on l'a dit à tort, mais le sceau divin d'une inéluctable nécessité.

Chez un peuple qui était animé d'un vif amour pour sa postérité, une telle sanction pleine de grandeur et d'un certain désintéressement, une telle sanction qui renferme d'ailleurs en elle les fécondes promesses du progrès messianique, ne pouvait être sans force; tôt ou tard, par la diffusion des lumières et les enseignements de la science, elle devait nécessairement agir sur les masses populaires et les arrêter sur la pente du mal, par la certitude des malheurs annoncés pour l'avenir. Le peuple savait, en violant la loi, que c'était non pas seulement son propre bonheur qu'il compromettait, mais aussi celui de ses enfants. La moralité publique se trouvait donc ainsi assurée.

Mais la législation des Hébreux n'eût-elle pas été plus complète si Moïse, à côté de ces rémunérations temporelles, eût placé les peines et les récompenses d'outre-tombe? Certes, on ne peut raisonnablement soutenir que ce grand génie ait ignoré l'immortalité de l'âme avec ses terribles enseignements et ses consolantes espérances. Élevé au milieu des savants

Hosted by Google

mystères de la caste pontificale d'Égypte, il eût donc été moins instruit que ses frères chez lesquels vivait, confuse mais incontestable, la tradition d'une autre vie au-delà de la mort. Pourquoi donc alors le Pentateuque garde-t-il le silence sur ce dogme important? Nous ne pouvons faire à cet égard que des conjectures. Inspiré par les plus hauts principes de la religion et de la morale, le Pentateuque est surtout un code civil et politique, destiné à former une société, une nation. Or, l'immortalité de l'âme, on ne peut pas le nier, est un dogme essentiellement personnel; elle est pour les individus qu'elle peut pousser à se préoccuper exclusivement de leur propre salut et à se détacher des intérêts sociaux; elle convient moins aux peuples qui n'ont que des destinées temporelles. Il y aurait donc eu un motif sérieux pour ne pas la formuler explicitement dès la première heure et attendre un développement intellectuel ultérieur.

Une raison plus importante encore a peut-être obligé Moïse de se taire sur cette grave question. Plus que toutes les autres, cette vérité, à cette époque ancienne, était dénaturée par les croyances les plus superstitieuses. On admettait, comme les spirites aujourd'hui, la possibilité de certains rapports entre les vivants et les âmes des morts, qu'on croyait réunies dans un immense séjour nommé le *Scheol*. La métempsycose régnait alors dans les religions contemporaines, et c'eût été encourager ses erreurs que d'affirmer le dogme même sur lequel cette croyance fausse s'appuyait. Moïse a donc préféré se taire et laisser à ses successeurs le soin de faire sortir de sa doctrine un dogme dont elle contient le germe et dont les Hébreux avaient la foi déjà bien avant lui. Ses successeurs n'y ont pas manqué; à côté de la distinction de nature posée par Moïse entre le corps formé de la poussière et l'âme émanée d'un souffle de Dieu, on devait nécessairement placer plus tard cette conclusion que, après leur séparation, le corps retourne à la terre et l'âme remonte vers Dieu.

Hosted by Google

V

Arrivé à ce point de notre étude, il semble que nous ayons terminé notre tâche. Nous avons prouvé que la morale de Moïse faite non pas seulement « pour un peuple ignorant et superstitieux », peut encore servir à nos générations actuelles, et que l'humanité, libérée de préjugés séculaires, y trouvera certainement des inspirations. Mais, peut-on dire : « Cette morale n'est-elle pas entachée d'une sorte de vice « théocratique originel? N'appartient-elle pas, pour ainsi « dire, à une caste sacerdotale qui a seule le droit de l'en- « seigner? N'est-elle pas fondée sur des conceptions dogma- « tiques exclusives? » C'est là une erreur admise encore par certains esprits distingués d'ailleurs, une erreur qui a été la source des plus fâcheux malentendus et que l'étude de l'Écriture sainte ne laisse pas subsister.

On se trompe généralement sur les fonctions et le rôle des prêtres israélites ; on ne voit le plus souvent dans l'institution mosaïque qui les concerne qu'une imitation des théocraties de l'Inde et de l'Égypte, et l'on croit que le sacerdoce juif formait dans l'État une corporation puissante, à laquelle appartenaient d'immenses richesses, des immunités légales particulières et surtout la possession et l'interprétation exclusive des livres sacrés. Rien n'est plus contraire à la vérité. Nous ne pouvons pas exposer ici, à propos d'une simple étude sur la morale de Moïse, les fonctions religieuses et la situation matérielle des prêtres juifs ; mais nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que leurs principaux devoirs se réduisaient à la surveillance et à l'entretien de l'autel, et qu'ils tenaient leur subsistance, non de l'État, mais de la générosité libre du peuple. Soumis à toutes les obligations sociales et surtout à celle du mariage, les prêtres juifs ne formaient donc pas une corporation séparée du reste de la nation israélite.

Pas plus qu'en politique, les prêtres n'avaient, au point de vue de l'enseignement, une situation privilégiée. La loi dit

Hosted by Google

aux Hébreux cette remarquable parole : « Vous êtes tous « prêtres, tous saints, » et il semble, d'après les légendes, que le peuple, comprenant cette grande pensée, n'entendait pas laisser le sacerdoce officiel confisquer à son profit la religion et la morale. Bien nombreuses sont les prescriptions légales qui obligent les pères de famille à donner eux-mêmes ou à faire donner l'instruction à leurs enfants, et il résulte évidemment des proverbes de Salomon, sorte de traité de morale religieuse laïque, très-postérieur au Pentateuque, que les mères prenaient aussi une part active à l'éducation de la jeunesse. Chaque Israélite pouvait d'ailleurs se consacrer à l'étude de la loi et, quelle que fût sa tribu, être appelé à l'inspiration divine, devenir prophète, s'occuper des intérêts supérieurs du peuple, et jouir d'une autorité morale devant laquelle chefs politiques et prêtres courbaient la tête. Le prophétisme, c'est-à-dire la liberté elle-même élevée à l'état d'institution divine, a été pendant des siècles le véritable éducateur d'Israël.

La prépondérance de la morale sur le culte est évidente dans le judaïsme; pour le législateur, le culte n'a pas de valeur absolue par lui-même; il n'est pas un but, il n'est qu'un moyen d'enseignement; dans ses grandes solennités, il sert à rappeler les événements capitaux de l'histoire nationale ou les phases importantes de la vie agricole. Les sacrifices ne sont qu'une concession temporaire aux habitudes générales des peuples anciens; ils n'ont pas, dans la pensée de Moïse, comme dans les autres cultes, la puissance de faire rentrer l'homme en grâce devant Dieu. La faute commise envers le prochain doit toujours être réparée, et au delà même, avant que le sacrifice soit offert. La loi prescrit d'ailleurs de simples pratiques cérémonielles plus à la portée de tout le monde que les sacrifices, et à l'accomplissement desquelles le ministère des prêtres est inutile; ces pratiques, simples signes, n'ont d'autre objet que d'éloigner du mal, de faire penser à Dieu, de rendre l'homme saint, c'est-à-dire moral. Il serait facile de citer de nombreuses exhortations prophétiques qui donnent au culte le second rang et placent catégoriquement la morale au premier.

Hosted by Google

Supérieure au culte, la morale est le fond même du dogme mosaïque. Pendant que la trinité indienne se résout dans l'institution injuste des castes, pendant que les incarnations des dieux sous toute espèce de formes amènent les peuples anciens aux superstitions les plus immorales, les dogmes mosaïques de l'unité et de la spiritualité de Dieu expriment de hautes vérités morales : la sanctification de la conscience, la souveraineté de la raison et l'unité des hommes dans la famille, dans la nation et dans l'humanité. Les révélations du paganisme sont ridicules, révoltantes, monstrueuses ; la révélation du Sinaï, le Décalogue, constitution d'Israël, ne prescrit que des devoirs nécessaires, enseigne la responsabilité et, comme le reste de la loi, apprend à l'homme que c'est en lui-même et « non pas dans le ciel, ni sur la terre, en bas, ni « dans les eaux, au-dessus de la terre, qu'il doit chercher « sa règle suprême. »

Au reste, le Talmud, à qui le dernier mot doit rester dans une question semblable, parce que, plus rapproché que nous de la loi mosaïque, il l'a étudiée et comprise à fond; le Talmud qui, pas plus que l'Évangile, n'est venu pour abolir la loi, mais pour en être l'*accomplissement* (*ghmnara*, c'est le nom qu'il se donne lui-même), le Talmud fait ressortir, dans un passage remarquable bien connu, la tendance morale du judaïsme entier : « Les six cent treize préceptes de Moïse, « dit-il, ont été réduits par David à onze : agir avec inté- « grité, exercer la justice, dire la vérité dans son cœur, « ne pas calomnier de sa langue, ne pas faire de mal à son « semblable, ne pas faire honte à son prochain, mépriser ce « qui est méprisable, honorer ceux qui craignent Dieu, ne « pas prêter son argent à usure (ici le Talmud ajoute : *pas « même à un non juif*), et ne pas se laisser corrompre pour « condamner l'innocent. (Ps. XV.) Isaïe les a ensuite réduits « à six : marcher dans le chemin de la vertu, parler droi- « tement, repousser un gain illicite, secouer sa main pour « qu'elle ne tienne pas de dons corrupteurs, boucher ses « oreilles pour ne pas entendre des propos sanguinaires, « fermer ses yeux pour ne pas voir le vice. (Isaïe XXXIII, 13.)

Hosted by Google

« Michée les a réduits à trois : exercer la justice, aimer la « vertu, marcher avec humilité devant Dieu. (Michée VI, 8.) « Ensuite, Isaïe les a encore réduits à deux : observer la « justice et aimer la vertu. (Isaïe LVI, 1.) Enfin Habakouk « les a résumés par ces paroles : Le juste vivra par sa foi. (II. 4.) »

Mais si, pour Moïse, et on peut ajouter pour les prophètes et pour les docteurs du Talmud, la morale est indépendante du sacerdoce et du culte, si elle est le fond même du dogme israélite, elle ne peut absolument pas se séparer de l'idée de Dieu. Pour Moïse, Dieu est le créateur du monde, le législateur des esprits et le rémunérateur suprême; il est la justice et la perfection souveraine; il est nécessairement aussi la source de toute vérité et de toute morale et l'idéal de tout bien. C'est Dieu qui, sans porter atteinte à la liberté dont il est l'auteur, préside par de sages lois aux révolutions humaines, brise le sceptre des tyrans et donne l'indépendance aux peuples. C'est Dieu qui illumine la conscience de l'homme des rayons éternels de la raison; c'est Dieu qui fonde la famille sur le mariage, par l'égalité des époux, par les devoirs de la paternité et de la piété filiale. C'est Dieu qui fait de la famille, institution divine, la base de la société, reconnue ainsi supérieure à l'intérêt individuel; c'est en Dieu enfin que les nations doivent, comme les familles dans la société, s'unir étroitement par les liens d'une universelle solidarité. En un mot, pour le législateur israélite, dont toute la pensée se résume dans l'amour de Dieu et du prochain, il n'y a pas de morale possible « sans le développement le plus « complet et le plus vaste du sentiment religieux. »

E. Aristide Astruc,
Grand Rabbin de Belgique.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE[1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VI

MON CHER AMI,

Connaissez-vous l'histoire du *Sacro Macello*, la « sainte boucherie », la Saint-Barthélemy de la Valteline? Il y a quelques années, en traversant cette riche vallée pour me rendre de Bormio à Saint-Maurice par Poschiavo, j'avais recueilli quelques détails sur ce sanglant épisode. On me les complète ici. Nous parlions de la Valteline, parce que Visconti-Venosta est de Tirano, dont il a été longtemps le député. Au XIII[e] siècle, les Venosta défendirent l'indépendance de la Valteline contre Milan avec la plus grande bravoure. Milan voulait s'emparer de cette vallée qui, comme on sait, débouche au lac de Côme et qu'arrose l'Adda parallèlement à l'Engadine. En 1518, Sforza, duc de Milan, la céda aux Grisons. Plusieurs Italiens distingués, qui avaient adopté la Réforme, s'étaient réfugiés à Chiavenna et dans la Valteline pour fuir le bûcher. Ils y trouvèrent la tolérance sous la protection des Suisses, et bientôt, dans chaque localité, se constitua un groupe de protestants assez nombreux. On

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril et 15 mai 1879.

Hosted by Google

estime que le tiers des habitants embrassèrent la Réforme. Toute l'Engadine était devenue protestante. Les deux cultes vécurent longtemps en paix. Chacun avait son église, et quand il n'y en avait qu'une, le pasteur succédait au curé. Mais, en 1560, survinrent les jésuites. Ils s'établirent à Ponta et à Bormio et préparèrent sous main l'extermination des protestants. Le concile de Trente et le pape Pie V, qui avait été inquisiteur à Côme, avaient juré de délivrer la Valteline de l'hérésie. Les organisateurs du complot furent Jacques Robustelli et Vincent Venosta. Les Espagnols de Milan et l'évêque Borromée, tout dévoués aux jésuites, les poussaient à agir et leur donnaient de l'argent. La nuit du 18 au 19 juillet 1620, Robustelli avait caché sa bande d'assassins dans les caves de Venosta, à Tirano. Le matin venu, ils surprirent dans sa maison le pasteur Antonia Basso et l'égorgèrent, ainsi que tous les autres protestants, sauf trois qui parvinrent à gagner l'Engadine en gravissant des rochers à pic. De Tirano, les bourreaux se dirigèrent sur Teglio. Les réformés étaient réunis dans l'église ; tous furent tués à coups de mousquets, et dix-sept personnes, parmi lesquelles six femmes et quatre enfants, furent brûlées vives dans le clocher où ils s'étaient réfugiés. Dans le chef-lieu Sondrio, le lieutenant de Robustelli, Guicciardi, organisa les massacres. Le 20 juillet, au matin, le peuple, conduit par les prêtres, au cri de : *Vive la foi catholique!* commença les tueries. Mais le chancelier Mingardini et une vingtaine d'hommes décidés parvinrent à tenir tête à la foule. Ils appelèrent à eux les protestants, qui eurent encore le temps de s'armer, et, après une résistance désespérée, ils parvinrent à gagner la campagne et à se réfugier en Engadine, à travers les glaciers. Les égorgements durèrent trois jours dans tous les villages jusqu'à Bormio. Les femmes qui ne voulaient pas abjurer étaient précipitées du haut des rochers ou brûlées vives. D'après le plan primitif, le massacre aurait dû avoir lieu le dimanche 26 juillet, tandis que les protestants étaient au prêche, et alors pas un, probablement, n'aurait échappé. Mais Robustelli commença le 20, avant que sa troisième bande fût arrivée de Milan, et

Hosted by Google

dans plusieurs localités, les catholiques, malgré les excitations des prêtres, se refusèrent à tuer leurs concitoyens et les aidèrent même parfois à fuir.

Toutefois, les jésuites avaient atteint leur but. Les bords de l'Adda étaient délivrés de l'hérésie. Ici, du moins, le vœu de Veuillot fut accompli. Dans la préface aux œuvres de Marnix, Quinet soutient que l'Église est parvenue à démontrer l'erreur de cette thèse, que la violence ne peut rien contre la vérité. Le *Sacro Macello*, la sainte boucherie de la Valteline, est encore un fait qu'il aurait pu invoquer. Cette seconde édition de la Saint-Barthélemy est peu connue. Un récit détaillé serait cependant très-instructif. A Poschiavo, près de Tirano, et sur le revers méridional de la Bernina, le protestantisme s'est maintenu, appuyé sur l'Engadine réformée. C'est, je crois, le point extrême qu'il occupe vers le Midi.

— J'ai voulu aller revoir la *Sala reale* au Vatican. C'est la grande salle qui précède la chapelle Sixtine et où Vasari a peint les tableaux qui glorifient la Saint-Barthélemy. Il y en a trois. Le premier représente Coligny blessé d'un coup d'arquebuse et rapporté chez lui, avec cette inscription : GASPARD COLIGNIUS AMIRALIUS ACCEPTO VULNERE DOMUM REFERTUR. — GREG. XIII. PONTIF. MAX. 1572. — Un second tableau représente l'assassinat de Coligny et des siens, avec ces mots : CŒDES COLIGNII ET SOCIORUM EJUS. — Le troisième tableau nous montre Charles IX apprenant la mort de l'amiral et en témoignant sa joie : REX COLIGNII NECEM PROBAT.

Grégoire XIII fit frapper en l'honneur de la Saint-Barthélemy une médaille portant, d'un côté, la tête du pape, avec ces mots : GREGORIUS XIII. PONT. MAX. AN I, et, de l'autre, un ange massacrant les huguenots avec l'inscription : UGONOTTORUM STRAGES. 1572.

Comme le remarque Stendhal, le palais du pape est le seul lieu en Europe où l'assassinat est publiquement honoré.

Conversation avec MM. Franchetti et Ciceone, de la *Rassegna Settimanale*. Je demande qui dirige les élections et si l'influence du gouvernement est grande. — Non, me disent-ils, le ministère, représenté par les préfets, sous-préfets

Hosted by Google

et autres fonctionnaires, n'a pas grand pouvoir. Ce n'est pas comme en France, où un préfet est une haute autorité devant qui tout le monde s'incline et dont on craint les ressentiments. Est-ce un bien ou un mal, le fait est que les Italiens ont peu le sentiment du respect. Nous sommes, en réalité, un peuple très-démocratique, très-égalitaire. Les autorités elles-mêmes ont peu de morgue. Un préfet donne la main à tout le monde. Dans les dernières élections, on a voulu user des influences gouvernementales plus qu'on ne l'avait fait jusque-là. Mais ce n'est pas cette pression qui a donné une si grande majorité à la gauche. C'était l'entraînement général du pays.

Dans la plupart des petites villes — et elles sont nombreuses en Italie — ceux qui dirigent les élections sont une classe de *politicians* que nous appelons *paglietta*, ou *mestatori*. Ils vivent au café, lisent et commentent les journaux pour leur public, jugent les discours du Parlement et les actes du ministère, et forment ainsi l'opinion. Dans le Midi, où l'on passe tout le jour hors de chez soi, comme les Athéniens dans l'Agora, ces politiciens ont une influence énorme. Que sont-ils ? Des avocats sans cause, de petits propriétaires, des gens difficiles à classer, qui vivent on ne sait de quoi.

Notre ami Pierantoni, à qui je pose la même question, croit que le gouvernement peut avoir une grande action dans les élections. En y comprenant les chemins de fer dépendant de l'État, nous avons, dit-il, neuf cent mille fonctionnaires. Si on parvient à faire marcher cette légion, comment ne déciderait-elle pas souvent de la victoire ? Ajoutez l'influence des subsides à distribuer, des routes à construire, et vous serez surpris de la puissance dont pourrait disposer un parti au pouvoir. Ce qui sauve la liberté, c'est que les ministères ne durent pas assez longtemps pour organiser ses moyens d'action. On n'est pas prêt à obéir dans les élections à des hommes qui, probablement, ne seront plus au pouvoir l'an d'après.

— Aujourd'hui, à la Chambre des députés entre à grand fracas, dans la tribune réservée aux anciens ministres,

Hosted by Google

Mme R... avec sa petite fille. Celle-ci est ravissante, mais très-bruyante. La mère aussi attire l'attention générale ; on s'étonne qu'après le fâcheux procès de l'été dernier, elle ose entrer dans cette tribune. Un diplomate me raconte un mot à son sujet. Quand R... voulut épouser Mme de S..., qui comptait déjà alors plus d'aventures que d'années, un de ses amis voulut l'en détourner. — Que voulez-vous, dit R..., c'est une réparation. — Soit, reprit l'ami, mais c'est une bien grosse réparation pour un locataire.

— Les diplomates. — Parlons d'abord des nôtres. Notre ministre, M. Van Loo, est très-recherché par ses collègues et par les Italiens. Mme de Noailles me dit qu'on se le dispute. Les hommes veulent l'avoir à leur table de whist, et les dames dans leur cercle. C'est qu'en tout et partout il est parfait. L'ambassadrice d'Autriche, la baronne de Heymerlé, ajoute : — C'est vrai, quand nous pouvons l'avoir, c'est une bonne fortune. Il est vrai que Mme de Heymerlé l'apprécie à la fois comme whisteur et comme causeur. Le roi me dit de lui : — Votre jeune et charmant ministre est comme la Belgique, qu'il représente si bien ; il est aimé de tout le monde.

Le secrétaire, M. Le Ghait, n'est pas moins bien vu. Son salon est l'un des plus agréables de Rome. Mme Le Ghait reçoit avec une affabilité exquise. De dix heures du soir à minuit, on est certain de trouver chez elle un gracieux accueil et une charmante société : quelques femmes jolies et spirituelles, comme centre d'attraction et, gravitant autour d'elles, des diplomates, des princes romains, des littérateurs et des étrangers de distinction. Le prince de Suède s'y amusait si bien, que deux fois pendant ce mois de décembre il est venu y prendre le thé. Je l'avais rencontré l'année précédente à Upsala, au centenaire de l'Université où il est étudiant. Il fait son tour d'Europe. Il ressemble à son père, mais comme une épreuve un peu décolorée. M. Le Ghait est un artiste, et on s'en aperçoit en entrant chez lui, car ses salons sont de vrais musées de céramique, et les tons des tapisseries et des meubles sont si bien choisis qu'ils forment une symphonie de couleurs.

A un dîner, je rencontre ici le comte Coello, ministre d'Es-

Hosted by Google

pagne, propriétaire du journal de Madrid, *La Epoca,* ce qui lui donne beaucoup d'influence. Il est libéral modéré et ne craint le cléricalisme ni pour l'Italie ni pour l'Espagne. Je cause aussi avec l'envoyé de Turquie, Turkhan-bey, nom bien approprié à son emploi. Comme il a lu tous mes livres et qu'il m'en parle, je lui trouve énormément de lecture et d'esprit. Je n'ose toucher à l'Orient ; mais ses appréciations sur l'Italie me paraissent fort justes. Un Oriental intelligent a sur les affaires d'Europe des vues plus originales, plus indépendantes que nous. Turkhan-bey parle le français comme un Parisien et l'italien comme un Toscan.

J'ai causé souvent avec le ministre de Suisse, M. Pioda. Nous y avons dîné avec les négociateurs du traité de commerce italo-suisse. M. Pioda est du Tessin. Il me raconte les péripéties de la lutte des libéraux et des cléricaux dans ce canton, italien de langue et catholique de religion. On peut en retirer un grand enseignement et un sérieux avertissement. L'instruction y est assez répandue ; l'influence des cantons du Nord s'y fait sentir ; les villes sont restées libérales et néanmoins le parti clérical y est devenu le maître. Autrefois, il était complétement maîtrisé ; mais peu à peu en fondant des confréries, des associations, des journaux, en faisant agir toutes les influences de la chaire et du confessionnal, il a conquis la majorité après quarante années de luttes et d'efforts continus. Ce fait donne à réfléchir pour l'Italie, car le Tessin possédait des éléments de résistance qui manquent aux autres populations italiennes. Seulement, pour que le clergé arrive à son but, il faudra deux ou trois générations, et la lutte n'est pas encore commencée. Comment un pays catholique peut-il se soustraire à la domination du clergé, quand celui-ci en arrive à se servir des sacrements comme d'une arme de parti ? En rompant avec les pratiques du culte ? Mais cela revient à savoir si un peuple peut subsister sans culte ou en état permanent d'insurrection contre son culte, ce qui revient au même.

Le baron de Heymerlé représente l'Autriche. Il occupe un splendide appartement dans le palais Chiggi, sur la place

Hosted by Google

Colonna. Le ministre auprès du Saint-Siége habite le palais de Venise, que l'Autriche s'est réservé dans le traité de 1866, en cédant la Vénétie. Ce vieux palais du moyen âge est la véritable résidence des ambassadeurs autrichiens. Pourquoi n'est-ce pas l'envoyé auprès du roi d'Italie qui l'occupe? Le soir, nous allons faire la partie de whist avec M. et Mme de Heymerlé, qui tous les deux jouent très-bien, madame surtout. Elle est blonde « comme les blés », elle a des yeux bleus profonds, un profil de diane ; elle fait penser à Marguerite et elle joue au whist comme Deschapelles ou comme James Clay. N'est-ce pas étrange? Clay, l'auteur de *Short-whist*, a pris cette épigraphe : Vous ne savez pas jouer au whist? Ah! jeune homme, quelle triste vieillesse vous vous préparez! D'où vient le plaisir que l'on peut éprouver à ce jeu? Manier des cartes, n'est-ce pas un vrai enfantillage et du temps perdu? Mais, à de certains moments, il faut une distraction et celle-ci met en action, comme les échecs, toutes les facultés mentales. Il faut de la mémoire, de la prévoyance, de la décision, une déduction rapide, des conclusions tirées à l'instant de certains indices, une finesse, un certain flair, une certaine force de divination, et tout cela doit concourir pour le choix de la carte à jouer. Les hommes d'État et les diplomates aiment le whist, parce que, dit-on, ils y trouvent l'occasion d'appliquer les facultés nécessaires à leurs fonctions. Le *Fortnightly Review* et le *Daily-News* consacraient récemment de très-sérieux articles à discuter l'importante question des *Conventions at whist*. M. de Heymerlé, qui a été envoyé à Athènes et à Constantinople, connaît à fond la question d'Orient. Il approuve la politique Andrassy. —Vous avez raison dans votre article du *Fortnightly*, me dit-il. L'Autriche ne peut pas se désintéresser de l'avenir des Slaves de la péninsule des Balkans. Elle ne peut oublier qu'elle-même est un État où les Slaves sont en grande majorité. L'Autriche peut apporter la civilisation, l'industrie, le commerce au-delà du Danube; c'est à la fois son intérêt et son devoir. M. de Heymerlé me parle aussi des revendications de l'*Italia irredenta*. L'Autriche ne s'en offense pas. Elles sont vraiment

Hosted by Google

trop ridicules. Trieste à l'Italie, c'est une pure absurdité ! Tant qu'il y aura une Autriche et une Allemagne, cela ne sera pas. Mais on admet parfois que l'Autriche devrait consentir à une rectification de frontières dans le Trentin, parce que l'occupation du fond du lac de Garde est une menace pour l'Italie. Prenez la carte et vous verrez que c'est nous qui sommes menacés en ce point, car nous sommes entourés, débordés, et quant au principe des nationalités, impossible de l'appliquer de façon à tracer ici une frontière acceptable. J'admire la façon dont M. de Heymerlé défend sa cause, mais je ne puis dire que j'arrive à partager son opinion.

J'ai rencontré le ministre de Russie à déjeuner chez Minghetti ; le prince Ourousof est jeune, élégant, fin et réservé. La princesse est peut-être en ce moment la plus jolie femme de Rome. La princesse Teano peut seule lui disputer la palme. La princesse Ourousof a le teint velouté comme une pêche et des yeux bruns, voilés de longs cils, d'une douceur infinie ; la grâce slave et la morbidezza orientale.

J'ai déjà parlé de M. de Keudell et de son prodigieux talent de pianiste. Je ne m'étonne pas qu'il détendît les nerfs surexcités de M. de Bismarck. Son rôle est important à Rome, en ce moment. Léon XIII s'efforce d'arriver à une entente, afin de mettre un terme au *Rulturkampf*.

M. de Noailles représente bien la France libérale. Ses idées m'ont paru être celles de Tocqueville, mais un peu assombries par les faits contemporains. Comme son frère, le duc d'Ajen, qui écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, il s'occupe de questions économiques. Il me parle de l'Amérique, où il était ministre avant de venir à Rome. L'avenir de la grande république ne lui paraît pas complétement rassurant. Le pays jusqu'à présent, dit-il, a été gouverné par une aristocratie, les anciennes familles de souche anglaise et de croyances puritaines, les vrais Yankees. Ce sont toujours eux qui forment « la classe dirigeante », et leur esprit fait encore la force de l'État ; mais ils sont déjà une minorité. Bientôt ils seront noyés dans le flot montant des masses étrangères, des Irlandais et des Allemands surtout. C'est

Hosted by Google

seulement quand ceux-ci auront vraiment le pouvoir, que la démocratie sera mise à l'épreuve. Qu'adviendra-t-il alors? Le livre de Tocqueville est admirable, mais il n'a vu que les vrais Américains, une élite, qui bientôt sera dominée par des éléments plus grossiers... Après le dîner, on fumait des cigarettes d'Eucalyptus qui préservent de la fièvre. Dans ces gigantesques salles du palais Farnèse, on était absolument perdu. Rien ne fait mieux comprendre la vie du XVI^e^ siècle que cet intérieur. Il fallait un peuple de serviteurs et de familiers, toute une cour pour en remplir l'immensité.

Pour compléter ma galerie diplomatique, j'aurais désiré rencontrer le ministre d'Angleterre, mais il ne sortait pas en ce moment, et ce n'était pas encore l'époque des réceptions; elles ne commencent qu'après Noël.

— Au Sénat, je revois avec un vif plaisir le vénérable comte Arrivabene, qui se considère toujours comme aussi Belge qu'Italien. Il aime la Belgique comme une seconde patrie et il nous a rendu de si grands services, que nous pouvons le payer largement de retour. Comme fondateur et président de notre Société d'économie politique, il a grandement contribué à la diffusion des connaissances économiques en Belgique. Il habite Mantoue, mais il est venu à Rome pour remplir ses devoirs de sénateur dans la crise actuelle. Il a 93 ans, et il marche encore d'un pas ferme et élastique. Ses traits depuis vingt ans n'ont guère changé. Il répond un mot charmant à Jacini, qui lui demande pourquoi il est venu à Rome seul, sans son domestique : « Ce pauvre vieillard, je n'ai pas voulu l'exposer au mauvais temps qu'il fait en ce moment. » Notez que le domestique n'a que 60 ans et Arrivabene plus de 90.

Le fils de M^me^ Minghetti, le jeune prince Camporeale, qui est attaché à la légation italienne à Saint-Pétersbourg, me parle de la situation en Russie. C'était avant les derniers attentats, et ce qu'il disait les faisait prévoir. Cependant, on se figure malaisément une vraie révolution en Russie. Pour faire une révolution, il faut une bourgeoisie nombreuse et mécontente, comme en France et en Belgique en 1830, ou

Hosted by Google

une plèbe, comme celle de Paris qui a fait la commune en 1870. J'ai visité la Russie il y a deux ans. Rien ne m'a plus frappé que l'absence de cette classe intermédiaire que nous appelons la bourgeoisie. Elle existe, sans doute, dans quelques grandes villes, comme Saint-Pétersbourg et Moscou; mais partout ailleurs, entre le seigneur et les paysans réduits à la misère par l'impôt, il n'y a personne que le fonctionnaire qui dévore la substance du travailleur. Le prince Camporeale me cite ces vers humoristiques de Haussman, résumant le programme des nihilistes :

Wir wollen unsere Weiber tauschen;
Wir wollen uns mit Schnaps besaufen,
Und alles soll gemeinsam sein.
Wir wollen uns mit Fett beschmeren;
Wir wollen in der Sonn ... spazieren;
Wir wollen freie Russe sein.

« Nous voulons échanger nos femmes — Nous voulons nous enivrer d'eau-de-vie — Et tout doit être commun à tous — Nous voulons nous enduire de graisse — Nous voulons nous promener au soleil — Nous voulons être des Russes libres. »

Le domaine de Camporeale est situé au centre de la Sicile. Le système de tenure et ses effets en sont intéressants. La terre est occupée par les cultivateurs, moyennant une redevance fixe. C'est une forme du *livello*, du bail héréditaire. Camporeale a plus de 4,000 tenanciers payant de 5 à 10 francs par an comme canon féodal. Le cultivateur est ainsi un quasi-propriétaire. Aussi l'aisance des paysans de Camporeale forme un contraste frappant avec la misère de ceux qui sont soumis au régime du *Screw rent*, du fermage sans cesse porté au maximum. C'est un nouvel argument que mon savant collègue de Bonn, M. Nasse, pourra invoquer en faveur des baux héréditaires.

— Les banques populaires se sont multipliées en Italie plus que partout ailleurs, sauf en Allemagne. Leur congrès annuel a eu lieu le 15 de ce mois (décembre), à Padoue, sous la présidence de Luzzatti, le Schulze-Delitsch de ce pays-ci. Quatre-vingt-quinze banques ont adhéré et ont envoyé leurs

Hosted by Google

rapports, et il en existe encore d'autres qui n'ont pas répondu à l'appel. Je trouve dans le discours si riche de faits, prononcé par Luzzatti, différentes particularités dignes d'être notées. Ainsi, quant au personnel des actionnaires, sur 80,160, on trouve 5,138, soit 6.50 p. c., grands agriculteurs; 13,847, soit 17.50 p. c., petits agriculteurs; 2,757, soit 3.50 p. c., ouvriers agricoles; 3,759, soit 4.80 p. c., grands industriels et grands commerçants; 24,667, soit 31.50 p. c., petits industriels et commerçants; 5,472, soit 6.90 p. c., ouvriers; 13,112, soit 16.70 p.c., employés, etc., et 9,874, soit 12.60 p. c., personnes sans profession.

Il y a en tout 699,407 actions. Le capital versé est de 34,941,593 francs, et le fonds de réserve de 10,436,143. Les prêts se sont élevés, en 1877, à 95 millions, et les comptes à 318 millions. Les pertes, plus grandes cette année, à cause de la crise, ne montent qu'à 203,061 francs, ce qui est insignifiant. Les bénéfices nets, malgré l'accroissement des impôts — qui est de 1.40 p. c. des bénéfices, — atteignent encore 3,604,048 francs, ce qui fait 7.95 p. c. du capital versé et de la réserve. Ces chiffres montrent que ces établissements sont conduits avec une extrême prudence. Les dépôts aux banques en Italie étaient en août 1878 de 546,803,889 fr., dont presque la moitié, 165 millions, aux banques populaires. On voit le rôle extrêmement important qu'elles remplissent dans l'épargne. Les services rendus par ces institutions sont considérables, d'abord par le crédit qu'elles font descendre dans des couches, qui sans elles en seraient privées, ensuite et surtout parce qu'elles habituent leurs affiliés à l'ordre et à l'économie. Cet exemple est d'une valeur inappréciable. D'après le rapport de Schulze-Delitsch pour 1877, il existait en Allemagne 1,829 banques populaires, 622 associations coopératives diverses, 624 sociétés de consommation et 50 sociétés de construction; elles possédaient 160 millions de marcs de capital et avaient fait pour plus de 2 milliards d'affaires. N'est-il pas étrange qu'en France ces institutions n'ont pas du tout réussi, alors qu'elles prospèrent à ce point en Italie et en Allemagne?

Hosted by Google

— Je voudrais maintenant résumer mes impressions et le résultat de mes conversations avec les hommes distingués que j'ai rencontrés ici, au sujet de la situation des affaires en Italie. Les Italiens eux-mêmes me demandaient souvent : Que pensez-vous de notre avenir? Voici ma réponse. Je la donne en toute humilité, car il est difficile de rien prédire à une époque aussi profondément troublée et où tout se modifie si rapidement.

Sans doute, l'avenir de l'Italie, comme celui de tous les pays de l'Europe, présente des points noirs ; mais je pense néanmoins qu'elle n'est pas menacée de dangers prochains. Considérons d'abord sa situation extérieure. Quoique péninsule, ses frontières sont si nettement tracées par les Alpes du côté où elle se rattache au continent, qu'elle a presque les avantages d'une position insulaire. Aucun de ses voisins ne nourrit plus l'idée de lui arracher un lambeau de son territoire. Ni la France, ni l'Autriche ne voudront franchir les montagnes pour conquérir des provinces qu'elles ne pourraient garder qu'au prix d'immenses sacrifices et sous le coup d'une perpétuelle menace. La conservation d'une Italie unie et forte est un élément de paix pour tout le Midi. Tant qu'elle était divisée en plusieurs États faibles et en quête d'alliances étrangères, les autres puissances étaient entraînées à s'y livrer à des luttes d'influences. Aujourd'hui, ce danger a disparu.

Reste, il est vrai, la question du pouvoir temporel qui alarme les Italiens pour le cas où aurait lieu en France une restauration monarchique et où un grand courant théocratique viendrait à dominer en Europe. Mais il y a des circonstances qui, même dans ce cas, mettraient l'Italie à l'abri d'une attaque. D'abord, les puissances antipapales et séparées de Rome, l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre, ne sont pas précisément celles qui comptent le moins en Europe, et il est peu probable que l'Italie fût abandonnée par elles. En second lieu, une restauration monarchique en France, de quelque façon qu'elle ait lieu, serait si menacée par les résistances des partis vaincus, qu'elle n'aurait pas la force d'en-

Hosted by Google

tamer une guerre étrangère contre une nation amie qui saurait se défendre et qui aurait pour elle les sympathies de toute l'Europe. Un État ecclésiastique gouverné par un prélat élu pour diriger les âmes est manifestement une chose du passé, qui ne peut plus vivre actuellement. Il y en avait autrefois plusieurs en Europe : tous ont disparu successivement. Le pouvoir temporel est tombé en raison de la même loi historique. Il est impossible de faire revivre une institution qui a contre elle toutes les influences contemporaines. C'est en vain que par la force des armes on voudrait restaurer momentanément la royauté papale, elle ne tarderait pas à s'écrouler de nouveau. Henri V lui-même comprendrait cela et il se refuserait à tenter l'impossible.

On ne viendra donc pas attaquer l'Italie. Mais elle-même n'inquiétera-t-elle pas ses voisins ? L'agitation de l'*Italia irredenta* ne constitue-t-elle pas un danger? Je ne le pense pas. Les manifestations en faveur de l'*Italia irredenta* n'ont eu absolument rien de sérieux. Elles étaient organisées par quelques brouillons et par un petit nombre de sociétés démagogiques. Le gros de la population restait ou complétement indifférent ou décidément hostile. Ces revendications sont, en effet, trop insensées. L'*Italia irredenta*, c'est Nice, la Corse, le Tessin, le Trentin, Trieste, les ports dalmates et probablement aussi Malte. Il faudrait donc réclamer les pays italiens à la France, à la Suisse, à l'Autriche et à l'Angleterre. Les Italiens sont trop sensés pour ne pas comprendre l'absurdité de ce mouvement, en réalité, tout factice. Il n'y a que la rive septentrionale du lac de Garde qui puisse revenir un jour à l'Italie, et cette rectification de frontière ne peut passionner personne. Donc, nulle occasion de différends ou de querelles avec les autres États. Quelle différence, sous ce rapport, avec la France, qui porte au flanc la plaie toujours saignante de l'Alsace ; avec l'Allemagne, qui, comme le disait récemment M. de Bismarck, doit se défier de tous ses voisins; avec l'Autriche, menacée sans cesse d'incidents graves qui peuvent mettre son existence même en péril ; avec la Russie, engagée à fond dans toutes les complications du

Hosted by Google

problème oriental ; avec l'Angleterre enfin, qui, outre ses petites guerres en Afrique et en Asie, croit devoir défendre l'Inde dans la Méditerranée et dans l'Asie Mineure ! L'Italie a même cet avantage qu'elle n'a pas à protéger des colonies lointaines, dont la défense exige une forte marine et souvent, comme c'est le cas pour l'Angleterre et l'Espagne, des dépenses considérables. Elle pourrait donc, sans danger, réduire le budget de la guerre et surtout le budget de la marine.

A l'intérieur, l'Italie a une constitution qui est appliquée de façon à en faire l'un des pays les plus libres du continent. Aucune des manifestations de l'activité humaine n'est entravée. Liberté des cultes, liberté de la presse, liberté de l'enseignement, liberté de réunion et même d'association; en un mot, toutes les libertés comme en Angleterre ou en Belgique. Si l'on se plaint, c'est de ce que la liberté est trop illimitée. Le jeune roi a pris son père pour modèle ; il est le type du souverain constitutionnel. Il veut en tout se conformer aux vœux de la nation. Il accepte avec une bonne grâce parfaite les ministres que les votes du Parlement lui désignent. Il est entièrement dévoué au bien du pays. Il favorise et encourage tout ce qui peut contribuer au progrès. Récemment, il instituait des prix magnifiques pour des œuvres scientifiques et littéraires. On peut dire qu'il n'a pas un ennemi, même parmi les républicains. Il n'y a pas jusqu'à Passanante, le régicide, qui n'avouât qu'il n'était animé contre lui d'aucune haine personnelle. La reine Marguerite, spirituelle, instruite, bonne, dévouée, charmant tous ceux qui l'approchent, est l'objet d'un véritable culte. Le jour de sa fête, chacun portait à sa boutonnière une fleur de marguerite. Donc, point de dynastie plus populaire. Tous les Italiens savent que c'est Victor-Emmanuel qui a fait l'Italie, de sorte que l'attachement à la maison de Savoie se confond avec l'amour de la patrie.

L'unité de l'Italie n'est pas mise en danger, comme on l'avait craint, par l'hostilité des anciennes divisions territoriales. L'unité de race, de langage, de religion, de traditions a amené la fusion des anciens États en une seule nation avec

Hosted by Google

une facilité et une rapidité que nul ne pouvait prévoir. On peut dire qu'il n'y a pas de pays en Europe, pas même l'Espagne, la France ou l'Angleterre, dont les parties sont aussi homogènes. Entre la Flandre française et la Provence, que de différences ! Les provinces basques et la Galice sont d'une autre race que les Andalous. En Angleterre, il y a l'Écossais, l'Anglais, le Gallois et l'Irlandais. En Italie, malgré des nuances, vous ne trouvez partout que des Italiens.

Quels sont donc les points noirs qui semblent menacer l'avenir ? On en cite trois : le socialisme, le cléricalisme et les sectes républicaines. Voyons quels sont réellement les dangers qu'ils présentent.

Des tendances socialistes existent en Italie comme dans les autres pays civilisés, parce qu'elles résultent pour ainsi dire nécessairement des conditions économiques actuelles. Les classes laborieuses ne touchent, en échange de leur travail, qu'un salaire insuffisant, encore réduit et parfois même supprimé par les crises industrielles et commerciales. Des idées d'égalité et de revendication matérielle se répandent partout. Les ouvriers aspirent à améliorer leur sort en modifiant les lois de la répartition et l'organisation sociale. Voilà, au fond, le socialisme. Il résulte du contraste entre l'égalité des droits que l'on proclame et l'inégalité de fait qui subsiste. Mais si le socialisme existe partout aujourd'hui, il se présente sous des formes différentes. En Russie, il envahit toutes les classes de la société et il aboutit au nihilisme, c'est-à-dire qu'il veut détruire complétement le despotisme universel qui pèse sur l'immense empire. En Allemagne, le socialisme est scientifique et politique. C'est un parti puissant qui a des doctrines, des livres, des orateurs, des sociétés, toute une presse, tout un état-major de propagande. C'est par l'élection qu'il espère arriver à dominer un jour au Parlement et dans tous les conseils électifs. En Angleterre et en Amérique, la question du salaire est le vrai champ de bataille. C'est par l'association et les *Trade's Unions* et les grèves que les ouvriers s'efforcent d'obtenir l'augmentation de la part du travail.

Hosted by Google

En Italie, le socialisme a un tout autre caractère. Il existe à l'état actif dans les sectes et dans quelques villes, à l'état latent dans les campagnes. Les sectes, les sociétés secrètes, legs du passé, sont encore un des fléaux de l'Italie, surtout dans les Romagnes et dans le Midi. Ces sociétés se ramifient dans toutes les directions et se recrutent dans toutes les classes. Toutes ces sociétés sont plus ou moins pénétrées d'idées socialistes, non d'un socialisme scientifique, comme en Allemagne, mais tout simplement de rêves de bouleversement et de nivellement. Dans les campagnes, où règne la grande propriété et où dominent les *latifundia*, les idées socialistes naissent spontanément de la misère extrême des populations rurales, comme la jacquerie au moyen âge. Le salaire ne dépasse guère un franc et la vie est devenue presque aussi chère en Italie que dans le nord de l'Europe. Souvent même ce modique salaire vient à manquer. Dans un excellent livre, MM. Franchetti et Sidney Sonnino ont tracé de la situation des classes rurales un tableau, vrai comme une photographie, dit-on, et qui fait frémir. Les aspirations égalitaires pénètrent aussi dans les campagnes par les soldats revenus dans leurs foyers, lesquels les ont puisées dans les cafés des villes. Les idées se communiquent bien plus vite dans le Midi que dans le Nord : la parole est plus vive et l'esprit plus ouvert.

Autrefois, la religion empêchait l'exaspération des classes déshéritées. Elle enseignait la résignation aux maux présents et, comme compensation, elle ouvrait les perspectives de la félicité éternelle dans un monde meilleur. Aujourd'hui, le sentiment religieux est singulièrement refroidi et l'hostilité contre le prêtre remplace souvent l'ancienne confiance. En outre, on m'a affirmé de divers côtés que le bas clergé de la campagne, qui est presque aussi pauvre que les prolétaires, passe au socialisme. C'est ce que disait aussi récemment un économiste distingué, G. Boccardo, dans le *Giornale degli Economisti*. Un fait curieux vient à l'appui de cette appréciation.

En avril 1877, une bande de jeunes gens, membres de sociétés secrètes, se réunit au village de San-Lupo, à l'est de

Hosted by Google

Capoue, pour préparer un mouvement révolutionnaire. Une lutte s'engage avec les carabiniers chargés de les surveiller : deux de ceux-ci sont tués. La bande s'empare du village de Létino. Elle déclare qu'elle vient faire la révolution sociale et on brûle le cadastre des propriétés, au pied d'un crucifix qui se trouve au milieu de la place. Le prêtre de la paroisse monte sur le soubassement du crucifix et prononce un discours incendiaire, qu'il termine en disant que les hommes qui sont venus pour établir l'égalité sont les vrais apôtres du Seigneur, dont ils vont appliquer les lois. La bande part pour le village voisin de Gallo. Le curé de cette paroisse s'avance à sa rencontre et, après avoir embrassé le chef, retourne joyeux au village, en disant aux habitants : — Ne craignez rien. Ce sont de braves gens. On va changer le gouvernement et brûler les registres. *Cambiamento di governo ed incendio di carte.* Bientôt la bande tout entière tombe aux mains des soldats. Le procès est instruit et jugé aux assises de Capoue. L'avocat des accusés soutient que leur crime est politique et que, par conséquent, il est couvert par l'amnistie édictée à l'avénement du jeune roi. Quoique deux carabiniers aient été tués, le jury acquitte. C'est une scène de roman. Mais ce qui est à noter comme symptôme, c'est que les curés des deux villages occupés par la bande ont accueilli celle-ci avec enthousiasme, en saluant la révolution sociale comme une délivrance.

Dans les villes du Nord où il y a de l'industrie, les préfets m'ont assuré que beaucoup d'ouvriers, même sans être affiliés à des sociétés secrètes, sont acquis aux idées de nivellement et de réorganisation sociale. On peut donc dire que le socialisme se répand en ce moment en Italie, parmi les travailleurs industriels, parmi les campagnards des provinces où ils sont les plus malheureux, et aussi parmi le bas clergé, qui est presque dans la misère. Mais je ne pense pas que cela constitue encore un véritable danger pour l'ordre actuel. Heureusement pour l'Italie, elle n'a pas de grands centres industriels où les ouvriers vivent accumulés dans les fabri-

Hosted by Google

ques, exposés à cette désolante calamité de la réduction des salaires et du chômage. Les désordres et même les soulèvements dans les campagnes ne s'étendraient jamais qu'à quelques localités et ne peuvent pas menacer les grands centres. L'action du clergé ne serait dangereuse que si les chefs de l'Église entraient dans le mouvement socialiste, et ils n'en sont pas encore là. Le péril ne deviendrait sérieux que si la contagion des idées de révolution sociale pénétrait dans l'armée par les sous-officiers qui, dans les cafés, sont souvent en contact avec les membres des sectes. Mais quoi qu'on m'ait dit à ce sujet, j'estime que ce danger est encore éloigné. Les deux colonnes de l'ordre social actuel sont le prêtre et le soldat. Si un jour tous deux devaient passer à l'ennemi, un bouleversement serait inévitable. Je n'oserais dire que ce jour ne viendra jamais, mais je pense qu'il n'est pas encore venu.

Certains Italiens pensent que si la république s'établit définitivement en France, l'exemple pourrait rendre douteux le maintien des institutions monarchiques en Italie. Sans doute, ce qui se passe en France exercera toujours une réelle influence sur les deux pays voisins de même race, l'Espagne et l'Italie. Mais je doute que cette influence aille jusqu'à menacer la dynastie de Savoie. D'abord toute l'attention se porte aujourd'hui sur les questions économiques et sociales. On est devenu très-indifférent à ce qui ne concerne que les institutions politiques. Les événements contemporains ont amené ce changement dans les idées. Naguère encore, la république était l'objet, pour les uns, de terreurs invincibles et de répulsions violentes, pour les autres, d'enthousiasmes juvéniles et d'espérances illimitées. Elle a été établie dans deux grands pays, aux États-Unis depuis un siècle, en France depuis neuf ans, sans justifier ni ces craintes ni ces espérances. Elle n'a amené ni l'Eldorado que rêvaient les uns, ni l'échafaud que redoutaient les autres. La civilisation suit la même marche et passe par les mêmes épreuves aux États-Unis et en Angleterre, en France et en Allemagne. Les mêmes problèmes économiques et religieux, les mêmes crises financières,

Hosted by Google

les mêmes hostilités de classe, la même lutte entre capitalistes et ouvriers se rencontrent dans tous les pays civilisés, qu'ils soient constitués en république ou en monarchie, et les Italiens ont vu que la royauté constitutionnelle peut donner à une nation, de la façon la plus complète, l'ordre et la liberté. Sous ce rapport, l'Italie n'a rien à envier à la France. Quoique les défenseurs de la République en France se soient montrés très-prudents et très-sages, d'ici à longtemps les nouvelles institutions ne donneront pas ce sentiment de sécurité et de confiance qu'inspire un régime définitivement enraciné. D'ailleurs, comme M. Minghetti l'expliquait récemment dans un banquet que lui offrait la jeunesse universitaire à Bologne, et comme j'ai essayé de le montrer moi-même dans mon volume sur les *Formes de gouvernement*, la monarchie représentative est une meilleure garantie de la liberté que la république, parce qu'elle sauvegarde les droits des minorités, chose essentielle dans un état social démocratique. Même au point de vue des réformes sociales, la république ne semble présenter aucun avantage décisif sur la monarchie représentative, car le souverain, comme on l'a vu souvent, sera porté à s'occuper des classes inférieures plus qu'une majorité animée des sentiments égoïstes des classes dominantes. Ajoutez à ces causes générales la grande et universelle popularité dont jouit la maison de Savoie, à qui l'Italie doit son existence comme nation, et vous comprendrez pourquoi le parti républicain est si faible en Italie. Il a cependant joui d'une liberté complète de propagande, et en outre, les traditions historiques des grandes villes, comme Venise, Gênes, Pise, Bologne, Florence, étaient toutes républicaines. Au Parlement, le groupe républicain ne compte que dix-huit membres, et son chef, le Dr Bertani, a même déclaré accepter les institutions actuelles, en réservant ses préférences théoriques. L'organe principal du parti mazzinien, le journal le *Dovere* de Rome, cesse de paraître faute d'abonnés, et cependant les journaux en Italie se publient à très-bon marché. En visitant les universités de Padoue, de Bologne, de Rome, je demandai aux étudiants s'il y avait

Hosted by Google

parmi eux beaucoup de républicains. « Non, me fut-il répondu, presque pas, mais tous sont anticléricaux et un grand nombre matérialistes et socialistes. »

Chacun comprend que la proclamation de la république détruirait l'unité. Le Nord resterait fidèle à la maison de Savoie qui, appuyée sur cette citadelle, au pied des Alpes, dompterait les insurrections locales ou abandonnerait le Midi aux restaurations et à l'anarchie. L'Italie ne sera plus morcelée. La seule question qui se pose est celle-ci : Se conservera-t-elle par la liberté, comme elle s'est fondée, ou bien par la force et par l'armée?

Reste le troisième danger, le cléricalisme. Le cléricalisme est un danger pour l'Italie, d'abord parce qu'il a pour but définitif le rétablissement du pouvoir temporel du pape et par conséquent la destruction de l'Italie actuelle. En second lieu, parce que, sans aller jusque-là, s'il arrive en force dans les assemblées des communes et des provinces et au Parlement, il peut, en s'alliant au parti radical, créer des embarras inextricables et exploiter les mécontentements populaires. Actuellement, il n'y a pas à la Chambre un seul clérical déclaré. Tous les partisans du pape se sont abstenus en raison du mot d'ordre : *Ni elettori ni eletti* — ni électeurs ni élus. D'ailleurs, en ce moment, la très-grande majorité des Italiens, même les bons catholiques, voulant conserver l'unité de l'Italie, un parti qui a pour programme avoué ou secret le morcellement de la patrie n'a point de chances de succès.

C'est pour ce motif que le père Curci conseille aux catholiques et au pape de changer de tactique. « Réservez, dit-il, les droits du Saint-Siége sur lesquels vous ne pouvez transiger, mais n'en faites pas une question de politique militante. Présentez-vous simplement comme parti conservateur. Vous représentez le sentiment religieux qui est indispensable à toute société. Vous êtes donc un élément essentiel et même, en réalité, le vrai fondement de l'ordre actuel. Vous êtes le seul boulevard contre les assauts de l'esprit athée et révolutionnaire. Donc, tôt ou tard, quand on aura vu le danger,

Hosted by Google

tout ce qui est conservateur se rangera autour de vous et vous reprendrez l'influence et l'autorité qui vous appartiennent. » Le pape, dit-on, écoute volontiers le père Curci. Le fait est que, proscrit par Pie IX, il a été appelé au Vatican par Léon XIII, qui ne veut pas continuer la politique d'illuminé de son prédécesseur. Il désire se réconcilier avec les gouvernements. En traçant le tableau des dangers que présentent les progrès du socialisme, il a montré que le seul remède était l'alliance du trône et de l'autel. Léon XIII, un fin politique, suit la vraie tactique. En se réconciliant avec le pouvoir civil, l'Église peut poursuivre son œuvre de propagande. Quelques concessions ne sont rien, au prix des conquêtes que le clergé peut faire s'il n'est plus tenu en bride par les gouvernements. Léon XIII a été longtemps nonce à Bruxelles. Il a vu là tout le parti que l'Église peut tirer des libertés modernes, si elle apprend à en faire bon usage, et il semble que c'est là la marche qu'il veut imprimer à l'armée ecclésiastique dans le monde entier. Se rendre maître de la civilisation moderne au moyen des libertés modernes et réaliser le rêve de Hildebrand, la suprématie universelle de l'Église, non par les anathèmes et les foudres papales, mais par les élections, les parlements, les associations et la presse, voilà le programme.

En Italie, pour atteindre ce but, tout est à faire. D'abord, le clergé supérieur qui est dévoué complétement au pape n'a pas encore l'expérience des luttes politiques et les moyens d'action indispensables lui manquent. Le clergé inférieur est, en partie, animé d'un certain patriotisme italien et, à peu d'exceptions près, il n'est nullement militant. Comme je l'ai déjà dit, le curé de campagne tirant son revenu, non du budget, mais d'un petit bien, d'un *podere*, qu'il exploite souvent lui-même ou qu'il loue, est absorbé par les intérêts matériels, et n'a rien d'un apôtre. Ce n'est qu'un paysan qui dit la messe. Il est pauvre, humble, craintif, très-ignorant, souvent assez grossier et, dans le Midi, de mœurs très-relâchées. Il n'a donc nullement les allures d'un missionnaire ni les visées d'un soldat de la papauté. Il vit terre à terre ; il n'a

Hosted by Google

pas d'idéal. Comme organe des passions populaires qu'il enflammerait, il aurait une puissance réelle; mais, s'il voulait lutter contre les tendances de ses paroissiens, il ne serait pas obéi. Le prêtre est une puissance électorale quand il peut dire à ses paroissiens : Vous voterez pour un tel, ou je vous refuse l'absolution. Mais, en Italie, il ne peut songer à prendre cette attitude. Il n'ose pas même interdire la lecture des journaux anticléricaux. Si les libéraux font passer le projet de loi, déjà déposé, qui remplace les propriétés des cures par une dotation au budget, ils auront supprimé le lien qui attache le bas clergé à la société civile et ils l'auront préparé ainsi à devenir uniquement une milice papale. Ce sera un premier pas. Un second pas sera fait quand, dans les séminaires, les évêques formeront les lévites à la lutte politique et surtout quand ils leur auront fait comprendre qu'en s'emparant des électeurs, ils peuvent devenir les maîtres de ceux qu'ils craignent aujourd'hui. C'est précisément ce qui se fait maintenant, et les jeunes prêtres commencent à entrevoir un idéal d'autorité qu'ils pourront atteindre un jour. Mais, avant qu'ils n'en arrivent là, il faudra qu'ils forment à leur tour les générations nouvelles à subir leur influence et qu'ils habituent peu à peu les laïques à s'incliner devant leurs exigences. Ce travail de préparation exigera bien du temps. Je crois donc qu'un vrai parti clérical ne tardera pas à se constituer en Italie et que le clergé, mieux dressé par les évêques pour le combat, regagnera en grande partie l'influence qu'il a perdue; mais pour qu'il arrive à obtenir une majorité dans le Parlement, il faudra au moins deux générations. En somme, il me semble que l'Italie n'est menacée à bref délai ni par le socialisme, ni par le républicanisme, ni par le cléricalisme.

La misère est grande. Une mauvaise récolte peut accroître le nombre des mécontents déjà très-grand. Des soulèvements locaux peuvent se produire. Mais une révolution me paraît peu probable.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

LA MISSION DU CONSEILLER BOISOT

A METZ, EN 1543[1].

La géographie est aujourd'hui à la mode. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, car cette science, aux mains de la critique historique, est un levier puissant, un des moyens les plus sûrs de vérifier les récits de nos devanciers, de les corriger au besoin. Cela est si vrai, qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Europe, telle qu'elle était du temps de Charles-Quint, pour comprendre aussitôt ce qui a pu nourrir et faire durer si longtemps la funeste rivalité des maisons d'Autriche et de France. L'Allemagne avait alors pour frontières, tout le long de la rive gauche du Rhin, un double chapelet d'États ecclésiastiques : d'abord les grands électorats de Cologne, de Trèves et de Mayence, puis les évêchés d'Utrecht, de Liége, de Spire, de Strasbourg, de Metz, de Toul et de Verdun. Or, ces souverains crossés et mitrés, grands ou petits, étaient tous à vendre; ils appartenaient au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est ce que l'on vit, en 1518, lors de l'élection impériale.

Henri VIII, en vrai Anglais qu'il était, renonça à lutter à coups de guinées contre Charles-Quint et François Ier, parce qu'il craignait autant le rôle d'arbitre des querelles continentales que celui de défenseur obligé de la foi contre les Turcs du terrible Selim. Ses deux compétiteurs, poussés avant tout par la question de prépondérance dynastique,

[1] Ce travail est tiré d'un livre auquel nous mettons en ce moment la dernière main, et qui aura pour titre : *Metz et Thionville sous Charles-Quint.*

Hosted by Google

prirent sans hésiter les engagements qui l'avaient fait reculer. Cela conduisit plus tard Charles-Quint à être sans pitié pour les Maures d'Espagne et les luthériens d'Allemagne et des Pays-Bas, et à faire l'expédition de Tunis, François Ier à rechercher l'amitié des Turcs. Le roi de France avait été bien défendu cependant, dans le collége impérial, par l'archevêque de Trèves; mais Charles-Quint, qui avait pour lui l'archevêque de Mayence, le sang des Hapsbourg et les trésors du nouveau monde, l'emporta. A partir de ce moment, la France fit de la question du Rhin le drapeau de sa revanche. On la verra, pendant près de deux siècles, se servir constamment de ces prélats mercenaires pour inquiéter l'Allemagne et l'humilier, pour s'agrandir à ses dépens et à ceux de la Belgique espagnole ou autrichienne.

La conquête définitive de la Gueldre par Charles-Quint donna à la France un allié de plus en Allemagne, à savoir le duc Guillaume de Clèves, qui avait des droits sérieux sur cette province et était décidé à les faire valoir, malgré le recès peu encourageant de la diète de Ratisbonne de 1541. Il prit les armes contre l'empereur l'année suivante, au moment même où le duc de Vendôme entrait en Flandre et le duc d'Orléans dans le Luxembourg. Un agent français, qui était à la petite cour de Nancy, nous apprend quelles grandes espérances on fondait sur cette campagne qui fut sans résultat important.

« Il est vrai, disait-il, que l'Empereur a pour lui la Ger-
« manie et un tiers du monde, mais les deux autres tiers
« sont du côté de la France. Le grand Turc a déjà offert
« au roi 300,000 hommes et 25,000 chevaux que nous
« aurons garde de refuser. »

D'autres émissaires répétaient la même chose dans les villes ecclésiastiques des cercles du Rhin, de Westphalie et de Bourgogne. A Metz, à Toul, à Verdun, à Liége, villes de langue française, cela trouvait naturellement plus d'écho qu'ailleurs. Le cri de : « Vive la France! » se fit entendre à Metz et à Liége, même après l'insuccès de la campagne

Hosted by Google

des Français et de leurs alliés de Clèves et de Gueldre. Charles-Quint s'en émut. Son conseiller et trésorier des chartes de Flandre, messire Charles Boisot, fut envoyé le 27 juillet 1543, de Spire à Liége, et de là à Metz, pour y arranger les affaires. Corneille de Berghes occupait dans ce temps-là le siége de Saint-Lambert; il avait pour coadjuteur Georges d'Autriche, archevêque de Valence, auquel il s'empressa de faire place pour sortir d'embarras. « Tout « le mal vient, écrivait le 4 août le conseiller Boisot à « l'empereur, qu'à Liége on n'a point de chef, et que « Mgr l'evesque s'y tient fort peu, et n'y vient sinon qu'à « la desrobée, y couchant le soir à dix heures et partant le « matin devant le jour, et n'y a personne pour porter et « soutenir la justice et montrer visaige aux maulvais. »

C'était un peu comme à Metz où, de temps immémorial, les évêques ne résidaient pas volontiers, ce qui, au XVI^e^ siècle, s'expliquait surtout par la prédilection toute particulière des bourgeois des résidences épiscopales pour la réforme de Luther ou pour celle de Calvin.

Le conseiller Boisot avait réussi à Liége à traverser les desseins des La Marck-Aremberg et de leurs adhérents, et, suivant les ordres de Charles-Quint, il devait maintenant se rendre à Metz, dont les nombreux hérétiques avaient, disait-on, pour chefs les seigneurs de la maison de Heu, tous dévoués à la France[1]. Cette nouvelle mission n'est pas du goût de notre conseiller ; il le donne clairement à entendre dans la lettre suivante qu'il adresse à Nicolas de Granvelle, chef du conseil d'État :

« Monseigneur. Je receus hier les lettres de l'Empereur « par lesquelles Sa Majesté me commande daller à Metz en « Lorraine pour les causes contenues aux dictes lettres;

1 Cette assertion n'était pas fondée, puisqu'elle ne paraît concerner en rien Jean de Heu, seigneur de Blétange et de Montigny, capitaine des chevau-légers au service de Charles-Quint, et plus tard, de 1553 à 1557, gouverneur de Thionville. Quant à ses frères, Nicolas, Martin, Robert et Gaspard, ils luttèrent, quoique protestants, contre les Gournay et les autres Messins partisans de la France. Nous le prouverons en refondant ce travail.

Hosted by Google

« sur quoy, Monseigneur, je luy fay la response telle que « vous verrez, combien je pense que ceste commission sera « difficile et dangereuse, et quil n'en pourra venir grant « fruict, mesmes quant au faict de la religion, veu que « ceulx qui se mectent à cette nouvelle seçte sont volontiers « si obstinez quilz ne sont à démouvoir de leurs opinions.

« Toutefois j'obéyray au bon plaisir de Sa Majesté et me « partiray de Malines le plus tost que je pourray, prenant « à mon advantage la permission que Sa Majesté me faict « destre en ma maison sept ou huict jours. Cependant, « Monseigneur, vous pouvez envoyer lettres de crédence de « Sad. Majesté à ceulx dud. Metz, et, quant à l'instruction, « je me reigleray selon que Sa Majesté me le commande... « De Liége, le xxxi daoust 1543. »

Tout ne tourna point comme notre conseiller l'espérait. A peine rentré dans sa maison, il tomba malade. On lui laissa le temps de se remettre, et lorsque, à la fin de septembre, il prit le chemin de Metz, il savait que la situation de cette ville s'était encore empirée. La ruine de l'agriculture avait entraîné celle de son commerce. Le plat pays était occupé ou traversé constamment par des troupes allemandes ou françaises qui le pressuraient et l'opprimaient quand elles ne le ravageaient pas, ce qui arrivait encore le plus souvent. L'audace des protestants, réveillée par la récente visite du réformateur Farel et la protection du comte de Furstenberg, en avait imposé tellement au clergé catholique, qu'à la conférence de Pont-à-Mousson il avait consenti à leur abandonner l'usage de la chapelle de l'hospice Saint-Nicolas. Un moine défroqué, nommé Waltrin Dubois, s'y était établi le jour de la Saint-Jean, et continuait à y prêcher avec grand concours de monde. Le magistrat l'avait pris sous sa protection dans la limite des lois de l'empire.

Or, comme en Allemagne la confession luthérienne d'Augsbourg était seule tolérée, nos calvinistes messins firent sagement de suivre, pour l'ordonnance du service religieux, la liturgie adoptée à Strasbourg. On se rattrapait

Hosted by Google

sur les sermons. C'était là, à coup sûr, un grand obstacle à la réussite de la mission donnée au conseiller Boisot, car il l'obligeait à sortir de la légalité pour interdire les prêches; mais on était, à Metz, en présence de plus grands dangers et Charles-Quint n'était pas homme d'ailleurs à y regarder de si près. Nous allons voir comment il fut obéi.

Le samedi 6 octobre 1543, le conseiller Boisot, accompagné pour sa sûreté de vingt-cinq reîtres, commandés par Jean de Heu, sire de Blétange, se rendit de Thionville à Metz par la route qui longe la Moselle. Le sire de Talange[1] et le sire de Moulins profitèrent de l'occasion pour rentrer chez eux. Le gouverneur de Luxembourg, alors à Thionville, leur avait refusé la veille le sauf-conduit qu'ils avaient demandé pour conduire de Metz des vivres au camp des Français. Les bons seigneurs en étaient désolés, parce que cette demande de vivres avait été accompagnée de grandes menaces de la part du glorieux vaincu de Pavie, et ils jugeaient avec raison que leurs concitoyens avaient déjà comme cela suffisamment souffert. Mais ils n'avaient pas songé à tout. Leur désir de fournir des vivres à l'armée française avait déjà reçu un commencement d'exécution. Cela pouvait servir de point de départ à un acte d'accusation de félonie.

Le conseiller Boisot était enchanté de la tournure que prenaient les choses; il avait trouvé là sa base d'opération; il était sûr maintenant de réussir dans sa mission à Metz qu'il avait jugée tout d'abord « difficile et dangereuse ». Au bout de huit jours, il avait en effet atteint son but. Le 14 octobre,

[1] Jacques de Gournay. Ce seigneur fut le premier maître-échevin de Metz après la conquête de cette ville par les Français. Le 21 avril 1552 il prêta serment de fidélité au roi Henri II. Les termes de ce serment sont rapportés par Bégin, vol. IV, p. 263-64 de sa *Biographie messine*. Le château de Talange était un fief luxembourgeois, situé entre Metz et Thionville. Il était de bonne défense et occupé par le capitaine Gaspard Van Weyde, avec cinquante hommes d'armes, ce qui était suffisant pour assurer les communications entre Metz et Thionville et tenir en respect les Français qui étaient à Montfaucon et à Jametz. *Arch. gén. de Belgique*. — *Papiers d'État et de l'Audience*, liasse n° 18.

Hosted by Google

il écrivait au ministre Granvelle : « On a publié aujourdhuy « un édict et ordonnance sur le faict de l'ancienne religion « assez conforme à la volunté de Sa Majesté comme, Mon- « seigneur, vous verrez par le double de lad. ordonnance « que va quantequant... Je suis adverty que beaucoup des « desvoyez sont très mal contents, et quils contrediroient « voluntiers, mais ne l'osent faire ouvertement pour que « leurs chiefs qui estoyent Robert et Jaspar de Hu, frères, « et aussy le sire de Barrezey dissimulent, et ne font sem- « blant de riens ; et aussy m'ont ils promis quilz n'empesche- « roient en fasson quelconque l'exécution de la volunté de « Sad. Majesté. Et si ce n'est quilz sont tenuz de court, et « que la justice y regarde de bien près, ilz feroient beau- « coup pis que devant, ce que jay bien donné à entendre à « ceulx de la justice qui disent quilz y veilleront le plus « quilz pourront. Et pour ce, Monseigneur, sera bien que « Sad. Majesté écrive une bonne lettre aux maistres esche- « vins et xiii jurez les louant de ce quilz ont faict touchant « lad. religion, et les exhortant et enchargeant quilz con- « tinuent et fassent observer lad. ordonnance publiée « comme dessus, et quilz chastient sans dissimulation « ceulx qui y contreviendront sans excepter personne de « quelque estat et condition que soit, et, si pour les sou- « tenir ilz ont besoing de la main forte, Sad. Majesté les « assistera de gens à ceste fin et quil escript au gouver- « neur du Luxembourg [1], qu'il y pourveoit quand il en sera « requis.

« On m'a dict quil y a quelques prebstres et moines « mariez que je feray rentrer en leurs cloistres ou bannir « comme leur maistre et précepteur frère Waltrin. Quant « aux particularitez ou factions françoises, il me semble, « à ce que jen ay oy ou peu cognoistre, que quasy tous « ceulx de la noblesse sont plus francoys que bourgui- « gnons, bien que tous se disent impériaulx, et que ne

[1] Le sénéchal du Hainaut, Pierre de Werchin, était alors gouverneur et capitaine général du Luxembourg *in partibus infidelium*, puisque le roi de France occupait cette forteresse et s'y comportait en souverain du pays.

Hosted by Google

« vouldroient que le roy de France se fit seigneur d'eulx, « mais leur hemptise[1] est en France, et les commungs « propos de table sont du roy, des seigneurs, dames, capi- « taines, gouvernans et gouvernement dudit France. Toute- « fois n'ai je entendu qu'il y ait aulcune practique pour « mettre lad. cité ès mains dud. roy; sinon que led. roy « avait grand avantaige destre comme il estoit à Luxem- « bourg, pour les divisions qui y estoient à cause de lad. « religion, et quil estoit bien mal pourveu de gens et de « munitions de guerre. Les cincq frères surnommez de Hu « sont venuz contre la pluspart des aultres estans du gou- « vernement, lesquels de Hu m'ont dit que lesd. aultres « nobles font beaucoup plus de caresses aux Françoys « qu'aux Bourguignons. Que le seigneur de Molins a « espousé une fille d'ung capitaine de France ayant « charge de cincquante hommes d'armes et quil estoit son « lieutenant devant Yvoix. Que messire Michiel de Gournay « a deux filz aud. France. Que les portes s'ouvroient de « nuit pour les Francoys mais non pour les Bourguignons, « et, comme lesd. de Hu me disent, quilz me déclareront « beaucoup de choses touchant le maulvais gouvernement « de ceste cité.

« Ceulx de la faction contraire me disent que led. Robert « de Hu est bien bon Franchoys, ce que jay ouy tesmoi- « gner encores par aultres que luy, et Jaspar de Hu son « frère sont les chiefs de ceulx qui sont adonnez à la nou- « velle secte, ce que jay aussy trouvé estre véritable. Et « en tient beaucoup Martin de Hu comme je lay déclaré « par mon verbal. Je ne scay que je doibs dire, sinon que « ceulx que lesd. de Hu chargent destre Franchoys tiennent « la main le plus que peuvent à lextirpation de lad. maul- « vaise secte, et iceulx de Hu, si ne craignoient aultres que « Dieu, la maintiendroient volontiers[2].

[1] Vieux mot dérivé du verbe hanter, pris dans le sens de commerce familier.

[2] Il est étrange que le conseiller Boisot, qui avait dû rencontrer quelques mois auparavant Gaspard de Heu et quatre autres membres du con-

Hosted by Google

« Monseigneur, il me semble, si ne survient aultre chose, « que, aiant response sur ceste, je me pourray bien mettre « au retour puisque le principal est faict, et qui, j'espère « cependant, sachèvera moi là demourant. Je ne scay si sera « bien que Sad. Majesté escrive aussy deux mots touchant « lad. habitude que ceulx ci ont en France, aussy sur le « faict des vivres quilz ont administré et veulent encores « administrer au camp dud. roy de France selon que plus « amplement j'en fais mention en mon verbal, et, en tout « évènement, me semble quil ny aura point de mal, veu « mesmes en leur publicque audience je leur ai blasmé « comme il convient. »

Cette lettre nous a paru trop curieuse pour ne point être reproduite tout au long dans son texte original. Il est bon qu'on connaisse mieux les raisons qui ont facilité la conquête de Metz par la France. Celles-ci sont surtout religieuses [1].

Charles-Quint, dont le mérite à tous égards nous semble avoir été surfait, aima mieux manquer de parole aux protestants qu'à l'Église. On sait ce qu'il lui en coûta. Il perdit Metz pour commencer, ce boulevard indispensable à la sécurité du vieil Empire du côté de l'Occident; il s'aliéna les sympathies des Flamands et des Allemands, comme au

sistoire évangélique de Metz à la diète de Nuremberg, où ils avaient obtenu l'approbation de l'accord du 16 mars 1543, passe ce fait sous silence. Il a bien sa valeur cependant, puisque Calvin, dans une lettre du 23 juillet 1543, écrite de Strasbourg, le signale aux seigneurs de Genève. Voir J. Bonnet, *Lettres de Jean Calvin*, I, 86.

[1] Les Baudoche et les Gournay, qui ont clandestinement fourni des vivres au camp des Français, sont de bons catholiques. C'est un couvent de Metz qui, dès 1548, écrit à Henri II, roi de France, qu'il lui serait facile, s'il le voulait, de surprendre la ville. L'auteur de la lettre fut recherché, trouvé et, malgré sa tonsure, condamné à mort et pendu à Verdun. (Voir Bibl. de Metz. *Chronique anonyme*, Mss., n° 117, p. 91.) Ce sont aussi des moines — des cordeliers de l'étroite observance — qui, deux ans après la réunion de Metz à la France, en 1554, veulent redevenir Allemands. Ils conspirent, sont découverts et condamnés à l'exposition publique et au bannissement perpétuel. Carloix dit qu'ils furent tous pendus. Sortaient-ils du même couvent que les conspirateurs de 1548? C'est ce que nous n'avons pu savoir.

Hosted by Google

début de sa carrière, il avait vu, par sa faute, se tourner contre lui les Espagnols, et le jour vint où il dut fuir, comme un voleur, devant l'électeur Maurice de Saxe, son ancien favori. Quand, sur le tard, les remords lui vinrent, il n'était plus temps de rien réparer. C'est alors qu'il fit le partage de ses États et s'en alla piteusement s'ensevelir dans le monastère de Yuste. Tout compte fait, la honte d'avoir marié l'étendard fleurdelisé à celui du Grand Turc coûta moins cher que cela à François Ier. C'est qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais rien de plus fatal aux grands de ce monde que de se faire bénévolement les exécuteurs des hautes œuvres cléricales. Les Carlovingiens, les Bourbons, les Bonaparte et bien d'autres l'ont appris à leurs dépens.

Que voyons-nous à Metz en 1543?

Les catholiques tonsurés ou non, aristocrates ou manants, pencher en secret vers la France, qui est pour eux la fille aînée de l'Église, et les protestants vouloir rester bons et fidèles sujets de l'Empire, si l'on respecte les droits de leur conscience tels qu'ils ont été reconnus aux diètes d'Augsbourg de 1530, de Ratisbonne de 1541 et de Nuremberg de 1543.

Charles-Quint avait, nous semble-t-il, le devoir de châtier ou tout au moins de menacer les uns et d'encourager ou de récompenser les autres. Et que fait-il? Il se met avec ses ennemis contre ses partisans; il donne sans nécessité aucune au conseiller Boisot, allant à Metz, une commission plus rigoureuse que celle qu'il avait eue en se rendant à Liége, autre ville impériale où, à deux reprises, en 1521 et en 1541, on avait voulu se jeter dans les bras de la France. La conséquence de cette politique mauvaise est celle-ci : les catholiques messins savent à peine gré à l'Empereur de son zèle pour la religion, et les protestants, qu'il maltraite illégalement, se retournent contre lui. La seule chose à faire eût été d'arracher le gouvernement de la cité aux familles de haut parage pour le confier à la petite noblesse et à la bourgeoisie, sans tenir compte de la différence de religion. C'est ce que fit peu après Henri II, roi de France, pour assurer sa domina-

Hosted by Google

tion, et il s'en trouva bien. Le conseiller Boisot eût agi de même s'il en avait été le maître. Cela ressort pour nous à l'évidence de son rapport que nous allons maintenant suivre pas à pas. Il était donc arrivé à Metz dans la soirée de samedi 6 octobre 1543. On le mena avec ses gens à l'hôtellerie de la Porte-Rouge[1]. A peine y était-il installé, que MM. Michel de Gournay, de Talange et des Moulins vinrent le saluer au nom de la ville et lui demander à quelle heure, le lendemain, il lui convenait de les recevoir. « Messieurs, leur répondit-il, « vous avez envoyé vos députés vers l'Empereur, lorsque Sa « Majesté était à Bonn, avec lettres de créance et supplica- « tion, remontrant les partialités qui sont en cette cité par « suite de la dissipation de la religion et de la diversité des « prédicateurs. Vous avez prié Sa Majesté Impériale de « vouloir vous envoyer quelques bons personnages pour con- « naître ces fautes et savoir comment il convient de les cor- « riger, et l'Empereur vous a répondu qu'il enverrait quel- « qu'un. Or, l'Empereur m'a envoyé vers vous pour con- « naître et m'informer de ces faits, et je désire maintenant « vous opposer en votre maison échevinale mes lettres de « créance en présence de ceux de l'Église et d'aucuns des « principaux bourgeois de la cité, ce que je ne puis faire en « lieu privé ni pour quelques députés en particulier. »

Les trois seigneurs députés par le magistrat ne s'attendaient pas à cette déclaration; elle les gênait, à ce qu'il paraît, puisqu'ils observèrent que c'était contraire à la coutume de convoquer ainsi le clergé et les principaux bourgeois[2]. Le conseiller Boisot insista, et ils se retirèrent pour

[1] Cette auberge, située aux environs de la porte Serpenoise, paraît avoir été, à cette époque, la plus renommée qui fût à Metz. On lit, en effet, dans la Chronique rimée de Jean Beauchez (à l'an 1552) :

> Faisant le bon pellerin ce prince connestable
> S'en vint dedans Joy, ne faisant l'animal,
> Demandant aux seigneurs, tant que luy que sa trouppe,
> D'aller à la *Rouge Porte* faire y dresser sa souppe.

Voir *Journal de Jean Beauchez*, publié par MM. Abel et de Bouthillier, p. 4. Metz, 1868.

[2] Cette objection des trois patriciens messins est à la fois une preuve

Hosted by Google

aller conférer avec leurs collègues sur cet incident. Bientôt après, les deux secrétaires de la ville se présentèrent à l'hôtellerie de la Porte-Rouge pour déclarer à Boisot qu'on ferait selon son désir, et qu'on le priait seulement de fixer la séance au lendemain dans l'après-midi ou au surlendemain matin. Le conseiller préféra le surlendemain. C'était un lundi. Un peu avant neuf heures du matin, messire Michel de Gournay et François Baudoche, sire de Moulins, frappaient à sa porte. Il les accompagna à l'hôtel de ville où les échevins, jurés, conseillers et notables l'attendaient. Après la lecture faite de ses lettres de créance, il prit la parole et, dans un discours dont nous n'avons que le résumé, il dit à peu près ceci :

« Vous ne pouvez ignorer, Messieurs, que plusieurs pla-
« cards ont été publiés par tout l'Empire afin que les
« princes, états ou cités, qui en font partie, ne permettent
« point à leurs sujets, habitants ou bourgeois d'aller en
« guerre contre l'Empereur ou le Saint-Empire.

« Ces placards, édictant des peines sévères, ont été rafraî-
« chis et confirmés par le recès de la dernière diète de Ratis-
« bonne, et cependant Sa Majesté Impériale a été avertie que
« plusieurs de vos citoyens, bourgeois et manants, ont servi
« en France contre ses pays et s'y trouvent encore, sans que
« les gouvernants de votre cité aient fait une démonstration
« quelconque ou les en aient repris ou menacés. Sa Majesté
« Impériale en a été vivement offensée, et avec bonne raison.
« C'est de sa part, Messieurs, que je viens vous requérir bien
« sérieusement de mieux faire votre devoir à l'avenir et,
« pour ce qui regarde le passé, de châtier les coupables
« exemplairement, ainsi qu'il est ordonné par les placards.

que la majorité catholique du corps échevinal et des jurés redoutait la lumière, c'est-à-dire le jugement de la bourgeoisie et du peuple, et un argument puissant en faveur de l'opinion de M. Wauters qui, rendant compte du travail de M. Klipfel sur le régime municipal des cités impériales, a dit qu'à Metz comme à Venise, l'égoïsme des paraiges ou des grandes familles avait absorbé la vie politique et tué la liberté. Voir *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, vol. XXIII; et Alph. Wauters, *Les libertés communales*, 1er volume, p. 11 et 12. Bruxelles, 1878.

Hosted by Google

« Je dois ajouter encore à l'article de mes instructions, qui « parle de services rendus au roi de France, que tous ceux « qui seront coupables d'avoir livré à l'ennemi des vivres ou « autres munitions de guerre seront tenus pour adhérents « à la mauvaise volonté dudit roi de France et considérés « comme donnant consentement à la ruine de la chrétienté « et, par conséquent, du Saint-Empire dont ils sont membres « notables.

« Je fais cette déclaration pour répondre, ainsi que j'y « suis autorisé et tenu par mes lettres de créance, à la « requête présentée par vos députés à Mgr le gouverneur de « Luxembourg, à l'effet d'obtenir un sauf-conduit et sûr pas- « sage pour mener des vivres au camp des Français.

« La démarche de vos députés doit me surprendre, parce « qu'elle est de tout point contraire aux ordres de l'Empereur « que vous connaissiez, et que vous deviez bien savoir qu'il « ne pouvait être en la puissance d'aucun de ses officiers de « vous donner un sauf-conduit pour acheminer des vivres « vers l'ennemi.

« Enfin, messieurs, suivant que vous avez prié Sa Majesté « Impériale d'envoyer ici un personnage pour informer sur « les divisions et partialités qui sont en cette cité, et savoir « de qui elles proviennent, Sa Majesté Impériale m'a donné « charge d'y entendre et de m'y employer. Je viens en con- « séquence vous prier de m'aider de tout votre pouvoir à « remplir ma mission. »

On comprend que ce langage sévère, ressemblant assez à un acte d'accusation, fit une vive impression sur ceux auxquels il s'adressait. La séance publique fut levée, et les échevins prièrent le conseiller Boisot de vouloir bien se retirer en une salle voisine, afin de leur permettre de s'entendre sur la réponse qu'il convenait de lui faire. Notre conseiller y consentit sans peine. Tout ne marchait-il point au gré de ses désirs? Il avait intimidé les patriciens qui étaient à la tête des affaires et compromis leur prestige aux yeux du clergé et de la bourgeoisie. Le reste, pensait-il, n'était qu'un jeu. Il se servirait des magistrats catholiques contre les magistrats protestants, et

Hosted by Google

si, par impossible, ils devaient tomber d'accord, du clergé et de la bourgeoisie fidèle à l'Empire, pour les faire taire et les accabler. Comme il s'y attendait, on s'excusa, vu l'importance de la matière, de ne pouvoir lui répondre immédiatement, et il s'en retourna à son logis, accompagné de Michel de Gournay, du sire de Moulins et de quelques autres gentilshommes. Le même jour, dans la soirée, deux échevins accompagnés des deux secrétaires de la ville vinrent le trouver pour lui dire qu'ils étaient fort embarrassés parce que le roi de France leur avait fait de grandes menaces et qu'après son départ de Luxembourg, le duc d'Orléans les ayant répétées, ils avaient promis à ce prince de lui envoyer mille quartes de froment sur les neuf mille qu'on leur avait demandées d'abord. Devaient-ils maintenant manquer à leur parole ? Ils ne le croyaient pas, parce que leur promesse était antérieure aux défenses de l'Empereur, et que les Français, qui étaient en état de leur nuire grandement, leur rappelaient à tout moment l'engagement d'honneur pris vis-à-vis d'eux. Si l'on ne voulait pas avoir égard à leur parole engagée et à leur impuissance à défendre un pays ouvert à l'ennemi, ils priaient qu'on voulût bien au moins considérer les devoirs de leur neutralité, laquelle ne pouvait consister à donner des vivres à Thionville[1] et à en refuser à Luxembourg parce que les Français s'y trouvaient.

Le conseiller Boisot ne se laissa pas toucher.

[1] Ici se place une anecdote qui a sa valeur comme trait de mœurs et que nous ne croyons pas, pour ce motif, pouvoir passer sous silence. François Ier s'étant rendu maître de Luxembourg, d'Yvoix et de quelques autres villes ardennaises, les communications entre Thionville et les Pays-Bas étaient interrompues. La reine Marie de Hongrie ordonna, pour ce motif, aux magistrats de Metz de fournir à la garnison de Thionville 700 quartes de froment qu'elle aurait soin de leur rembourser ; mais, au lieu de recevoir son argent, la ville de Metz n'eut de la reine qu'une lettre de remercîment. Un membre de l'Église de Metz s'était permis de dire, étant à la cour de Bruxelles, de sa propre autorité, que la ville faisait cadeau à la reine des vivres fournis à la garnison de Thionville. Il arriva encore, en 1574, une aventure identique à la ville de Metz, le roi Henri III ayant refusé de lui rendre l'argent qu'elle avait avancé à son frère Charles IX pour le payement de la garnison française.

Hosted by Google

« Vous avez entendu, leur dit-il, ce que ma charge m'a « obligé de vous dire touchant cette question des vivres. Je « n'ai autorité ni puissance d'y rien changer, et ne puis vous « autoriser à faire ce que vous me demandez.

« Vous devez subir la contrainte que la volonté de l'Em- « pereur vous impose et considérer que fournir des vivres « à ses ennemis, c'est les fortifier, et cela au moment où « ceux qui sont dans Luxembourg manquent de tout. Et « puisque vous invoquez à ce propos votre neutralité, je dois « vous dire que plusieurs des vôtres ont servi le roi de « France devant Yvoix et à la première comme à la dernière « prise de Luxembourg sans tenir compte aucun des défenses « de l'Empereur et des États de l'Empire. Il n'y a, sachez-le, « ville impériale où le service de France soit si librement « permis qu'en cette cité de Metz, et que, de tous les Alle- « mands qui aujourd'hui servent en France, il n'y en a pas « un seul qui oserait rentrer en sa maison, de peur d'être « châtié selon la rigueur des placards. »

L'un des secrétaires de la ville objecta qu'ils avaient fait, conformément aux placards impériaux, une ordonnance refusant à tous ceux qui voudraient servir le roi de France le droit de tenir domicile en leur cité et leur défendant, s'ils y revenaient, de loger en leurs maisons. Cette ordonnance n'était pas autrement rigoureuse, parce qu'on avait cru devoir tenir compte de ce que la présente guerre ne concernait pas l'empire d'Allemagne, mais seulement les terres patrimoniales de Sa Majesté Impériale.

On le voit, dans la question du service militaire comme dans celle des vivres considérés comme munitions de guerre, la ville de Metz, qui se sent entre le marteau de France et l'enclume d'Espagne, a recours à des subtilités et à des subterfuges pour se tirer d'affaire. Cela ne la conduit pas loin, puisqu'il est évident que sa neutralité politique ne la soustrait en aucune façon aux devoirs qui lui incombent comme cité impériale et comme membre du cercle du Rhin. Aussi le conseiller Boisot ne fut-il pas en peine de rétorquer leur argumentation. Il le fit en ces termes :

Hosted by Google

« Et votre serment de fidélité à l'Empereur, qu'en faites-
« vous? Croyez-vous par hasard qu'il vous soit permis de
« tout entendre autrement que les autres parties de l'Empire
« et cités impériales qui ne permettent à leurs sujets d'aller
« au service de France, et les punissent comme il convient
« en cas de désobéissance? S'il vous plaît cependant d'être
« à ce point singuliers en vos opinions, vous verrez com-
« ment l'Empereur et ceux de l'Empire prendront la
« chose. »

Les deux échevins et les deux secrétaires ne répondirent rien. Ils prirent congé de notre conseiller, après avoir fixé une nouvelle entrevue au surlendemain, à trois heures. Ils étaient partis quatre, ils revinrent cinq : messire Nicolas Roucel[1] les accompagnait cette fois. En sa qualité de bon impérialiste, il convenait mieux qu'aucun autre pour défendre ses collègues de la régence contre tout soupçon de trahison ou de félonie. La tâche était difficile, car, comme nous le savons déjà par la lettre du conseiller Boisot au ministre Granvelle, les uns étaient accusés d'aimer la France et d'y faire élever leurs enfants, les autres d'y avoir des alliances et des correspondances ayant un caractère politique. Nicolas Roucel s'en tira adroitement. Il se posa en été offensé. « Monsieur le conseiller, dit-il, ceux qui ont
« présents à votre dernière proposition se sont scandalisés
« de vous entendre dire que le roi de France avait déjà fait
« des démarches pour mettre cette cité en sédition et la dis-
« traire du Saint-Empire, et qu'à cette fin il tenait de ses
« serviteurs en cette ville et en faisait venir journellement
« pour solliciter les citoyens à manquer à tous devoirs et
« obligations. Nous ne savons à qui ces mots-là s'adressent;
« et, s'il est vrai que Sa Majesté Impériale a quelque soupçon
« contre quelqu'un particulièrement, qui aurait travaillé à
« distraire cette cité du Saint-Empire, nous venons vous

[1] Nicolas Roucel était seigneur de Mercy, qui s'écrivait alors Marcey, comme on le voit dans les *Chroniques messines* de Huguenin, p. 853. M. Abel suppose que les Roucelz ou Roucel appartenaient à l'ancienne famille messine des Champel.

Hosted by Google

« prier de vouloir bien nous donner plus d'éclaircissement,
« afin que ce personnage, s'il est justement noté, soit châtié
« selon la grandeur du cas.

« — Je n'ai reçu charge de noter personne en particulier,
« répondit Boisot, et ne sais si l'Empereur a reçu quelque
« avertissement particulier, mais Sa Majesté m'a ordonné de
« parler, ainsi que je l'ai fait, en termes généraux. Cependant
« je dois dire que pour moi la réalité du fait ressort de ce
« qui a été pratiqué par ledit roi de France en la cité de
« Liége, ainsi que de la volonté dudit roi de s'emparer de la
« cité de Trèves. D'ailleurs, les Français qui sont en cette
« ville, qu'on y voit aller et venir journellement, sont encore
« en son service et portent les armes pour lui contre l'Em-
« pereur; ils l'ont accompagné au siége d'Yvoix et à celui
« de Luxembourg, et de quelques autres places. Toutes ces
« choses peuvent bien donner conjecture à Sa Majesté Impé-
« riale que ledit roi tente à faire usage de cette cité, et
« que, pour y arriver, il se sert de ceux de vos bourgeois qui
« sont à son service. Je suis de plus averti qu'aujourd'hui
« même est arrivé en cette ville un gentilhomme nommé
« Pierre Deca, votre concitoyen, qui vient de France où il
« se trouve aux gages du roi[1].

« — Les apparences sont souvent trompeuses, s'écria
« ici le sire de Barisey, j'ai moi-même en France deux de
« mes fils qui y sont allés avant la guerre; je crois même
« que l'un d'eux est déjà hors de page. J'ai agi ainsi pour
« leur faire voir du pays et leur faire apprendre quelque
« chose, et afin qu'ils ne s'abâtardissent à vivre en gentils-
« hommes demeurant à l'hôtel. J'aurais bien voulu les
« mettre à la maison de Bourgogne, mais je n'en ai pas
« trouvé les moyens. Quant à Jacques Deca, il a eu des

[1] Il doit s'agir ici d'un membre de la famille patricienne des Dex. Ces gens-là aimaient, paraît-il, les querelles et les procès. Un Nicolas Dex, chevalier, quitta Metz en 1522, parce qu'on ne voulait pas lui donner raison dans un procès qu'il avait avec François de Gournay. (Huguenin, *Chroniques*, p. 784.) Philippe et Renaud Dex avaient été plusieurs fois maîtres-échevins de Metz, dans la première moitié du XVIe siècle.

Hosted by Google

« contestations particulières avec les frères de Heu, et comme « ceux-ci l'avaient menacé des amis qu'ils avaient en la cour « de l'Empereur, Jacques Deca jugea à propos d'aller en « Piémont au service de France, pour être là d'autant plus « éloigné desdits de Heu. Maintenant on s'occupe de les « réconcilier, et Jacques Deca est tout disposé à quitter le « service du roi de France. »

On se sépara là-dessus, et le conseiller Boisot put se dire que, dans la magistrature échevinale de Metz, catholiques et protestants étaient d'accord pour condamner toute idée comme toute tentative d'un changement de régime. C'était quelque chose, mais ce n'était pas tout. Restait à vider la grosse question religieuse. Le clergé avait préparé un mémoire là-dessus que le R. P. Meurisse a très-certainement eu sous les yeux lorsqu'il écrivit son *Histoire de la naissance, des progrès et de la décadence de l'hérésie dans la ville de Metz et dans le pays messin*[1]. Quant à nous, nous l'avons recherché en vain. Nous savons seulement que le conseiller Boisot en reçut une copie qu'il emporta à Bruxelles. Il nous dit, à ce propos, que l'abbé de Saint-Vincent et le suffragant de l'évêque de Metz étaient à la tête de la députation du clergé qui vint, le 10 octobre au matin, lui en donner lecture. A peine avait-il échappé à cette corvée, qu'une vingtaine de bons bourgeois demandèrent à le voir. Ils ne firent heureusement que résumer, en quelques phrases bien senties, le long discours de messieurs du clergé. Boisot les remercia également. Il leur dit qu'avant de quitter leur ville il espérait bien leur donner pleine et entière satisfaction. Dans l'après-midi du même jour, il se rendit, sur l'invitation du maître échevin, à l'hôtel de ville où les seigneurs de Barizey, de Roucel et de Moulins vinrent au-devant de lui pour dire qu'on était tombé d'accord de lui donner toute satisfaction touchant les rapports avec le roi de France et les pratiques de ses agents, et

[1] Ce livre, écrit avec plus de partialité que d'érudition, est assez rare, quoiqu'il ait eu deux éditions. La première porte la date de 1642, la seconde celle de 1670.

Hosted by Google

qu'on le priait, pour plus d'apaisement, d'en dire deux mots publiquement. Notre conseiller y consentit. Il eut soin, dans son discours, de faire ressortir l'inconséquence qu'il y avait de porter les armes contre l'Empereur et de le tenir en même temps pour prince et souverain. Il témoigna aussi tout son regret de ce que, pour pallier la faute commise par des bourgeois de Metz, on avait déclaré ne vouloir reconnaître l'Empereur que comme chef de l'Empire, de sorte qu'on s'était dit qu'il n'était interdit de se mettre du côté du roi de France que dans le cas où ce prince déclarerait la guerre à l'Empire, et qu'ici ce n'était pas le cas. « Si vous voulez ouvrir les « yeux, s'écria-t-il, vous connaîtrez facilement que la présente « guerre ne concerne l'Empereur comme roi des Espagnes ou « seigneur des Pays-Bas, mais comme protecteur et défen- « seur de la république chrétienne tout entière, laquelle a à « souffrir et se perd par cette guerre au regret de Sa Majesté « Impériale, qui voudrait bien s'employer au reboutement « des principaux ennemis d'icelle, n'était le présent empê- « chement. »

Le conseiller Boisot n'a ici qu'un seul tort, c'est de ne point nommer « ces principaux ennemis de la république chrétienne ». Il sous-entendait évidemment les Turcs et les protestants, mais il se gardait bien pour le moment de dire que ces derniers étaient les seuls qu'il eût charge de combattre et d'écraser. Il lui suffisait de chercher à démonétiser François Ier comme allié du sultan Soliman et du pirate Barberousse.

On aurait pu cependant réfuter en un point sa thèse, car les mœurs de l'époque étaient d'une tolérance excessive, toute féodale encore, en ce qui concernait le service militaire, le recrutement et la discipline des armées. Il suffit, pour s'en assurer, de comparer entre elles les ordonnances sur la matière des empereurs Maximilien Ier, Charles-Quint et Maximilien II, et de se rappeler les guerres des Pays-Bas et d'Allemagne pour savoir qu'à cette époque les idées de caste et de religion, l'amour des aventures et de l'argent jouaient un rôle beaucoup plus grand que l'attachement au sol natal qui nous semble aujourd'hui si naturel.

Hosted by Google

Les magistrats de la cité de Metz étaient trop heureux d'avoir écarté l'accusation de félonie prête à les frapper, pour ne pas se montrer accommodants sur tout le reste. Ils déclarèrent, en conséquence, à Boisot vouloir, ainsi que la plupart des bons bourgeois de leur ville, remettre l'ancienne religion en honneur selon la volonté expresse de Sa Majesté Impériale. Cette décision, toutefois, n'avait pas été prise à l'unanimité, les membres de la justice et du conseil qui suivaient Luther ou Calvin ayant déclaré s'abstenir. Cela ne faisait pas le compte de notre conseiller. Il fut décidé, à sa demande, qu'on rédigerait une formule d'adhésion à la résolution du conseil de la ville au sujet de la religion et qu'on viendrait individuellement la signer à l'hôtellerie de la Porte-Rouge.

Le même jour, douze conseillers s'empressèrent de remplir cette formalité.

Comme la formule d'adhésion disait que le prêcheur jacobin serait chassé de la ville avec tous ses adhérents, Robert et Martin de Heu, le sire de Barisey, Didier de Ladonvilliers et Mathieu de Mondelange vinrent trouver Boisot pour le prier de les dispenser d'une formalité qui serait un désavœu de leurs actes passés et des engagements qu'ils avaient pris. « Regardez devant vous, Messires, leur dit le conseiller, « si vous ne signez comme les autres, je ne pourrais vous « tenir pour affectionnés au service de l'Empereur, ainsi « que vous me l'affirmez, car vous prouveriez par là que « vous désapprouvez ses ordonnances, touchant la secte « luthérienne, qui ont été reçues et publiées par tous les « États de l'Empire [1]. Je ne comprends pas d'ailleurs que

[1] Nous croyons que le conseiller Boisot se permet ici une contre-vérité pour avoir plus facilement raison de la résistance qu'on lui oppose. Les États de l'Empire n'avaient pas pris l'engagement de rétablir partout l'ancienne religion, mais il est vrai que Charles-Quint avait, dès 1531, imposé cette condition aux autorités de son duché de Luxembourg et de son comté de Chiny. C'est sans doute à quoi Boisot fait allusion, dans l'espoir qu'on ne lui opposera point que, si le Luxembourg est à la fois terre d'Empire et fief héréditaire de la maison de Bourgogne, le pays messin n'est pas dans le même cas.

Hosted by Google

« votre folle croyance puisse aller si loin que d'ajouter plus « de foi à un moine apostat mal vivant qu'à toute l'univer- « salité de l'Église. »

Les cinq seigneurs opposants demandèrent alors que Boisot voulût bien leur laisser le temps de peser plus mûrement la chose, ce à quoi il consentit. Mais il y en avait d'autres, qui n'avaient pas signé non plus et ne donnaient point signe de vie.

Il alla à leur recherche. Tous comparurent devant lui à l'hôtel de ville. Quelques-uns signèrent sans rien dire; quelques autres firent des façons[1]. Maître Hugue, pensionnaire ou docteur avocat de la ville, déclara qu'il croyait ne devoir pas signer parce que, quand il avait été reçu en son office, on lui avait fait faire le serment de ne se mêler de donner son avis au conseil plus pour une religion que pour l'autre.

« Mais ce serment est mauvais; il est sans valeur, « s'écria le conseiller Boisot.

« — Mauvais ou non, répondit l'avocat, je ne veux pas « que ceux qui tiennent la faction qu'on condamne puissent « avoir occasion de me traiter de parjure. »

Boisot, pour en finir, dut avoir recours à une nouvelle formule ainsi conçue : « Je déclare vouloir vivre et mourir « bon chrétien, selon l'ancienne religion, et je promets « volontiers d'obéir à tout ce que Sa Majesté Impériale « voudra et mandera touchant icelle religion. »

Cette concession devait en amener d'autres.

Les deux frères Robert et Martin de Heu revinrent trouver Boisot le 3 octobre au matin. Ils savaient naturellement ce qui s'était passé entre lui et le pensionnaire de la ville, et ils en firent leur profit.

[1] Nous notons parmi les premiers Martin et François Enguenheym, et parmi les seconds François Kairchien et Didier de Ladonvilliers. Ces mêmes noms, qui reviennent à diverses reprises dans les chroniques manuscrites et imprimées de Metz et dans les registres de l'Église réformée de la même ville, ont été orthographiés de différentes manières. Nous suivons ici Me Charles Boisot.

Hosted by Google

« Nous nous tenons, dirent-ils, pour fort bons chrétiens; « nous croyons au symbole des apôtres et à la vérité des « Évangiles, et notre foi comme notre honneur nous défen- « dent de rompre notre première signature donnée à frère « Waltrin, de pouvoir librement prêcher selon l'Évangile. »

Toutes les remontrances du conseiller Boisot échouèrent devant leur obstination. Il se fâcha alors : « Signez comme « les autres, leur dit-il, ou craignez la colère de Sa « Majesté Impériale. Vous avez des biens au pays de Luxem- « bourg, sur lesquels, au défaut de vos personnes, on pour- « rait mettre la main. »

Cette menace restant aussi sans effet, le pauvre conseiller, qui n'en pouvait dire davantage, se contenta, faute de mieux, d'une déclaration écrite portant que les frères de Heu « voulaient vivre et mourir en la dévotion de l'Empereur et satisfaire de tout leur pouvoir à ce que Sa Majesté Impériale jugerait à propos de commander et d'ordonner ».

Il ne restait plus, après cela, que trois récalcitrants, à savoir : Michel de Barisey, Gaspard de Heu et le docteur Bruno [1]. Pour chacun d'eux, la même scène se répéta. La déclaration de Barisey, qu'il avait rédigée et signée à l'avance, se terminait par ces mots : « Mais, si S. M. l'Empereur ou « ses entremis ou les supérieurs veulent changer ou ôter les « prédications, je m'en rapporte à eux et n'y veux contredire « de façon quelconque, remettant le tout à Dieu. »

Elle fut acceptée sans difficulté. Mais Gaspard de Heu [2] et

[1] Me Jean Niedprucker, dit Bruno, était l'un des médecins stipendiés de la ville de Metz « Quoique né sur les rives de la Nied, dit M. Charles Abel, il passait aussi pour vendu à la France et à l'Angleterre. » (Voir *Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz*, par Ch. Abel, p. 48-50. Metz, 1870.) Bucer, le ministre de Strasbourg, parle plus favorablement de lui, dans une lettre à Calvin du 6 octobre 1541. (Voir *Joan. Calvini Opera quæ supersunt omnia*, XI, 451.)

[2] Ce Gaspard était le frère puîné de Robert de Heu. Il était seigneur de Buy et d'Ennery et fut deux fois maître-échevin de Metz, en 1542 et 1548. Sa lamentable histoire est un grand argument en faveur de la thèse que nous soutenons ici. Il fut pendu haut et court, comme un vilain, au château de Vincennes, le 4 septembre 1558, parce que le roi de France l'accusait d'avoir, par zèle de sectaire, servi d'intermédiaire entre le roi de

Hosted by Google

le docteur Bruno étaient les véritables chefs des réformés, et ils n'entendaient se rendre qu'après avoir vaillamment combattu. Ils firent au conseiller Boisot un long discours et lui remirent une remontrance écrite, ainsi que les requêtes des protestants aux maître-échevin et treize jurés de la ville de Metz, qui avaient été imprimées dans l'intérêt de leur cause. Il demandait seulement qu'on leur laissât la prédication de l'Évangile jusqu'à l'arrivée de l'Empereur à Spire « *parce que c'était à la diète de prendre légalement une décision touchant le différend religieux.* » Quoiqu'ils eussent cent fois raison, le conseiller Boisot prétendit que leur demande n'était pas raisonnable. Elle n'avait, à vrai dire, qu'un seul défaut, c'était de contrarier les instructions qu'il avait reçues, et auxquelles il devait se conformer. Il leur annonça qu'un édit, supprimant l'exercice de la nouvelle religion, allait être publié, et que le plus sage pour eux, qui avaient beaucoup de choses à se reprocher, était de s'y conformer fidèlement. Gaspard de Heu protesta contre les accusations injustes de la faction contraire. « On en veut à moi et à mes frères, « dit-il. On jette la faute sur moi pour se décharger et se « laver, car ceux-là qui demandent maintenant l'éloigne- « ment du frère Waltrin ont consenti, à mon insu, par leurs « signatures, à sa prédication. Si la volonté de l'Empereur « est que Waltrin soit chassé et la vieille religion remise en « honneur, je n'y veux contredire, et, comme bon sujet de « l'Empire, j'obéirai aux mandements qui se feront de la « part de Sadite Majesté et de la justice. »

On ne saurait en disconvenir, la résistance légale des magistrats protestants de Metz aux ordres de l'Empereur fut aussi longue, aussi acharnée que possible. Ils donnaient bien encore, tout en cédant à la force, des gages de respect

Navarre et les princes luthériens d'Allemagne. Voir le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, livraison du 15 avril 1876, p. 164-69. Peut-être la cour de France savait-elle aussi que Gaspard de Heu, retenu prisonnier à Vilvorde en 1553, était parvenu à se disculper de l'accusation d'être un partisan de Henri II. (*Arch. gén. de Belgique.* Papiers d'État et de l'Audience, liasse n° 67.)

Hosted by Google

et d'obéissance; mais leur amour pour la personne de leur souverain légitime s'était éteint et leur fidélité n'était plus que chancelante. Leurs collègues catholiques, le maître-échevin Richard de Ragecourt en tête, qui avaient été en députation à Bonn auprès de Charles-Quint pour réclamer de lui cette enquête inquisitoriale, étaient-ils plus fermes en leur dévouement à l'Empire? Tout nous prouve le contraire. Leur fanatisme seul les guidait; ils obéissaient aux ordres de l'intrigant cardinal de Lorraine, entièrement dévoué à la maison de France; ils poussaient l'impudence jusqu'à faire plus de caresses aux Français qu'aux Bourguignons, et, ce qui est le comble, ils avaient donné l'ordre de ne plus laisser entrer ou sortir de la ville un Bourguignon après l'heure de la fermeture des portes[1]. Si pareille défense avait concerné les Français, il est plus que probable qu'ils ne se fussent pas rendus maîtres, en 1552, sans coup férir, de la ville.

Mais il nous reste quelques faits encore à rapporter. Le 13 octobre, à trois heures du soir, les échevins de Gournay, Roucel et de Moulins vinrent dire à Boisot, de la part de leurs collègues, que tout n'était pas de bannir de la ville le prêcheur hérétique, qu'il fallait encore le décider à partir. Le conseiller fit appeler Waltrin sur l'heure. Il vint, accompagné de son père, de plusieurs proches parents et dut subir un long discours du conseiller, suivi d'un interrogatoire. Dans le discours, nous ne relevons que cette phrase digne de passer à la postérité : « Le mandement de ce jour vous retire « la permission de prêcher que messieurs de la justice de « cette ville vous avaient donnée, et elle vous a été retirée « parce qu'elle était *forcée et illicite*, *contraire* à la volonté « de Sa Majesté Impériale et *aux édits et recès des diètes « impériales*, et qu'elle ne vous avait été donnée qu'*à la « condition expresse de prêcher purement et sincèrement « l'Évangile, ce que vous n'avez fait.* »

L'honnête homme, car nous tenons le Dr Boisot pour tel, dut souffrir de devoir, comme fonctionnaire, et conformé-

[1] Ce renseignement, comme tous ceux qui précèdent ou qui suivent, est tiré du Rapport du conseiller Boisot.

Hosted by Google

ment à ses instructions, proclamer une absurdité aussi évidente.

On lui avait remis une lettre de Waltrin adressée à un docteur en théologie de Metz appelé Caroli, laquelle était pleine d'hérésies.

« Reconnaissez-vous l'avoir écrite? demanda-t-il en la « déployant.

« — Oui, je le reconnais, répondit Waltrin.

« — Et les articles repoussés par Notre Sainte-Mère « l'Église, reconnaissez-vous les avoir prêchés? demanda « encore Boisot.

« — Donnez-moi un double de votre liste et un délai de « trois semaines pour répondre, point par point, en présence « des protestants qui m'ont ici commis pour prêcher, sinon « je ne veux vous faire réponse.

« — Je ne vous demande pas, répliqua Boisot, de justifier « aucun de ces articles, mais seulement si vous les avez « prêchés ou non. »

Waltrin ne répondant pas, Boisot lui annonça que, d'après les ordres de Sa Majesté Impériale, il avait jusqu'au lundi suivant pour sortir de Metz, sa banlieue, son territoire et sa juridiction, et qu'il lui était défendu d'y revenir à peine de la vie. Les trois conseillers de la ville, qui avaient assisté à toute cette scène, demandèrent à Boisot de prolonger le délai de deux jours. Il y consentit à la condition qu'il n'y aurait pas de prêche jusque-là.

Dès que Waltrin se fut éloigné, le conseiller Boisot fit mander le P. Caroli, le seul d'entre les prédicateurs catholiques de Metz qui n'eût pas renoncé à la lutte, et le pria de s'abstenir de prêcher pendant une quinzaine de jours, parce que les protestants étaient fort animés contre lui et ne lui pardonnaient pas d'avoir abandonné leur secte[1]. Cependant,

[1] Ce Pierre Caroli, docteur en Sorbonne et ancien curé d'Alençon, était un personnage assez peu recommandable. Il avait été rejoindre Calvin et Farel à Genève, en 1535, après avoir été ajourné comme hérétique par le Parlement de Paris; mais, en changeant de religion, il avait négligé de dépouiller le vieil homme, de réformer ses mœurs. Censuré d'abord et

Hosted by Google

si considérable encore était le nombre des partisans des idées nouvelles que, la nuit portant conseil, notre conseiller fit également comparaître devant lui les gardiens de tous les monastères de la ville ; il leur enjoignit d'éviter dans leurs sermons toute polémique, toute allusion au mandement qui venait d'être publié, et surtout au prochain départ du dogmatiseur Waltrin Dubois, qui devait en être la première conséquence.

L'émigration des réformés de Metz eût ressemblé à un sauf-qui-peut général, si la résolution des grandes familles de leur secte, de tenir tête à l'orage, n'avait pas donné aux plus courageux l'espoir de voir revenir des temps meilleurs. Les de Heu tout particulièrement ne désespéraient pas. Ils surveillaient de près leurs antagonistes, tout en se gardant de rien faire qui pût les compromettre davantage.

Les persécutions religieuses, quelque excuse qu'on fasse valoir en leur faveur, sont toujours absurdes, et souvent aussi fatales à ceux qui les commandent qu'à ceux qui les subissent.

C'est ce que nous avons à constater ici.

Le même Richard de Ragecourt, qui avait été maître échevin en 1543, et à qui Charles-Quint écrivit d'Avesnes une belle lettre pour le remercier de son zèle à aider le conseiller Boisot à remplir sa mission, occupe encore une fois ces fonctions quand, en 1546, l'Empereur reparaît une troisième fois à Metz. Il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour tenir tête à la fois aux Français, aux protestants de l'Empire et aux Turcs ; mais la ville est ruinée, dépeuplée par la famine, et c'est Ragecourt, le complice de ce triste état de choses, qui doit supplier l'Empereur de faire remise à la cité de toutes taxes et contributions ordinaires et extra-

ensuite répudié par le synode de Lausanne en 1537, il se refit catholique et vint s'offrir au magistrat de Metz pour abîmer l'œuvre de Farel. Sans l'aide du conseiller Boisot, il n'aurait rien abîmé du tout. Il alla ensuite à Rome mendier un bénéfice qu'il n'obtint pas et mourut dans la misère. Voir Bonnet. *Lettres de Jean Calvin*, I, 83. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, VIII, 62 ; X, 34-38 ; XI, 253.

Hosted by Google

ordinaires. Qu'on s'étonne encore, après cela, que les protestants, auxquels on a enlevé leur culte public, qui sont tous sous le coup d'un banissement, agrémenté, au besoin de la confiscation des biens, redeviennent populaires, et que Martin et Gaspard de Heu soient successivement nommés maîtres-échevins ! Pour se soutenir, ils demandent à entrer dans la ligue de Smalkalde [1], qui s'allie au roi de France Henri II par haine de Charles-Quint, dont le caractère, plus espagnol qu'allemand, a fini par soulever l'indignation publique. Sont-ils bien, pour ce motif, des traîtres au même titre que les Ragecourt et les Gournay qui, obéissant à l'impulsion du cardinal de Lorraine, se jettent dans les bras de la France ? Nous le nions. Et cela par la bonne raison que pour eux, comme pour les princes de la ligue allemande, le roi de France n'est pas un maître qu'ils se donnent, mais tout simplement un allié, un bailleur de fonds. Leur protestantisme, d'ailleurs, témoigne de leur bonne foi, et s'ils sont indignement joués par Henri II, c'est qu'ils ont eu le tort irréparable de prêter au fils de François Ier quelques-unes des qualités qui distinguaient à un si haut degré son père.

Le conseiller Charles Boisot n'assista point à ces événements qui marquent la fin d'une ville libre et la fin d'une magistrature aristocratique ; il succomba à Ratisbonne, en 1546, pendant la tenue d'une diète impériale. Son frère Pierre, receveur général des finances aux Pays-Bas, seigneur de Buyseghem et autres lieux, servit Philippe II avec autant de zèle qu'il servit Charles-Quint, ce qui n'est pas peu dire, vu le changement de régime. La brillante fortune de

[1] L. Ranke. *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, vol. IV, p. 326-27. Cet auteur a retrouvé dans les archives de Weimar la lettre par laquelle Jean Niedprucker et François Kairchien ou Karquiem demandent à l'électeur de Saxe, au nom du maître-échevin de Metz, de plusieurs du conseil de la ville et de nombre de bons bourgeois, d'être reçus dans la ligue chrétienne. Ce chef d'accusation contre le parti réformé, qui est antérieur à 1543, a échappé au conseiller Boisot. Il est vrai de dire que Metz ne fut pas admise à faire partie de la ligue de Smalkalde, quoique le landgraf Philippe de Hesse eût déclaré n'y pas voir d'objection ; mais la ligue prit cette ville impériale sous sa protection.

Hosted by Google

Boisot s'écroula le jour où ils cessèrent d'être de trop fidèles sujets pour se souvenir qu'ils étaient aussi des citoyens d'un pays jaloux de ses antiques franchises et libertés. Les deux fils du receveur général Pierre Boisot, Charles et Louis, signèrent le compromis des nobles et donnèrent leur vie pour la cause nationale. C'est bien là l'une des supériorités du XVI^e^ siècle sur le nôtre, que la générosité de caractère y est si grande, si générale que, presque toujours, les enfants s'efforcent de racheter les fautes ou les erreurs de leurs pères.

CHARLES RAHLENBECK.

Hosted by Google

DESDICHADA[1].

XVII

Ainsi que l'avaient fait pressentir les brèves explications de M. Borremans, l'isolement de Bertha dans la société s'était bien accentué depuis quelques années. La jalousie, l'intérêt personnel, le besoin de dénigrer le prochain s'étaient acharnés après elle et avaient éloigné successivement tout le monde.

D'autre part, l'élan de sensibilité arraché à M. Van Baren par le spectacle de sa maladie, n'avait pas duré; M. Van Baren était trop froid et trop personnel pour qu'une émotion du sentiment fût chez lui autre que passagère. Il avait, il est vrai, cessé de lui témoigner brutalement son dédain, mais le langage affectueux qui ranimait Bertha et colorait son existence d'un charme jusque-là inconnu ayant de nouveau fait place à l'indifférence, la vie d'autrefois avait repris son cours tiède et uniforme. De ses amitiés d'enfance il ne lui restait que Ferdinand qui, en dépit des raisonnements de sa tante, lui était demeuré fidèle. Jugeant avec la générosité de la jeunesse le refroidissement manifesté par M^me^ Borremans à l'endroit des Van Baren, les calculs de prudence mondaine qui l'avaient provoqué lui inspiraient un véritable mépris tant pour la judiciaire que pour la sensibilité de sa tante; et, soutenu en secret par Élisa, qui aimait sincèrement son amie, il n'avait jamais cessé de témoigner à celle-ci la plus vive

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 avril et 15 mai 1879.

Hosted by Google

sympathie. Lorsqu'il s'était vu obligé de quitter Gand pour occuper à Bruxelles des fonctions administratives, une correspondance suivie s'établit entre eux et, bien que la chose fût assez insolite au point de vue des convenances, Mme Van Baren la toléra ; ayant conscience de l'isolement de Bertha, elle ne voulut point lui enlever la douceur de relations, à ses yeux d'ailleurs, sans aucune conséquence.

Seconde grosse faute commise par la bonne dame ! Car Bertha, dont le jugement et la sensibilité se développaient chaque jour davantage, se rendait parfaitement compte de l'ostracisme dont la frappait la société et elle était disposée à exalter dans son cœur, à *idoliser* (qu'on me passe l'expression) ceux qui pour elle bravaient les impitoyables objurgations de l'opinion du monde.

Quoi d'étonnant après cela qu'elle chérît Ferdinand de toutes les forces de son âme ?

« Lui, au moins, ne me méprise pas », se disait-elle, et son cœur s'élançait avec effusion vers l'ami de son enfance.

XVIII

On s'attache, sans savoir pourquoi, à certains visages. Pendant le long séjour que le capitaine avait fait à l'étranger, lorsqu'il se reportait par la pensée dans sa ville natale et qu'il passait en revue ses connaissances du pays, la physionomie douce et pensive de Bertha s'était présentée maintes fois à son souvenir. Il songeait alors aux mauvaises chances qu'offrait l'avenir de l'enfant, à l'inflexibilité de M. Van Baren et se disait :

« Qu'auront-ils donc fait de la petite créature ? Dès que je serai de retour à Gand, j'irai savoir ce qu'elle est devenue. »

L'aspect actuel de Bertha ne répondit guère au souvenir qu'il en avait conservé. Elle était devenue grande, élégante, et ses yeux bleus, doux et expressifs, rappelaient seuls sa physionomie d'autrefois. Elle paraissait plongée dans la plus profonde affliction ; cependant à la vue du capitaine elle eut un éclair de joie ; il lui rendait l'impression des plus heureux

Hosted by Google

moments de sa vie, alors qu'elle vivait paisible et aimée aux côtés de sa chère bienfaitrice.

Hélas ! qu'elle était seule à présent !

Lorsque le service fut terminé, M. Van Baren invita le capitaine à prendre place à sa table. On sait qu'il est d'usage dans la Flandre de faire suivre toute cérémonie funèbre d'un repas auquel sont conviés les amis et les parents les plus proches. Ajoutons en passant que ces dîners, commencés sous l'empire d'une contrainte solennelle, se terminent souvent par une gaîté complète.

Il n'en fut pourtant pas ainsi chez M. Van Baren. Le maître de la maison, lors même que son humeur n'eût pas été naturellement terne et silencieuse, n'aurait pas perdu volontiers l'occasion de se montrer grave et imposant; Camille, sombre comme toujours, songeait; Bertha, accablée de tristesse, ne donnait d'attention qu'aux paroles que Ferdinand lui glissait à voix basse; M. Borremans parlait un peu à tort et à travers, en s'adressant au capitaine, qui lui répondait d'un air distrait; la seule personne qui parut se sentir à l'aise et éprouver quelque satisfaction était la tante Charlotte qui, pour la première fois de sa vie, présidait la table de son frère en maîtresse de maison; sous son air de componction, on la devinait triomphante, et ceux qui la connaissaient intimement auraient pu reconnaître, dans l'expression de son regard clignotant, un sentiment qu'elle ne s'avouait peut-être pas à elle-même, la gloire de régner à la place de sa belle-sœur !

Rien de cruel comme le despotisme des petits caractères. Invitée par son frère à venir diriger le ménage pendant ces temps de trouble, la vieille Charlotte avait saisi les rênes du char gouvernemental avec la hauteur et la rudesse d'allures d'un vieux cocher que la maladresse d'un novice a failli faire verser et qui remet d'une main magistrale son attelage dans le droit chemin. Depuis huit jours qu'elle était à Gand, elle avait parcouru la maison du haut en bas, trouvant à redire à tout et torturant Bertha par des interrogations et des remontrances assurément fort déplacées dans un pareil moment.

Hosted by Google

La collection de livres surtout, qui, malgré tous les efforts de la jeune fille, n'avait pu échapper à ses yeux d'argus, avait excité sa fureur d'une manière toute particulière.

« Ah! voilà comment vous passez votre temps, dit-elle avec une aigreur ironique. Mademoiselle ne sait ni tricoter ni coudre, mais elle joue du piano, elle lit des romans; je crois vraiment que ma belle-sœur était folle; mais à présent ce sera autre chose; nous ne sommes pas d'une famille, nous autres, où l'on passe son temps à ne rien faire. Est-ce que ma belle-sœur prétendait vous marier à un prince? »

La pauvre Bertha, accoutumée aux douces façons, à l'humeur affectueuse et polie de Mme Van Baren, souffrait cruellement de ce langage grossier et les injures lancées à l'adresse de sa bienfaitrice la blessaient comme autant de flèches aiguës; mais, si elle n'osait rien répondre par respect pour l'âge de la tante Charlotte, en revanche, l'idée de ne pas supporter plus longtemps ses outrages s'emparait de plus en plus de son esprit.

« Je m'en irai, se disait-elle; j'irai gagner ma vie plutôt que de rester ici. »

Cependant, cette résolution, qui se présentait sans cesse à sa pensée, était bientôt suivie de réflexions douloureuses.

« J'irai gagner ma vie, mais c'est là un mot; que ferai-je? »

Là était la question.

Deviendrait-elle institutrice? gouvernante dans une famille?

Mais son instruction n'avait pas été conduite méthodiquement; et, quoique en réalité elle sût beaucoup, son savoir acquis principalement par les lectures n'était point suffisamment digéré pour servir de base à ce genre de profession.

Se ferait-elle femme de chambre? demoiselle de magasin?

Mais, à l'idée de la servitude, du contact journalier avec des natures inférieures à la sienne, le cœur lui défaillait.

Il fallait bien alors reconnaître que la sollicitude de Mme Van Baren avait été insuffisante.

Et c'était là encore un chagrin.

Hosted by Google

« Ah! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé être une ouvrière comme ma mère? » se disait-elle alors.

Mais la condition de sa mère, dont elle avait gardé un souvenir assez net, se présentait à elle avec toutes ses misères. Cette perspective-là l'épouvantait aussi, et la pauvre enfant courbait la tête et pleurait amèrement sans savoir à quoi se résoudre.

XIX

Au milieu du chaos qui remplissait son âme, une petite lueur consolatrice se faisait jour : l'affection de Ferdinand. Ne lui répétait-il pas sans cesse qu'elle pouvait compter sur lui, qu'Élisa et lui ne l'abandonneraient jamais?

Et, comme dans un nuage rose, vague, éloigné, elle entrevoyait un foyer, une famille...

Quel port après l'orage!

Lorsque ces pensées lui venaient, elle retrouvait de la force et se reprochait de désespérer de la vie.

XX

Le dîner terminé tant bien que mal, on s'assit autour de la table du salon pour prendre le café. La conversation traînait et la vieille Charlotte commençait à chapitrer Bertha sur certains détails de ménage, lorsque M. Van Baren, qui depuis quelques instants semblait réfléchir et hésiter, se leva enfin avec gravité.

« Le malheur qui vient de me frapper, dit-il, doit forcément amener certaines modifications dans mon ménage; je regrette d'affliger ceux qu'elles concernent, mais, quand une chose doit être dite, encore vaut-il mieux la dire tout de suite; je ne saurais d'ailleurs trouver d'occasion plus favorable, puisque nous formons presque un petit conseil de famille et que vous Borremans de même que le capitaine, vous êtes d'anciens amis tant de ma femme que de moi. »

A ce début solennel, les auditeurs de M. Van Baren

Hosted by Google

levèrent la tête et, la surprise peinte sur le visage, firent un signe d'assentiment. Bertha seule baissa les yeux; un frisson la parcourut tout entière; elle sentit que son sort allait être mis en question.

« Il s'agit, continua M. Van Baren sans la regarder, de cette jeune personne que ma femme a prise chez elle et qu'elle a élevée. J'ai longuement conféré avec mon fils à son sujet, et nous sommes parfaitement d'accord sur ce point, qu'il nous sera impossible dorénavant de la conserver chez nous.

« Camille peut vouloir se marier, continua M. Van Baren; dans ce cas, la présence d'une jeune fille étrangère amènerait des conflits désagréables dans ma maison ; dans le cas contraire, il ne serait pas plus convenable qu'elle restât ici; deux jeunes gens étrangers l'un à l'autre ne vivent pas côte à côte sous le même toit sans exciter les propos malveillants, et c'est ce que je ne saurais souffrir, dans l'intérêt même de la jeune fille dont il s'agit. »

Et M. Van Baren, prenant un air généreusement protecteur, promena son regard sur son auditoire.

« Du reste, reprit-il, Bertha n'est plus une enfant; elle a dix-huit ans et la position particulière où elle se trouve a dû mûrir ses idées; elle doit déjà avoir prévu la nécessité de se séparer de nous un jour et de pourvoir par elle-même à son existence. Je désire savoir ce qu'elle en pense et quels desseins elle peut avoir formés. Son long séjour chez moi et la promesse que j'en ai faite à ma femme m'imposent le devoir de m'enquérir de ses projets et de veiller sur son sort. »

Ayant parlé ainsi, longuement et froidement, M. Van Baren reprit son siége et attendit.

Pauvre Bertha!

Sans doute elle avait pensé à quitter la maison de sa bienfaitrice, mais seulement depuis que celle-ci n'était plus là pour la protéger; et lorsque cette nécessité s'était présentée à elle, c'était comme une alternative laissée à son choix et non point comme une loi imposée. Être renvoyée formellement, définitivement. Ah! elle n'y avait jamais songé.

Hosted by Google

Que ces mots durs et froids tombèrent pesamment sur son cœur ! Combien, en un moment, elle se sentit étrangère dans cette maison où s'était écoulée sa vie ! Pauvre Bertha ! pâle comme la mort, immobile, les idées bouleversées, elle ne songeait même pas à répondre.

« N'entendez-vous pas, Bertha ? dit la vieille Charlotte. N'entendez-vous pas que mon frère vous interroge ?

— Moi ! Ah ! oui ! dit Bertha comme si elle sortait d'un songe. Ah ! oui,... je ne sais pas.

— Il faut pourtant savoir, continua Charlotte ; pensez à ce que vous devez à mon frère.

— Allons, Bertha, dit Ferdinand, interrompant la vieille fille ; allons, remets-toi un peu et prends courage.

— Merci, Ferdinand, dit Bertha doucement, puis, faisant un effort sur elle-même :

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle, mais je n'avais jamais songé à quitter Mme Van Baren. Ici un sanglot lui échappa. Je ne sais pas bien encore ce que je pourrais faire.

— D'après l'éducation que vous avez reçue, reprit M. Van Baren d'un ton doctoral, je doute que vous ayez beaucoup de ressources en vous-même ; Dieu me garde de blâmer les actions de celle qui n'est plus, mais...

— Assurément, dit Charlotte ; ce n'est pas chez nous qu'on élevait les enfants comme cela.

— Et si vous n'êtes pas mieux préparée à votre sort, continua M. Van Baren, je puis heureusement me laver les mains des erreurs commises.

— Ce n'est pas la faute de l'enfant non plus, dit le capitaine avec un peu de brusquerie.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. Van Baren, prévoyant jusqu'à un certain point ce qui allait arriver, j'ai voulu, me conformant en cela aux désirs de ma défunte femme, pourvoir moi-même à votre avenir et, d'après mes ordres, Camille s'est adressé à ma cousine la supérieure du couvent de Dixmude. »

Bertha écoutait anxieusement.

Hosted by Google

« C'est à elle que nous avons, dans le temps, confié Julie, et vous savez combien votre amie s'en est bien trouvée; elle a pu faire un mariage avantageux — il est plus facile de s'établir dans ces petites localités que dans les grandes villes — et peut-être auriez-vous la même chance.

— Bien entendu si vous ne faites plus tant la demoiselle, ajouta Charlotte.

— En quelle qualité serais-je là, monsieur? demanda Bertha, tâchant d'affermir sa voix.

— Vous comprenez bien, reprit M. Van Baren, qu'il ne vous est pas permis d'être exigeante, puisque, vraisemblablement, vous rendrez peu de services, au moins dans le commencement; ma cousine m'a donc fait savoir que vous seriez chargée de la surveillance de la classe pauvre et qu'elle vous acceptera pour vos dépens; encore le fait-elle tout à fait à ma considération, et j'espère que vous vous conduirez de manière à le reconnaître.

— Je vous remercie, monsieur, dit Bertha le cœur gonflé de sanglots.

— Mais, sacrebleu ! Van Baren, dit le père Borremans en se grattant la tête, vous n'allez pas laisser partir cette enfant sans lui faire une petite pension : avec quoi payera-t-elle sa toilette?

— Oh ! de cela il ne faut pas s'inquiéter, s'écria Charlotte; ma belle-sœur l'a fournie de nippes pour au moins dix ans!

— Vous devez comprendre, dit M. Van Baren d'un ton glacé, qu'en bon père de famille je ne suis guère disposé à distraire de mon bien pour une étrangère; je lui donne une position, c'est tout ce qu'on peut exiger de moi, ce que j'ai revient avant tout à mon fils.

— Du reste, ajouta Charlotte, il y a au couvent des dames pensionnaires auxquelles elle pourra rendre de petits services et qui, en récompense, lui feront sans doute des cadeaux.

— Je vais peut-être faire une question cruelle, dit à son tour le capitaine ; mais Bertha me lapardonnera, vu l'importance du moment. Avant d'abandonner l'enfant à son sort, Van

Hosted by Google

Baren, n'avez-vous pas cherché si elle a quelque parent, du côté de son père, peut-être.

— Allons donc ! Vous savez tous ce qu'était sa mère, et, pour le père, ce n'était pas un homme de rien, mais il a disparu ; il s'est établi en France, je crois. C'était un de ces vauriens qui séduisent les filles. Nous n'en avons jamais rien su de plus.

— Pauvre Bertha ! dit le capitaine en lui prenant la main; je vous demande pardon de vous faire tant de peine; que n'ai-je un chez moi, une famille...

— Sacrebleu ! si ce n'était pas ma femme ! murmura le père Borremans en se grattant la tête avec fureur. Enfin ! peut-être ne sera-t-elle pas trop mal à Dixmude.

— Allons donc ! on sait ce que c'est que la compassion de ces gens de couvent ! s'écria Ferdinand ; c'est une servitude déguisée qu'on lui offre-là. Mais toi, Camille, tu n'as donc rien à dire? continua le jeune homme dont les yeux flamboyaient.

— Papa est le maître, dit froidement Camille ; ce ne sont pas mes affaires. »

Le capitaine et M. Borremans s'étaient rapprochés de Bertha et tâchaient de l'encourager, mais la jeune fille était si accablée qu'elle ne pouvait leur répondre ; affaissée sur sa chaise, elle pleurait en silence.

XXI

« Eh bien ! s'écria Ferdinand en tirant un papier de sa poche, voici qui viendra peut-être en aide à notre amie. Cette lettre m'a été confiée par M^me^ Van Baren, monsieur, il y a environ six mois ; elle m'a chargé de vous la remettre en cas de malheur pour Bertha; la voici.

— Elle savait donc qu'elle allait mourir ? s'écria Camille.

— Cela était facile à voir depuis longtemps, dit Ferdinand d'un ton sec.

— Elle ne se plaignait jamais à nous, reprit le fils.

Hosted by Google

— Ni à moi non plus, dit Charlotte.

— Parbleu! s'écria Ferdinand.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. Van Baren. Il me semble, Ferdinand, que vous le prenez ici d'un peu haut. En définitive, tous ceux qui ont vu mon ménage de près savent que si cette jeune fille est restée chez moi, je ne suis pour rien dans les sottises de ma femme et que, par conséquent, si je consens encore à m'occuper de son sort, c'est par pure bonté; je n'y suis nullement obligé.

— Pour cela, Van Baren, je n'en sais rien, dit le père Borremans; il me semble que vous avez tout au moins une partie de la responsabilité.

— Mais lisez donc la lettre, Louis, » dit la vieille Charlotte avec impatience.

M. Van Baren brisa le cachet, et le rouge de la colère lui monta au visage dès qu'il en eut parcouru les premières lignes.

« Tiens, Camille, dit-il; vois comme ta mère nous a traités à cause de cette demoiselle-là. Lis tout haut, ces messieurs jugeront de quel côté sont les torts. »

Camille prit la lettre et lut :

« Mon cher Louis, disait Mme Van Baren, je vois approcher ma fin et je ne veux pas mourir sans vous avoir avoué une chose que je vous ai toujours tenue cachée par déférence pour les désirs de ma mère. Elle possédait une rente de trois cents francs sur une maison à Ostende et, de tout temps, ce petit revenu a été employé par elle en bonnes œuvres. Peu de jours avant sa mort, elle m'en a remis le titre et m'a fait promettre d'en faire le même usage qu'elle. Je lui ai obéi; vous auriez fait ainsi à ma place, mon cher Louis. Cependant, je vous demande pardon de vous avoir caché quelque chose. Maintenant, j'ose vous adresser une prière : cette petite somme a toujours été affectée à une œuvre de charité; donnez-là en mon nom à Bertha. Je n'avais pas de fille, elle m'en a tenu lieu, et je ne serais pas tranquille si je ne lui laissais une ressource en cas de malheur. »

Hosted by Google

— J'avais bien pensé, interrompit M. Van Baren avec colère, que cette vieille Drossem avait de l'argent caché.

— C'est une indignité, dit Camille en froissant la lettre ; je savais bien que ma mère n'aimait qu'elle, mais je n'aurais jamais cru que cela eût été jusqu'à frustrer son propre fils.

— Et Amélie me cacher tout cela! reprit M. Van Baren. J'ai été beaucoup trop bon.

— Ne l'ai-je pas toujours dit? s'écria Charlotte; j'étais sûre que vous finiriez par être trompé.

— Mais où est à présent cet argent? dit Camille à son père; il faudrait le savoir.

— Oui; où est le titre de la rente? demanda M. Van Baren à Bertha.

— Je ne sais pas, monsieur, je ne l'ai jamais vu.

— Vous devez pourtant en être informée, dit vivement Camille; puisque ma mère vous disait tout.

— Je vous assure que je n'en sais rien, répéta Bertha en pâlissant.

— Allons donc! dit Charlotte avec un ricanement.

— Il me semble, dit Ferdinand, il me semble, Camille, qu'on devrait bien au moins la croire sur parole.

— De quoi te mêles-tu, dit Camille avec hauteur; mon père et moi nous avons nos raisons de nous méfier.

— Et elles sont fondées, interrompit M. Van Baren, qui de nouveau avait parcouru la lettre des yeux. Voyez ce *post-scriptum*, monsieur le protecteur des dames, ajouta-t-il en s'adressant à Ferdinand, et voyez ce qu'il faut penser de la véracité de mademoiselle.

« Les papiers se trouvent au fond de la malle de Bertha.»

— Eh bien? qu'en dites-vous, à présent? »

En entendant ces mots, la jeune fille se leva vivement et étendant la main :

« Je vous jure que je ne l'ai jamais su, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Oh! monsieur van Baren, croyez-moi! Je ne sais pourquoi ces papiers ont été mis là. Je ne les ai jamais vus.»

Hosted by Google

Bertha rencontra en ce moment le regard de Ferdinand et y puisant des forces, elle continua :

« Du reste, monsieur, ne croyez pas que je veuille accepter les bontés de ma bienfaitrice dans des conditions semblables. Je sortirai de votre maison, n'emportant avec moi que le souvenir de la tendresse de Mme Van Baren, et, quant à ces papiers, s'ils se trouvent dans mes effets, ils vous seront remis à l'instant. »

La voix de Bertha s'était affermie; l'indignation qu'elle ressentait intérieurement avait séché ses larmes et son regard étincelait.

« Avec cela, murmura Camille, il est heureux que ma mère ait eu un remords de conscience ou...

— Ah ! c'en est trop, s'écria Ferdinand en rougissant de colère. Camille, tu es un mauvais cœur. Viens avec moi, Bertha, dit-il en lui offrant le bras; je ne souffrirai pas que tu restes un moment de plus dans cette maison.

— Et où irez-vous, s'il vous plaît? dit M. Van Baren avec ironie; vous allez peut-être la conduire chez vous?

— Elle sera là sous une fière égide, grommela Camille.

— Il est de fait, Van Baren, que vous êtes diablement dur, dit M. Borremans avec rudesse. Que diable ! on ne traite pas les gens comme cela ! Ah ! si ce n'était pas ma femme !

— Oh ! Ferdinand, emmène-moi ! dit la pauvre fille à demi-voix.

Cela n'est pas possible, dit le capitaine d'un ton ferme. La protection de Ferdinand, toute généreuse qu'elle soit, n'est pas admissible; de mon côté, je n'ai pas de foyer à moi et, hélas ! pas un parent dont je puisse réclamer l'appui pour Bertha; puisque M. Borremans, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier, continua le capitaine avec une pointe d'ironie, n'ose se livrer aux conseils de son bon cœur, je ne vois d'autre parti à prendre pour notre jeune amie que d'entrer directement au couvent de Dixmude. Je doute qu'elle puisse s'y plaire, mais elle y trouvera au moins un asile temporaire et de là pourra aviser aux moyens de se tirer d'affaire plus avantageusement. La première chose pour elle

Hosted by Google

est, me semble-t-il, de sortir d'une maison où l'on manque à la fois de générosité et de justice. — Demain matin à huit heures, je serai à vos ordres, Bertha, pour vous conduire au couvent; le voulez-vous?

— Je vous remercie, monsieur le capitaine, dit Bertha en faisant des efforts surhumains pour reprendre du calme. J'accepte et je serai prête. Il est heureux pour moi d'avoir de si vrais amis, ajouta-t-elle en lui serrant les mains.

— Pauvre enfant! dit le capitaine en la serrant paternellement dans ses bras. Nous ne vous abandonnerons pas, soyez-en sûre.

— Quant à moi, Bertha, dit Ferdinand, tu sais que c'est à la vie et à la mort. Adieu, Camille, continua-t-il en se tournant vers son ami; à partir d'aujourd'hui, je ne te connais plus et je te déclare que je suis honteux de t'avoir nommé mon ami. »

Là-dessus, le généreux jeune homme sortit de la chambre, transporté de fureur, en faisant à peine un léger salut au maître de la maison.

M. Borremans, penaud et mécontent, s'agitait, balbutiait et se grattait la tête avec furie; le pauvre bonhomme souffrait évidemment; il finit par prendre son chapeau et par sortir brusquement.

Bertha, après quelques mots échangés encore avec le capitaine, se retira dans sa chambre et M. Van Baren, Camille et la vieille Charlotte se retrouvèrent seuls.

XXII

Le lendemain matin vers dix heures, Ferdinand entra chez sa tante. M. Borremans lisait le journal; sa femme, les lunettes sur le nez, tricotait près de la table du déjeuner; Élisa guettait par la fenêtre l'arrivée de son cousin.

« Eh bien? dit-elle en allant à sa rencontre.

— Eh bien, elle est partie; je l'ai accompagnée à la gare.

— Et le capitaine était avec elle?

Hosted by Google

— Oh! c'est un excellent homme, je suis bien aise qu'elle ne soit pas seule; comme elle était triste!

— Pauvre Bertha! Lui as-tu dit que je lui écrirai?

— Sans doute.

— Il me semble, Ferdinand, dit Mme Borremans, que tu ferais bien de nous souhaiter le bonjour.

— Pardon, ma tante, c'est qu'Élisa...

— Élisa ne doit pas te faire oublier que tu dois être poli pour ton oncle et pour moi; avec tes idées de chevalier errant...

— Mon Dieu, ma tante, vous parlez comme M. Van Baren!

— Je parle comme je veux parler, mon neveu; crois-tu que j'aie approuvé ta conduite d'hier? Ton oncle m'a tout raconté.

— Mon oncle? dit Ferdinand en se tournant vers M. Borremans; mais celui-ci, la tête cachée derrière son journal, ne fit pas un mouvement. Ah! c'est trop fort! Tenez, ma tante, je voudrais que vous eussiez été là, que vous eussiez entendu avec quelle dureté M. Van Baren a traité cette pauvre Bertha. Je suis sûr que vous n'y auriez pas résisté non plus.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait, dit Mme Borremans, mais ce que je sais bien, c'est que tu n'aurais pas dû tant élever la voix.

— Mais, ma tante...

— Non! il suffit que ton oncle ne dise rien pour que tu te tiennes tranquille. Ce n'est pas à toi à parler quand ton oncle est là.

— Mais enfin, ma tante, je ne suis plus un enfant.

— Un enfant? qui est-ce qui est encore un enfant par le temps qui court? Tout le monde se mêle de raisonner et de faire le maître. Ne voilà-t-il pas Élisa, qui voulait chercher Bertha pour l'amener chez nous?

— Eh bien, ma tante, vous auriez bien fait.

— Naturellement — tous les étourdis se tiennent la main. Si je ne t'aimais pas tant, Ferdinand, tu mériterais que je

Hosted by Google

te misse à la porte; d'abord, je ne pourrais pas prendre Bertha à cause des Van Baren — ce serait leur faire un affront, et ce sont de vieilles connaissances; ensuite, vous n'avez encore aucune expérience du monde, vous autres, et vous ne savez pas quel mauvais effet cela ferait dans la ville; tout le monde en jaserait, et je suis sûre que si on voyait Élisa toujours suivie d'une fille qui n'a pas de parents, qui vient on ne sait d'où, elle perdrait toutes ses amies.

— Je n'y tiens guère, à celles-là, murmura Élisa. Bertha a de tout temps été mon amie, maman, et en définitive ce n'est pas sa faute.

— Sans doute, ce n'est pas sa faute; mais qu'est-ce que cela fait? On n'en dirait pas moins : Voyez-vous les Borremans qui laissent leur fille se lier avec la première venue? — Voyez-vous, il ne faut jamais faire parler de soi en mal; quand on a des enfants, il faut faire attention à l'opinion du monde.

— Enfin, ma tante, si vous aviez entendu M. Van Baren...

— Je ne dis pas non, mais il faut bien considérer aussi que Van Baren ne peut pas tout faire pour une étrangère; il a un fils, et chacun doit être le maître chez soi. En définitive, sa mère était une ouvrière, à Bertha, elle peut bien faire la même chose; pourquoi, comme tant d'autres, ne resterait-elle pas dans sa condition?

— Mais, maman, elle n'y est pas préparée.

— Ah! mais tant pis! ce n'est pas la faute à Van Baren non plus; si tous ceux qui doivent travailler pour vivre faisaient tant d'embarras, où en serait le monde?

— Ah! ma tante, vous qui êtes si bonne, comment pouvez-vous parler ainsi?

— Ferdinand, tu commences à m'impatienter, dit la tante; à ton âge on ne sait pas ce que c'est que se mettre le monde à dos, moi j'ai des enfants et je sais comment je dois me conduire pour leur avantage.

— Mais...

— Enfin, c'est assez! Si tu veux tant qu'elle soit une

Hosted by Google

grande dame, ta Bertha, épouse-la, vous ferez un beau ménage à vous deux. »

Ferdinand tourna les yeux vers Élisa. La jeune fille sourit en rougissant et tous deux échangèrent un regard expressif. Le silence se fit et la conversation fut détournée.

XXIII

Pour bien des gens, le mot de couvent entraîne après soi l'image de salles noires et sombres, de grilles épaisses et de verrous formidables; les personnes notamment qui ne connaissent ces sortes de choses que par les romans des derniers siècles, dans lesquels les personnages se rencontrent au fond de tristes parloirs et se regardent à travers un grillage armé de pointes aiguës, ne peuvent évoquer cette image sans voir se dresser devant elles les murs infranchissables d'un cloître humide et ténébreux. Il en était un peu ainsi de Bertha qui, bien que cela puisse paraître étrange, n'avait jamais pénétré dans l'intérieur d'un couvent; l'école qu'elle fréquentait était une école laïque, et M. et M^me^ Van Baren ne l'emmenaient jamais avec eux dans leurs excursions hors la ville.

Sa surprise fut donc grande lorsqu'en arrivant chez les Augustines de Dixmude elle vit un bâtiment vaste, gai, avec un grand nombre de fenêtres donnant à la rue (il est vrai qu'il ne passe pas beaucoup de monde dans les rues de Dixmude, mais encore! On avait là au moins ce *glimpse on exterior life* indispensable à certaines âmes ardentes) et la figure rose, épanouie des religieuses montrait à n'en pas douter que, dans les murs sacrés, on se nourrissait de tout autre chose que de noirs pensers et de mélancolie.

La supérieure, belle et forte femme de trente-cinq ans, à la face rebondie, avait de commun avec son cousin Van Baren un air protecteur très-marqué. Elle accueillit le capitaine avec ces grâces doucereuses qui caractérisent les personnes vouées par état à la vertu, le complimenta sur ses voyages, félicita Bertha de posséder un ami aussi dévoué; puis elle embrassa la jeune fille en promettant au capitaine que *sa*

Hosted by Google

petite amie serait parfaitement heureuse au milieu de *ses chères compagnes*.

Après ces effusions en style classique de nonne, et le capitaine s'étant retiré, les sourires s'effacèrent un peu et ce fut d'un air tout autrement sérieux que Bertha fut introduite dans l'intérieur de la communauté et initiée aux devoirs qu'elle aurait désormais à remplir.

Le programme qu'on lui traça n'avait rien de bien séduisant et l'aspect de la classe d'enfants pauvres qu'elle allait devoir surveiller n'était rien moins qu'encourageant ; mais Bertha, en ce moment, était hors d'état d'analyser sa situation, tant son départ de Gand l'avait bouleversée.

Que l'on se représente, en effet, quelles avaient dû être ses sensations en quittant la maison de M^me^ Van Baren, cette maison où la rattachaient les seuls doux souvenirs de sa vie ! Et la quitter dans de si dures conditions, abandonnée, injustement abandonnée par M. Van Baren et par son fils ! C'était affreux. Le cœur lui en saignait cruellement, et sans les encouragements affectueux du capitaine, il lui eût été difficile de reprendre l'apparence de calme indispensable pour se présenter devant la supérieure.

Cette première journée parut bien longue à Bertha. Il lui fallut causer sans cesse, répondre à mille questions, rester ferme sous les regards curieux ; la pauvre enfant, troublée jusqu'au fond de l'âme par ses émotions, était en proie à une fatigue morale écrasante, et ce fut avec un soulagement profond qu'elle entra le soir dans la petite cellule qui lui avait été assignée.

« Oh ! chère M^me^ Van Baren, chère maman, dit-elle en se laissant tomber sur sa couchette, qu'a-t-on fait de moi ? Que diriez-vous si vous voyiez votre fille chérie chassée ainsi de votre maison ! »

Un profond désespoir la saisit ; elle cacha sa tête dans ses coussins et sanglota violemment.

Enfin, la fatigue l'emporta et elle s'endormit d'un sommeil agité.

Hosted by Google

XXIV

Dès le lendemain de bonne heure, il fallut commencer le rude métier de surveillante de la classe pauvre ; de tous les emplois qui ressortent de l'enseignement, c'est peut-être le plus ingrat, le plus écœurant. En effet, si quelques personnes spécialement douées trouvent du plaisir à communiquer leur savoir, à faire pénétrer la lumière dans des intelligences encore vierges, c'est parce qu'elles trouvent une rémunération de leurs efforts dans les progrès de leurs élèves ; un regard qui s'illumine, un coup d'œil d'entente intellectuelle les paye de bien des peines. — Mais avoir affaire à des êtres trop peu développés pour qu'on puisse songer à leur donner une instruction intéressante, assez âgés pour que les mauvais instincts qui sont dans l'homme à l'état natif aient déjà pris de la force, des êtres nés dans un milieu vulgaire et grossier, que toutes leurs tendances portent à l'indifférence, à la contradiction, aux yeux desquels vos efforts les plus généreux, vos sentiments les plus délicats ne sont que matière à dénigrement ou à ridicule, c'est là une chose affligeante, une chose à désespérer, et Bertha était par tempérament moins faite qu'une autre pour la prendre en patience.

Ses fonctions la mirent en rapport avec une religieuse nommée (Dieu sait pourquoi) la sœur Cantacuzène, qui lui témoigna de l'amitié. Voyant le découragement dont Bertha était parfois accablée, elle essaya de la consoler.

« Prenez patience, lui disait-elle ; si vous conduisez bien vos élèves, M^me^ la supérieure vous donnera une classe plus élevée et vous aurez moins de peine.

— Ah ! soupirait Bertha, combien de temps cela durera-t-il encore !

— Mais, ma chère, vous êtes trop pressée. Après tout, dans ce monde, chacun a sa croix à porter, et n'êtes-vous pas déjà très-heureuse d'avoir bien à boire, bien à manger et pas d'inquiétudes sur l'avenir? Tenez, moi, au commence-

Hosted by Google

ment, j'avais aussi mes moments; eh bien! alors je disais une oraïson à saint Joseph ou je lui promettais une neuvaine, et cela passait tout doucement. Récitez votre chapelet, croyez-moi, et tranquillisez-vous. »

Les raisonnements de la sœur Cantacuzène étaient ceux de la généralité du couvent, et Bertha ne trouvait d'écho nulle part lorsqu'elle tentait d'épancher ses sentiments.

Malgré son peu d'expérience, elle ne put s'empêcher d'être frappée de la prédominance du côté matériel sur le côté moral dans l'existence de ces personnes qui, par l'hypothèse, sont destinées à la méditation et au détachement de soi-même. La perspective d'un bon dîner, la confection d'une friandise constituaient évidemment le principal objectif des pieuses nonnes et plus d'une interrompait sans scrupule son oraison pour surveiller l'état de sa chaufferette, ou lorgner les gâteaux préparés pour le repas par les sœurs converses.

Une quinzaine de jours après l'arrivée de Bertha au couvent, elle eut un nouveau sujet de peine. La supérieure la fit appeler dans son cabinet.

« Mon enfant, dit-elle, depuis votre entrée ici, vous vous êtes permis de recevoir plusieurs lettres.

— Oui, madame, dit Bertha d'un air étonné.

— Que vous receviez des lettres de mon cousin ou de quelque autre personne respectable, rien de mieux, continua la supérieure; mais je ne puis tolérer que vous soyez en correspondance avec un jeune homme, un étranger à votre famille.

— Ferdinand! s'écria Bertha, comment savez-vous?

— En vérité, dit la supérieure d'un ton sec, j'ai pitié de votre ignorance. Sachez que, dans la sainte maison que je dirige, pas une lettre n'est remise à son adresse sans m'avoir passé sous les yeux; il y va de l'ordre et de la décence de l'établissement.

— Mais Ferdinand est mon seul ami au monde, s'écria Bertha.

— Il me semble que vous oubliez parmi vos amis ceux à

Hosted by Google

qui vous devez d'être ici, reprit la supérieure. Au surplus, j'ai pu m'assurer par mes yeux des tendances de ce jeune homme et son langage n'est pas celui qui convient pour une personne qui, comme vous, a encore tant à apprendre. Je vous invite donc formellement à l'avertir de ne plus vous écrire. »

Il n'y avait qu'à s'incliner ; mais quelle révolte dans le cœur de la jeune fille !

XXV

Oh ! combien un peu de vraie religion eût alors été utile à Bertha ! Mais dans ces temples du renoncement et de l'amour divin qu'on appelle les couvents, le fond se trouve tellement distancé par la forme, en matière de piété, qu'au moment du besoin on est souvent tout étonné de ne rencontrer que le vide.

Bertha n'était point dépourvue de force intérieure ; Mme Van Baren, élevée par un père réformé, avait pris de lui et fait passer à la jeune fille cette habitude des entretiens cœur à cœur avec Dieu, si fortifiante et si pleine de consolations !

« Il faut, disait-elle, considérer Dieu comme un bon père, à qui on peut, sans crainte, dire tout ce que l'on pense. Tu n'as pas connu l'amour d'un père, ma pauvre Bertha, mais enfin, tu es ma fille ; eh bien, quand tu désires quelque chose, hésites-tu à me parler directement ? Songes-tu à chercher un intermédiaire pour m'approcher ? N'es-tu pas toujours certaine d'être bien accueillie et de pouvoir absolument compter sur moi ? Il en est ainsi de Dieu. Parle-lui donc directement, sincèrement et en pleine confiance. »

Telle était la manière de penser de Mme Van Baren, mais telle n'était pas celle du couvent où l'intermédiaire absorbe tout. Les nonnes, soi-disant, se consacrent entièrement à Dieu, et cependant c'est à Dieu qu'elles songent le moins ; la religion se compose pour elles d'une série de formes tout à fait indépendantes de la méditation intérieure. On se rend

Hosted by Google

à la chapelle comme un forgeron se rend à sa forge ou un menuisier à son établi, pour accomplir une certaine mesure de besogne; ceux-ci façonnent autant de mètres de fil de fer, ceux-là rabotent autant de pouces de planches, ici on récite autant de longueurs d'oraisons et, chez les uns et chez les autres, la tâche s'accomplit machinalement, en songeant à mille autres choses.

Que de fois pendant les longs offices et tandis que les lèvres s'agitent, que le chapelet s'égrène ou que les pages du livre tournent entre les doigts, les yeux s'égarent à droite, à gauche, en haut, en bas, scrutant les physionomies, les attitudes! Et que de fois les remarques plus ou moins bienveillantes échangées par après témoignent que *ce n'est pas toujours du cœur que la bouche parle!*

C'est donc en vain que Bertha chercha autour d'elle une âme sympathique à la sienne; la dévotion extérieure avec ses exigences étroites et exclusives enveloppait les cœurs comme un triple mur d'airain. Ces esprits mesquinement développés aimaient mieux s'adresser à saint Joseph, à saint Antoine, dont les figures en bois revêtues de soie et de velours offraient au moins à leurs yeux des images tangibles, qu'à un maître invisible dont le sentiment intérieur prouve seul la puissance.

Et, dans la vie de tous les jours, quelle était la préoccupation constante? A qui craignait-on de déplaire? Qui cherchait-on avant tout à satisfaire? Quel était le point de mire de tous les regards, l'objectif de tous les efforts?

C'était, le croira-t-on, un simple mortel, le chanoine Bernard, directeur du couvent, homme entre deux âges qui aimait passionnément la confiture de fraises et professait un culte pour les petits pois conservés.

Montaigne a dit : Pour des filles cloîtrées, un paysan est un homme.

Et au couvent des Augustines de Dixmude, M. le chanoine était l'idole vers laquelle (précieux encens) s'envolaient tous les soupirs du saint troupeau.

Hosted by Google

XXVI

Bertha écrivit à Ferdinand pour lui communiquer la défense de la supérieure et, dans sa lettre, elle ne manqua point d'exhaler l'amertume dont son cœur était plein.

« Fais-moi sortir d'ici, disait-elle ; je t'en prie, mon cher Ferdinand : Elise et toi vous trouverez bien pour moi quelque pauvre coin où je puisse vivre en paix sinon en liberté ; l'atmosphère que je respire ici m'étouffe. »

Cependant, jugeant assez logiquement que si la supérieure prenait connaissance des lettres reçues au couvent, elle le faisait probablement aussi des lettres envoyées au dehors, elle n'osa confier la sienne à la boîte ordinaire placée au bas du grand escalier et chercha quelque autre moyen de la faire parvenir à son adresse.

Il se trouvait dans la classe de la sœur Cantacuzène une petite malheureuse de douze ans, boiteuse et bossue, qui ne pouvait ni courir ni jouer, à cause de ses infirmités, et qui passait ses récréations dans un coin isolé de la cour, rêvant languissamment, les yeux perdus dans les nuages. Les gens tristes ont de l'affinité les uns pour les autres et Bertha eut bientôt remarqué la petite figure souffreteuse et mélancolique. Elle alla à elle, s'en occupa, lui fit quelques caresses. En fallait-il davantage pour que l'enfant se mît à l'aimer de tout son cœur?

La petite Adélaïde était aussi esseulée à la maison qu'à l'école ; car sa mère était morte et son père, gros brasseur de l'endroit, après avoir donné ses journées aux affaires, passait ses soirées à l'estaminet, suivant la coutume de tout honnête bourgeois flamand. Hors de là, une grosse servante joufflue et les ouvriers de la brasserie lui composaient un entourage peu sensible et peu délicat, et la petite bossue, accablée du poids de ses infirmités physiques, avait le cœur merveilleusement préparé à recevoir les avances de la première bonne âme qui lui montrerait de la compassion.

Hosted by Google

« Que je suis heureuse depuis que je vous connais! disait-elle en se serrant contre Bertha, et, dans le fait, le contentement animait son teint, un sourire éclairait sa physionomie jusqu'alors si terne.

— Qu'a donc Adélaïde? disaient les autres petites filles; elle n'est plus si laide!

— Il y a donc plusieurs sortes d'ostracisme, se disait Bertha en la considérant. Moi, on me repousse parce que je n'ai ni fortune ni famille, elle, parce qu'elle est disgraciée de la nature. Nous sommes également malheureuses! Elle, cependant, a un père — un asile sûr. Ah! j'échangerais bien mon sort contre le sien! »

Mais aussitôt une voix secrète lui faisait considérer ce vœu comme téméraire. L'amour-propre féminin murmurait: Tout, plutôt qu'être un rebut de la nature! La fortune, la famille, peuvent se reconquérir en dépit de la malechance (ici l'image de Ferdinand traversa sa pensée), mais faire éternellement horreur à tout le monde! N'être jamais aimée! Ah! c'est affreux!

Et un sourire d'espérance venait se jouer inconsciemment sur les lèvres de la jeune fille.

XXVII

« Je voudrais bien que vous pussiez venir chez nous, lui dit un jour Adélaïde.

— Pourquoi donc, ma chère?

— Notre jardin est tout en fleurs, et puis je voudrais que papa vous connût.

— Ah! ce serait bien agréable de sortir un peu, dit Bertha en soupirant.

— Eh bien! je dirai à papa de le demander à Mme la supérieure; il doit venir dîner ici la semaine prochaine.

— Ici, au couvent? fit Bertha avec étonnement.

— Mais oui; vous ne savez donc pas qu'il va y avoir une grande fête?

— Non, je n'ai rien entendu dire

Hosted by Google

— C'est pour la rentrée de M. le chanoine et puis pour l'installation de Saint-Roch.

— L'installation de Saint-Roch !

— Oui; du Saint-Roch que papa a donné. Il est joliment beau ! il a coûté deux cents francs; mais papa dit : Quand il s'agit de mon enfant, je ne regarde pas à l'argent.

— Est-ce que saint Roch est l'enfant de votre papa, Adélaïde? dit Bertha en riant.

— Non, mademoiselle, reprit la petite en riant aussi; mais c'est pour ma jambe. Vous ne savez pas — c'était avant votre arrivée — combien on a fait de neuvaines pour me guérir ! N'avez-vous pas remarqué cette grosse jambe en cire qui est pendue à l'entrée de la chapelle de la Vierge? C'est papa qui l'a donnée, et le grand cœur d'argent aussi, qui est à côté. Enfin, tout cela n'a rien fait, et alors Mme la supérieure a engagé papa à renouveler le Saint-Roch qui était devenu tout vieux; elle pense que cela pourra faire beaucoup de bien pour moi. Ne le croyez-vous pas aussi, mademoiselle Bertha? J'aimerais tant d'être guérie!

— Ah ! dit Bertha en éludant la question, vous êtes bien heureuse, Adélaïde, d'avoir un père qui vous aime!

— Oh! papa dit que quand il devrait donner mille francs... Mais vous avez aussi votre père, mademoiselle Bertha?

— Non, dit Bertha en rougissant malgré elle, je n'en ai plus.

— Et votre mère est morte aussi? vous n'avez personne?

— Si, dit la jeune fille, les yeux pleins de larmes; si, Adélaïde, j'ai un ami — deux même (elle se rappella le capitaine !); mais Mme la supérieure ne veut pas que je reçoive des lettres, de sorte que je vais être toute seule.

— Oh ! non, non ! vous viendrez chez nous et je vous aimerai bien, chère mademoiselle Bertha; ne pleurez pas, je suis si fâchée de vous avoir fait peine ! »

Et la bonne petite sauta au cou de son amie.

On voit d'ici comment la lettre pour Ferdinand fut mise à la poste.

Hosted by Google

XXVIII

A trois jours de là, lorsque Bertha descendit le matin, la maison lui parut en fête. La porte de la cuisine était toute grande ouverte; les sœurs converses allaient et venaient, obéissant aux ordres de la cuisinière; sœur Modeste portait une pile de linge de table dans la grande salle et sœur Perpétue essayait d'arranger, de ses vieilles mains branlantes, un grand vase de fleurs placé sur un banc de la cour.

« M. le chanoine revient tout à l'heure, mademoiselle Bertha, dit sœur Modeste en s'arrêtant au milieu du corridor; Madame a reçu une dépêche hier soir; c'est tout juste si on a eu le temps de préparer une petite fête. Voulez-vous m'aider un moment?

— Volontiers, dit Bertha, et elle déchargea sœur Modeste d'une partie de son fardeau. »

Lorsqu'elles eurent soigneusement étalé la nappe damassée sur la grande table : « Avez-vous déjà vu le cabinet de M. le chanoine? dit sœur Modeste. Non? Eh bien! venez avec moi; je vais l'arranger un peu pour son arrivée. »

Elles se dirigèrent vers le fond du corridor, et sœur Modeste ouvrit la porte d'une belle chambre carrée donnant sur le jardin. Un bureau ministre, avec son fauteuil, en occupait le milieu. Un charmant tapis brodé en relief et simulant un parterre de roses, l'entourait, sans préjudice d'une natte épaisse étendue par toute la chambre. Le portrait du pape, celui de l'évêque du diocèse ornaient la muraille et un superbe crucifix en ivoire s'étalait sur la cheminée.

« Voyez un peu cette belle écritoire, dit sœur Modeste; c'est l'écritoire de M. le chanoine. Il l'a reçue en cadeau de la feue supérieure.

Ici elle ouvrit le couvercle des deux réservoirs pour en ôter la poussière. »

« Et dans ce pupitre-ci, continua-t-elle, il y a toutes sortes de beaux papiers; voyez; mais non, la clef n'y est

Hosted by Google

pas. Sœur Caliste, dit-elle en avisant une jeune religieuse qui entrait portant deux bouquets de fleurs artificielles, sœur Caliste, ne savez-vous pas où est la clef de ce pupitre ? Je voulais faire voir tous ces beaux papiers à Bertha.

— Non, ma sœur, M. le chanoine l'aura sans doute emportée.

— Emportée ? pourquoi l'aurait-il emportée? N'est-elle pas sous le crucifix ? Non... c'est dommage !... enfin ! — Voyez-vous, Bertha, cet essuie-plumes a été fait par sœur Caliste. — Sœur Caliste, tirez un peu les rideaux pour le soleil; M. le chanoine aime bien un demi-jour. Il fait joli ici, n'est-ce pas, Bertha? »

Bertha ne disait pas grand'chose; l'air de tranquillité nue et stérile de cette chambre lui déplaisait, mais elle était tentée de sourire de la curiosité et du bavardage de sœur Modeste.

« Vous savez que nous aurons un grand dîner? continua celle-ci ; M. Gossart, le père de votre petite bossue y sera. Vous ne l'avez pas encore vu, je crois. Ah ! il est bien riche, M. Gossart. Il vient encore d'acheter ce grand terrain qui touche au jardin du couvent; cela aurait bien fait notre affaire pour agrandir le jardin potager, mais enfin — on ne sait pas ce qui peut arriver — en attendant, il nous a toujours donné un bien beau Saint-Roch. Vous le verrez tantôt à la chapelle. »

Sœur Modeste aurait pu continuer longtemps encore sans que Bertha y fît attention ; l'idée de voir le père de sa petite amie l'émotionnait. Il lui était venu à l'esprit que M. Gossart la prendrait peut-être pour gouvernante de sa fille. Adélaïde avait dit plusieurs fois déjà : « Ah ! si papa voulait bien, vous viendriez demeurer chez nous ! Je serais si contente ! »

Bertha entrevoyait là un moyen d'échapper à la servitude du couvent, de reprendre une liberté relative, de rentrer en relations avec Ferdinand. Quel rêve ! si elle pouvait seulement plaire à M. Gossart. Le cœur lui battait en y pensant.

« Maintenant, dit sœur Modeste, venez m'aider à préparer le dessert. Nous mangerons de la bonne crême, Bertha ; la

Hosted by Google

sœur Angélique la fait à la perfection et Madame en commande toujours quand il y a du monde.

— Tiens, continua-t-elle en sortant de la chambre dont elle referma soigneusement la porte, il y a un parapluie dans le vestibule ; à qui peut-il bien être ? »

Elle prit l'objet qui excitait sa curiosité, le tourna, le retourna.

— Je ne le connais pas, dit-elle. Puis, mettant vivement l'œil contre la serrure de la porte du petit parloir :

— C'est M. le vicaire de la paroisse ; que vient-il faire ? je suis curieuse de savoir si Madame l'invitera à dîner ; elle ne l'aime pas beaucoup, moi non plus, mais M. Gossart le protége.

— Sœur Modeste ! cria une voix cassée au fond du corridor ; on vous attend à la cuisine.

— Je viens, ma sœur, je viens, répondit sœur Modeste en tressautant ; c'est sans doute pour goûter la crême, » et elle se dirigea lestement vers la cuisine sans plus songer à Bertha.

(*A continuer.*) REMY BARN.

Hosted by Google

UN CATHOLIQUE LIBÉRAL

DU TREIZIÈME SIÈCLE.

I

Bien que le XIII^e^ siècle s'ouvre par le pontificat d'Innocent III et nous montre presque partout les légats du pape et ses moines prêcheurs proclamant l'omnipotence pontificale, la paix romaine est déjà bien compromise. Saint Louis lui-même, comme on le voit dans Joinville, sait défendre la société civile contre les empiétements de l'ingérence cléricale. Le plus grand poëte du catholicisme (*Dante*, *Inferno*, 19) maudit l'empereur Constantin qui, le premier, s'avisa de doter l'Église et de la compromettre dans les querelles politiques : « Ah ! Constantin ! de quels maux fut la source, non ta conversion, mais la dot que reçut de toi le premier pape opulent ! » Bientôt il ira jusqu'à mettre dans son *Purgatorio*, 16 : « Dis dorénavant que l'Église de Rome, pour confondre en elle les deux gouvernements, tombe dans la fange et salit elle et sa charge. Le glaive a été uni au bâton pastoral ; ainsi joints de vive force, l'un et l'autre doivent mal s'accorder. »

Les mêmes imprécations retentissent en Allemagne dès 1215. « Ah ! le roi Constantin (*der Künic Constantin*), lorsqu'il donna aux papes leurs premiers revenus, s'il avait su l'usage qu'ils en feraient, certes, il aurait épargné ce

Hosted by Google

malheur à l'Empire[1]! » C'est le poëte tyrolien Walther von der Vogelweide, le plus gracieux des lyriques pourtant, qui proteste avec cette amertume contre l'abandon des vrais principes évangéliques devinés, dit saint Jérôme, dans cette parole d'un païen :

Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

II

Walther, né en 1168[2], était déjà un homme grave, désenchanté des plaisirs du monde et retourné vers le Seigneur, quand il attaquait dans la politique des papes ce qu'il eût appelé leur césarisme, si le mot avait été créé. « Le roi Constantin, je veux vous l'expliquer, a donné trop à la cour de Rome : il lui a donné l'épée, la croix et la couronne. Aussitôt l'ange s'est écrié : Malheur! malheur! trois fois malheur! Sur la chrétienté qui était si belle de ses vertus, on a laissé dégoutter un véritable poison. Son miel s'est tourné en fiel. » Le trouvère allemand s'inspire ici d'une vieille légende conservée dans un manuscrit viennois du XII^e^ siècle. On disait que le jour même où Constantin avait enrichi le clergé, une voix d'ange fut entendue qui prononça ces paroles : Aujourd'hui un poison a été introduit dans l'Église : elle a d'autant moins de religion qu'elle a plus de dignité mondaine.

C'était la même pensée qui suscitait alors le fameux adage rimé par Guy Coquille, au XVI^e^ siècle :

Au temps passé du siècle d'or
Crosse de bois, évêque d'or;
Et maintenant changent les lois,
Crosse d'or, évêque de bois.

III

Dans sa belle étude sur les poésies politiques (*Sprüche*) de Walther von der Vogelweide, M. Lange s'étonne de voir cet adversaire du pape demeurer insensible aux appels des trou-

[1] Walter von der Vogelweide. *Deutsche Classiker der Mittelalter*, I, p. 277 (3^e^ édition Bartsch.).

[2] A. Lange. *Un trouvère allemand*, p. 47. Paris, 1879.

Hosted by Google

badours en faveur des malheureux Albigeois. Comment les cruautés du légat, vrai proconsul, Arnould d'Amalric, ne l'ont-elles pas révolté aussi bien que ses confrères en poésie satirique? « Cependant, dit M. Lange, loin de flétrir les horreurs commises à Béziers et à Toulouse, au nom de la papauté, il loue le zèle religieux de Léopold d'Autriche, qui fut l'un des princes allemands les plus âpres à la curée. La passion religieuse a pu entraîner ce dernier, mais la richesse du Midi et l'appât du butin ne furent pas sans doute étrangers à sa croisade. L'Autriche, il est vrai, n'est pas un pays déshérité, pas plus que l'Ile-de-France et que la Bourgogne, dont les princes se jetèrent, avec leurs bandes, sur les provinces méridionales. Mais un climat béni, un ciel clément, les moissons, les vendanges, les richesses amassées dans les villes du Languedoc, et qui ne le cédaient en rien à celles des villes lombardes, étaient des appâts trop tentants pour des appétits tudesques. Le manteau de la religion couvrait d'ailleurs les pillages et les massacres. Le poëte détourna les yeux et garda le silence, et vanta même les exploits et le zèle du pieux Léopold. C'est une tache dans la vie et dans la carrière poétique de Walther. »

Mais il faut se reporter à la véritable situation des choses. Est-il bien probable que le trouvère allemand ait connu les atrocités dénoncées par les poëtes provençaux? N'a-t-il pas pu se tromper sur le véritable objet de cette impitoyable croisade? Ce *Minne-Sænger* si audacieux contre Rome, ne l'était que par patriotisme allemand. Dès qu'un prince allemand, Léopold d'Autriche, participait à la guerre sainte, il semblait au chevalier-poëte que c'était une entreprise légitime comme tant d'autres. Les Albigeois pouvaient être considérés comme des païens au même titre que ceux de Palestine, d'Andalousie ou de Lithuanie. Walther, champion de la société civile, défenseur des prérogatives du pouvoir laïque, n'en était pas moins un croyant sincère, un mystique même, comme on le voit dans son magnifique *Leich* ou lai spirituel en l'honneur de la Trinité et de la Vierge, reine des Cieux.

Hosted by Google

IV

On a souvent voulu voir dans Walther von der Vogelweide un précurseur de la Réforme. Il faut s'entendre, il faut distinguer. Comme beaucoup de poëtes de cette époque, par exemple comme notre Maerlant de Flandre, il n'avait garde de confondre les intérêts des prêtres et ceux de la religion. Avec une franchise qui nous étonne aujourd'hui et qui même paraît contradictoire, il dénonçait l'absolutisme de Rome tout en se faisant l'auxiliaire de la papauté pour entraîner les princes allemands en terre sainte. « Seigneur Empereur, disait-il, je suis un messager de Dieu. Dans le pays de son fils, les infidèles lèvent la tête ; soyez son justicier[1] ! »

Mais on nous dit : Lisez son iambe, son sirvente, sa *Sprüche* intitulée : *Le mauvais exemple*. Il s'agit de celui que donnent les prêtres. Le trouvère allemand va même jusqu'à incriminer leur doctrine : *Pfaffen Werc ûnd Lêre*. Ils parlent aussi mal qu'ils agissent. Leur chef lui-même, *der bâbest*, augmente l'incrédulité. Le bon ermite, *min guoter Klôsenaere*, gémit de tant de maux et souvent il s'écrie : « Hélas ! le pape est trop jeune ; il faut que le Seigneur sauve la chrétienté ! » Quel est donc cet ermite qu'on invoque comme un mystérieux Epiménide capable de trouver les remèdes souverains? Est-ce, comme le veut Jacob Grimm, le fameux satirique anglais Walter Mapes[2]? Est-ce cet autre ennemi de la cour romaine, l'évêque d'Halberstadt, retiré au cloître de Sichem, près d'Eisleben? Ne vaut-il pas mieux, avec le poëte Uhland dont Walther était le poëte favori, le modèle patriotique, ne voir dans le bon ermite qu'une allégorie de l'ancien idéal chrétien de douceur et de pauvreté?

Si, dans une autre pièce non moins virulente, le *Minne-Sænger* accuse Innocent III d'avoir reçu de maître Satan, *Helle-Mör*, le livre Noir pour ensorceler tout le monde, c'est

[1] A. Lange, p. 199.

[2] *Apocalypsis Golicæ episcopi in Romanam Curiam* (Th. Wright, Walter Mapes, London, 1841).

Hosted by Google

parce qu'on vient d'installer dans toutes les églises des troncs destinés à recevoir les offrandes des fidèles, et qu'on soupçonne on ne sait quel machiavélisme politique : « Ah ! s'écrie Walther, que le pape se moque chrétiennement de nous ! L'entendez-vous? Il dit à ses Welches, *sînen Wahlen :* J'ai poussé ces bons Allemands (*Alman*) vers mon trône ; tout leur bien sera à moi. Vous, clercs, mangez des poulets, buvez du vin et laissez ces sots laïques allemands... jeûner. » Dans l'*Opferstock* (n° 116 des *Sprüche*), le patriote impérialiste s'adresse au tronc lui-même : « Seigneur Tronc, le pape vous a-t-il envoyé ici afin de l'enrichir et de nous appauvrir, vous autres Allemands, et de nous rançonner? Mais quand ces trésors seront arrivés au Latran (*ze Laterân*), il aura recours à sa ruse habituelle ; il dira que l'Empire est aux abois et demandera que toutes les paroisses remplissent encore le tronc. Seigneur Tronc, vous avez été envoyé ici pour notre malheur, afin de chercher parmi les Allemands des sots et des dupes. »

Le poëte ici, c'est l'orateur, l'organe de tous, le tribun populaire. Il se contente souvent d'exprimer avec une force particulière et dans un style tout personnel les idées courantes, les préjugés communs, les rancunes et les passions du peuple. C'est ainsi que, par l'entraînement de la polémique, il peut être amené à dépasser sa pensée à force de vouloir la rendre tangible et visible à tous.

L'acrimonie des attaques peut donc s'expliquer par la passion politique ou, si l'on veut, par la ferveur patriotique. « Walther, dit M. Lange (p. 171), ne rend point justice aux grandes qualités d'Innocent III, et son propre patriotisme l'empêche de reconnaître celui du pontife. Il est incontestable, d'un autre côté, que ce dernier prenait son projet de croisade très au sérieux ; il ne se contentait pas de placer des troncs dans les églises ; il s'imposait à lui-même et il imposait aux cardinaux le sacrifice du dixième de leur revenu, en vue de la guerre sainte. »

Malheureusement, il fallut recourir à la vente des indulgences. Ce trafic offensa de bonne heure la délicatesse reli-

Hosted by Google

gieuse, propre à la race germanique. Il y a longtemps que Tacite a dit de ces gens-là : « Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts ; et, sous les noms de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes *ce que leurs yeux ne voient pas.* » Cette race a toujours été préparée à pouvoir adorer Dieu en esprit et en vérité. Or, dans ce que Walther von der Vogelweide appelle « l'achat et la vente des dons de Dieu », il y avait, aux yeux des Allemands, je ne sais quoi qui leur rappelait ou le paganisme romain ou le rachitisme byzantin. Les plus orthodoxes, les plus ardents dans la foi aux choses surnaturelles ne pouvaient se faire à cette étrange comptabilité du trésor spirituel. Toutes les subtilités de la casuistique étaient vaincues d'avance par le libre esprit qui animait Walther, Freidank, Reinmar de Zweter et bien d'autres.

Ce qui achevait d'irriter les trouvères, c'est, comme ils le disaient, de voir des gens qui montraient aux autres le chemin du ciel et ne suivaient, pour leur propre compte, que celui de l'enfer. Walther von der Vogelweide insiste particulièrement sur l'impudicité, parce que, selon le vœu de l'Évangile, les prêtres doivent être plus chastes, plus délicatement purs que les laïques. « Dans quels livres ont-ils lu, ces beaux prêcheurs, qu'il convenait de convoiter et de poursuivre la femme d'autrui?... »

V

Néanmoins le patriote satirique, aussi cruel parfois que les auteurs du *Roman du Renart* et du *Roman de la Rose*, ne prétend pas mettre en doute l'autorité doctrinale de l'Église. Nul plus que lui ne respecte le prêtre qui ne s'occupe que des choses de Dieu et s'abstient des choses de César. Dans son exaltation poétique, le *Minne-Sænger* place les nobles dames et les bons prêtres au même rang d'honneur et de noblesse : deux noms glorieux, dit-il, *Zwêne edele Namen*. Que les jeunes gens les respectent ; qu'ils écoutent surtout la sagesse divine qui se manifeste par ces âmes d'élite. Jusque dans ses

Hosted by Google

ravissantes chansons d'amour idéal, le trouvère ne craindra pas d'honorer un ermite ; c'est pour lui un type de toutes les vertus chrétiennes. Le chevaleresque servant d'amour devient tout à fait platonique quand il rêve à la vie ascétique, toute de contemplation et de renoncement, quand il y voit l'héroïsme tel que le prêche le Sermon de la Montagne. Même dans un *Tagelied*, une aubade dialoguée à la mode des voluptueux troubadours de Provence, Walther, jeune encore et amoureux, laisse percer l'incomparable délicatesse de ses aspirations religieuses.

D'autre part, il a su se dégager de plus d'une superstition de son époque. « Je m'étais assis, la pensée en proie au doute, et je voulais quitter mon doux servage ; mais je ne sais quel espoir me ramena. Hélas ! ce n'était qu'une chétive consolation. Si je vous le dis, vous en pourrez rire. Pourtant, nul ne se réjouit sans quelque raison...

« C'est un brin d'herbe qui m'a ragaillardi : il m'a promis que j'obtiendrai ma grâce. Aussi souvent que j'ai tenté l'épreuve, la réponse m'a été favorable. Écoutez bien, observez bien si j'ai raison de parler ainsi : Elle le fera, — elle ne le fera pas, — elle le fera, — elle ne le fera pas, — elle le fera ! » C'est ainsi que j'ai mesuré le brin d'herbe, comme je l'ai vu faire aux enfants. Tel est donc mon espoir, mais il y faudrait un peu plus de foi ! »

Le même charme de fine ironie se retrouve dans une autre pièce, le quatrième *Lied* intitulé : *L'interprétation d'un songe*. « Quand l'été fut revenu, et que les fleurs apparaissaient délicieusement dans l'herbe, tandis que les oiseaux chantaient, j'arrivai à une longue prairie. Là courait un clair ruisseau, se hâtant vers le bois où le rossignol faisait entendre son ramage.

« Près de la source était un arbre, et là j'eus un rêve. Pour fuir le soleil, je m'assis sous ce beau tilleul qui me donnait une ombre si fraîche. Puis, j'oubliai si bien mon chagrin que je m'endormis paisiblement.

« Aussitôt il me sembla que tous les pays m'obéissaient et que mon âme allait au ciel, tandis que mon corps ici-bas

Hosted by Google

se trémoussait à sa guise. J'étais au comble du bonheur. Que Dieu en dispose pour le mieux; mais jamais on ne vit un si beau rêve.

« Volontiers j'eusse dormi là pour toujours, sans un corbeau de malheur qui se prit à croasser. Oh! que tous les corbeaux attrapent ce que je leur souhaite! Celui-ci m'a ravi toute ma joie. Son cri me réveilla : si j'avais pu le frapper, c'eût été le dernier jour, le jour du jugement, *Suonetac*, pour le maudit animal.

« Alors une femme, merveilleusement vieille, arriva pour me consoler. Je l'obligeai par serment à me répondre. Or, elle m'a expliqué le sens de mon rêve. Que les gens sages écoutent et réfléchissent. Elle m'a dit : « Deux et un font « trois. » Puis, elle ajouta : « Ton pouce est aussi un doigt. »

Se moquer ainsi de la divination pour les songes était assez rare au XIII^e^ siècle. Aujourd'hui même, bien que les Grecs, par exemple Hérodote, Platon et Aristote, aient dit, depuis plus de deux mille ans, que le rêve n'est que le résultat de nos impressions de la veille grossies par l'imagination, la croyance aux songes prophétiques persiste encore jusque dans nos villes. On réédite toujours avec succès *les Clefs des songes* et les charlatans trouvent encore à exploiter l'oniromancie, surtout dans les pays catholiques.

VI

Walther est donc un esprit très-ouvert, très-dégagé. Il se plaît à railler ceux qui croient à certaines rencontres réputées funestes. « En vérité, s'écrie-t-il dans son 64^e^ *Lied*, celui que ne réjouit pas l'aspect d'une belle femme est un être de mauvais augure. Il porte malencontre si vous le voyez de grand matin. » C'est l'*aneganc*, tel que la mythologie de Grimm le décrit pour la rencontre matinale d'un loup, d'une colombe, d'un bossu, d'un lépreux, d'un prêtre, d'un lièvre, d'un aveugle, d'un paralytique, etc.

Ce n'est pourtant pas un sceptique, il s'en faut bien. On n'est pas aussi grand poëte qu'il l'est, sans une imagination

Hosted by Google

susceptible de recevoir de vives, de rapides, de profondes impressions. Sous le coup des événements, son lyrisme s'exalte, et c'est même par cette exaltation qu'il interprète le mieux les idées et les préoccupations de ses contemporains. Lorsqu'en 1207 on parla de comètes et d'éclipses de soleil, il invoqua l'Apocalypse pour annoncer la fin prochaine du monde. « Éveillez-vous, s'écrie-t-il, le jour approche où la crainte va s'emparer des cœurs de tous les chrétiens, des juifs et des païens; nous avons vu de nombreux signes qui nous en annoncent l'arrivée.

« Le soleil a assombri son éclat, l'infidélité a partout répandu sa semence par les chemins. Le père ne trouve que perfidie chez son enfant; le frère ment à son frère; la tromperie se glisse jusque sous le capuchon du moine. La violence l'emporte; le droit succombe devant les juges. Debout! debout! c'est trop longtemps dormir! »

Vingt ans plus tard, en 1227, il se fait de nouveau l'organe des terreurs publiques. Une tempête effroyable, qui, à l'entrée du printemps, s'est déchaînée sur une partie de l'Allemagne, a ramené la croyance à la prochaine fin du monde. « Malheur! dit-il, un vent souffle qui s'abattra avec fureur sur tous les royaumes. Les arbres sont déracinés et les tours s'écroulent devant lui! Hélas! comme notre paresse nous a fait perdre la faveur des anges et des dames! Nous nous sommes laissé séduire par les fleurs éphémères du printemps et le chant fugitif des oiseaux. Comme la cigale, nous avons oublié, pendant l'été, de nous prémunir contre l'hiver. Nous avons dédaigné la prévoyance de la fourmi... »

Uhland a prétendu que Walther von der Vogelweide ne parlait jamais de la mort. M. Lange n'a pas de peine à montrer que la mort est, au contraire, très-souvent présente à son esprit et à son imagination, même sous son aspect le plus sombre et le plus effrayant.

Le monde, il l'appelle parfois l'hôtellerie de Satan. Il imagine à ce propos un dialogue bizarre, tout à la fois lugubre et grotesque, dans le véritable goût du moyen âge. L'hôtesse, *Fro Werlt*, veut en vain le retenir. « Tes dou-

Hosted by Google

ceurs, dit-il, m'ont trop longtemps abusé... Mais, quand je t'eus bien considérée en face, ton regard était étrange... Ta honte cependant a été au comble, lorsque je te vis par derrière. » Cela rappelle l'aventure de Wirndt de Grafenberg, l'auteur du *Wigalois*. Il reçut un jour (raconte Conrad de Wurzbourg), la visite d'une belle dame qui, pour le remercier d'avoir été son chevalier, lui proposa de le convaincre de sa beauté. Là-dessus, elle lui tourna le dos, et Wirndt n'aperçut plus que des vipères, des crapauds et d'horribles plaies. La même allégorie se voit au portail de la cathédrale de Bâle. Le monde se montre d'un côté plein de grâce, et de l'autre hideux et repoussant[1].

VII

Mais, il faut bien le reconnaître, la poésie de Walther von der Vogelweide n'a jamais plus de force que quand elle célèbre l'empire d'Allemagne. C'est littéralement pour lui le saint empire romain. Mieux que d'autres trouvères il pourrait dire :

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

Seulement, il n'accepte pas l'allégorie d'Innocent III, comparant le premier au soleil et l'autre à la lune. Ce n'est pas que, à bien prendre, Walther soit un homme de parti. Il s'attache franchement, hardiment à quiconque porte haut l'étendard, la sainte oriflamme de Charlemagne. Par une étrange survivance d'idées romaines, le lyrique germain célèbre, comme s'il avait lu Claudien, la sacro-sainte majesté de César. Notre Boendale d'Anvers, dans ses *Brabantsche Yeesten*, n'a pas plus d'exaltation mystique et patriotique lorsqu'il invoque l'imposant souvenir de *Grote Karle* que les *Walen* (c'est-à-dire les Français, les Welches) ont tort d'appeler *Karlemaine*.

C'est par le droit divin de César que Walther combat

[1] Lange. *Un trouvère allemand*, p. 186.

Hosted by Google

l'omnipotence exercée par la cour de Rome. La grandeur, la puissance de l'Allemagne est indiscutable, comme celle que le Jupiter de l'Enéide promit à la ville éternelle : *Imperium sine fine dedi*. Cette faveur du ciel est méritée par un pays où les femmes sont des anges,

Rehte als engel sint diu wîp getân.

« De l'Elbe au Rhin, et du Rhin jusqu'en Hongrie, c'est là qu'habitent les meilleures femmes que j'aie connues sur la terre. J'ai parcouru bien des pays ; mais qu'il m'arrive malheur si mon cœur pouvait se résoudre à trouver du plaisir aux mœurs étrangères. Quiconque cherche vertu et pur amour (*reine Minne*), qu'il vienne dans notre pays ! » La Méditerranée est devenue un lac allemand par la puissance de Henri VI, le fils de Barberousse. Bohémond d'Antioche, Léon de Cilicie, Amaury de Chypre le reconnaissent comme leur suzerain, et Léon d'Arménie se dit roi par la grâce de Dieu et de l'empire romain. Enfin, le frère de l'empereur a épousé Irène, l'héritière de Constantinople...

La Nature même proclame la nécessité du saint-empire romain. « Seigneur pape, dit Walther ironiquement, mon salut est assuré, car je tiens à vous obéir. Vous avez prescrit à la chrétienté les devoirs qu'elle a à remplir envers l'empereur, lorsque vous lui accordâtes la bénédiction divine. Vous nous commandiez alors de l'appeler notre seigneur et de lui rendre hommage. » Dans une sorte de sonnet sur le *Kaisersrecht*, on entend les véritables accents du gibelin mystique : « Le fils de Dieu lui-même démasqua le piége de ceux qui le tentaient, en les engageant à laisser à l'empereur les attributions royales et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Seigneur Empereur, je suis un ambassadeur, et je viens vous apporter un message de Dieu. C'est vous qui possédez la terre, et lui le ciel. »

Ailleurs encore, il affirme que l'éclat de la couronne impériale surpasse l'éclat de toutes les autres. Et quand il assiste le 8 septembre 1189, à Mayence, au couronnement de Philippe de Souabe par les mains des évêques de Trèves et de

Hosted by Google

Tarentaise, il trouve un mètre nouveau, celui que le critique Simrock appelle le *ton* du roi Philippe. Telle est, en effet, la spontanéité de cette poésie à la fois personnelle et patriotique que, jusque dans ses rhythmes variés, elle aime à répercuter les émotions de la patrie. Il ne faut donc plus s'étonner d'entendre parler des mètres, des tons, des mélodies qu'inventent Archiloque, Alcée et Pindare, puisque, en plein moyen âge et quand des poëtes tels que Wolfram von Eschenbach déclarent qu'ils ne savent ni lire ni écrire[1], nous voyons un naïf artiste se créer un instrument selon les circonstances. La taille de la strophe, la coupe du vers, le jeu de la rime simple ou redoublée, plate ou croisée, le moindre cliquetis d'une syllabe, tout a ici sa signification, sa valeur poétique; car il y va, dans le détail comme dans l'ensemble, d'une fière, sincère et généreuse inspiration. Au soin que les *Minne-Sænger* donnent à leur parole, on sent qu'elle est une parole d'action, d'actualité. Si exaltée, si fantasque que nous paraisse aujourd'hui cette poésie, elle était alors vraiment pratique, militante et imprégnée de réalité contemporaine, comme le sera plus tard la prose.

« La couronne, s'écrie Walther ravi, est plus vieille que le roi Philippe; mais voyez tous si cela a pu se passer sans miracle, tant l'ouvrier l'a faite juste à sa tête. Sa tête impériale sied si bien à la couronne, qu'aucun honnête homme ne saurait plus les séparer... L'un rehausse l'éclat de l'autre, la noble pierre et le doux jeune homme; c'est un spectacle que les princes contemplent volontiers. Si maintenant quelqu'un me demande où est l'autorité impériale, qu'il regarde celui qui porte sur sa tête le *solitaire;* cette pierre est l'étoile polaire de tous les princes. »

Qu'était ce solitaire magique? C'était la pierre unique, que maître Albert, le grand savant, appelait l'orphelin, *orphanus*, parce qu'on n'avait jamais vu sa pareille[2]. Une vieille légende racontait que ce diamant impérial avait été

[1] Wolfram. *Parzival,* II, 1711.

[2] Bartsch. 3e édition des poésies de Walther von der Vogelweide, p. 182.

Hosted by Google

donné à l'empereur Othon le Grand par le duc Ernest, qui l'avait enlevé de « la montagne creuse, *Hohlenberge* ».

VIII

Walther fut le chantre des Hohenstaufen, parce que le vœu public les acclamait. Il pouvait s'enorgueillir de la récompense qu'ils lui accordèrent autant que des services que son patriotisme leur avait rendus. Ne devait-il pas vivre de la Muse comme le prêtre de l'autel, ou comme ce trouvère thébain qui recevait noblement le salaire des leçons de sagesse qu'il donnait aux rois[1] ? Maintenant, s'écrie le poëte tyrolien, je relève la tête et j'en ai le droit. J'ai retrouvé un foyer; l'empire et la couronne m'ont accueilli. Courage donc, ô vous tous qui voulez danser au son de la viole !

Wol ûf, swer tanzen welle nâch der gîgen !

Ma tristesse est dissipée; je puis de nouveau me présenter avec assurance et m'abandonner à la joie. « Ce n'est pas là le ton quémandeur du ménestrel Colin Muset; c'est le juste orgueil de l'ouvrier qui a fini sa tâche. C'est l'ouvrier de la grande Allemagne, qui doit continuer l'empire romain, comme, de son côté, quelquefois la France s'est glorifiée de le faire. Messager de la bonne nouvelle patriotique, il dit du même ton, avec la même élégance, avec la même noblesse, les joies de sa maison et celles de sa patrie. En revanche, quand la patrie souffre, il semble concentrer en lui toutes ses douleurs :

« J'étais assis sur un rocher et je passais un de mes genoux sur l'autre. Appuyé sur le coude, j'appliquais contre ma main mon menton et l'une de mes joues. Alors je me demandai avec angoisse quel est l'objet de notre vie en ce bas monde. Et il m'était impossible d'accorder trois objets : l'honneur, les biens de ce monde et la grâce de Dieu. J'au-

[1] Quel dommage que Villemain, l'auteur de l'*Essai sur le génie de Pindare*, n'ait pas connu l'allemand !

Hosted by Google

rais bien voulu renfermer ces trois trésors dans un coffret, *in einen Schrîn...* »

Cette intime solidarité l'autorise à se prononcer de la façon la plus familière sur les plus hauts intérêts de l'État. Sa parabole si célèbre, que Wolfram von Eschenbach appelait le chant des cuisiniers, *Brâten Sanc*, en est la preuve. Dans ce sonnet où les tercets précèdent les quatrains [1] : « Il faut, dit-il, que nous conseillions aux cuisiniers, dont la situation est devenue critique, de ne plus découper le rôti du prince comme ils font. » Ces officiers de malheur font tant de parts et de si grandes, qu'il n'en reste rien. Le poëte, faisant allusion au mariage de Philippe de Souabe avec Irène de Constantinople, parle aussi malicieusement du rôti grec dépecé par les croisés de 1204. Les parts devinrent trop petites ; le prince fut mis à la porte ; ses vassaux se tournèrent vers un autre maître. Vraiment, il vaudrait mieux que celui qui perd ainsi son empire ne l'eût jamais gagné. » On serait tenté de croire que l'auteur de *Ruy Blas* s'est souvenu de ce *Spruch* original :

Bon appétit, messieurs ! O ministres intègres !
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison.
. . . . . .
. . . . . Un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;
Et l'aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

Walther von der Vogelweide nous apparaît toujours comme poëte d'action, héraut d'armes et de tournois, ou messager de paix et de nobles pensées. Jamais on n'aperçoit en ses vers les plus rêveurs, les plus mélancoliques, les mièvreries du dilettantisme. C'est la vie réelle qui l'inspire, mais elle comprend l'idéal autant que le positif, l'esprit autant que le corps. Alors même qu'il arrive au joyeux château de la Wartbourg, chez l'aimable Hermann de Thuringe, alors même qu'il par-

[1] Bartsch, p. 207.

Hosted by Google

ticipe à ce fameux tournoi littéraire que Richard Wagner a de nouveau poétisé dans son *Tannhauser*, c'est la politique nationale qui inspire le mieux ses *Sprüche* et ses *Lieder*, ses Sentences et ses Chansons. « C'est mon habitude, dit-il, de m'attacher toujours à ceux qui sont les meilleurs... Hermann ne s'abandonne pas à son caprice... la fleur de Thuringe fleurit au travers de la neige; son éloge ne tarit pas dans ma bouche ni l'hiver, ni l'été, et il en est digne comme dans ses premières années... » Pourquoi ce panégyrique du courtois landgrave? Parce que Walther se félicite de l'avoir rallié à l'Empire contre la Papauté.

IX

C'est à Wurzbourg, en Franconie, que Walther mourut en 1230. C'est là que Frédéric II, qu'il avait d'abord appelé le *roi des prêtres*, parce qu'il avait été le pupille d'Innocent III, lui avait accordé un fief. On montre encore aujourd'hui la rue de Wurzbourg où jadis était située la propriété du poëte. « J'ai mon fief, s'écria-t-il naïvement quand le jeune Hohenstauffen eut récompensé ses vers patriotiques, j'ai mon fief, que tous le sachent! Désormais je ne craindrai plus les frimas de l'hiver, et n'implorerai plus les méchants seigneurs. Le noble roi, le doux roi s'est occupé de moi; j'aurai de la fraîcheur en été, et en hiver, de la chaleur. Mes voisins auront bien meilleure opinion de moi, et ne me regarderont plus comme un épouvantail, ainsi qu'ils faisaient. J'ai été pauvre très-longtemps, sans qu'il y ait eu de ma faute. » Un document local de 1323 porte : *Curia dicta zu der Vogelweide, sita in civitate Herbipolensi* (Würzbourg) *im Sande*. Non loin de là, dans la cour intérieure du monastère appelé Jardin de Saint-Laurent, se trouva d'abord sa tombe.

« Sous un tilleul, dit une chronique manuscrite[1], s'élève

[1] Le manuscrit dit de Wurzbourg, actuellement à la Bibliothèque de la cour de Munich (1re moitié du XIVe siècle). Lange. *Un trouvère allemand*, p. 48.

Hosted by Google

une pierre qui sert de mausolée à Walther von der Vogelweide, et dans laquelle sont taillés quatre trous. Il a voulu que les oiseaux se réunissent sur sa tombe, eux qui avaient si souvent fait la joie de sa vie. Il fit donc au chapitre du monastère un legs, à charge de placer tous les jours pour les oiseaux des grains de blé dans les creux pratiqués dans la pierre tumulaire. Les chanoines observèrent quelque temps la volonté du poëte; mais bientôt ils négligèrent de faire la pieuse offrande aux oiseaux et se contentèrent de célébrer par des gâteaux qu'ils mangeaient eux-mêmes l'anniversaire de Walther. »

Si cette gracieuse et malicieuse légende n'était pas fondée uniquement sur le nom *Vogelweide* (*pâture des oiseaux*), nom du village natal de Walther, ce serait un post-scriptum assez piquant pour l'histoire de ce catholique anticlérical[1].

Le cloître qui faisait autrefois le tour du jardin dit de Saint-Laurent a complétement disparu; mais voici le texte naïf d'une inscription latine qui devait y perpétuer la mémoire du gentil trouvère :

Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
Qui flos eloquii, qui Palladis os obiisti,
Ergo quod aureolam probitas tua possit habere,
Qui legit, hic dicat : Deus, istius miserere.

Aujourd'hui, on trouve à gauche du chœur de la *Neumunster-Kirche,* dont la crypte compte dix siècles, un nouveau monument érigé en 1843 à Walther, qui a été enterré non loin de là, en 1230. C'est au mur extérieur du chœur que la Société historique de la Basse-Franconie a fait poser une plaque commémorative, représentant une coupe dans laquelle des oiseaux viennent picoter des grains de blé. L'inscription allemande a été composée par le roi Louis de Bavière. Elle nous paraît caractériser à merveille cette noble et poétique destinée : « La vie le forma, la vie inspira ses chants; c'était l'ardent amour de la patrie qui presque tou-

[1] Voir la poétique description de ce village perdu dans les Alpes tyroliennes (ap. Lange, p. 43).

Hosted by Google

jours animait ses vers. Aucun poëte ne fut plus allemand. » On peut donc dire que Schiller, Arndt et Uhland ont été les héritiers de sa pensée patriotique. Simrock va même jusqu'à s'écrier: « C'est une poésie de combat, capable de faire sortir des armées de terre; elle mettra en déroute les incendiaires français et fera rentrer dans leur néant les prétentions coupables de Rome; elle blessera à mort le *particularisme*, la cause unique des divisions et de la faiblesse de l'Allemagne. Les travaux d'érudition sur Walther von der Vogelweide ont une portée non-seulement scientifique, mais encore nationale. »

Tout cela n'a pu détourner un érudit parisien, M. Lange, de consacrer une monographie des plus curieuses et des plus sympathiques à ce poëte qui symbolise la gallophobie. C'est que, par delà ce va-et-vient de revanches et de rancunes qui se prolongent de Rocroi à Sedan et d'Iéna à Waterloo, le littérateur, tolérant par grâce d'état, ne voit, ne veut voir que ce qui honore l'humanité : la bravoure, l'honneur, le patriotisme, l'amour et la poésie.

J. Stecher.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE [1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VII

MON CHER AMI,

Pierantoni me fait faire quelques visites très-intéressantes. D'abord chez M. Magliani, ministre des finances. De l'avis unanime, c'est un des financiers les plus capables de l'Italie. Nous causons du bimétallisme et de la convention monétaire récemment conclue entre les États de l'Union latine : — Théoriquement, dit-il, je comprends qu'on préfère l'étalon d'or unique; mais pratiquement, l'exclusion de l'argent, c'est l'avilissement de tous les prix, et la baisse des prix, c'est la ruine de l'industrie, on le voit en ce moment, et dans l'avenir, l'écrasement des débiteurs et des contribuables. L'Allemagne a commis une grande faute en expulsant l'argent. Elle a été la première à en porter la peine. C'est un exemple que nous ne suivrons pas.

M. Magliani nous fait visiter son ministère. C'est le symbole parfait de la centralisation bureaucratique et paperassière. C'est un bâtiment tout neuf qui s'élève en face de la gare et qui a coûté 11 millions. Ce n'est pas cher, car c'est

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai et 15 juin 1879.

Hosted by Google

une des plus grandes constructions de l'Europe. Déjà 3,500 employés y grattent du papier et on en attend encore 1,500 qu'on a laissés provisoirement à Florence. C'est toute une armée de commis et un déluge d'écritures. La routine formaliste de l'ancien régime a été maintenue et toutes les complications d'un grand État centralisé sont venues s'y ajouter. Pour la moindre affaire il faut vingt ou trente documents et autant de signatures. Qui donc aura la puissance de simplifier tous ces rouages et toutes ces formalités? Ce ministère est un vrai palais. C'est la manie traditionnelle des Italiens d'en bâtir. D'immenses escaliers, des corridors sans fin, du stuc et des fresques et beaucoup de place perdue. Les ministres conservent leur logement particulier; seulement ils ont au ministère des salons pour recevoir. Cela est indispensable; mais pourquoi y mettre tant de faste, des tapis veloutés, des meubles dorés, des tentures de soie? N'est-ce pas un contraste pénible quand on songe à la misère des peuples? Mieux vaudrait imiter la simplicité austère des ministères de Vienne et de Berlin. Un ministre ici peut-il s'asseoir sur un de ces sophas somptueux sans être saisi d'un remords, en songeant que le prix de ce meuble coûte le pain de toute une famille? — C'est un détail, me dira-t-on; qu'importent les quelques millions qu'ont coûté ces ameublements? Un détail, soit, mais il est caractéristique. Examinez les budgets. Les chambres votent trop légèrement une foule de dépenses inutiles qui exigent de nouveaux impôts. Il faudrait ici l'économie à outrance de Frédéric II, qui ne faisait pas raccommoder ses boutons. En Italie, un bon patriote ne devrait pas voter un centime qui ne fût absolument indispensable.

On va consacrer de nouveaux millions à bâtir un palais des beaux-arts, et cela à Rome, où les palais foisonnent et où les chefs-d'œuvre sont partout. Dépense bien inutile: ainsi, que de place vide encore dans le musée de Latran!

Voici un autre exemple de ces prodigalités, à mon avis inexcusables. Une souscription a été faite pour élever un monument à la mémoire de Victor-Emmanuel. On a réuni

Hosted by Google

un peu plus d'un million. Le mieux serait de bâtir une école portant le nom du premier roi d'Italie. Si l'on veut un souvenir plus personnel, qu'on érige une belle statue équestre. Mais non : on va construire un arc de triomphe qui coûtera 12 millions et qui, quoi qu'on fasse, sera d'un médiocre effet à côté de ceux de Titus, de Septime-Sévère et de Constantin. Et tandis qu'on gaspille ainsi l'argent, les populations, dans une année d'abondance exceptionnelle (1878), se soulèvent de misère et se font égorger faute de pouvoir payer les impôts. Nul ne semble comprendre ici que l'économie est un devoir strict. C'est du reste une maladie européenne universelle. La facilité des emprunts ruinera les villes et les États. C'est si glorieux de faire des embellissements! Le contribuable payera, il n'a qu'à se serrer l'estomac s'il ne préfère mourir de faim. Ces accroissements constants des impôts préparent évidemment le socialisme ou plutôt elles le réaliseront, car elles aboutiront à la suppression de la propriété par l'absorption du revenu.

—Visite chez Cairoli. Il souffre encore de la blessure qu'il a reçue en se jetant au devant du poignard de Passanante pour protéger le roi. Loyale et sympathique figure. Sa mère, vraie Spartiate, a envoyé successivement ses fils mourir pour la cause italienne. Celui-ci seul a survécu. Aussi sa popularité est énorme. Dans les villes et jusque dans les villages on affiche des bandes de papier où se trouve imprimé en grands caractères, sur les unes : *Viva il re Umberto!* sur les autres : *Viva Cairoli!* Il vient de céder le ministère à Depretis, mais son groupe est le plus puissant à la Chambre. Son éloquence est chaude et colorée, son dévouement à l'Italie absolu, son honnêteté proverbiale. Il ne lui manque que cette tactique parlementaire, cet art d'agir dans les coulisses, indispensable dans un parlement où il n'y a pas de véritables partis. Celui-là seul peut se maintenir qui a le talent de bâtir un édifice solide avec du sable mouvant.

— Pierantoni me conduit aussi au ministère de l'agriculture dont M. Majorana Calatabiano tient le portefeuille. M. Majorana a été professeur d'économie politique à l'université de

Hosted by Google

Palerme et a publié sur cette science un traité qui a eu du succès. Nous causons du reboisement. C'est un cas où l'intervention de l'État devrait être énergique, comme dans toute question de salut public. Nul pays ne souffre plus que l'Italie du déboisement. Les montagnes, les collines sont dénudées. L'eau entraîne les terres, les torrents ravagent les campagnes et emportent ponts et chemins; le limon déposé dans les plaines forme des marais d'où se répand la malaria. Le reboisement devrait être imposé aux particuliers et aux communes, et au besoin, exécuté par l'État, comme l'a décrété la dernière loi française sur la matière. Que l'Italie serait plus belle encore si, comme aux environs d'Albano et de Nemi, les montagnes étaient encore revêtues de cet épais manteau de verdure dont parlent les poëtes anciens.

— Je reviens de ma visite au Quirinal. Le sympathique secrétaire de la légation italienne à Bruxelles, le comte de Sonaz, m'avait donné une lettre pour son frère le général qui est aide de camp du roi. Je me rends à l'audience en brillant équipage, car Van Loo m'a prêté le sien, mais en frac, car maintenant tout se fait à la cour italienne sans apparat inutile. A ce propos, je remarque qu'en Italie on ne porte pas du tout de décorations. Quelle différence avec les Italiens d'autrefois, qu'on reconnaissait à la profusion de leurs bijoux, bagues, boutons, chaînes, breloques, croix et crachats! Au Quirinal, dans le grand vestibule du rez-de-chaussée, je contemple avec respect une haie de militaires en uniforme splendide, une sorte de cent-gardes. On monte un escalier en spirale, très-large, soutenu du côté intérieur par des colonnes et garni d'une plate-bande continue de fleurs et de verdure; l'effet est charmant. J'imagine que c'est une idée de la reine Marguerite. Au premier, autre vestibule immense et vide; les huissiers me transmettent à l'officier de service, lequel m'introduit. L'appartement donne sur la place, où sur le ciel bleu se profilent Castor et Pollux et les magnifiques chevaux grecs de la fontaine quirinale. L'ameublement est très-simple, mais sans nulle harmonie dans les tons. J'aime encore mieux cela

Hosted by Google

que l'or et la soie des ministères. Le cœur ne saigne pas au moins à la pensée des haillons des paysans qui payent. Le roi est en costume du matin, un *Shooting-jaket* anglais. Les photographies ont fait connaître sa figure que distinguent d'énormes moustaches; elle est très-fine, mais très-pâle et très-nerveuse. Les yeux, dont on voit tout le globe, ont un regard si perçant, que l'effet en est vraiment extraordinaire. Il parle le français sans accent et avec une grande facilité. Après quelques mots, très-agréables pour une oreille belge, sur la Belgique, sur son roi et son ministre à Rome, il arrive à l'Italie : L'Europe, dit-il, ne peut apprécier tout ce qui a été fait ici. Tout était à créer, l'armée, la marine, l'enseignement, les ports et les routes. Que d'argent il a fallu! Aussi le budget était en déficit juste de la moitié; la situation financière semblait désespérée, et aujourd'hui, nous avons le *pareggio*, l'équilibre, mais au prix de quels sacrifices! On se plaint des impôts, mais ce n'est pas sans raison, ils sont écrasants. Pour certaines de mes propriétés je paye au delà de 50. p. du revenu. Que je serai heureux le jour où on pourra dégrever le pauvre peuple! — Il parle de l'attentat de Passanante comme d'un accident de chasse. C'est un malheureux insensé, ajoute-t-il, il n'a pas su ce qu'il faisait. Le roi s'occupe ensuite longuement de l'armée. C'est la création de mon père. Soldats et officiers ont bonne tournure n'est-ce pas? Mais aussi comme ils travaillent; huit heures par jour! Les officiers lisent beaucoup et s'instruisent. L'armée nous coûte cher, mais dans un pays à constituer comme l'Italie, c'est le meilleur moyen de civilisation et d'unification. Le soldat qui rentre dans son village, au fond des Abruzzes ou des Apennins, y apporte l'idée de la patrie italienne et des habitudes d'ordre, de propreté et de discipline.

On entend dire souvent que le rôle de la royauté est fini et que l'ère des républiques commence. Cependant M. Passy, dans son livre sur les formes de gouvernement, a montré, l'histoire à la main, que les divisions violentes des partis avaient toujours amené la chute de la république, parce que les peuples cherchent dans le despotisme un refuge contre l'anar-

Hosted by Google

chie. N'est-ce pas encore ce qui nous attend aujourd'hui? En tout cas, le rôle d'un roi constitutionnel n'est pas chose aisée. Il ne doit plus chercher, comme autrefois, à en imposer aux masses par le luxe et l'apparat. C'est cela qui irrite et provoque les attentats, on l'a bien vu dans le procès de Passanante. Le roi doit se montrer avant tout dévoué aux intérêts des classes laborieuses. C'est en se faisant le protecteur des communes et du tiers état que la royauté moderne a acquis son pouvoir, à la fin du moyen âge. Aujourd'hui elle conservera en protégeant le quatrième état, la classe ouvrière. La royauté doit être socialiste, c'est-à-dire qu'elle doit tendre au relèvement des déshérités.

Le roi Umbert s'est montré aussi strictement constitutionnel que son père. Il n'écoute pas ses préférences, qu'on ignore même. Il ne veut avoir de ministres que ceux que la majorité du Parlement lui désigne. La chose est souvent bien difficile quand il n'y a que des partis flottants et pas de vraie majorité, comme c'est ordinairement le cas en Italie. Il consulte alors le président de la Chambre et du Sénat et les chefs des partis, et il accepte la combinaison qui offre le plus de chances de durée; c'est ainsi que s'est formé le ministère Depretis. En toutes circonstances, il paraît s'oublier complétement lui-même, pour ne songer qu'au bien de l'Italie. Il désire surtout favoriser le développement intellectuel du pays. Récemment, comme notre roi, il a fondé des prix considérables pour les meilleurs ouvrages de littérature et de science.

Quand Garibaldi est arrivé récemment à Rome pour présider une réunion dont les tendances républicaines étaient peu déguisées, le roi Umbert, sachant que le vieux général était malade, alla le voir. On lui fit remarquer qu'il aurait pu s'en abstenir : Peut-être, répondit-il; mais il a tant fait pour l'Italie, et moi rien encore. Il est vieux, et je suis jeune. C'est un héros, et moi je n'ai que ma bonne volonté et mon dévouement. Mon père l'aimait et aurait été le voir. Je veux faire ce qu'il aurait fait.

Il faut dire que presque tous les souverains actuels rem-

Hosted by Google

plissent bien leurs hautes fonctions. Je pense que l'exemple de notre roi Léopold Ier n'y est pas étranger. Ils le prennent pour modèle. Le succès de son règne, la popularité dont il a joui engagent à l'imiter. C'est une remarque que je tiens du roi don Fernand, de Portugal. Tandis que je visitais son magnifique domaine de la Pena, près de Cintra, et qu'il me montrait ses araucarias dont il est très-fier, il me parla longuement du roi Léopold Ier : Je n'oublierai jamais, disait-il, les sages conseils que me donnait mon bon oncle. Son influence a été grande pendant sa vie. Celle qu'exercera son exemple ne sera pas moindre. Tous les rois, à commencer par mon fils, voudront faire comme lui. Il a été le type du souverain constitutionnel. Il a été toujours heureux et il a fait le bonheur de son pays. Qui ne voudrait adopter sa façon de gouverner, avec l'espoir d'arriver aux mêmes résultats ?

— On me parle beaucoup d'un critique d'art très-connu en Italie et en Allemagne, le sénateur Giovanni Morelli. Il s'est fait une spécialité de l'art de contrôler l'authenticité des tableaux. Pour y parvenir, il étudie avec le soin le plus minutieux, et la loupe à la main, une toile d'un maître dont l'origine ne fait pas doute. Si ce peintre a eu plusieurs manières, il prend un type de chaque manière. Il examine alors les couleurs employées de préférence, — chaque artiste avait les siennes, — le coup de pinceau, les particularités du dessin, le caractère des figures, la façon de faire les mains, les pieds, les draperies, les paysages, les motifs d'architecture. Il est certain que chaque peintre a eu et a encore sa façon de voir et de rendre les objets. Il s'agit seulement de les constater. Bürger, c'est-à-dire Thoré, avait appliqué ce procédé de critique aux tableaux de l'école hollandaise avec une finesse d'aperçus très-instructive. Les critiques de M. Morelli ont fait sensation et autorité à Rome. Ainsi il a appliqué son procédé de contrôle à la galerie Borghèse et il a démontré que le fameux portrait de César Borgia par Raphaël n'était pas de Raphaël et ne représentait pas Borgia. A mon avis, il y a là une voie nouvelle ouverte à la critique

Hosted by Google

d'art. Mais, pour y réussir, il faut de longues études et un scrupule, une patience à toute épreuve dans l'examen des détails.

— Je retrouve à Rome mon éminent confrère de l'Institut, M. Geffroy, dont j'ai eu le très-grand plaisir de faire la connaissance à Upsala, l'an dernier. Lui, qui a fait de si intéressantes études sur le Nord scandinave, est maintenant directeur de l'École française d'archéologie établie à Rome. Excellente institution, créée à l'imitation de l'Institut allemand, qui a son siége au Capitole. Nous recevons de la part de M. et de Mme Geffroy un accueil cordial et vraiment amical dont je tiens à les remercier ici. Ils occupent le second étage du palais Farnèse. Nous y dînons plusieurs fois avec quelques élèves de l'école qui m'expliquent leurs travaux d'érudition. Ils habitent en ville et travaillent sous la direction de M. Geffroy. Si on envoyait à Rome successivement les lauréats de nos universités se destinant à l'enseignement du droit romain ou des antiquités, ils recevraient ici le meilleur accueil.

M. Geffroy me conduit à une soirée chez la comtesse Ersilia Lovatelli. Elle est belle et jeune encore, quoique mère de cinq enfants, et elle est en même temps un des épigraphistes les plus savants et les plus ingénieux de l'Italie, tant pour le grec que pour le latin. Elle vient de déchiffrer l'inscription tumulaire d'un cocher numide qui avait gagné des millions aux courses de char. Son interprétation a fait rumeur dans le monde savant, parce qu'elle a fait connaître certains détails que l'on ignorait. M. Waddington a écrit une lettre de félicitation à donna Ersilia. Elle demande à M. Geffroy si ce ne serait pas d'un pédantisme ridicule de répondre en latin; elle craint de mal écrire le français. Elle m'explique que le goût des lettres anciennes lui est venu assez tard. Mais maintenant c'est pour elle une vraie passion et un bonheur. Elle ne va guère dans le monde et ne reçoit que des savants et des hommes de lettres. C'est par exception que se trouve chez elle, ce soir-là, sa belle-sœur, la princesse Teano. Je m'en félicite; je vois ainsi la belle, l'incomparable Teano,

Hosted by Google

dont on m'a tant parlé. Le fait est qu'elle est éblouissante, une démarche « de déesse sur les nues », comme dit Saint-Simon. L'idéal féminin dans sa perfection. Elle est Anglaise.

Donna Ersilia est des Caetani, qui étaient les maîtres d'une partie de la campagne romaine dès le XII^e^ siècle. Ce sont eux qui dominaient sur la via Appia, ayant transformé la masse inattaquable du tombeau de Cecilia Metella en un château fort. L'érudition est de tradition chez les Caetani. Le père de donna Ersilia, le duc de Sermoneta, est aussi un lettré et un protecteur des lettres, et son fils, le prince Teano, se pique de ne pas les dédaigner. Je vois dans les *Atti dei Lincei* que la comtesse Lovatelli a été élue membre de l'Académie à l'unanimité, qu'elle y a pris séance le 4 mai et qu'elle y a lu une communication sur une mosaïque nouvellement découverte, se rapportant aussi à un *Auriga*. Ceci ne fait-il pas honneur aux Lincei, aux femmes et à l'aristocratie italienne?

— J'ai déjà dit que l'une des supériorités de l'Italie est que dans la noblesse il se rencontre, plus que dans celle d'aucun autre pays, des personnes cultivant les sciences, les lettres et les arts et faisant des sacrifices pour les encourager. En voici encore un curieux exemple. Mon éminent collègue Catalan m'avait confié un message pour le prince Boncompagni Ludovisi, qui publie à ses frais une revue scientifique très-intéressante. Il est un mathématicien distingué et s'occupe surtout de l'histoire des mathématiques. Il entretient des correspondants chargés de faire des recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe. Il ne recule devant aucune dépense, pour arriver à une précision rigoureuse. S'agit-il d'une correction d'épreuves, il les propose, me dit Catalan, par télégrammes qui coûtent énormément. Il habite quelques chambres dans le haut du palais de son frère, le prince de Piombino, Piazza Colonna. Je le trouve au milieu de monceaux de livres et de paperasses qui ont envahi tout l'appartement, parois, meubles, plancher. Il a la pâleur du parchemin et la maigreur d'un ascète. Il me reçoit dans le négligé le plus absolu. Type du vrai savant d'autrefois.

Hosted by Google

Il ne vit que pour ses mathématiques. Il ne quitte jamais sa bibliothèque, même pendant l'époque des fièvres : J'ai été, me dit-il, une fois à la campagne chez mon frère, à la villa Ludovisi, à Albano. Loin de mes livres, j'ai été trop malheureux. Je ne les quitte plus. — On pénètre difficilement chez lui. C'est le nom de Catalan qui m'a ouvert sa porte, non sans peine. Il n'est pas des Lincei, parce qu'il n'est pas rallié. Il est noir, c'est-à-dire partisan du Vatican.

— A Rome, la société se divise en *noirs*, les papalins, en *blancs*, ralliés à l'Italie, et en *gris*, les mixtes, comme il y en a partout. Les *noirs* purs ne vont pas dans les salons où ils peuvent rencontrer les *blancs*. Ainsi ils ne mettent pas le pied chez les ministres accrédités auprès du roi d'Italie : ce serait reconnaître l'usurpateur. On remarque que les familles les plus anciennes, celles qui étaient déjà puissantes quand la papauté ne l'était pas encore, sont ralliées; par exemple, les Caetani, les Orsini, les Doria, les Sforza, les Pepoli; tandis que celles qui doivent leur richesse et leur rang au népotisme papal, comme les Borghèse, les Chigi, les Aldobrandini, restent fidèles au Saint-Siége. Ce n'est que naturel.

— Le jour de la Noël, dîner de famille chez Mancini. L'éminent juriste, quoique souffrant, préside. Le plat national, ce jour-là, c'est l'anguille de Comacchio. Comacchio est une immense lagune au sud des bouches du Pô, où la pêche est admirablement organisée. Coste en a donné une description extrêmement intéressante. Après le dîner, Mancini, aussi bon musicien qu'il est brillant orateur, joue du piano et sa charmante fille chante d'une voix pure et pénétrante des *canzonette* italiennes. La fille aînée Grazia, qui a épousé Pierantoni, est un auteur très-connu. Elle publie des nouvelles qui ont été traduites en français, en anglais, en allemand et même en hollandais. Ses vers n'ont pas moins de succès. La dernière pièce, récemment parue dans la *Nuova Antologia*, est intitulée : *La miniera di Faluna*. Le sujet est suédois et la poésie du Nord y est bien rendue. Cela rappelle les petits poëmes de Longfellow. La mère de Man-

Hosted by Google

cini était une femme très-remarquable. Vivant dans un village perdu au milieu des sauvages montagnes des Abruzzes, elle y a formé son fils. Grazia Pierantoni a fait paraître d'elle un petit volume touchant : *Il manuscritto della nonna. Le manuscrit de la grand'mère.* Ce sont des conseils de morale familiers et profonds. Ce serait chose utile de les traduire en français.

— Je relève dans un discours de Pierantoni à ses électeurs de Capoue un joli mot : *Il deputato e un uovo chi per pulcino da un commandatore.* « Le député est un œuf d'où, comme poussin, il sort un commandeur. »

— Le docteur Pantaleoni, sénateur du royaume, est un des hommes distingués qu'il m'a été donné de rencontrer à Rome. Plein de feu, malgré ses cheveux blancs, débordant d'idées originales et d'esprit. Il a beaucoup écrit sur la politique de son pays et s'en est occupé avec un dévouement absolu qui a failli lui coûter cher. Ami de Cavour, il a été employé par lui dans ses négociations avec la France. Il avait été exilé par le pape. Réfugié d'abord à Paris, puis à Nice, il connaît tout le personnel de la haute politique européenne. C'est lui qui a écrit le meilleur article qu'ait signé Forcade, la *Question romaine* (1861). Je me rappelle la vive impression que me fit cette étude. Elle contenait un résumé admirable de l'histoire de l'Eglise et je ne pouvais m'expliquer comment Forcade connût si à fond l'histoire ecclésiastique. Dans un écrit que me remet le docteur Pantaleoni, je retrouve exactement les mêmes idées. Celui-ci l'avait remis à Forcade pour qu'il le fît paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, après l'avoir traduit et habillé à sa façon. Du reste, Forcade, au commencement de l'article, dit qu'il en doit les idées à un Italien distingué. Ce n'était pas un plagiat, mais un service rendu à la cause italienne. Pantaleoni, qui habitait encore Rome, ne pouvait pas signer ni se faire connaître.

Nous causons des habitudes et des mœurs de la classe supérieure à Rome. Tout est changé, me dit-il, depuis que la politique et la vie parlementaire ont chassé l'oisiveté somnolente d'autrefois. Stendahl ne retrouverait plus cette société romaine où l'amour était la grande affaire, où régnaient les

Hosted by Google

petits abbés, et qui se passionnait pour un sonnet ou pour un camée. Stendahl en gémirait, mais ce qu'il appelait dédaigneusement, la morale s'en félicite. La liberté nous a apporté un reflet des mœurs anglaises. Les hommes s'occupent des élections, des Chambres, des affaires de l'État, de la commune ou des leurs; car ils songent à gagner de l'argent. Les femmes sont entraînées dans le même mouvement : elles commencent à lire autre chose que des romans. Le sigisbéisme est devenu une exception ou du moins ce n'est plus une institution. Les mères soignent l'éducation et l'instruction de leurs enfants qu'elles cherchent à pousser très-loin. Les jeunes filles s'instruisent. Cependant beaucoup d'entre elles reçoivent leur instruction au couvent et y puisent des idées peu favorables au nouveau régime, ce qui est un danger. Il manque en Italie, comme du reste dans tous les pays catholiques, des instituts où l'on donne une instruction supérieure aux filles des hautes classes. C'est une grave lacune qu'on s'efforce de combler. Les parents riches, qui ne veulent pas du couvent, prennent des gouvernantes. Vous connaissez M^lle^ Alfieri et son amie M^lle^ Mariani. Elles parlent et écrivent le français, l'anglais et l'allemand aussi bien que l'italien. Elles se tiennent au courant des quatre littératures et s'intéressent, comme vous l'avez vu, à toutes les questions de notre temps. Voilà le type de ce que nous désirons que nos filles soient aujourd'hui; mais, en attendant, beaucoup d'Italiens épousent des étrangères, des Anglaises surtout. C'est ce que j'ai fait moi-même. Guerrieri a épousé une Allemande. La mère du prince Doria et celle du duc Sforza-Cesarini sont Anglaises. Le duc de Sermoneta et son fils, le prince Teano, ont tous deux épousé des Anglaises. La révolution a également exercé une influence favorable sur les hommes. Ils s'occupent beaucoup plus de choses utiles. Il y a un véritable réveil économique et scientifique, mais notre jeunesse dorée subit plus qu'autrefois l'influence de certains côtés fâcheux des mœurs parisiennes. La femme du demi-monde, l'entretenue, qui n'existait guère en Italie, s'y multiplie dans toutes les grandes villes. On ne veut

Hosted by Google

plus s'imposer les petits soins au prix desquels s'obtenaient les faveurs autrefois. On préfère payer.

Le Dr Pantaleoni voit l'avenir des sociétés européennes très en noir. Il ne se réjouit qu'à moitié de ce progrès économique dont nous sommes si fiers[1]. Je suis plus confiant que lui dans le résultat définitif, mais je pense aussi que nous passerons par de redoutables épreuves.

— Nous voyons souvent les Alfieri-Cavour. Quelle belle alliance de noms : le plus grand poëte et le plus grand homme d'État de l'Italie moderne. La marquise est la nièce de Cavour dont elle était très-aimée. Elle a vécu dans son intimité et elle a écrit un livre touchant sur la fin de sa vie. Elle est une des femmes les plus distinguées de l'Italie. Nous l'avons

[1] Voici en quels termes le Dr Pantaleoni accusa réception de mon discours sur les *Rapports de l'économie politique et de la démocratie*. — Le ton est humoristique, mais l'idée est sérieuse.

« J'ai lu avec grand intérêt votre discours ; mais me permettez-vous quelques remarques ?

» J'en ai trois à vous présenter.

» 1° L'histoire démontre que les sociétés où les conditions s'égalisent et où triomphe la démocratie, sont toujours conquises par les nations plus autoritaires où la force brutale est concentrée. La monarchie mange toujours les républiques, et votre société démocratique des travailleurs finira par travailler pour l'étranger.

« 2° Il y a des races, comme les coolies et les nègres, qui peuvent fournir plus de travail avec moins de frais de nourriture. La conséquence de la terrible loi de la concurrence est que les travailleurs à bon marché ou de race inférieure mangeront les travailleurs de race supérieure, à moins que ces derniers ne se décident à égorger les premiers pour empêcher la concurrence ; ce qu'ils paraissent, en effet, en bonne disposition de faire.

« 3° Mais il y a la machine automatique à l'américaine, qui mange encore moins que les races inférieures d'hommes, et ainsi la machine tuera la main-d'œuvre, sauf pour la fabrication de la machine elle-même, si pourtant celle-ci n'arrive pas à se reproduire d'elle-même comme la pomme de terre.

« Voilà, me paraît-il, où les lois des forces naturelles nous amèneront... Comment l'empêcher ? Mais les décrets des hommes empêchent-ils les eaux des torrents d'envahir les terres ?

« Voyons, sans plaisanterie, croyez-vous qu'il n'y ait rien de vrai dans mes sombres prévisions ?

« Tout à vous,
« Dr PANTALEONI. »

Hosted by Google

rencontrée il y a deux ans à Saint-Maurice, en Engadine, avec sa fille aînée qui épousait bientôt après Visconti-Venosta. Visconti était venu les voir là-bas et on dit que c'est alors que le mariage s'est décidé. Nous causâmes beaucoup alors avec Mme Alfieri de l'Italie. Elle ne croyait pas que le cléricalisme devînt jamais un danger sérieux. Le comte d'Arnim, l'ennemi intime de Bismarck, qui venait souvent se joindre à notre groupe après le dîner, n'était point du tout de cet avis, et il connaissait bien l'Italie, où il avait représenté l'Allemagne. La formule de votre oncle, disait-il à Mme Alfieri, est très-belle et rien ne paraît plus simple que de l'appliquer : *Chiesa libera nello Stato libero*. Mais, au fond, c'est une duperie. Voici comment je la traduis : *Chiesa armata nello Stato disarmato*. Tout pays catholique qui ne se défend pas contre l'ultramontanisme se réveillera un jour plus enchaîné qu'il ne l'a jamais été au moyen âge. — J'étais à Rome, me dit-il un autre jour, au moment de la proclamation du dogme de l'infaillibilité. J'écrivis alors à M. de Bismarck : Nous ne pouvons accepter cela. Il faut en profiter pour demander des garanties à l'élection des papes. Quoi que nous puissions dire et croire, le pape, surtout depuis qu'il n'a plus de territoire à lui, est une puissance formidable. Il dirige les évêques et les curés et par eux toute la conduite politique des catholiques, même dans nos pays protestants, en Angleterre et en Prusse. Il faut donc compter avec lui. — M. de Bismarck a entamé la lutte; mais il ne vaincra pas le pape aussi facilement que l'Autriche ou Napoléon III. Quand il était souverain, on pouvait le faire plier. Au besoin, on lui aurait expédié quelques frégates et occupé Ancône ou Civita-Vecchia. Mais aujourd'hui que voulez-vous lui faire? Où le saisir? Depuis qu'il n'a plus d'États, il est devenu invulnérable. Les catholiques sont aveugles en cela : ils protestent contre ce qui fait la force de leur pontife. Maintenant qu'il n'a plus que sa force morale, qui est immense, il n'a plus à consulter que l'intérêt de l'Église. C'est donc au moment où on le nomme qu'il faut prendre ses précautions. Certains États, la France, l'Espagne, l'Autriche, avaient un droit

Hosted by Google

de récusation. Ce droit devrait appartenir à toutes les grandes puissances. N'est-il pas absurde qu'une majorité de prélats italiens nomme le pape, qui à sa guise peut jeter le trouble et la révolution dans nos États? Quand j'ai dit cela, on n'a pas voulu me comprendre. — Affaire de dogme, m'a-t-on répondu, nous n'avons rien à y voir. — Non, ai-je répliqué, question de salut public. Voilà ce que j'ai écrit et récrit en 1870. Qui a eu raison? M. d'Arnim parlait avec feu et conviction. Il démontrait à l'évidence qu'il est insensé qu'une poignée de prêtres italiens nomment celui qui dispose d'une puissance politique cosmopolite et incalculable. Mais il ne parvenait pas à indiquer une solution pratique de la difficulté. Comment faire élire un pape par un congrès de grandes puissances dont la majorité n'est pas catholique? L'Église n'accepterait pas un chef nommé ainsi.

Le seul remède est évidemment que le progrès des lumières qui a déjà fait cesser le pouvoir temporel mette aussi fin au pouvoir spirituel.

M^me^ Alfieri, fidèle aux idées libérales, défendait la solution de Cavour : la liberté et la séparation de l'Église et de l'État. Les catholiques libéraux sont encore très-nombreux en Italie. Ainsi le marquis Alfieri est sincèrement religieux et même pratiquant, ce qui est rare, et pourtant il est entièrement dévoué à l'unité de l'Italie et à la liberté. D'autres, qui ne croient pas aux dogmes catholiques, espèrent cependant encore une réconciliation de la papauté avec cette civilisation moderne qu'elle n'a pas cessé d'anathématiser. Je citerai comme exemple Minghetti. C'est la situation de la Belgique de 1830 à 1840 et de la France jusqu'en 1872. En Italie, le pape maudit les idées modernes parlant *urbi et orbi*, mais en pratique, le clergé n'étant pas encore descendu dans l'arène électorale, on ne le rencontre pas chaque jour comme un adversaire, et on peut se faire l'illusion d'espérer une entente.

La marquise Alfieri me cite quelques mots qui prouvent que Pie IX était un homme d'esprit. Sous l'extatique survivait l'Italien plein de finesse et de bon sens. On sait que le

Hosted by Google

culte qu'on lui portait était devenu de l'idolâtrie. Les dévots s'imaginaient qu'il suffisait du contact d'un objet qui avait touché le pape pour apaiser toutes les douleurs et guérir tous les maux ; on vendait ses vieilles calottes, jusqu'à son linge intime. Une vieille Anglaise avait acheté à prix d'or un de ses vieux bas et en l'appliquant sur ses rhumatismes, elle s'en était trouvée instantanément guérie. A une audience que lui accorda le pape, elle lui raconta le miracle opéré par son bas : Ah ! ma fille, lui dit Pie IX, vous êtes plus heureuse que moi, vous n'en avez appliqué qu'un, moi j'en porte tous les jours deux, et pourtant mes rhumatismes continuent à me faire souffrir cruellement.

Au moment où Garibaldi se rendit la première fois à Rome, tandis que Victor-Emmanuel se trouvait au Quirinal, Pie IX dit : *Adesso siamo tre !* A présent, nous sommes trois souverains à Rome.

Massari me raconte une autre anecdote du même goût. En 1870, quand l'armée italienne se préparait à occuper Rome, Victor-Emmanuel fit prévenir le pape de la nécessité où il se trouvait de compléter l'unité italienne et de réaliser le programme populaire, *Roma capitale*. Le pape s'indigna comme de raison et parla des foudres de l'Église : Remarquez, lui fit objecter le roi, que si je ne vais pas à Rome, je dois abdiquer. Or, vous n'ignorez pas que mon fils n'est pas tout à fait aussi pieux que moi. — Le pape poussa, dit-on, un soupir : Si cela doit être, plutôt le père que le fils.

Autre anecdote qui prouve l'esprit d'à propos de Victor-Emmanuel. On sait qu'en 1870 il était convaincu que son devoir l'obligeait de marcher au secours de la France. L'Allemagne ne l'avait pas ignoré. Quand, après cela, il alla faire visite à Berlin, sa position était difficile. Il prit les devants. Assis à table à côté de l'empereur Guillaume, il lui dit : Et penser que nous avons failli nous faire la guerre ! L'empereur fut vivement touché de cette franchise de soldat qui valait mieux que toutes les habiletés.

— Massari a publié un livre excellent sur la vie de Cavour et

Hosted by Google

un autre qui ne lui est pas inférieur sur Victor-Emmanuel. Nul n'est plus recherché que lui dans la société romaine. Il est du cercle intime de la reine Marguerite qui réunit presque tous les soirs un petit nombre de gens d'esprit, et Massari en a infiniment. Nul ne connaît mieux les hommes et les choses de l'Italie contemporaine et nul ne raconte avec plus de trait et de précision. Je le rencontrais assez souvent en dîner et au *Circolo della Caccia*, où lui et le prince Doria avaient eu l'obligeance de m'inscrire. Ce club est formé principalement d'amateurs du sport, mais en même temps que les fidèles de la chasse au renard, on y rencontre des savants et des écrivains, ce qu'on ne trouverait guère ailleurs dans un cercle de ce genre. Le goût des lettres existe ainsi partout en Italie. Une autre chose me frappe dans ce cercle, c'est le mobilier. Il est très-simple, mais d'un confortable parfait. Il est fait sur des modèles anglais. D'après l'ancien goût italien, il eût été en bois doré et en brocard de soie comme dans les ministères. L'apparat cède le pas aux aisances de la vie, c'est toute une révolution dans les mœurs qui s'annonce.

— Soirée chez les Guerrieri-Gonzaga, tous deux écrivains distingués, mais d'opinion différente, quoique habitant ensemble. Le marquis Anselmo, l'aîné, a traduit Gœthe en vers italiens; c'est un vrai poëte et un charmant orateur; il est de la droite libérale, bien entendu. Carlo est de la gauche avancée. Il prêche la réforme protestante. Les deux frères ont soutenu dans leur terre du Mantouan contre les anathèmes de l'évêque les curés qui se sont laissé élire par leurs paroissiens. J'entrevois à cette soirée Bertani, député de Gênes, le chef des républicains à la Chambre; mais il est souffrant et se retire de bonne heure, c'est-à-dire vers onze heures. Comme on dîne à sept heures ou même plus tard, on n'arrive en soirée qu'après dix heures et jusqu'à minuit.

Nous causons longuement, ma femme et moi, avec le philosophe Raffaele Mariano. Ce nom de philosophe est employé ici et il n'est pas ridicule, car il se trouve encore des personnes qui ont assez le goût des idées abstraites et le culte de la vérité pour mériter ce beau titre. Mariano s'occupe

Hosted by Google

beaucoup de la question religieuse. Comme Carlo Guerrieri, il croit à la nécessité d'une réforme spiritualiste si on veut sauver la liberté. Nulle part, me dit-il, il n'y a moins de foi qu'en Italie. Le catholicisme n'est pas la religion, mais l'irréligion des Italiens. Ailleurs, il est maintenant de bon ton d'être ou de paraître croyant. On se donne ainsi un vernis de conservatisme et d'aristocratie. Ici c'est encore comme au XVIII^e siècle : on se pique d'être incrédule. L'homme aisé qui pratique n'est pas loin d'être ridicule. On se moque de la question religieuse ou plutôt on n'y croit pas. Et pourtant elle se dresse devant nous. Le parti clérical se constitue et déjà ses forces s'accroissent rapidement. Beaucoup de prêtres étant bons patriotes étaient indifférents ou favorablement disposés pour l'unité italienne. Mais, attaqués sans cesse, ils songeront à se défendre. L'esprit de corps, l'ambition s'éveilleront. On a supprimé les facultés de théologie dans les universités. Il s'ensuit que les jeunes lévites n'étant plus mêlés aux autres étudiants ne prennent plus rien de leurs idées. Élevés dans les séminaires, ils y deviennent hostiles à la vie civile à laquelle ils restent étrangers.

De tous côtés, à Rome, à Naples, à Gênes et jusque dans les petites villes il se forme des associations électorales cléricales. Elles ont déjà remporté des succès dans les élections provinciales et communales, les seules auxquelles le pape leur permet de prendre part. Elles ne se composent encore que de « noirs » purs, c'est-à-dire de « papalins » fanatiques. Mais si la question de la restauration papale était écartée, si le parti clérical devenait uniquement un parti conservateur, vous verriez notre droite actuelle se décomposer. La majorité de ce parti irait grossir les rangs des cléricaux. La plus grande partie de l'aristocratie est libérale, comme elle l'était partout au XVIII^e siècle. Elle deviendra cléricale, comme vous le voyez en France aujourd'hui.

— C'est exactement ce qui s'est passé en Belgique, lui répondis-je. Un grand nombre de nos familles patriciennes étaient libérales. Les unes étaient restées voltairiennes à la façon de l'ancien prince de Ligne et comme l'ont été Fré-

Hosted by Google

déric II, Joseph II, Catherine de Russie. D'autres étaient orangistes, et comme le roi de Hollande étaient tombées en luttant contre le clergé, elles étaient anticléricales. A l'inverse de ce qui existait en France, chez nous, les légitimistes, les royalistes étaient libéraux, parce que nos souverains, Joseph et Guillaume, l'avaient été. Les cléricaux étaient les révolutionnaires. En Italie vous avez une situation semblable. Les amis de la maison de Savoie ne peuvent être cléricaux, puisque le pape veut chasser le roi de sa capitale. Mais la même évolution se fera qu'en Belgique. Aujourd'hui les descendants des anciennes familles royalistes, jadis joséphistes ou orangistes, se groupent autour de l'Église, qui s'est mise à la tête de la réaction. Il y a là un mouvement qui se fera partout. A mesure que les revendications des classes inférieures deviendront plus violentes, les classes supérieures chercheront un refuge auprès de l'autel, qui leur paraît le fondement solide du principe conservateur.

M. Mariano a publié sur la question dont il nous entretient un très-bon livre, *Cristianesimo, cattolicismo e civiltà.* Il y montre que le catholicisme est tout l'opposé du christianisme et se demande comment l'Italie pourra vivre et se développer si elle reste fidèle à un culte qui est hostile à son existence même.

En Belgique, lui dis-je, la situation est différente sous ce rapport, car notre existence nationale date de la révolution de 1830, qui est l'œuvre du clergé. Mais, du reste, les mêmes difficultés nous assiégent, nous, comme vous et la France. Ainsi, pour l'enseignement, quel problème sans solution ! Bannissez-vous la religion des écoles, vous rencontrez les résistances des familles, et si vous l'y laissez, vous avez l'ennemi dans la place.

— L'Italie, eu égard à sa situation financière, fait plus pour l'enseignement supérieur qu'aucun autre pays.

Il y a en Italie vingt et une universités, dont dix-sept dépendent du gouvernement, et huit sont de premier ordre. Les quatre universités libres, quoique soumises au règlement des autres, sont entretenues par leurs provinces : Camerino, Ferrare, Pérouse et Urbin.

Hosted by Google

Les grandes universités ont quatre Facultés : droit, médecine, sciences, lettres. La théologie a été supprimée. Le traitement ordinaire des professeurs est de 5,000 francs.

Voici le tableau, par ordre d'importance, des huit universités de premier ordre :

	Professeurs ordinaires.	Professeurs extraordinaires.
Naples	48	25
Turin	31	25
Padoue	33	21
Pavie	28	14
Rome	40	24
Pise	39	16
Bologne	45	10
Palerme	32	9

L'Institut supérieur de Florence, qui n'est pas même une université, coûte plus de 500,000 francs à l'État et à la ville.

Sans compter Naples, où il n'y avait pas d'inscriptions autrefois, le nombre des étudiants a été de 6,818 en 1868 et 6,446 en 1875. Il a donc diminué. Cela provient de l'accroissement de l'activité économique qui attire un plus grand nombre de jeunes gens. Ce n'est donc pas là un mauvais symptôme.

La Faculté de philosophie compte partout peu d'élèves, 178 pour toute l'Italie, en 1874, non compris Naples. C'est qu'elle n'est pas une préparation nécessaire au droit, mais seulement à la carrière du professorat. Mon savant collègue M. de Cuyper vient de publier un volume très-instructif sur tout ce qui concerne les universités italiennes.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

DESDICHADA[1].

XXIX

Il n'est pas au monde de lieu où la perspective d'un régal culinaire ne réjouisse les cœurs ; c'est une faiblesse de l'humaine nature. Mais si l'attente d'un bon dîner est une chose agréable dans les conditions ordinaires de la vie, on peut dire qu'au couvent elle prend les proportions d'une affaire d'État. L'oisiveté, la vie recluse donnent aux moindres événements une importance singulière et les goûts matériels se développent en raison directe de l'abaissement du niveau intellectuel.

Les nonnes augustines étaient donc fort animées ce matin-là. Les yeux brillaient, les joues étaient rouges. On attendait M. le chanoine qui revenait d'une longue tournée dans les autres couvents du même ordre ; le curé de la paroisse, plusieurs notabilités étaient invités et, enfin, le menu promettait d'être soigné. Tous les plaisirs à la fois !

Le couvent ressemblait à une ruche ; on allait, on venait d'un air affairé ; les classes furent suspendues de bonne heure et Bertha monta à sa cellule pour faire un peu de toilette.

« Vous allez voir papa, lui dit Adélaïde en la rencontrant dans le corridor ; je suis bien contente ! je suis sûre qu'il vous aimera aussi ! »

Enfin, midi étant arrivé, on se rendit au grand parloir où la table était dressée ; M^me^ la supérieure en tenait le milieu,

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 avril 15 mai et 15 juin 1879.

Hosted by Google

ayant à sa droite le curé de la paroisse, à sa gauche M. Gossart; le directeur du couvent lui faisait face et sœur Modeste, dans toute sa gloire, était assise à côté du héros de la fête. Il fallait voir le soin avec lequel la bonne sœur veillait sur son voisin; comme elle lui avançait du pain, lui offrait du sel, remplissait son verre, écartait tout ce qui aurait pu gêner ses mouvements! Hébé pouvait être plus jeune et plus belle, mais elle n'était à coup sûr ni plus empressée ni plus attentive!

Le bon chanoine! son rôle était facile; à peine ouvrait-il la bouche que des regards attentifs, des sourires sympathiques volaient pour ainsi dire à l'encontre de ses paroles et semblaient l'inviter à verser le miel de ses discours dans ces âmes altérées. Les vieilles sœurs surtout redoublaient d'empressement, de grâces engageantes; il fallait voir les rires inextinguibles, les clins d'œil ravis de celles auxquelles le personnage daignait s'adresser directement : Voltaire lui-même, avec ses saillies les plus éblouissantes, n'excita jamais autant d'admiration; les vieilles mâchoires dégarnies se faisaient voir jusqu'aux oreilles et l'incarnat des anciens jours reparaissait sur les joues parcheminées.

Bertha, tout entière à sa préoccupation, observait timidement le père de sa petite amie, gros homme bien réjoui, haut en couleur, à la parole bruyante, dont le type se représente facilement à toute imagination un peu observatrice.

« Faut-il donc plaire à un homme comme celui-là? se dit-elle avec découragement. Je ne pourrai jamais ! »

« Où donc est cette jeune fille que votre cousin Van Baren nous a recommandée? demanda le chanoine à demi-voix à la supérieure.

— Là-bas; cette petite blonde à côté de sœur Cantacuzène.

— Ah ! elle paraît très-bien !

— C'est sans doute là cette demoiselle Bertha que ma fille aime tant? dit M. Gossart. Comme ça, elle est donc un peu de vos parentes?

— Allons donc! dit la supérieure, impatientée de l'attention avec laquelle le chanoine regardait Bertha. C'est une

Hosted by Google

enfant que mon cousin a recueillie par charité et dont il ne savait plus que faire depuis la mort de sa femme.

— Et alors il l'a mise ici ? Elle est bien jolie.

— Allons donc ! dit encore une fois la supérieure avec humeur.

— Et elle a l'air d'une bonne fille, continua M. Gossart. Vous ne sauriez croire combien Adélaïde lui est attachée ; elle m'en parle toute la journée.

— Mon Dieu, c'est naturel ! les personnes dans sa position font tout ce qu'elles peuvent pour se faire bien venir des gens riches.

— Mais, reprit M. Gossart, Adélaïde, la pauvre petite ! est si douce et si complaisante qu'on peut bien l'aimer pour elle-même.

— Oh ! sans doute, sans doute ! dit la supérieure, voyant qu'elle faisait fausse route. Je ne dis pas cela pour vous en particulier. Mais vous savez, tout le monde n'est pas désintéressé, surtout les pauvres.

— Voulez-vous un morceau d'agneau, monsieur Gossart ? dit sœur Modeste, intervenant à propos.

— Volontiers, ma sœur.

— Et goûtez-moi un verre de ce vin blanc, Gossart, dit le chanoine en faisant claquer sa langue ; qu'en dites-vous ?

— Excellent. En avez-vous bu, curé ?

— Oui, oui ; on sait que le chanoine est connaisseur. Le gaillard ! Je parie bien qu'il s'en fait servir à la messe !

— Tiens ! pourquoi pas ? dit le chanoine en riant. On n'a que le bien qu'on se fait.

— Je voudrais bien en avoir de pareil à ma messe du matin, dit le petit vicaire en riant.

— Mais le nôtre n'est pas mauvais, dit le curé.

— Je le crois bien, monsieur le curé ; vous buvez les dernières bouteilles de l'ancienne pièce, vous, tandis que moi, je prends le vin nouveau que la fabrique vient d'acheter.

— Voilà ce que c'est que d'être jeune, dit sœur Modeste d'un air badin.

Hosted by Google

— Jeunes gens, vieux vins et nonnettes, fredonna M. Gossart, qui commençait à s'égayer. »

Un regard du chanoine le rappela à l'ordre.

« Où prenez-vous ce petit vin-là, chanoine? reprit-il un peu confus.

— Mais, chez Langenhove; à propos, savez-vous ce qu'on m'a dit tantôt! Il est mort dans la nuit.

— Ah! dit la supérieure, c'est pour cela que sa femme n'est pas venue à la chapelle ce matin.

— Et qu'a-t-il eu, ce pauvre diable? reprit M. Gossart; je l'ai vu il n'y a pas longtemps.

— Peuh! dit le chanoine, il a eu *une traînerie;* il paraît qu'il n'était pas fort heureux en ménage. Sa femme...

— Il n'y a rien à dire de sa femme, interrompit la supérieure; vous savez bien, monsieur le chanoine, que mon cousin Van Baren l'a fait élever ici.

— Comment, dit le curé, c'est la fille de M. Van Baren?

— Non, dit la supérieure avec un peu d'embarras; mais mon cousin a le cœur si bon! c'est encore une enfant qu'il a recueillie chez lui.

— Il paraît, dit le petit vicaire à l'oreille de M. Gossart, que M. Van Baren donne joliment à faire aux enfants trouvés!

— Eh! eh! eh! fit M. Gossart en riant bruyamment.

— C'est une femme très-méritante, continua la supérieure d'un air un peu pincé; elle, au moins, saura se tirer d'affaire dans le besoin. »

Et elle lança un regard oblique vers Bertha.

« Elle ne pourra pas continuer son commerce, cependant, dit le chanoine.

— Pourquoi pas? reprit la supérieure. Oh! Julie est une personne de tête; ne vous souvenez-vous pas, monsieur le chanoine, que cette question-là a été agitée quand elle a dû se marier?

— Voilà de la prévoyance! dit le curé en souriant.

— Sans doute, dit à son tour sœur Modeste, Madame a raison; en même temps que Langenhove, Mersman, le marbrier, s'est présenté pour Julie, et je me rappelle très-bien

Hosted by Google

qu'elle a dit : Il vaut mieux choisir Langenhove, car si mon mari mourait, qu'est-ce que je ferais avec une marbrerie? tandis qu'un commerce de vin, une femme peut encore le diriger.

— Elle a probablement pensé qu'elle pourrait prendre un premier garçon intelligent, dit M. Gossart avec son gros rire et en clignant de l'œil au petit vicaire.

— Allons, monsieur Gossart, dit sœur Modeste d'un air entendu, ne faites pas de ces plaisanteries-là; Madame va se fâcher.

— Gossart, dit le chanoine en riant, vous vous émancipez! On voit bien que je n'ai plus été là pour vous tenir en respect.

— Bah! bah! dit M. Gossart, on peut bien badiner, n'est-ce pas, Madame?

— Oh! monsieur Gossart, nous autres nous sommes pour tout entendre, dit la supérieure, c'est seulement pour les jeunes sœurs, vous savez!

— C'est juste, dit M. Gossart en riant de plus belle : *pueris reverentia;* vicaire, vous voyez que je n'ai pas encore oublié mon latin! Mais à propos de jeunesse, continua-t-il en s'adressant à la supérieure, j'ai quelque chose à vous demander, Madame. Tout le désir d'Adélaïde est d'inviter M^lle^ Bertha un jour à la maison; voudriez-vous lui permettre de passer un dimanche avec nous? »

La supérieure fronça légèrement le sourcil et son premier mouvement fut de dire non; mais l'image de Saint-Roch lui traversa la mémoire et elle répondit gracieusement :

« Je vous remercie pour elle, monsieur Gossart; certainement, c'est avec plaisir, pourvu qu'elle ne sorte qu'après la grand'messe et qu'elle soit rentrée pour le salut de quatre heures.

— Hum! c'est bien court; mais enfin, nous commencerons toujours comme cela. Mademoiselle Bertha, cria-t-il à travers la table, vous viendrez dimanche chez moi; Madame le permet.

— Je vous remercie, monsieur, dit Bertha d'une voix timide.

Hosted by Google

— Oui, oui; je vous ferai boire un verre de bonne bière; cela vous fera du bien, vous êtes un peu pâle. »

Bertha était tentée de refuser plutôt que d'accepter l'invitation; le ton de la conversation l'avait complétement déroutée; la grossière banalité de son entourage lui répugnait, mais elle pensa à Adélaïde.

« Ce serait lui faire beaucoup de chagrin, se dit-elle, et puis enfin, voir autre chose que les murs du couvent sera pour moi un moment de distraction, sinon de plaisir. »

XXX

A partir de ce jour-là, sa vie fut un peu moins monotone. Le dimanche, au sortir de la grand'messe, la petite Adélaïde venait la prendre pour la conduire chez elle et elle y passait le reste de la journée. La maison de M. Gossart n'avait par elle-même rien de bien séduisant. Elle était située au fond d'une vaste cour qu'entouraient les bâtiments de la brasserie et qu'encombraient des charrettes et des tonneaux. La famille (si l'on peut donner ce nom à un intérieur aussi décousu) se tenait dans une petite chambre servant de bureau, où entraient, à toute heure, les domestiques et les ouvriers; des papiers, des registres, s'étalaient sur les chaises de paille et l'appui de la fenêtre; la tablette de la cheminée était couverte de fragments de pipes, de vieilles plumes de fer et de débris d'allumettes. Un salon, dans lequel on ne pénétrait jamais, occupait le fond de la maison vers le jardin. On y voyait les portraits de M. Gossart et de sa défunte femme; de ces figures au rouge anglais mêlé de jaune de chrome qui semblent n'être qu'un prétexte à l'étalage des bagues de diamant, des chaînes d'or et des pendants d'oreille de leurs propriétaires.

Ces fameux tableaux se détachaient sur une tapisserie rouge à grandes fleurs qui faisait l'orgueil de M. Gossart; il n'en était pas moins fier que des portraits eux-mêmes, et ce n'est pas peu dire. Elle datait de son entrée en ménage et rien ne pouvait lui être plus agréable que d'entendre admirer

Hosted by Google

sa fraîcheur. Ceux qui, ayant le rare bonheur de pénétrer dans le salon, disaient à M. Gossart : Mon Dieu ! que votre tapisserie est donc belle ! étaient assurés de s'être acquis ses bonnes grâces.

C'est dans ces lieux si peu faits pour plaire que Bertha passa dorénavant ses jours de fête. Le temps s'y écoulait doucement entre un peu de lecture, le dîner et une promenade.

La jeune fille ne put s'empêcher d'être attristée de la vie qui s'ouvrait devant sa petite amie. La mauvaise fortune mûrit l'esprit, et Bertha réfléchissait beaucoup.

« Si cette pauvre enfant, se dit-elle en considérant Adélaïde, est laissée aux influences qui la dirigent actuellement, quel triste avenir se prépare pour elle ! Elle est dépourvue de tout ce qui assure l'existence d'une femme ; elle ne sera ni épouse, ni mère. Les affections même les plus simples lui seront refusées, car parmi les compagnes de son âge, l'insouciance et la vanité aidant, personne ne tiendra compte de ses bonnes qualités dans la vie intime et, dans la vie extérieure, on reculera à l'idée de se faire voir avec un être aussi disgracié de la nature. Cependant, on lui laisse contracter toutes les chimères naturelles à son âge et on ne développe pas en elle la force morale nécessaire pour supporter les affreuses déceptions qui l'attendent.

« En vérité, cela est bien maladroit ou bien coupable ! Peut-on en vouloir à son père ? Non, sans doute ; M. Gossart est une intelligence bornée ; occupé toute sa vie de gagner de l'argent, le bonheur d'en posséder est mis par lui au-dessus de tous les autres et, tout en se rendant compte de la triste condition de sa fille, il ne voit d'autre remède ou d'autre adoucissement à y apporter que la satisfaction de ses moindres caprices de luxe ou de vanité. Pour cela, il n'épargne rien, il faut le reconnaître et rendre justice à son bon cœur ; mais la bonté excessive et mal éclairée est elle-même parfois un danger !

« C'est au couvent que le mal devrait être prévu et combattu, et que font-ils ? Ils encouragent les faiblesses de l'en-

Hosted by Google

fant, ils atrophient ses ressources morales en remplissant son esprit d'idées étroites ; ils restreignent son horizon intellectuel au lieu de l'étendre ; en un mot, ils enserrent sa vie dans les bornes d'un fini plein de misères et de médiocrité, tandis que pour relever cette existence déshéritée, il faudrait élever ses vues vers l'infini du cœur et de l'intelligence.

« Et tout cela pourquoi ? parce que la misère de sa destinée et son incapacité à la dominer leur livreront pieds et poings liés la pauvre créature dont la richesse excite leur convoitise. Oui, cela est mauvais, cela est coupable ! mais, puisque le sort m'a jetée sur sa route, je veux essayer de parer au danger dans la mesure de mes forces. »

Cette résolution fit un grand bien à Bertha. Rien n'est plus fortifiant, plus salutaire que d'avoir en vue une noble tâche à accomplir, un but moral élevé à atteindre. La jeune fille se sentit réconfortée, elle pensa moins à elle-même et reprit courage afin d'être utile.

Cette diversion se produisit d'autant plus à propos pour Bertha qu'à ce moment elle sentait plus vivement que jamais son isolement dans le monde. Le bon capitaine, appelé brusquement en Angleterre par ses affaires, avait dû quitter l'Europe non moins brusquement, peu de temps après, pour retourner en Chine. Avant son départ, il avait écrit une lettre très-affectueuse à Bertha, lui assurant que son absence ne serait pas fort longue et qu'elle ne devait pas cesser de compter sur lui ; un billet de cent francs accompagnait la missive.

« Acceptez cette petite somme sans le moindre embarras, disait le capitaine, et comme si elle vous venait d'un père ou d'un parent. Je sais, ma chère enfant, qu'il est souvent incommode d'être sans argent et vous pouvez avoir de petits frais imprévus devant lesquels il ne faut pas rester court. »

Bertha soupira en recevant cet argent ; il lui en coûtait d'accepter un secours d'un étranger ; pourtant elle le prit avec reconnaissance, car c'était un grand soulagement pour elle de posséder quelque chose. Au couvent, l'argent joue un grand rôle et déjà, plus d'une fois, elle s'était sentie humi-

Hosted by Google

liée de son dénûment. A chaque instant, des collectes circulaient dans l'établissement pour fournir un manteau à saint Joseph, une robe à sainte Rosalie, pour renouveler les fleurs du grand autel ou poser quelque saint dans une niche oubliée ; et Bertha saisissait fort bien le regard dédaigneux qui glissait sur elle lorsque la sébile ou la main tendue passait devant elle sans s'y arrêter. On la savait pauvre !

Son grand chagrin était de ne plus rien savoir de Ferdinand. Depuis la lettre qu'elle avait été forcée de lui écrire pour l'inviter à cesser leur correspondance, elle n'en avait plus eu de nouvelles.

De M. Van Baren plus rien ne paraissait. Une seule fois, Camille était venu au couvent faire visite à sa cousine ; il avait demandé à voir Bertha, mais leur entrevue, toute de formalité, avait été, on s'en doute aisément, fort courte et fort contrainte.

La seule chose qui rattachât Bertha à ses affections d'autrefois était sa correspondance avec Elisa. M^lle^ Borremans, sachant que ses lettres passaient sous les yeux de la supérieure, ne se livrait point, il est vrai, à l'expansion qu'aurait désirée Bertha, mais enfin, sous sa réserve, on devinait l'amitié vraie, la fidélité aux souvenirs, et Bertha, dans son isolement, ne se sentait pas le droit d'être exigeante. Une lettre était pour elle un événement heureux ; elle en épluchait les moindres expressions, cherchant à lire entre les lignes. Mais, au bout de toutes ses réflexions, elle en revenait toujours à se dire en soupirant :

« Et Ferdinand, m'oublie-t-il donc ? »

Et le soupir, bien souvent, était suivi de larmes.

XXXI

Ce n'est pas peu de chose que de réformer une âme. En prenant la généreuse résolution de mettre Adélaïde à la hauteur de sa destinée, le défaut d'expérience de Bertha l'avait empêchée de voir tout d'abord la difficulté de cette tâche. Il fallait, pour l'accomplir, aller à l'encontre de tous les sentiments natu-

Hosted by Google

rels, étouffer tous les germes d'amour-propre, de coquetterie, de désir de plaire qui sont innés au cœur de la femme, et y substituer un fonds de haute raison, de résignation, de pensées, de goûts qui s'accordent mieux avec les tendances de l'âge mûr qu'avec les élans passionnés de la jeunesse. Celle-ci les juge amers et froids : a-t-elle tort ?

Au couvent, s'inquiétant peu de visées si hautes, on s'entendait à merveille à cultiver ce jardin de la vanité qui donne, à coup sûr, de si excellents fruits. Développés avec adresse, les germes pernicieux pénètrent le sol si profondément, que la main la plus habile ne parvient plus à les en arracher, et Bertha, bien souvent, y perdit ses peines.

Cependant son courage ne s'abattit point. Elle marcha à petits pas, essayant d'élever l'esprit de l'enfant par des réflexions morales, et surtout par le développement d'idées religieuses raisonnables. C'est ici qu'elle réussit le mieux. Le jugement naturellement sain d'Adélaïde eut bientôt fait d'échanger les puérilités du couvent contre les idées rationnelles, consolatrices que lui inspirait Bertha. Ici, la réforme ne connut pas d'obstacles.

A ce régime intellectuel, l'âme de Bertha se fortifia en même temps que celle de son élève ; elle prit goût à considérer d'en haut les choses de la vie ; il lui semblait, par moments, qu'elle se prêchait et se convainquait elle-même.

« Comme ma fille devient raisonnable ! » disait parfois M. Gossart en écoutant leurs entretiens.

Le brave homme était tout fier des progrès d'Adélaïde, de son langage plus soigné, de ses manières plus distinguées. Il jouissait aussi de l'amélioration apportée dans les arrangements matériels de son intérieur. Toutes choses se tiennent, et les yeux d'Adélaïde, ouverts à une foule d'idées nouvelles, apprenaient à voir et à corriger les défauts d'une administration domestique très-négligée. Sous cette nouvelle influence, les pipes cassées et les vieilles plumes disparurent de la cheminée, les papiers rentrèrent dans les casiers, les fenêtres du salon furent ouvertes et on prit le café du dimanche devant la terrasse du jardin. M. Gossart n'avait jamais vu son ménage tenu ainsi.

Hosted by Google

« Cette demoiselle Bertha est vraiment une personne bien comme il faut, disait-il. On serait heureux d'avoir une femme comme celle-là à la tête de sa maison. »

Et il se donnait la peine d'aller lui-même chaque semaine solliciter de la supérieure la permission d'avoir Bertha chez lui le dimanche. Lorsqu'il l'avait obtenue, il se sentait tout content et, le jour venu, M. Gossart qui, sauf à l'heure de la messe du matin, ne s'était jamais montré qu'en vareuse, la cravate lâche au cou, la casquette sur l'oreille, M. Gossart mettait un frac, un gilet de satin déniché au fond de quelque vieille armoire, et se guindait dans un col empesé. De plus, au lieu de se rendre à l'estaminet après le dîner, ainsi qu'il le faisait autrefois, il restait maintenant à la maison à écouter causer Bertha et Adélaïde; et même (qu'on juge de la transformation), pour se mettre tout à fait à la hauteur de son entourage, il avait été jusqu'à emprunter du notaire Aubin, son ami, quelques volumes des *Mystères de Paris;* il voulait se donner l'air de lire aussi. Ajoutons, pour être vrai, que la première page seule en fut jamais tournée.

Ces dîners, il faut le dire, constituaient les moments d'épreuve de Bertha. M. Gossart, malgré toute sa bonne volonté, ne donnait pas grand'chose à la conversation et, lorsque la fine bouteille du dessert venait à l'égayer et à lui délier la langue, il retombait bien vite dans le ton vulgaire et familier dont on a vu plus haut un échantillon. Une fois ou deux, il s'émancipa même jusqu'à presser la main de Bertha en la regardant tendrement. La pauvre fille, dans des moments comme ceux-là, ne savait que devenir ; le dégoût et l'embarras se lisaient ouvertement sur sa physionomie et, sans sa sollicitude pour Adélaïde, les invitations de M. Gossart eussent été à jamais refusées. Mais comment dire cela au couvent? Et puis que deviendrait l'enfant?

« Attendons encore, » se disait-elle.

Dans un couvent de petite ville, on sait tout ce qui se passe et la nouvelle tenue du gros brasseur, le raffinement de ses allures n'échappèrent point aux regards curieux. Déjà les propos couraient, on clignait de l'œil en regardant Bertha

Hosted by Google

et la supérieure lui faisait, d'un ton aigre-doux, de vagues recommandations sur la réserve et la décence. Ah! sans le saint Roch et autres revenants bons, comme on vous l'eût tancée!

« Mais, pensait la supérieure, il ne faut pas heurter les choses de front, car ces hommes déjà mûrs, quand ils ont une fois une folie en tête, sont capables de tout. »

XXXII

Six mois s'écoulèrent ainsi.

« Mademoiselle Bertha, dit un matin sœur Caliste entr'ouvrant la porte de la classe; il y a, au parloir, un monsieur qui vous demande.

— Un monsieur? pour moi? s'écria Bertha, pâlissant et rougissant de surprise.

— Oui, mademoiselle, un jeune monsieur.

— Un jeune homme, pensa Bertha, ce sera Camille. Que peut-il me vouloir? pourquoi me parler à moi seule ? »

Et, tout inquiète, elle se rendit au parloir. Elle ouvrit la porte, — c'était Ferdinand !

« C'est moi, Bertha ! » cria-t-il joyeusement en lui tendant les mains.

Mais Bertha, toute pâle, ne put proférer une parole et se laissa tomber sur une chaise. Revoir Ferdinand! c'était trop de bonheur.

« Que je suis content! continua-t-il en riant; mais ma chère Bertha, si tu es si effrayée que cela, je vais regretter d'être venu.

— Oh! non, non, je suis bien heureuse, va, dit Bertha en s'efforçant de reprendre son sangfroid ; mais si tu savais — il y a si longtemps, Ferdinand! — et la jeune fille, incapable de se contenir davantage, fondit en larmes.

— Voilà bien ce que nous pensions, Élisa et moi, reprit Ferdinand; tes lettres étaient si tristes, ma pauvre Bertha; tu es donc bien malheureuse ?

Hosted by Google

— Oui... non... mais..., je croyais que tu m'avais oubliée.

— Nous, t'oublier? Allons donc! mais c'est toi-même qui m'as défendu d'écrire, et, tu vois bien, dès qu'Élisa m'a parlé de ses inquiétudes à ton égard, je suis accouru. Si on est fâché au couvent, ma foi! tant pis!

— Oh! oui, on sera fâché, mais c'est égal.

— Oui, oui, c'est égal. Ah! Bertha! j'ai tant de choses à te conter; nous te tirerons d'ici, va! Élisa intrigue en ta faveur, et moi, ma position va changer; je serai plus libre, et alors tu verras si je t'oublie! Tu sauras d'abord que mon oncle...

— Mademoiselle Bertha, dit sœur Modeste entrant doucement dans la chambre, Madame fait demander si c'est M. Van Baren qui est avec vous?

— Non, ma sœur, dit Bertha en s'essuyant les yeux; c'est M. Borremans.

— Ah! oui; monsieur est sans doute le neveu de M. Borremans, un ami de M. Van Baren; madame la supérieure a déjà eu le plaisir de voir monsieur votre oncle dans le temps, et vos respectables parents se portent bien, monsieur?

— Pas trop bien, ma sœur; M^me^ Borremans est presque paralysée; elle ne peut plus s'occuper de son ménage.

— Tiens, tiens! voyez donc, à son âge déjà! c'est bien triste, dit la sœur Modeste en s'asseyant.

— Va-t-elle donc s'installer ici? se dit Ferdinand.

— Enfin, monsieur, chacun a sa croix à porter; c'est ce que je dis toujours à Bertha. Tenez, elle a encore pleuré! cependant, vous devez être bien contente de voir monsieur, Bertha?

— Oh! oui, ma sœur, mais...

— Oh! je sais bien! les premières fois que je recevais des visites, autrefois, moi, cela me faisait de l'effet aussi, mais enfin on s'habitue à tout, et comme je dis, si on a sa croix, on a aussi ses petits plaisirs en ce monde. Est-ce que nous n'aurons pas l'honneur de voir une fois monsieur votre oncle, monsieur?

— Pardon, ma sœur; je crois qu'il ne tardera pas à venir

Hosted by Google

avec ma cousine, dit Ferdinand en lançant un regard significatif à Bertha.

— M. Borremans a plusieurs enfants, je crois? poursuivit sœur Modeste.

— Non, ma sœur, il n'a qu'une fille.

— Ah! elle doit être bien élevée avec des parents comme cela.

— Très-bien élevée; mais, ma sœur, dit Ferdinand un peu impatienté, je n'ai pas beaucoup de temps et je suis venu pour parler avec M^lle^ Bertha.

— Faites, mon cher monsieur, faites sans vous gêner: ce que j'en disais, c'est parce que Madame s'intéresse tant à cette famille. »

Et sœur Modeste se carra sur sa chaise.

« Mais, continua Ferdinand, de plus en plus agacé, c'est d'affaires de famille que j'ai à entretenir M^lle^ Bertha, et...

— Je ne sache pas que vous soyez de ses parents, monsieur, reprit la sœur en prenant un air raide, et la règle de l'établissement s'oppose à ce qu'une jeune personne reste seule avec un étranger.

— On peut cependant avoir des choses à se dire.

— Monsieur, quand on vient avec d'honnêtes intentions, on peut parler devant tout le monde; du reste, c'est Madame qui m'a envoyée.

— Pour savoir ce qui se passe, murmura Ferdinand entre ses dents; cela est ridicule, continua-t-il en se levant; mais, puisque nous ne pouvons causer de nos affaires, je vais te laisser, Bertha.

— Déjà?

— Oui; mais sois tranquille et prends confiance, tu verras Élisa avant peu.

— Et toi?

— Et moi aussi, très-probablement, mais pas ici, ajouta-t-il en saluant profondément sœur Modeste; on s'y défie trop des étrangers.

— C'est la règle, dit sœur Modeste d'un ton offensé.

— Merci de ta visite, Ferdinand, dit Bertha avec effusion; merci, je vais reprendre un peu de courage.

Hosted by Google

— Ne dirait-on pas qu'on vous tient en prison? » dit sœur Modeste avec aigreur.

XXXIII

« Causer de nos affaires? que peuvent bien signifier ces paroles? se demanda Bertha. Cher Ferdinand! il songe donc toujours à moi. Comme il est bon et que cela m'a fait de bien de le revoir! Mais que se passe-t-il donc? Il va être libre; sa position va changer et « tu verras, a-t-il dit, si je t'oublie ». Mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie? »

Le cœur de Bertha se gonflait à ces idées. Une vision passagère lui fit monter le sang aux joues, puis elle éprouva je ne sais quoi d'amer.

« Je ne suis pas faite pour être si heureuse, » pensa-t-elle.

En somme, malgré la joie immense qu'elle venait d'éprouver, la visite de Ferdinand lui laissa une impression de tristesse inexplicable.

XXXIV

Il n'est pas de comparaison plus rebattue que celle de la tempête succédant au calme ou de l'aquilon soufflant après le zéphyr; cependant il faut bien la reprendre si l'on veut donner une couleur poétique à l'une des choses les plus banales de ce monde: le bouleversement produit dans une vie tranquille par de petits intérêts personnels contraires.

Tout est relatif dans les choses humaines; ce qui n'est qu'un souffle pour l'un peut être pour l'autre une brise violente. C'est ainsi que la visite de Ferdinand, première ride à la surface de l'existence atone que menait Bertha depuis six mois, lui fit l'effet d'un grand événement. Mais dès le lendemain devait tomber dans le lac paisible un second projectile destiné à en bouleverser profondément les ondes.

Hosted by Google

XXXV

C'était jour de fête, et Adélaïde, accompagnée de son père, attendait Bertha à la sortie de la grand'messe. M. Gossart, plus soigné encore que de coutume, avait trouvé bon d'enjoliver son costume d'une cravate bleu de ciel à petits pois jaunes et d'une massive chaîne d'or qui, à chacun de ses mouvements, ballottait sur son large ventre. Il semblait très-gai, très-animé; mais son agitation et les lourds efforts qu'il faisait pour être aimable parurent à Bertha souverainement déplaisants. Elle s'étonna elle-même de ressentir cette impression; c'était la première fois qu'elle trouvait M. Gossart aussi manifestement grotesque et ridicule.

« Pourquoi donc suis-je ainsi aujourd'hui? » pensa-t-elle; et, comme elle passait devant une glace, elle se vit rougir. N'avait-elle pas, la veille, revu Ferdinand?

La maison tout entière avait un air de fête; la table était mise dans le salon en face des fenêtres ouvertes; des bouquets de fleurs arrangés par Adélaïde parfumaient la chambre et plusieurs bouteilles placées dans un coin à l'ombre annonçaient des projets de festin.

« Que se passe-t-il donc? se dit Bertha. On dirait qu'il se prépare quelque chose d'extraordinaire. »

M. Gossart débuta par du vieux bourgogne. «Cela va nous mettre en belle humeur; il y a des jours où il faut se donner du cœur, mademoiselle Bertha, dit-il en riant bruyamment. »

La belle humeur lui vint vite; il se mit à parler à tort et à travers, de lui, de sa maison, de sa fille, de ses affaires.

« Comme nous sommes bien ainsi, en famille! » disait-il de temps en temps, regardant joyeusement autour de lui.

M. Gossart était incontestablement un fort brave homme, et, lorsqu'il se livrait ainsi en toute expansion, il était impossible de ne pas ressentir quelque sympathie pour son caractère franc et honnête. De son côté, Adélaïde, heureuse de voir son père si gai, avait pris une bonne mine et un air

Hosted by Google

joyeux qu'on ne lui voyait pas souvent; elle embrassait Bertha à chaque instant et se répandait auprès d'elle en mille prévenances affectueuses.

L'amitié, le bien-être, le repos ne manquèrent point d'exercer leur influence sur Bertha; elle oublia insensiblement ses impressions du matin et répondit gaîment à la bonne humeur de ses hôtes. Quand on est jeune, la moindre distraction chasse si facilement la tristesse!

« Adélaïde, ma chère enfant, dit M. Gossart, comme on venait de servir le dessert, il ne faut pas oublier notre vieux Pierre-Jacques; — c'est un de nos anciens ouvriers, mademoiselle Bertha, il demeure près d'ici et, les jours de fête, nous lui donnons toujours quelques douceurs. Tiens, Adélaïde, veux-tu lui porter cette bouteille de vin et cette assiette de bonbons?

— Si j'attendais encore un peu, papa?

— Non, vas-y tout de suite; il croit peut-être déjà que nous l'avons oublié. Et puis, ajouta-t-il dès que la petite fille fut sortie, on n'a pas toujours le cœur de parler et, aujourd'hui, ce vieux bourgogne m'a donné du courage; il me vient de mon père; c'est du Pomard. Prenez-en encore un peu, mademoiselle Bertha; je boirai le reste de votre verre, et ainsi, je connaîtrai votre pensée, comme on dit dans le pays. Écoutez, dit-il en prenant la main de Bertha qui le regardait d'un air ébahi, écoutez, chère Bertha, — je vais vous dire tout droit ce que je pense; il faut que je me dépêche, car Adélaïde va revenir; — je ne suis pas heureux comme cela tout seul; je suis décidé à me remarier — et à me remarier avec vous.

« Oh! continua-t-il en voyant le mouvement de surprise de la jeune fille, oh! je sais bien tout ce que vous allez dire; mais moi, voyez-vous, je suis un homme résolu; je ne m'occupe jamais de ce que dit le monde. Qu'est-ce que cela me fait que mon ami Aubin ait épousé une belle demoiselle de Bruxelles? Elle a des parents et de l'argent, c'est vrai; mais aussi quels embarras ne lui a-t-elle pas donnés avec ses prétentions! Tandis que vous, si on ne sait pas d'où vous venez,

Hosted by Google

ma foi! vous serez contente de ce que vous trouverez ici et je vous garantis même qu'en fait de robes de soie, vous en aurez d'aussi belles que Mme Aubin, avec cela que vous êtes bien plus jolie! Voyez comme Adélaïde vous aime; nous ferons un bon petit ménage et qui sait? nous aurons peut-être encore de beaux petits enfants, et vous serez la jolie Mme Gossart, n'est-ce pas, ma chère Bertha? »

Bertha était tellement abasourdie, que M. Gossart aurait pu continuer son discours pendant longtemps encore sans qu'elle l'interrompît, si, en achevant, il ne s'était permis de passer son bras autour de la taille de la jeune fille et de vouloir déposer un baiser sur sa joue. A ce contact, elle recula comme si une vipère l'eût touchée; son brusque mouvement fit tomber une chaise, son verre glissa, se brisa et le vin se répandit sur la nappe blanche; tout ce bruit en un moment produisit l'effet d'un cataclysme.

« Bon Dieu ! qu'avez-vous? s'écria M. Gossart.

— J'ai... Ah! c'est affreux !... je ne peux pas, balbutia Bertha, les mains sur les yeux comme pour conjurer une vision effrayante.

— Comment? et moi qui croyais... Vous êtes sans parents.

— Oui, je suis seule au monde! s'écria Bertha avec explosion. Oh! pourquoi n'ai-je pas un père aussi, moi, auprès duquel je puisse me réfugier; je ne le quitterais jamais! Oh! c'est affreux, c'est affreux !

— Mon Dieu, mademoiselle Bertha, que va dire Adélaïde en vous voyant pleurer ainsi? Allons, remettez-vous, ajouta le brave homme en essayant de lui prendre la main, et prenons que rien ne soit arrivé; mon Dieu ! je ne voulais pas vous faire du chagrin; mais madame la supérieure m'avait dit...

— Tous ces gens-là ne comprennent rien, dit Bertha. Oh! mon Dieu, mon Dieu ! »

Elle sanglotait à fendre l'âme. Le pauvre M. Gossart, tout confus de sa déconvenue, ne savait plus que dire; il la laissa pleurer en silence pendant quelques instants; heureusement,

Hosted by Google

Adélaïde ne revenait pas. Enfin ce paroxysme d'émotion se calma et Bertha reprit un peu d'empire sur elle-même.

« Je vous demande bien pardon, monsieur Gossart, dit-elle enfin en rougissant et en faisant effort pour s'exprimer; je vous demande bien pardon. Je vous assure que je vous suis bien reconnaissante de votre bonté... mais je ne puis pas... Si vous saviez ce que c'est que d'être ainsi abandonnée, de n'avoir personne.

— C'est justement pourquoi, je pensais...

— Je le sais, monsieur Gossart, vous êtes bon; mais, en vérité, je ne puis pas; non, je ne puis pas.

— Eh bien, dit-il en soupirant, c'est dommage! Je m'étais déjà figuré... mais, c'est vrai, je suis trop vieux pour vous; car ce n'est que cela, n'est-ce pas? ou bien auriez-vous une autre inclination?

— Oh! non, non, monsieur Gossart, dit Bertha, rougissant vivement, ce n'est pas cela; mais je crois que je ferais bien de retourner au couvent, dit-elle en se levant et en essuyant ses yeux.

— Que dira Adélaïde si elle ne vous retrouve plus? Faisons comme si rien ne s'était passé, mademoiselle Bertha, et n'en parlons plus. Ah! continua-t-il en soupirant, c'est dommage de ne plus être jeune! Allons, prenez un verre d'eau et calmez-vous. Nous n'en dirons plus un mot. »

Le bonhomme s'assit près de la fenêtre et regarda mélancoliquement le jardin. Que sa disposition d'esprit était différente de celle du matin, lorsqu'il avait fait préparer cette salle à manger, qui, à présent, lui paraissait si triste!

Bertha resta immobile sur sa chaise, troublée, malheureuse et, au fond, mécontente d'elle-même. Elle cherchait, mais en vain, à reprendre du calme, à réfléchir.

Ce fut ainsi qu'Adélaïde les retrouva. La conversation, alors forcément reprise, se traîna languissamment; puis, l'heure de la retraite approchant enfin, Bertha prétexta un mal de tête pour se retirer au plus vite.

Hosted by Google

XXXVI

Non, Bertha n'était pas contente d'elle-même ; elle ne pouvait se dissimuler qu'il n'y eût imprudence de sa part à repousser l'occasion inespérée qui venait de s'offrir d'échapper à l'abandon, à la pauvreté, en un mot à *l'incertain* avec son cortége entier de misères et de déboires.

« Et pourquoi? » se dit-elle.

Hélas ! parce qu'elle aimait Ferdinand et qu'au moment de la proposition de M. Gossart, ce sentiment, qui couvait sans qu'elle s'en rendît compte, avait éclaté avec une ardeur passionnée. Devenir la femme d'un autre, ah ! cela lui faisait horreur !

« Et cependant, se disait-elle, n'est-ce pas là aussi courir après une chimère? Ferdinand ne m'a jamais rien dit de positif; il m'aime pourtant, c'est sûr, et il va être libre, il me prouvera son affection, ce sont là ses paroles. Oh ! Dieu ! si je pouvais espérer ! »

D'autre part, et abstraction faite de Ferdinand, il lui semblait qu'en aucun cas elle n'aurait pu se résigner à devenir la femme de M. Gossart. Il ne suffit pas d'être un honnête homme ni même d'être bon et généreux pour rendre heureuse une femme distinguée ; il faut encore cette fleur d'éducation qui se révèle et ne se dément jamais dans les mille circonstances de la vie intime ; il faut ces petites vertus, *leniores virtutes*, si vantées par lord Chesterfield, vertus du second ordre, qui, dans les rapports domestiques, ont plus d'influence que les vertus sublimes et qui, en somme, font le charme de la vie sociale. De ces vertus-là, M. Gossart ne possédait évidemment pas même l'idée, et Bertha sentait fort bien qu'une existence associée à un homme façonné ainsi ne serait autre chose qu'un pacte à longue portée, contracté avec l'abnégation et le dévouement.

Un nouveau sujet de préoccupation vint s'ajouter aux autres.

« Dorénavant, se dit-elle, je ne pourrai plus aller chez

Hosted by Google

M. Gossart et ma pauvre Adélaïde s'en chagrinera. Et son éducation morale qui se perfectionnait si rapidement! Va-t-elle donc retomber sous ces fâcheuses influences auxquelles j'ai eu tant de peine à la soustraire? Ne suis-je pas un peu responsable de son avenir? car enfin j'avais, en m'efforçant de la diriger, j'avais pris charge d'âme, et ne sera-t-elle pas plus malheureuse qu'autrefois, maintenant que je lui ai appris à douter de ceux qui l'entourent! »

Bertha éprouva une sorte de remords; la pensée d'abandonner Adélaïde lui était amère; il n'est pas de peine plus dure que celle d'avoir à se blâmer soi-même.

Partagée entre ces sentiments divers, pesant incessamment le pour et le contre, accueillant un raisonnement, en repoussant un autre, elle passa la nuit dans la plus violente agitation et ne put fermer l'œil un instant.

Lorsque le matin arriva, elle avait si grand mal à la tête qu'elle se vit obligée de rester au lit; mais, vers le midi, sœur Modeste vint lui dire de se lever et de descendre, parce que madame voulait lui parler.

XXXVII

Lorsque Bertha pénétra dans le cabinet de la supérieure, elle la trouva sérieuse, le sourcil froncé et reçut à peine un léger salut en échange de sa profonde révérence.

« Je vous ai fait venir, Bertha, dit la supérieure après un moment de silence pendant lequel elle regarda sévèrement la jeune fille, je vous ai fait venir pour causer de ce qui s'est passé hier.

— De ce qui s'est passé hier! répéta Bertha au comble de l'étonnement.

— Oui, mademoiselle; M. Gossart m'avait fait part de ses généreuses intentions à votre égard et il est venu me dire ce matin la façon dont vous y avez répondu.

— Quelle indélicatesse! pensa Bertha.

— Pour lui-même, continua la supérieure avec dédain, je

Hosted by Google

ne regrette pas l'issue de cette affaire; vous n'êtes pas la femme qui lui convient, et je le lui aurais dit depuis longtemps si ce n'avait été pour mon cousin Van Baren, dont le désir est de vous voir placée le plus tôt possible.

— Je ne peux pas épouser M. Gossart, Madame, je ne l'aime pas.

— Il s'agit bien d'aimer! dit la supérieure en haussant les épaules; l'essentiel pour vous est d'avoir une position, et ceci était bien autre chose que Julie Meerdorps, avec son petit marchand de vin. M. Gossart a de la fortune et un bon commerce; mon cousin Van Baren aurait été satisfait; vous auriez pu faire des économies. Mais enfin, puisque vos idées romanesques prennent le dessus en toute circonstance et que vous ne vous souciez pas de rester à charge aux autres...

— Mais, Madame, dit Bertha secouant enfin sa timidité, je ne vois pas en quoi je suis encore à charge à M. Van Baren?

— Oubliez-vous donc que c'est pour l'obliger que je vous ai prise ici?

— Non, sans doute; mais il me semble que mon travail paye amplement...

— Votre orgueil vous trompe singulièrement si vous vous croyez capable d'être utile, dit la supérieure avec aigreur, sans compter votre ingratitude pour le couvent et les mauvais services que vous nous rendez en cachette.

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas.

— Ah! sans les projets de M. Gossart, continua la supérieure, je vous aurais mise à la raison depuis longtemps. Vous ne savez pas non plus, sans doute, ce que la petite Adélaïde a répondu hier à sœur Modeste?

— Non, Madame.

— Non, madame! Faites bien la sainte nitouche! Sœur Modeste allumait une chandelle à saint Antoine, parce qu'elle avait égaré son chapelet; eh bien! la petite Adélaïde s'est mise à rire, et quand on lui a demandé pourquoi elle se conduisait ainsi, elle a répondu que M^lle^ Bertha lui disait de ne pas croire à toutes ces sottises-là. Est-ce ainsi que vous

Hosted by Google

récompensez les bontés qu'on a eues pour vous ici? et n'êtes-vous pas honteuse de fausser ainsi l'esprit de cette pauvre enfant?

— J'ai tâché, Madame, de lui inspirer des idées raisonnables, et, quant à saint Antoine, Mme Van Baren disait...

— Feu ma cousine vous a donné une sotte éducation, ma chère, et je comprends que mon cousin n'ait eu rien de plus pressé que de se débarrasser de vous; avec des têtes comme la vôtre, il ne peut arriver rien de bon. Croyez-vous que je ne devine pas le motif qui vous a fait refuser M. Gossart?

— Je vous l'ai dit, Madame, je ne saurais l'aimer.

— Et puis les amourettes vont leur train! Je vous avais interdit toute relation avec ce jeune homme, le neveu de M. Borremans, et cependant il a osé se présenter ici. Sœur Modeste m'a rapporté sa tenue inconvenante. Vous concevez que tout cela ne peut pas durer; j'en ai écrit à mon cousin ce matin même, et je l'ai prié de vous reprendre chez lui au plus tôt.

— Je ne retournerai jamais chez M. Van Baren, s'écria Bertha; quand je devrais mourir de faim.

— C'est comme il vous plaira, mademoiselle; j'ai patienté à cause de M. Gossart; je ne voulais pas contrarier un si digne homme; mais vous devez comprendre que je ne puis tolérer plus longtemps, dans notre sainte maison, une personne légère de conduite et qui, de plus, se permet de ridiculiser les choses les plus respectables de la religion. Je vous l'ai dit, j'ai écrit à mon cousin; mais puisque vous êtes si indépendante et que vous avez vos amis à vous, je ne doute pas que vous ne trouviez facilement le moyen de vous tirer d'affaire. »

XXXVIII

Bertha rentra dans sa chambre le cœur bien gros. Sans doute, elle n'aimait ni les êtres du couvent ni la vie qu'on y menait, mais enfin elle avait là au moins un abri paisible et sûr, et puis, comme il faut bien aimer quelque chose en ce monde, elle s'était vivement attachée à Adélaïde.

Hosted by Google

Que faire maintenant ?

Son tempérament était peu fait pour la lutte et son éducation ne l'y avait nullement préparée. Accoutumée à étouffer toute expansion, à moins qu'elle ne se trouvât seule avec Mme Van Baren, une timidité extrême paralysait son esprit au moindre choc ; elle reculait devant la moindre initiative, n'osait rien, et les sentiments qui chez les autres se soulagent par l'expression extérieure, se concentraient chez elle jusqu'à la faire cruellement souffrir.

Sur qui pouvait-elle compter ? sur le capitaine ; ah ! sans doute, celui-là était un fidèle et généreux protecteur ! mais à quoi bon lui écrire ? Son éloignement le mettait hors de mesure d'être utile.

Ferdinand ? Elle était bien certaine aussi de pouvoir compter sur lui ; mais que pourrait-il ? et surtout que pourrait-il immédiatement ? car, il ne fallait pas se le dissimuler, le séjour au couvent ne pouvait se prolonger ; Bertha avait un fond de fierté naturelle qui lui interdisait de rester à charge de gens si mal disposés. Avoir recours à la pitié de M. Van Baren, cette même fierté mettait la chose hors de question.

Qu'allait-elle donc faire ?

Elle s'assit sur son lit et songea. Sa pensée, comme toujours, se porta sur le chagrin de n'avoir pas de famille, et, comme toutes les âmes faibles et tendres, avant de se résoudre à prendre la situation corps à corps, elle se répandit en larmes amères.

« Ah ! si j'avais un père ! se dit-elle ; fût-ce un ouvrier, un homme de la dernière classe, je partagerais son sort avec reconnaissance ; je travaillerais avec lui, je le soutiendrais ; j'aurais enfin quelqu'un qui m'aime ! »

XXXIX

« Lorsqu'une porte se ferme, dit le proverbe espagnol, une autre s'ouvre bientôt ! »

Hosted by Google

Au moment où Bertha se désolait si cruellement, une lettre fut glissée sous sa porte ; elle était d'Élisa.

« Ma chère amie, disait Mlle Borremans, nous venons de remporter une grande victoire. Ferdinand t'aura dit combien la santé de maman laisse à désirer ; sa jambe gauche est presque entièrement paralysée. Elle ne peut donc plus s'occuper du bureau, des magasins, faire le ménage, et moi je n'ai ni assez de forces ni assez d'expérience pour suffire à tout. Papa, qui a pris un grand intérêt à toi depuis les dernières scènes chez M. Van Baren, nous a aidés, Ferdinand et moi, et maman s'est décidée à te prendre à la maison pour m'aider en toutes choses. Je ne te demanderai pas si cela te convient, étant bien sûre que la perspective de te retrouver avec moi te fera autant de plaisir que j'en éprouve moi-même.

« Arrive-nous donc dès que tu le pourras. Papa a eu soin de prévenir M. Van Baren. »

XL

Je laisse à penser le soulagement qu'éprouva Bertha à la lecture de cette lettre ; c'était la planche du naufragé.

Elle continua à pleurer, mais de joie, et se mit en mesure de partir le plus tôt possible. Elle passa la soirée à préparer ses effets ; il lui restait heureusement assez de l'argent du capitaine pour payer son trajet jusqu'à Gand. C'était tout ce qu'il fallait, puisque là elle allait se trouver au milieu de ses amis. Il lui semblait qu'après un voyage semé de traverses, elle approchait enfin du port. Avec quelle satisfaction elle demanda à parler à la supérieure et lui communiqua la nouvelle !

« Je suis charmée, dit cette dernière, que vous ayez aussi vite trouvé où vous placer et je vous souhaite, dans votre nouvelle condition, plus de prudence et de réflexion que vous n'en avez montré ici. »

Après avoir reçu cet avis bienveillant, Bertha se retira ;

Hosted by Google

elle aurait bien voulu embrasser encore une fois Adélaïde, mais elle craignit les questions et le chagrin de l'enfant. « Je lui écrirai, » se dit-elle.

Quelques heures après, elle arrivait à Gand.

XLI

« Ma chère Bertha, que je suis heureuse ! dit Mlle Borremans à son amie ; vois comme j'ai bien arrangé ta chambre ! elle est tout à côté de la mienne, et le soir, nous pourrons causer tant que nous voudrons, lorsque maman sera couchée.

— Oh ! oui, dit Bertha en soupirant profondément, je serai enfin tranquille, près de toi. Que tu es heureuse, Élisa, d'avoir une famille, d'être aimée.

— Eh bien ! ma famille sera la tienne ! voyons ! oublie tes peines passées, pense plutôt à la vie agréable que nous allons mener ensemble. Si tu savais combien la maison est gaie depuis que Ferdinand est ici !

— Comment ! Ferdinand ici ? Je le croyais à Bruxelles.

— Oh ! ma chère, il y a bien du changement ! C'est vrai — tu n'en sais rien — quand il est allé te voir, il voulait te conter tout cela, mais il a été ennuyé par cette religieuse si curieuse.

— Pauvre sœur Modeste ! dit Bertha en souriant à ce souvenir.

— Eh bien ! figure-toi que Ferdinand est à présent l'associé de papa pour notre commerce.

— Et comment cela s'est-il fait ? Il avait cependant une bonne place.

— Mon Dieu, non ! ces places dans l'administration ne rapportent jamais grand'chose. Papa, vois-tu, se fatiguait beaucoup ; nous fournissons énormément de marchandises en Hollande, il était obligé de voyager souvent et cela ne lui allait plus ; enfin, un beau matin, je l'ai entendu qui disait à maman : « Joséphine, j'ai envie de prendre un jeune homme avec moi pour m'aider — je me fatigue trop — et

Hosted by Google

puis nous n'avons pas de fils, et c'est dommage de laisser tomber ce beau commerce qui a fait notre fortune ; si je trouvais un brave garçon? — Tu as raison, » dit maman. Et moi, je ne sais par quelle inspiration, je m'écrie : « Si vous preniez Ferdinand? — Tiens, dit papa en se retournant, tu étais là, toi? Au fait, pourquoi pas? dit-il en regardant maman. — Mais oui, dit maman après avoir songé un instant, il en vaudrait bien un autre. » Tu sais que maman a toujours eu un faible pour Ferdinand, en dépit de ses idées aristocratiques, ajouta Élisa en riant.

— Des idées aristocratiques! ta mère! voilà du nouveau.

— Oh! ma chère, c'est incroyable! C'est depuis que papa a gagné tant d'argent. Figure-toi que l'hiver dernier j'ai assisté à plusieurs bals au Casino et que maman était fâchée lorsque je ne dansais pas toujours avec des nobles.

— Allons donc!

— C'est comme cela. « Il faut s'élever dans ses relations, » me disait-elle sans cesse. Elle aurait bien voulu aussi que je fisse « un beau mariage ».

— Tiens, au fait, Élisa, c'est singulier que tu ne sois pas encore mariée!

— Je le serais depuis longtemps si j'avais écouté maman ; ce ridicule petit vicomte de Langsteen voulait me faire la cour et maman le regardait de bon œil, mais papa et moi nous n'avons pas de ces idées-là. D'ailleurs...

— Eh bien? pourquoi t'arrêtes-tu?

— Parce que j'allais trop parler — j'ai un secret — un projet.

— Un projet de mariage?

— Oui ; mais je ne peux rien dire, vois-tu — à toi, cela ne tirerait pas à conséquence, je le sais bien; mais j'ai juré de ne rien dire à personne — il serait fâché ; du reste, il n'y a encore rien d'arrangé, rien de sûr, il faut que Ferdinand soit revenu, d'abord.

— Ferdinand? dit Bertha étonnée; comment Ferdinand est-il mêlé à ton mariage?

Hosted by Google

— Ah ! tu verras ; je ne veux plus rien te dire, tu me fais trop parler.

— Mais je verrai ton futur, au moins ? est-il bien ?

— Tu le verras et il te plaira beaucoup, j'en suis certaine, » dit Élisa en riant et en rougissant.

Bertha reprit, après un moment de silence :

« Et Ferdinand, je ne le verrai donc point tout de suite ?

— Oh ! non ; il était bien fâché de partir avant ton arrivée. Si tu savais combien il était préoccupé de ta position ! Nous parlions continuellement de toi ! Mais il n'y avait rien à dire — il est en Hollande et Dieu sait s'il ne devra pas aller en Angleterre — c'est une affaire très-importante pour notre maison.

— Quel dommage ! dit Bertha.

— Comment, quel dommage ! dit Élisa avec vivacité ; c'est que tu ne sais pas de combien il y va pour nous et pour lui !

— Je ne dis pas non, reprit Bertha, mais j'aurais bien voulu le voir. Comme Élisa tient aux affaires ! » pensa-t-elle.

XLII

L'absence de Ferdinand était une grande déconvenue en ce moment, mais la déception éprouvée par Bertha fut singulièrement adoucie par la satisfaction que lui laissa sa conversation avec Élisa.

En effet, je ne sais quelle crainte vague s'était emparée d'elle après la visite de Ferdinand au couvent ; une sorte de pressentiment mystérieux avait jeté un voile sombre sur ses espérances, et j'ai dit quelle tristesse inexplicable avait suivi cette visite.

La sonnette de M^me^ Borremans vint couper court aux confidences des deux amies.

Bertha, le cœur soulagé, descendit l'escalier avec une gaîté qu'elle n'avait jamais ressentie. « Que j'étais folle ! se dit-elle. Ce n'est pas Ferdinand. »

Hosted by Google

XLIII

Les deux ou trois premiers jours se passèrent dans l'enchantement. M. Borremans se montra affectueux, paternel même, avec Bertha, il semblait la considérer comme une parente plutôt que comme une étrangère. Mme Borremans fut plus réservée ; la vieille dame possédait au plus haut point le sentiment de la hiérarchie et la semaine ne s'était point écoulée que la position de Bertha se trouva nettement tranchée.

Lorsqu'on se rendait à la promenade, Mme Borremans, poussée dans une chaise roulante par un domestique, ne permettait pas à la jeune fille de s'écarter un moment pour marcher avec Élisa; elle avait toujours besoin d'elle pour porter son parasol, ramasser son mouchoir, lui passer son flacon, et disait à tout bout de champ aux personnes de connaissance qu'elle rencontrait : « Ma demoiselle de compagnie a fait ceci, ma demoiselle de compagnie fera cela. »

Ce ton choquait vivement Élisa; elle n'osait cependant faire aucune observation à sa mère, mais elle essayait de détourner l'attention de Bertha, et on pouvait remarquer qu'elle avait toujours quelque chose d'intéressant à lui communiquer, lorsque ces malheureux mots de « demoiselle de compagnie » arrivaient sur les lèvres de Mme Borremans.

XLIV

« Les affaires vont bien, dit un matin M. Borremans, après avoir ouvert ses lettres; voici des nouvelles de Ferdinand.

— Ah! dit Élisa, dont la figure rayonna. Quand revient-il?

— Il n'est pas question de cela; je crois qu'il sera obligé d'aller à Londres avant de revenir ici.

— Alors, l'affaire marche bien, papa, dit Élisa d'un air

Hosted by Google

joyeux ; tiens, Bertha, vois, il t'envoie ses amitiés, ajouta-t-elle en parcourant la lettre ; il est bien pressé de te revoir.

— Merci ! dit Bertha en rougissant. Encore attendre ! pensa-t-elle.

— C'est une grande affaire, papa ? reprit Élisa avec insistance.

— Parbleu, je crois bien ! Ah ! il est adroit le garçon ! Je n'aurais pas fait mieux, même à mon âge ! Et M. Borremans se frotta les mains avec satisfaction.

— Je me sens toute gaie et en train de m'amuser, s'écria Élisa en sautillant par la chambre. Maman, si tu laissais ton tricot et si nous allions déjeuner au Jardin Zoologique ?

— Je le veux bien, dit Mme Borremans. Bertha, venez m'habiller.

— Sais-tu, dit Bertha à son amie, tandis qu'elles mettaient leurs chapeaux, sais-tu que tu es un véritable sphynx ? Je vois bien, puisque tu me l'as dit, qu'il se passe quelque chose à propos de ton mariage, mais je ne puis rien deviner ! Je ne m'explique pas non plus comment il se fait que je n'aie pas encore vu ton futur, je m'attendais chaque jour à voir arriver ici un beau jeune homme avec une cravate rose et un lorgnon dans l'œil.

— Comme le vicomte de Langsteen ? Non, non ; le mien n'est pas comme cela. Tu le verras sous peu ; mais il faut que ta curiosité prenne un peu patience, il n'est pas à Gand pour le moment. »

Les deux jeunes filles descendirent en riant. Au moment où elles sortaient de la maison pour rejoindre Mme Borremans qu'on roulait déjà sur le trottoir, un monsieur se présenta sur le seuil ; il portait un gros surtout et son visage hâlé annonçait un marin.

« Monsieur le capitaine ! s'écria Élisa.

— Moi-même, mademoiselle, je viens de saluer madame votre mère et maintenant je désire savoir des nouvelles de ma jeune amie, dit-il en tendant la main à Bertha.

— Ah ! dit celle-ci, que je suis contente de vous revoir,

Hosted by Google

monsieur le capitaine! Crois-tu, Élisa, que je puisse rentrer un moment?

— Oui, oui, je vais continuer avec maman; tu nous rejoindras à ton aise.

— Eh bien, ma chère enfant, dit le capitaine en s'asseyant dans le salon, vous voilà enfin chez de bons amis, êtes-vous contente?

— Très-contente, monsieur; M. et Mme Borremans sont très-bons pour moi.

— Bien, bien; j'ai vu hier Van Baren, qui m'a annoncé votre changement de situation; vous ne l'avez pas encore revu?

— Non, monsieur. En arrivant ici, je croyais de mon devoir d'aller faire une visite à M. Van Baren; mais M. Borremans me l'a déconseillé; la tante Charlotte est toujours là — il paraît qu'elle n'a rien épargné pour empêcher M. Borremans de m'accueillir chez lui — j'aurais été trop mal reçue. Je crois, monsieur, que M. Van Baren est resté bien fâché contre moi.

— Je le crois aussi — je ne sais ce que cette supérieure, sa cousine, lui a conté — dites-moi donc vous-même ce que c'est que cette histoire de mariage manqué par votre faute? Nous sommes de vieux amis, parlez sans crainte, ajouta-t-il en voyant que la jeune fille était embarrassée.

— Je vais tout vous dire, répondit Bertha en rougissant. Et elle lui raconta fidèlement ce qui s'était passé.

— Et ce monsieur Gossart était réellement un bon parti? demanda le capitaine, comme elle finissait.

— Au point de vue de la fortune, oui monsieur, sans doute.

— Et un brave homme?

— Oui, monsieur; un fort brave homme.

— C'est dommage, dit le capitaine, votre avenir eût été assuré.

— Oh! monsieur, dit Bertha avec chagrin, ne me dites pas cela — je me suis déjà fait tant de raisonnements; — mais comment passer sa vie avec quelqu'un qu'on n'aime

Hosted by Google

pas, qui vous choque à chaque instant par son manque d'éducation.

— Au fait, vous avez raison; moi, quand j'étais à Shangaï, j'ai pu épouser la sœur d'un négociant chinois qui faisait des affaires avec notre maison — je ne sais quelle idée il avait eue de vouloir devenir mon beau-frère. C'était une belle femme, ma foi ! et qui avait de l'argent — elle savait même dire bonjour en anglais — mais cela ne me suffit pas, et du diable ! si j'aurais voulu passer ma vie avec une femme qui n'aurait su me répondre que *hing*, *hung*, *hang*, à tout ce que je lui aurais dit.

— Eh bien, dit Bertha en riant malgré elle, il en aurait été ainsi pour moi avec M. Gossart.

— Oui, dit le capitaine d'un air philosophique, il y a plusieurs manières de ne savoir dire que *hing*, *hung*, *hang !* En définitive, Bertha, vous avez bien fait — il ne faut pas tout sacrifier aux biens matériels — ce que j'en disais était seulement par rapport à votre position dans le monde.

— Oh ! je vous crois, monsieur ! Si vous saviez ce que j'ai souffert à lutter contre moi-même ! J'ai senti alors plus cruellement que jamais combien il est malheureux de n'avoir ni père, ni mère, ni frère, personne enfin à qui se confier.

— Croyez-vous que je ne le sache pas? dit le capitaine avec tristesse; je vous comprends bien ma pauvre enfant. Tenez, moi aussi je suis resté tout seul étant enfant; mes parents étaient morts et j'ai dû faire mon chemin sans secours. Eh bien, à présent que je reviens ici pour me reposer et planter mes choux, comme on dit, croyez-vous que ce ne soit pas triste de ne retrouver personne qui me tende la main et me dise : Tiens, voilà la place que nous t'avons gardée à notre foyer?

— Oui, oui, monsieur le capitaine, mais vous, vous ête un homme, on vous respecte.

— Ah ! je le sais, c'est une grande différence, pauvre petite; enfin, ne parlons plus de tout cela, puisque vous êtes contente près de votre amie, j'espère pour vous que le mariage de M^lle^ Borremans ne se fera pas immédiatement.

Hosted by Google

— Je ne sais pas, monsieur; je n'en ai rien entendu dire.

— Le papa veut sans doute que Ferdinand soit d'abord bien au courant des affaires.

— Ferdinand! Comment? Mais Élisa ne doit pas épouser son cousin, monsieur?

— Non. Ah! vous êtes mieux informée, mais c'est ce qu'on m'avait dit en ville.

— Pas du tout, monsieur, Élisa me l'a dit elle-même, dit Bertha le cœur tout agité.

— Ah! dit le capitaine en la voyant rougir. Dans tous les cas, reprit-il après un instant, je ne m'éloigne plus de vous, maintenant. J'ai acheté une petite propriété près d'Ostende — je ne saurais me déshabituer de voir la mer — et je vais m'établir là tranquillement. Je viendrai vous voir de temps en temps, ma chère enfant, et si vous aviez besoin de moi, vous saurez où venir me chercher. »

Là-dessus, le bon capitaine embrassa affectueusement Bertha et se retira.

« A défaut de parents, se dit-elle, voilà au moins un ami sûr; avec ceux que j'ai ici, je puis maintenant vivre en paix. Pourvu seulement que je ne tarde pas trop à revoir Ferdinand. Ah! celui-là, à lui seul, pourrait me tenir lieu de tous les autres! »

XLV

Une quinzaine de jours environ après la visite du capitaine, on reçut de nouvelles lettres de Ferdinand. Cette fois, le jeune homme annonçait son retour, mais sans en préciser l'instant. Il se disait enchanté des résultats de son voyage et heureux de retrouver Bertha chez son oncle.

« Je vais donc être réuni à tout ce que j'aime, » ajoutait-il.

Quel baume ces paroles furent pour l'âme de la jeune fille!

« Comme il m'aime! se dit-elle; et comme je l'aime!

Hosted by Google

ajoutait-elle mentalement en mettant les mains sur son cœur qui battait jusqu'à se rompre.

— Allons, Bertha, allons, dit Élisa gaîment, viens m'aider; nous allons mettre des fleurs dans toutes les chambres pour fêter le retour du voyageur. »

Les nouvelles avaient mis M. Borremans d'une humeur charmante ; il rit et plaisanta toute la journée. Élisa chantait à tue-tête en parcourant les escaliers et déployait une activité, une gaîté extraordinaires. Mme Borremans seule ne prenait aucune part à l'agitation générale; sa santé, devenue plus faible dans les derniers temps, l'obligeait à garder le lit fort tard, et, une fois levée, elle ne sortait pas de sa chambre.

La journée entière se passa en préparatifs. Il semblait que tout fût en ébullition dans la maison et l'animation d'Élisa électrisait tout le monde.

Chacun a sa manière d'être ému ou d'être heureux ; autant la joie rend les uns expansifs et bruyants, autant elle rend les autres songeurs et concentrés.

Bertha eut beau faire pour se mettre au diapason de son amie, elle ne put y parvenir. Dès le lendemain, peut-être, sa vie prendrait une face nouvelle; des quelques jours qui allaient suivre dépendrait toute son existence. Comment aurait-elle pu rire et chanter? Cela était bon pour Élisa dont les sentiments n'étaient pas aussi directement intéressés par le retour de son cousin. Mais elle! Son cœur palpitait jusqu'en ses dernières fibres!

XLVI

Le lendemain elle souffrait d'une forte migraine.

« Maman se lèvera tard aujourd'hui, dit Élisa. Va te reposer au jardin, Bertha, et ne t'inquiète de rien; je t'appellerai lorsqu'on aura besoin de toi. »

Bertha ne demandait pas mieux. Depuis quelque temps, Mme Borremans ne sonnant guère avant onze heures ou midi, elle profitait du surcroît de liberté qui lui était laissé

Hosted by Google

pour s'établir avec son livre ou son ouvrage dans un pavillon situé au fond du jardin et ayant vue sur le canal de la Coupure.

Ce lieu était très-solitaire. Une porte grillée située près de là servait à l'entrée des marchandises et à la sortie des ouvriers, mais, sauf le mouvement que ces circonstances amenaient forcément à certaines heures régulières, le repos le plus complet régnait d'ordinaire dans cette partie du jardin et Bertha se plaisait particulièrement à y aller rêver.

Dans l'occasion présente, les pensées, les émotions auxquelles elle était en proie lui rendaient la solitude doublement nécessaire et ce fut avec une sorte de ravissement qu'elle s'étendit sur le canapé du pavillon ; ses yeux fatigués par une nuit sans sommeil errèrent vaguement sur le ciel, les fleurs, les arbres — le ciel était pur de nuages, l'air chaud et délicieux — c'était un de ces moments bénis où tout paraît joie dans la nature. « Sera-ce pour aujourd'hui ? » se dit-elle.

XLVII

Cependant le temps marchait et Bertha commença à s'étonner de ce qu'on ne l'appelât point. Tout à coup elle crut apercevoir du mouvement autour de la maison ; des domestiques allaient et venaient.

« Comment, mademoiselle Bertha, vous êtes là ? lui dit un vieil ouvrier qui passait non loin de l'endroit où elle s'était assise. Vous n'avez pas encore vu notre jeune maître.

— M. Ferdinand est arrivé ? s'écria Bertha.

— Il y a plus d'une heure, mademoiselle ; je viens déjà de porter une lettre pour lui.

— Ferdinand est revenu et ils m'ont laissée ici ! » pensa douloureusement Bertha.

Mais, au même instant, elle aperçut Élisa qui accourait à toutes jambes.

« Bertha, Bertha ! cria-t-elle dès qu'elle fut à portée, viens ! viens vite ! laisse là ta migraine et accours ! »

Elle saisit le bras de son amie et l'entraîna vivement sans

Hosted by Google

répondre autrement que par des éclats de rire aux questions empressées de Bertha.

« Tu sauras tout à la maison, lui dit-elle ; viens, Ferdinand est là ! »

Les deux jeunes filles tout essoufflées arrivèrent devant la porte du salon ; comme le cœur de Bertha lui battait !

« Non, dit Élisa, il faut monter ; il est dans la chambre de maman. »

Elles entrèrent ; Mme Borremans, toute pâle, était assise sur son lit et s'essuyait les yeux. Ferdinand, appuyé à son chevet, lui parlait à voix basse. M. Borremans, le visage rouge et animé, arpentait la chambre.

« Ah ! s'écria Ferdinand en apercevant Bertha, la voilà enfin auprès de nous ! que je suis heureux ! »

Et lui ouvrant les bras, il serra la jeune fille contre son cœur.

« Nous ne nous quitterons plus maintenant, plus jamais ? Cette méchante fille qui a cru que nous l'oubliions !

— C'est qu'il y a ici de bien grandes nouvelles, Bertha, dit M. Borremans en riant ; ce gamin que vous voyez là est devenu si fort en affaires qu'il vient de nous gagner deux cent mille francs ! n'est-ce pas superbe ? Et, ma foi ! nous n'avons pas trouvé d'autre moyen de le récompenser que de lui donner notre fille, n'est-ce pas maman ? dit le bon M. Borremans en serrant la main de sa femme.

— Ne t'avais-je pas bien dit, Bertha, que mon futur te plairait beaucoup ? » dit Élisa avec malice.

Mais c'en était trop pour la pauvre Bertha. La joie, le désespoir, l'horreur, s'étaient affreusement succédé dans son âme en ces quelques instants. Elle ne put résister à une telle secousse et, pâlissant comme une morte, elle tomba évanouie entre les bras de Ferdinand.

LXVIII

« Sais-tu, dit Élisa en s'asseyant près du lit de Bertha le lendemain matin, sais-tu que tu nous a fait une belle

Hosted by Google

frayeur, hier, avec cette faiblesse! J'ai cru que tu n'en reviendrais jamais; tu as donc été bien saisie?

— Oui, dit Bertha d'une voix faible, et puis...

— Oui, oui, et ta migraine encore, je n'y songeais plus; vois-tu, il faut me le pardonner; j'étais si heureuse!

— Comment ne m'avais-tu donc rien dit? demanda Bertha avec effort.

— Ferdinand m'avait juré de n'en parler à personne; tout dépendait de la surprise à produire sur maman, vois-tu; nous avions un peu peur d'elle à cause de ses grandes idees; mais l'affaire a réussi; elle n'a pas su résister aux deux cent mille francs. Et Élisa se mit à rire de tout son cœur. Je me figurais aussi le plaisir que j'aurais à exécuter mon coup de théâtre devant toi. Pauvre amie! Si j'avais su que cela tournerait ainsi! Allons, tu es mieux, je vais appeler Ferdinand.

— Non, non, je t'en prie, dit Bertha avec peine, ne l'appelle pas.

— Tu préfères être tranquille? Eh bien, c'est comme tu voudras. Mais il fait trop beau temps pour rester au lit; je vais aller t'installer au jardin; l'air te remettra tout à fait. »

Bertha aurait voulu refuser; elle éprouvait un besoin impérieux de solitude. Mais elle sentait aussi qu'avant tout il fallait cacher ses pensées et ne rien laisser soupçonner des tourments qui l'agitaient. Elle se laissa donc habiller et emmener par Élisa qui, sous l'empire d'un entrain extraordinaire, causait, riait, chantait, sans s'apercevoir du trouble de son amie.

La chose que Bertha craignait le plus était de rencontrer Ferdinand; il lui semblait impossible de soutenir sa vue, d'entendre sa voix, d'accueillir ses marques d'amitié.

« Si je le revois, se disait-elle, j'en mourrai sur la place. »

Heureusement, Ferdinand, très-occupé des affaires de la maison, était sorti pour toute la journée; il ne devait rentrer qu'à l'heure du dîner.

Hosted by Google

« Si je pouvais mourir auparavant, » se disait-elle.

Élisa la quitta et elle se laissa tomber, anéantie, sur le canapé du pavillon.

Combien sa situation était différente de celle de la veille! Alors tout était repos, amour, espérance. Aujourd'hui elle ne voyait qu'abandon et désespoir. Et puis encore le départ, l'inconnu devant elle; car rester chez M. Borremans, il ne fallait pas y songer. Assister au mariage, être témoin du bonheur d'Élisa. Non, mille fois non!

Mais quel prétexte donner? Quelles raisons alléguer pour quitter ces bons amis qui la mettaient si généreusement de moitié dans leurs joies.

Un seul ami lui restait au monde, le capitaine... Si elle lui avouait tout?

Oh! que faire! que faire?

A ce chaos d'idées, la tête lui tourna. Toutes les blessures de son cœur se rouvrirent à la fois. Un profond découragement la saisit; sa tête s'égara; ses mains se crispèrent et elle se trouva en proie à une crise de nerfs que les efforts faits jusque-là pour conserver du calme devant Élisa rendirent d'autant plus violente. Pendant environ un quart d'heure, la notion des choses lui fut complétement enlevée.

Lorsqu'elle reprit ses sens, le capitaine se trouvait à ses côtés.

« Ma chère enfant, s'écria-t-il, dans quel état je vous trouve! Qu'est-il arrivé?

— Oh! monsieur le capitaine, je suis si malheureuse; il faut que je parte; je suis encore une fois abandonnée.

— Comment? Comment donc?

— Ne vont-ils pas se marier, et puis-je donc rester ici? continua-t-elle avec égarement.

— Pauvre enfant! moi qui vous croyais si heureuse ici!

— Moi, heureuse! s'écria Bertha avec désespoir, non! ma destinée est d'être toujours malheureuse! Je n'ai pas eu de mère, mon père m'a abandonnée; je n'ai ni frère, ni ami; je serai toujours seule! Pourquoi le monde est-il comme cela?

Hosted by Google

Qu'ai-je fait pour mériter toutes ces injustices? Ah! je ne puis plus vivre, continua-t-elle en se levant, et cette eau qui est là... »

Mais le capitaine lui prenant les mains et la forçant de se rasseoir :

« Et les amis que vous avez ici, dit-il; les avez-vous oubliés? Ils vous aiment ceux-là.

— Ne vous l'ai-je pas dit? s'écria Bertha hors d'elle-même; ne savez-vous pas qu'Élisa va l'épouser?

— Qui donc? dit le capitaine.

— Mais... lui... le nom expira sur ses lèvres. Et ne voyez-vous pas, ajouta-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, ne comprenez-vous pas qu'il faut que je parte?

— Ah!... dit le capitaine, la considérant avec tristesse. »

Il se leva, mouilla un mouchoir et en humecta doucement les tempes de Bertha. Quelques minutes se passèrent en silence. Lorsqu'il vit qu'elle reprenait un peu de calme :

« Écoutez, Bertha, lui dit-il gravement. Il est vrai, vous l'avez dit, vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Prenez mon bras et suivez-moi. »

Et comme elle le regardait immobile :

« Dans un naufrage, poursuivit-il, il n'y a pas de planche, si informe, si vermoulue qu'elle soit, qui ne puisse sauver un malheureux du désastre. Je n'ai ni foyer, ni famille; voulez-vous prendre mon nom, Bertha? devenir à la fois ma fille et ma femme? »

Bertha réfléchit un moment, puis, relevant la tête :

« Partons, » dit-elle.

Et, pâle comme une morte, elle laissa tomber sa main dans celle de son vieil ami.

Remy Barn.

Hosted by Google

LA CRISE ÉCONOMIQUE.

SES ORIGINES — SES CONSÉQUENCES.

I

La crise persistante dont le monde entier subit depuis cinq longues années les désastreux effets, continue à faire de nombreuses victimes au sein des populations qui s'occupent de la production et des échanges. Les gouvernants, les économistes, tous ceux, en un mot, qui s'intéressent au progrès de l'humanité, s'ingénient à chercher le remède à un aussi déplorable état de choses et, reconnaissant leur impuissance, la plupart n'hésitent plus à constater que la crise actuelle n'est pas un fait accidentel, mais la conséquence fatale d'un excès de production, eu égard au nombre des consommateurs; qu'il faut se résigner à proportionner désormais la production aux besoins de la consommation, à voir peu à peu disparaître, devant la concurrence des plus habiles, des mieux outillés, la plupart des petites maisons d'industrie et de négoce qui, naguère encore, prospéraient sans devoir déployer une trop grande somme de science, d'activité et de ressources.

Il suffira de passer rapidement en revue tous les faits considérables qui se produisent dans le monde entier, pour convaincre les plus optimistes qu'il s'opère rapidement parmi les nations une révolution économique dont nul jusqu'ici n'oserait dire quelles seront les conséquences dans un avenir plus ou moins prochain.

Hosted by Google

Prenons d'abord la force-vapeur et voyons quels merveilleux résultats son concours a produits dans nos contrées de l'Europe occidentale depuis un quart de siècle. Que de perfectionnements, avec son aide, ont été introduits, soit dans les engins de production, soit dans l'utilisation de matières premières plus avantageuses, soit enfin dans le mode de procéder à la fabrication et à l'échange des produits !

Nous constaterons avec surprise que, dans ce court espace de temps, la force-vapeur employée chez nous par l'industrie et la locomotion a été plus que décuplée. Elle n'était encore en 1850 que de 54,000 chevaux-vapeur. Déjà, en 1860, elle atteignait 157,000; en 1865, 231,000; en 1870, 338,000. Elle s'élevait en 1876 à 540,000 et elle dépasse aujourd'hui 600,000.

Ce qui s'est produit si rapidement en Belgique s'est accompli avec non moins d'énergie dans toutes les contrées du monde civilisé. L'Allemagne, où l'industrie commence à peine à se développer, met en mouvement plus de 2 millions 500,000 chevaux-vapeur, dont 656,000 utilisés comme machines fixes par l'industrie, le reste pour le service de la traction.

Il y a quinze ans, en 1864, la France n'avait en activité qu'environ 242,000 chevaux-vapeur, et remarquons qu'alors elle était encore en possession de ses riches et industrieuses provinces d'Alsace et de Lorraine. La statistique officielle nous apprend qu'aujourd'hui la force motrice au service de la locomotion et des machines industrielles y représente un travail effectif de 4,500,000 chevaux-vapeur ou la force que pourraient produire 31,590,000 hommes. M. de Parville estimait naguère à 2,251,793,000,000 kilogrammètres[1] la force animale obtenue chaque année en France de 2,251,793 chevaux (non compris 661,619 animaux de moins de trois ans), et de 2,380,600 animaux de race bovine employés comme bêtes de trait. Si nous y ajoutons la force humaine

[1] Le kilogrammètre équivaut à un kilogramme élevé à un mètre de hauteur, unité de force.

Hosted by Google

dépensée par la population française occupée de travaux manuels et composée tout au plus de 3,200,000 ouvriers régulièrement à l'œuvre, toutes ces forces réunies équivaudront à peine à 500,000 chevaux-vapeur ou le neuvième de la puissance obtenue par l'utilisation des machines à vapeur.

Le même phénomène se produit partout ; la progression de la force motrice s'accuse avec une rapidité, une constance inouïe, même au sein des contrées naguère encore étrangères à l'industrie. Elle a jusqu'ici engendré la richesse, largement contribué à améliorer les conditions d'existence des populations, et l'on peut dire que l'humanité serait réduite à la situation la plus intolérable si, par une circonstance, heureusement impossible, cette grande conquête économique venait à disparaître, et s'il fallait, à l'aide des seules forces animales, pourvoir à tous les besoins de la locomotion et de la consommation, si singulièrement accrus depuis quelques années par le développement même de la richesse publique.

De toutes parts, en voyant s'élever des fortunes colossales rapidement faites, l'esprit d'entreprise se développa dans tous les esprits avides de posséder. La plupart des petits propriétaires, comme un grand nombre de nos capitalistes, transformèrent leur avoir en valeurs mobilières, en actions industrielles; ils devinrent les commanditaires de la grande industrie désormais constituée en société, travaillant avec des capitaux considérables et jouissant d'un crédit illimité.

Une fois l'élan donné, le mouvement ascensionnel grandit d'année en année. Dans toutes les parties du monde civilisé, des établissements industriels s'élevaient, l'exploitation des mines se poursuivait à outrance, de même que le travail des métaux, des fabriques de sucre, de tissus et cent autres. Les bras manquaient. Pour y suppléer, on recourut au travail des femmes, des petits enfants, et les travaux des champs ne trouvèrent plus d'ouvriers qu'à des prix exorbitants. En 1873, 1874 encore, chacun était plein d'illusion. Nul ne s'occupait de la grave question de savoir qui consommerait

Hosted by Google

tous ces produits, à l'aide de quels capitaux la valeur en serait payée aux producteurs ?

Il fallut enfin ouvrir les yeux et constater qu'on avait de beaucoup excédé les besoins réels. Dès lors, la panique gagna les esprits naguère encore les plus enthousiastes ; chacun chercha à se débarrasser au plus tôt de son trop-plein ; une concurrence effrénée amena rapidement l'avilissement des prix des produits ainsi que de la main-d'œuvre, et alors éclata la crise redoutable dont, aujourd'hui encore, nous subissons les tristes conséquences.

En attendant un meilleur avenir, chacun cherche à se tirer d'affaire le moins mal possible, ralentit sa production, modifie son outillage, ses conditions de vente, en un mot, fait la part du feu, dans l'espoir que bientôt, les choses reprenant leur cours normal, la production étant réduite aux besoins de la consommation, l'industrie pourra se remettre à l'œuvre et travailler à des conditions rémunératrices.

II

Il y a là un premier phénomène à observer pour bien apprécier dans son ensemble la situation économique où nous sommes engagés. L'emploi de la vapeur comme force motrice n'a pas seulement développé outre mesure la production dans les contrées occidentales de l'Europe, elle a provoqué un vaste mouvement industriel dans des contrées où naguère on s'occupait, de préférence, d'opérations commerciales, de culture, de pêche, de navigation, d'élevage d'animaux, etc. Les États-Unis, les Indes anglaises notamment, ont, dans ces derniers temps, réalisé des progrès si considérables dans divers genres de fabrication, qu'ils disputent déjà, non sans succès, à leurs rivaux les grands marchés consommateurs.

C'est là un point dont on ne saurait méconnaître l'importance pour l'avenir des classes laborieuses de l'occident de l'Europe. N'est-il pas à craindre que si les marchés étrangers continuent à se fermer devant nos productions de tous genres, si la concurrence y devient chaque jour plus diffi-

Hosted by Google

cile, il n'en résulte dans nos contrées une perturbation d'autant plus redoutable que la plupart de nos populations ouvrières n'ont d'autres moyens d'existence que le travail manuel auquel elles ont été appliquées depuis leur plus tendre enfance?

Tout le monde sait combien en ce moment nos industriels ont de peine à maintenir leurs ateliers en activité, à procurer un travail même insuffisamment rétribué à leurs ouvriers, combien la situation de ceux-ci est pénible, cruelle même, et cependant, si l'on traverse la Manche, la situation est bien plus grave encore dans cette Angleterre où l'innombrable armée des travailleurs n'a pas même, comme ressource extrême, la possibilité de cultiver un lopin de terre arable pour en retirer une partie de la nourriture de leur nombreuse famille.

Les exportations de l'Angleterre de produits divers qui, en 1872, atteignaient presque 200 millions de livres sterling (195,701,350 liv. st.), n'étaient déjà plus, en 1876, que de 128,969,715 livres sterling ou près de 67 millions de livres en moins (1,675 millions de francs).

C'est bien pis encore aujourd'hui! Dans le premier trimestre de l'année courante, les exportations d'Angleterre sont tombées de 47 millions de livres, en 1878, à 43 millions. L'exportation des fils de coton est réduite de 56 à 50 millions de livres-poids; les tissus de coton de 921 millions de yards à 863 millions.

Plus d'un tiers des fabricants de cotonnades d'Angleterre ont été réduits à arrêter leurs machines, leurs magasins étant encombrés de produits qui ne trouvent nulle part preneurs à des prix rémunérateurs.

Ces industriels sont trop expérimentés, trop habiles pour se faire l'illusion de croire qu'ils sont en présence d'une crise momentanée. « Mieux que personne, dit l'*Économiste français*, ils reconnaissent que la production excède le besoin, que les marchés, dont jadis ils avaient presque exclusivement le monopole, sont maintenant envahis par des concurrents aussi bien outillés, mais favorisés par le voisinage de

Hosted by Google

la matière première, le bon marché de la main-d'œuvre. » Ainsi les États-Unis qui, en 1860, recevaient de l'Angleterre 226 millions de yards de cotonnades, en demandent à peine aujourd'hui 50 millions pour bientôt sans doute n'en plus demander du tout, car, loin de s'approvisionner à l'étranger, ils exportaient déjà, en 1876, plus de 106 millions de yards de coton, et ils affirment aujourd'hui, avec plus d'énergie que jamais, leur ferme volonté de lutter sur tous les marchés du monde contre les producteurs de toutes les industries qui ont jusqu'ici fait la prospérité de l'Europe occidentale.

Aussi, en 1878, les faillites dans le Royaume-Uni se sont-elles élevées à 15,059, dont 13,869 en Angleterre, 852 en Écosse et 338 en Irlande. On compte 2,643 faillites de maisons de gros et 12,416 de détaillants. En 1877, on ne comptait que 11,022 faillites, dont 2,172 de maisons de gros. Dans cette dernière classe on comprend les maisons de banque et banquiers.

En 1878, sur 449 maisons de banque, 365 se sont dissoutes volontairement et 84 par ordre de la cour. Les autres fortes faillites portent sur les usines, les agences de commission et les marchands de charbon en gros.

Comme conséquence fatale d'un pareil état de choses, partout s'organise la grève violente et sans merci ; on ne travaille plus guère, dans les principales industries, que quelques jours de la semaine, à des prix dérisoires, et les populations laborieuses affamées sont réduites au plus affreux désespoir.

Il y a quelques mois, le correspondant de l'*Indépendance* présentait le hideux tableau suivant des populations famélliques de la Grande-Bretagne :

« La misère qui règne actuellement ici, disait-il, est atroce ; c'est à Londres qu'elle se fait le plus cruellement sentir. Parmi cette immense population de quatre millions d'habitants, combien n'y a-t-il pas d'individus qui manquent des choses les plus nécessaires à la vie? Dans les rues on rencontre des troupes d'hommes hâves, déguenillés, chantant ce refrain

Hosted by Google

lugubre : *We have no work to do!* (Nous n'avons pas d'ouvrage !) Et, dérision atroce, ce chant de mendiants, ils le psalmodient sur l'air de *Malbrouck*, qui, vous le savez, est d'origine anglaise et éminemment national. Les *workhouses* sont pleins; de tous côtés, on organise des souscriptions pour venir en aide aux malheureux. Beaucoup de particuliers font donner à manger aux affamés ; mais le nombre de créatures à secourir est si grand, que la bienfaisance est impuissante à soulager toutes les misères. Dans les quartiers pauvres, la misère est horrible. On meurt littéralement de faim. En temps ordinaire, les misérables de Londres vivent tant bien que mal, ou plutôt ils végètent. Par les grands hivers, comme celui-ci, c'est horrible. Tandis que dans le West-End on trouve le bien-être, l'aisance, la fortune et tous les raffinements du luxe, dans Drury lane, dans le quartier de Saint-Gilles, dans l'East-End, dans White Chapel, il n'y a pas une personne sur dix mille, pas dix sur cent mille, qui soient dans l'aisance. La moyenne des malheureux qui meurent de faim à Londres a été constatée officiellement; elle est de 100 à 120 par an. En réalité, elle est beaucoup plus grande. Mais on est effrayé en songeant au chiffre qu'elle pourrait atteindre cette année! »

Telle est la situation déplorable dans laquelle se trouve en ce moment la plus riche, la plus puissante nation du monde. Si la misère n'est pas aussi affreuse sur le continent, si l'on continue à y travailler avec une certaine activité relative, il n'en faut pas moins reconnaître que ce n'est plus qu'à l'aide de prodigieux efforts, de sacrifices sérieux que nos industriels parviennent à conserver des relations au loin. Partout, surtout dans les pays d'outre-mer, se fondent chaque jour de vastes établissements industriels mus par la vapeur, qui non-seulement disputent avec avantage à leurs concurrents d'Europe les marchés transatlantiques, mais qui viennent même nous livrer bataille jusqu'au pied de nos fabriques.

Hosted by Google

III

Après avoir parlé des grands intérêts dont nous venons de signaler la détresse, nous ne pouvons passer sous silence le phénomène qui se produit au sein de l'industrie agricole d'où dépend la prospérité générale, l'existence même de nos populations. Là aussi les appréhensions sont grandes. Nos propriétaires fonciers, nos cultivateurs comprennent mieux chaque jour qu'ils auront fortement à faire pour conserver le monopole de nos marchés intérieurs envahis de plus en plus par les produits exotiques.

Grâce aux moyens de transport rapides et économiques aujourd'hui à la disposition des grandes maisons d'exportation, ce ne sont plus seulement les céréales de la Russie et autres contrées circonvoisines qui s'importent dans l'Europe occidentale, c'est l'Océanie, l'Amérique et bientôt peut-être les fertiles contrées de l'Afrique jusqu'ici improductives, qui viendront approvisionner nos marchés, au lieu et place de nos producteurs de céréales, de viandes de boucherie et autres denrées alimentaires.

Ainsi, par exemple, la Californie produit déjà de 22 à 25 millions de quintaux de froment; elle en exporte en moyenne annuellement plus de 10 millions de quintaux, et ce n'est là qu'un début. Que sera-ce donc quand les immenses plaines fertiles offertes à l'activité de l'homme seront là comme partout exploitées d'une manière sérieuse, à l'aide de toutes les forces vives dont peut disposer le cultivateur intelligent? Nous verrons alors sans doute arriver en abondance sur toutes nos places de commerce des céréales, de la soie, de la laine et surtout des viandes de boucherie, à mesure que les moyens de transport et de conservation se perfectionneront.

On peut déjà juger du développement rapide que va prendre cette industrie, par l'importation du bétail d'Amérique en Angleterre pendant les deux dernières années :

Hosted by Google

	1877	1878
Bestiaux.	10,187	86,589
Moutons.	23,395	84,076
Porcs.	810	17,935
	34,392	188,600

Il y a quelques semaines arrivait d'Amérique à Liverpool une cargaison de 550 bœufs en parfaite santé et qui ont été livrés à la consommation à prix très-réduits, quoique grandement rémunérateurs pour l'expéditeur.

Dans un rapport publié récemment par le *Times*, M. Elliott, membre du Parlement britannique, annonçait que, dans les trois premiers mois de l'année, 477,598 quintaux de viande ont été importés en Angleterre, la plus grande partie venant des contrées transatlantiques.

Dans l'année finissant le 31 mars dernier, le total des bêtes bovines et ovines importées en Europe a été de 1,275,579 en nombre ; le total pour 1876 est de 1,300,934 ; dans l'année précédente, on avait importé 995,589 têtes. Dans les trois années, le nombre des cargaisons débarquées a été de 12,380, dont 1,458 ayant eu des animaux malades : une seule atteinte par la peste bovine.

Les arrivages sur le continent se multiplient aussi rapidement. Le Havre, Anvers et les autres grands ports du littoral reçoivent à chaque instant en abondance des viandes fraîches d'Amérique dont le débit se fait avantageusement pour l'expéditeur et le consommateur.

Aujourd'hui, dans tous les États de l'Amérique méridionale s'établit sur une grande échelle le commerce des viandes de boucherie, naguère encore pour ainsi dire sans valeur marchande. Les animaux de l'espèce bovine, si vigoureux et si rustiques, remontent aisément du Texas et autres contrées voisines, la vallée de Mississipi, se dirigeant vers le littoral, où on les abat si on ne les embarque vivants pour les expédier aux consommateurs de l'Europe occidentale.

Hosted by Google

Dans la seule république argentine, le bétail abattu pour l'exportation a atteint les proportions suivantes :

En 1875. . . .	756,000	animaux.
En 1876. . . .	891,000	—
En 1877. . . .	728,000	—
En 1878. . . .	1,030,000	—

Les abats eux-mêmes, naguère dédaignés et abandonnés à l'état pestilentiel, sont aujourd'hui partout utilisés. Des industriels anglais, à l'aide de machines introduites dans les pays d'abattage, fabriquent un très-riche engrais très-recherché, au moyen du sang et des débris d'animaux.

Ce sont là les débuts d'une industrie nouvelle qui prendra bientôt, tout le fait présumer, des proportions considérables. On n'en est encore qu'aux essais; la science, là comme en toute chose, est loin d'avoir dit son dernier mot.

Ainsi que l'enseignent les hommes d'expérience qui ont étudié sur place l'opération, il faut pour réussir posséder des relations dans les pays de provenance, y être représenté par des agents sûrs et intéressés au succès de l'entreprise, y pratiquer l'élève des animaux de boucherie, s'approvisionner en grande quantité et sur place, posséder une flottille de transport bien aménagée, faisant la traversée économiquement et le plus rapidement possible.

Il faut aussi, sur les marchés consommateurs, organiser la vente de telle manière que les animaux sur pied ou dépecés soient vendus même avant leur arrivée au port.

Dans ces conditions, le succès est certain et bientôt, sans doute, nous verrons se constituer de puissantes sociétés d'hommes entreprenants, bien outillés, armés de capitaux pour approvisionner l'Europe occidentale de viandes de boucherie, de céréales, à des prix bien moins élevés que ceux de nos marchés actuellement.

Hosted by Google

IV

La révolution économique à laquelle nous assistons presque inconsciemment aura bien d'autres conséquences encore. Si nous poursuivons cette étude, nous ne tardons pas à constater la transformation radicale qui se produit peu à peu dans les opérations commerciales et qui jette une perturbation profonde dans l'existence d'un grand nombre de familles menacées d'une ruine prochaine.

Nous voulons d'abord parler de l'établissement des grandes maisons de confection et autres d'une importance colossale qui s'organisent depuis quelques années au sein de nos grandes villes et qui peu à peu anéantissent, par leur redoutable concurrence, toutes les maisons de détail naguère en possession d'une nombreuse clientèle.

« Ces magnifiques bazars, dont chacun se proclame le plus vaste du monde, le monde entier les connaît, dit M. de Foville [1], et leurs pareils existent déjà dans plus d'une capitale. Trente commerces différents, longtemps habitués à vivre séparés, s'y trouvent désormais réunis et confondus : toiles, cotonnades, lainages, soieries, confections, modes, bonneterie, chemiserie, mercerie, passementerie, ganterie, rubans, dentelles, châles, bimbeloteries, papeterie, parfumerie, chinoiserie, jouets d'enfants, et que sais-je? Il en est à Paris qui ont comme annexes des galeries de tableaux et des haras. Mosès à Londres vend tout ce que vendent le *Louvre* ou le *Bon Marché*, à Paris, et bien d'autres choses encore : des maisons portatives, des antiquités, des bateaux et des cercueils. »

En présence de ces vastes établissements dont les affaires se chiffrent par millions, dont la clientèle s'étend dans toutes les parties du pays et même souvent au delà des frontières, on est amené à se demander ce que vont devenir toutes les maisons de détail, même celles qui, sous le régime actuel,

[1] *Économiste français*, 1er juin 1878.

Hosted by Google

ont une certaine importance? Comment parviendront-elles à conserver leur clientèle, à la servir à des conditions aussi avantageuses que celles qui lui sont offertes dans ces grands bazars?

Là, le visiteur a sous les yeux toutes espèces de marchandises en quantités considérables et variées. Les avantages qui lui sont offerts le tentent à se procurer les objets même dont il n'a guère besoin.

Déjà là aussi on ne se borne plus à attirer la clientèle par le choix et la modicité des prix, on le séduit en lui offrant tout ce qui peut le charmer : on lui ouvre des salons de jeux, de lectures, de conversation ; on lui sert des rafraîchissements, des friandises, etc.; des voitures de la maison sont gratuitement mises à la disposition de la clientèle pour la ramener à son domicile avec ses acquisitions ; on rembourse au client étranger ses frais de voyage s'il fait des emplettes importantes, et bientôt, sans doute, on lui donnera des billets de spectacles, concerts, fêtes de tous genres.

Comment le petit détaillant, réduit à ses maigres ressources, pourrait-il lutter contre des concurrents si puissamment outillés? N'est-il pas vrai de dire que partout, au fur et à mesure que seront organisés ces vastes bazars, que les populations aisées se seront habituées à s'y approvisionner, le petit commerce, la petite industrie péricliteront de plus en plus, jusqu'au jour où fatalement ils devront liquider.

Ce ne sont cependant pas là encore les seuls avantages que possèdent sur le commerce de détail les grands établissements dont nous parlons. Offrant toute espèce de sûreté aux maisons de banque et de production, ils sont à même d'acheter par énormes quantités à bas prix des marchandises que le détaillant paye généralement beaucoup plus cher en seconde ou troisième main. Un industriel est-il momentanément dans la gêne, il se trouve heureux de faire de l'argent en vendant tout son *stock* à ces grandes maisons, quelquefois même en dessous de ses prix de revient.

Et même, lorsque ces circonstances exceptionnelles ne se produisent pas, l'appât de vendre par grandes parties, de

Hosted by Google

rentrer immédiatement dans ses avances, engage d'autant plus aisément le fabricant à faire de grosses remises à ces établissements, qu'il y gagne en considération sur la place comme fournisseur attitré, qu'il ne doit plus recourir à des voyageurs de commerce, à des intermédiaires très-coûteux pour placer péniblement ses produits chez les détaillants, non souvent sans courir de grandes chances de pertes, de faillites.

M. de Foville, que nous citions tout à l'heure, établit — et ses calculs nous semblent irréfutables — qu'une maison de premier ordre qui fait par an pour 36 millions d'affaires n'a guère plus de 5 millions de frais généraux, que dans ces conditions, en se contentant d'un bénéfice modeste de 13 p. c. sur ses prix de revient, elle clôture fin d'année avec un excédant de 1,800,000 francs, ce qui donne un revenu net de 12 p. c. au capital engagé.

La maison de détail, au contraire, qui ne vend chaque jour que pour 100 francs de marchandises et fait, par conséquent, pour 36,500 francs d'affaires, est fatalement amenée à consacrer 15,000 francs en frais généraux : loyers, contributions, personnel, feu, lumière, nourriture, entretien de la famille, éducation des enfants, etc., etc., et pour pouvoir, dans ces conditions, réaliser à la fin de l'année un maigre bénéfice de 6,000 francs, elle est dans la nécessité de majorer au moins de 60 p. c. ses prix d'achat.

Ce que nous nous bornons à dire nous semble plus que suffisant pour démontrer l'absolue impossibilité où se trouvera, dans un temps plus ou moins limité, le petit commerce de même que la petite industrie, de lutter contre les grands établissements qui s'élèvent de toutes parts et prennent de jour en jour plus d'extension. Le nombre des victimes est déjà grand aujourd'hui; que sera-ce donc le jour où ces grandes maisons auront organisé sur un grand pied, dans des localités d'ordre secondaire, des succursales vendant aux mêmes conditions et présentant les mêmes avantages que la maison mère ?

Ajoutons encore pour compléter ce rapide exposé de la

Hosted by Google

situation économique que, dans la plupart des contrées industrielles, notamment en Allemagne, en Angleterre, les classes laborieuses aspirent à s'émanciper du commerce de détail qui les rançonne outre mesure, pour l'approvisionnement des denrées usuelles destinées à la consommation de la famille. Là se sont constituées des sociétés coopératives de consommation, quelques-unes même de production, qui font d'énormes affaires, achètent en gros de première main sans plus recourir au détail.

En Angleterre, l'an dernier, on comptait plus de 1,200 sociétés coopératives composées de près de cinq cent mille membres. La plupart étaient des hommes mariés, pères de famille ; on peut estimer à 2,500,000, soit le dixième de la population totale du pays, le nombre des consommateurs formant le gros de la clientèle de ces sociétés commerciales de récente formation.

On pourra se faire une idée de l'importance colossale de leurs opérations, quand nous aurons établi qu'en 1877 elles ont vendu pour près de *quatre cent soixante-deux millions de francs* (461,722,525 francs) de produits divers et qu'elles ont réalisé sur ces opérations un bénéfice net de 32 millions 674,675 francs, non compris l'intérêt à 6 p. c. du capital versé, soit 103,341,000 francs.

On le voit, ce sont là des résultats d'autant plus merveilleux qu'ils ont été obtenus en quelques années par des hommes manquant d'expérience, souvent d'instruction, obligés de tenir tête à la concurrence d'autant plus malveillante qu'elle se sentait menacée, en cas de réussite, d'être dépossédée de ses moyens d'existence.

Ne perdons pas de vue aussi qu'en Angleterre ce ne sont pas seulement les classes ouvrières qui se sont organisées en vue d'acheter plus avantageusement les objets nécessaires à leur consommation : les employés de toutes les catégories, à Londres notamment, sont entrés dans la voie féconde qui leur est indiquée par les sociétés ouvrières. Leur chiffre d'affaires s'élève déjà à plus de 20 millions de francs annuellement pour la fourniture de denrées diverses, livrées à

Hosted by Google

environ 20,000 familles habitant la capitale et qui précédemment s'approvisionnaient au détail.

Les boutiquiers et commerçants de Londres, effrayés des progrès énormes réalisés par les sociétés coopératives, viennent de constituer entre eux une ligue protectrice des intérêts du commerce de détail. Vains efforts; ils ne réussiront qu'en imitant leurs concurrents, c'est-à-dire en se constituant en société pour acheter et vendre aux conditions les plus avantageuses à la clientèle. Ils se plaignent que les employés de l'État eux-mêmes organisent des sociétés coopératives en vue de se procurer aux meilleures conditions leurs denrées alimentaires. Quel mal font-ils ainsi?

« Les sympathies du public, dit un correspondant anglais de l'*Économiste français,* ne sont pas pour les boutiquiers qui doivent s'attribuer en grande partie l'origine de ce qu'ils souffrent aujourd'hui. Les prix exagérés, leur système de se dédommager des mauvaises créances sur le dos des bons clients, l'escompte fictif qu'ils accordaient, tel a été le motif qui a amené la constitution de la première société coopérative, composée d'éléments d'employés, de petits rentiers de la ville de Londres. » Aujourd'hui, le nombre de ces *Store* sociétés est considérable; tout le monde va s'y approvisionner et s'en trouve bien. Les domestiques et cuisinières qui recevaient des douceurs de la part des fournisseurs murmurent, mais leurs plaintes ne trouvent d'écho nulle part. Il est fort difficile au petit commerce de lutter : les *Cooperatives stores* vendent à meilleur marché de la meilleure marchandise. Le seul remède pour les boutiquiers serait de vendre au même taux, comptant et sans accorder de crédit ; mais ils ne sont pas en état de le faire. Les *Stores* disposent d'un capital de roulement considérable, ils tournent et retournent l'argent plusieurs fois dans l'année, tandis que les commerçants ont une partie de leurs ressources immobilisées en crédits à leurs acheteurs.

Les *Stores* achètent de grandes quantités à la fois, obtenant de forts rabais des marchands en gros et des fabricants. De plus, ils se sont faits eux-mêmes tailleurs, fabri-

Hosted by Google

cants, chemisiers, etc., et ils payent mieux leurs ouvriers que les commerçants. Une seule société, la plus considérable, il est vrai, l'*Army and navy store* a vendu :

La 1re	année, pour	liv. st.	130,000
La 2e	—	—	269,900
La 3e	—	—	435,000
La 4e	—	—	664,000
La 5e	—	—	912,000
La 6e	—	—	1,188,000
La 7e	—	—	1,540,000

soit, en sept ans, 5 millions de livres sterling ou 125 millions de francs. L'économie pour les membres a été de plus de 25 millions de francs.

V

Nous avons ici, aussi rapidement que possible, retracé dans ses grandes lignes la révolution économique dont la dernière moitié du XIXe siècle est le théâtre. Nous croyons avoir établi que le travail des machines rend peu à peu surabondant le travail manuel; que les grands établissements de production et d'échange font disparaître les petits ateliers, les magasins de détail; que ceux qui resteront dans un état d'infériorité relative, comme maisons de production ou d'échange, finiront par être supplantés par leurs concurrents, quels qu'ils soient; qu'enfin, le résultat de la situation perplexe dans laquelle nous nous trouvons sera de jeter la perturbation et la ruine parmi les nations qui prétendront se sauver à reculons par des remèdes empiriques.

Partout les hommes d'État observent avec anxiété les progrès de la crise intense et persistante que subissent l'industrie et le commerce; ils en recherchent les causes, et ceux qui sont réputés les plus habiles, croyant pouvoir l'attribuer à un excès de production, prétendent rétablir l'équilibre en

Hosted by Google

isolant les populations les unes des autres, au moyen de lignes fiscales, défendues par des armées de douaniers chargés de protéger le travail national.

Étrange aberration! Ce sont là des remèdes qui sont pires que le mal. Une nation soumise à ce régime, quelque riche, quelque puissante qu'elle soit, marche fatalement à une rapide décadence, à une misère extrême, surtout si elle prétend sauvegarder sa puissance à l'aide d'un état militaire formidable, qui épuise infructueusement toutes les sources de la richesse publique.

Sans doute, il y a partout en ce moment excès de production, et cependant il ne manque nulle part des populations qui consommeraient volontiers davantage, si elles trouvaient l'emploi de leurs aptitudes, de leur activité. Là où le travail manuel est remplacé par le travail mécanique qui se perfectionne de jour en jour, là où les grandes maisons de commerce s'emparent de la clientèle des détaillants, se rencontrent des populations qui ne peuvent plus ni produire, ni consommer. Toute la richesse sociale est en train de s'accumuler dans les mains d'une nouvelle aristocratie qui deviendrait bientôt plus redoutable que celle du moyen âge, si les lois de succession ne venaient, à chaque génération, disperser les grandes fortunes créées par le travail organisé avec la supériorité que donnent des capitaux énormes dans des mains intelligentes et méthodiques.

« La révolution industrielle qui s'est produite depuis moins d'un demi-siècle, par suite de l'extension des ateliers et des établissements de production, d'où est résultée la disparition de la petite industrie, a créé à la classe ouvrière, disait en août dernier le *Journal des économistes*, une situation toute nouvelle qui, au moral et au physique, a troublé l'équilibre de son existence normale. Dans l'état actuel de l'industrie, l'ouvrier a perdu son individualité, l'espérance d'une indépendance relative, et ce n'est plus qu'un rouage de la grande machine, si même fraction de rouage ne devait pas assez dire. Il y a peu d'années encore, avec quelques économies, le travailleur industriel arrivait à se créer un petit atelier,

Hosted by Google

un petit outillage qui le sortait du prolétariat ; c'est ce mode d'existence que la grande industrie a troublé, détruit, sans qu'on y ait encore substitué une compensation satisfaisante. » L'ouvrier, cela est peu contestable, a définitivement perdu l'indépendance inhérente aux ateliers isolés, et cette transformation industrielle s'accroîtra, se généralisera avec la transformation également nécessaire de l'agriculture. C'est à ce prix que sont l'accroissement de la production et le bon marché des produits.

Ce qui est vrai pour le travail industriel, ce qui le deviendra de plus en plus dans un prochain avenir pour le travail agricole, se produit également, comme nous venons de le voir, dans le monde commercial. Peu à peu le petit commerce de détail sera anéanti par la concurrence de vastes établissements dont l'action toute-puissante appelle au loin la clientèle par la variété, le choix, le bon marché de ses marchandises, en un mot, par les avantages multiples qu'ils offrent à leur nombreuse clientèle.

Telle est la situation parfaitement résumée. Bien aveugle qui refuserait d'en comprendre les dangers, bien hardi celui qui oserait en dégager la solution.

Sans doute, la force des choses, les conquêtes de la science, le développement des facultés intellectuelles, des aptitudes de l'homme de toutes les conditions amèneront peu à peu des transformations profondes dans la constitution de notre état social. C'est là l'œuvre du temps. La société humaine ne se transforme qu'au prix de grands sacrifices ; c'est le plus souvent au milieu du sang et des ruines que s'accomplit le progrès dans l'humanité.

Vingt ans seulement nous séparent du XX^e^ siècle. C'est un jour dans la vie des peuples ; mais, si l'on en juge par le travail qui s'est accompli dans les dernières années, que d'événements considérables se seront encore produits d'ici-là !

HENRI MARICHAL.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES.

LE MOUVEMENT THÉATRAL EN BOHÊME.

Le théâtre est, avec la poésie et le roman, un des genres qui peuvent devenir populaires et servir aux petites nationalités à se maintenir, ou aux dialectes à perpétuer le goût des lettres et la culture de la pensée dans les populations. En Allemagne, la littérature du « Plattdeutsch », qui s'enrichit chaque année de productions nouvelles, se borne au roman et à la poésie. Après Kabell et Reuter, Karl Stieler a obtenu récemment de beaux succès, dans le dialecte bavarois, par deux recueils de poésies. En Flandre, la littérature n'embrasse guère l'histoire, ni la critique, ni les sciences, mais elle se sert des trois genres populaires.

Dans son *Histoire du théâtre contemporain en France et à l'étranger* (Paris, Ollendorf, 1878), M. Alph. Royer a négligé le théâtre flamand; mais il a consacré un court chapitre au *mouvement théâtral en Bohême et chez les Slaves du Sud.* « La Bohême, dit-il, en cherchant à reconstituer sa nationalité, ne pouvait manquer de faire entrer le théâtre dans ses moyens d'action.» Puis, il raconte que, ne pouvant compter sur le budget, les habitants de Prague ont eu recours à une souscription privée pour élever une salle spacieuse à l'art dramatique en langue tchèque. Cette littérature a une revue mensuelle importante, l'*Osvéta* (la civilisation), qui, plus d'une fois, a consacré des études à la Belgique. Mais, pour bâtir une salle, il faut qu'il y ait un répertoire. M. Royer cite les écrivains qui ont le plus contribué à affirmer la nationalité tchèque sur la scène. Dès 1830, c'est Kliepera, auteur et acteur, à qui l'on doit des drames de valeur, comme *Blanik* et *Sobeslav;* puis viennent : Til, dont la tragédie sur *Jean Huss* (1837) est célèbre; — J.-G. Kolar, qui obtint un franc succès en 1847 avec un drame, *Monika;* — Halek, lauréat du concours national, dont la dernière tragédie mentionnée, *Zurich de Falkenstein,* a été jouée en 1862; — Néruda, — Charles Sabina, etc.

« Ces différentes pièces sont presque toutes empruntées à la chronique du pays, » dit M. Royer.

L'appel aux puissances étrangères n'a pas été négligé là non plus qu'ailleurs; c'est la grande ressource des petites nationalités.

Hosted by Google

Kolar a traduit les *Brigands* et le *Wallenstein* de Schiller, et le *Faust* de Gœthe; Halek, les principales œuvres de Shakspeare, et Néruda a imité *Françoise de Rimini*, etc., etc.

Nous avons déjà signalé dans cette *Revue* (15 janvier 1875) un de ces écrivains, dont M. Royer ne fait pas mention : M. Francis Zakreijs. Après l'*Économe national*, la *Fille de Podiebrad* et *Deux beaux yeux*, dont nous avons parlé, ce collaborateur de l'*Osvéta*, devenu secrétaire communal de Zirkov, vient de donner au théâtre de Prague une tragédie en 5 actes en vers : *le Roi de son peuple*. En voici le sujet.

Rostislav, roi de la Moravie, cette sœur de la Bohême, a délivré son pays de la domination teutonique, mais il voit son œuvre menacée par l'ambition de son neveu Fretoplok, qui, craignant de perdre ses droits au trône, à cause de sa préférence pour les Allemands, conspire avec eux pour renverser Rostislav. Le piége où il veut attirer le roi ne lui réussit pas d'abord et le traître tombe au pouvoir de son oncle. Alors le noble roi lui expose la situation du pays, lui apprend qu'il lui réserve son héritage et le convertit à la cause nationale. Dès ce moment, la situation du jeune prince devient cruelle; ramené à ses devoirs de patriotisme pour son pays et de reconnaissance pour le roi, il arrive trop tard pour sauver son oncle du piége qu'il lui a tendu et où l'ennemi l'attend. Rostislav est fait prisonnier, conduit à Regensburg, où Ludwig, le chef des Teutons, lui fait brûler les yeux. Cependant le succès du piége n'entraîne pas le triomphe des armes. Les Moraves et les Slaves tiennent la campagne, les troupes allemandes sont battues et il ne reste d'espoir à l'envahisseur que dans la trahison de Fretoplok. Mais Ludwig fait en vain les plus belles promesses pour persuader au neveu du roi qu'il a privé de la vue, de se rallier à l'absorption des Slaves par l'empire allemand. Le jeune Slave passe aux alliés, complète la défaite des étrangers, remet son oncle sur le trône de la confédération des Slaves, des Moraves et des Bohêmes, et Rostislav peut mourir : sa race est sauvée, le triomphe reste à une nationalité, si vivace déjà il y a mille ans, plus avancée alors en civilisation que les Teutons, et qui résiste encore aujourd'hui par la plume et par la pensée au génie germanique.

On comprend, par cette rapide analyse, où le côté scénique est négligé, combien de tels sujets répondent aux sentiments patriotiques des Tchèques et combien le théâtre, d'après l'expression de M. Royer, entre dans « les moyens d'action » d'une race qui cherche à dégager son indépendance et à redevenir elle-même par la pensée.

CH. POTVIN.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La vie et l'œuvre du Congrès national de 1830, discours prononcé par M. Leclercq à la séance publique de la classe des lettres de l'Académie (Bulletin de l'Académie). — *Éléments de morale universelle*, par G. Tiberghien; in-12, Bruxelles, Mayolez, 1879. — *Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale*, par E. Aristide Astruc; in-12, Paris, Lemerre, 1879. — *Ce que peut une jeune fille*, par E. Van Driessche, traduit par Ed. Barlet (Bibliothèque Gilon). — *Ma Voisine*, par V. Galand (Bibliothèque Gilon). — *La Fille du saltimbanque*, par Hyacinthe Kirsch; in-8°, Verviers, Nautet-Hans, 1879. — *La Marraine*, par George Vautier; in-12, Paris, Ghio, 1879. — *Un coin de village*, par Camille Lemonnier, in-12, Paris, Alph. Lemerre, 1879. — *Rapport sur les États-Unis mexicains*, par Ernest Van Bruyssel; in-8°, Bruxelles, Alliance typographique, 1879. — Congrès international des américanistes. — *Athénée avec internat*, par Léopold Van Stalle; in-4°, Bruxelles, Hanique, 1879. — *Philosophie et Manuel de l'écriture*, par Corneil Gomzé; in-18, Verviers. — *Nos Dents*, par Ernest Gilon (Bibliothèque Gilon).

M. Mathieu Leclercq, président de l'Académie royale et directeur de la classe des lettres, a prononcé le 7 mai dernier, à la séance publique de la classe des lettres, un très-remarquable discours sur *la Vie et l'Œuvre du Congrès national de* 1830. On pouvait s'attendre à un travail d'un mérite supérieur de la part d'un homme qui avait été l'un des membres les plus intelligents de notre Congrès national : cette attente a été dépassée. M. Leclercq a parfaitement compris et admirablement fait ressortir le sens et la portée juridique des principes de la Constitution. Il a montré qu'il y a là une heureuse union des traditions nationales et des idées modernes, parfois quelque transaction indispensable,

Hosted by Google

toujours les tendances à la liberté la plus large et les solutions les plus simples.

M. Leclercq a considéré les travaux du congrès dans leur ensemble, sans s'occuper des personnalités qui y prirent part. Il a insisté sur l'union, sur l'entente qui s'établissait toujours dès que le patriotisme était en jeu, et dans toutes les grandes questions de principes. Malgré les partis qui divisèrent dès l'abord l'assemblée, et qui sont dans la nature des choses, une pensée unique dominait tous les esprits.

La sagesse et la netteté de vues distinguent éminemment l'œuvre du congrès, et, pour en apprécier l'importance, il faut se rappeler que ce congrès délibérait au milieu des embarras inextricables d'une organisation administrative toute nouvelle et en présence des défiances de l'Europe.

Mais qu'est-il besoin, dira-t-on, d'une apologie du congrès au moment où nous allons le glorifier dans les conséquences de son œuvre, dans ces cinquante années de paix et de prospérité qu'il nous a données? Hélas! cette apologie n'est pas inutile. Le cléricalisme, cette chose inconnue en 1830, a étouffé le patriotisme. Nous avions alors un clergé national : nous n'avons plus que le corps d'armée du *Syllabus*, recevant ses ordres de Rome et allant en guerre contre nos institutions en se servant de nos libertés mêmes pour combattre ces libertés.

Ainsi la liberté des cultes, c'est la liberté de son culte à lui, et la morale, c'est la sienne. Que nous sommes loin de la protection accordée par le congrès aux saints-simoniens, sur les instances loyales et éloquentes de deux catholiques, Charles Vilain XIIII et l'abbé Andries!

La morale universelle, dont la morale catholique n'est qu'une application fort incomplète, est heureusement reconnue par tous les bons esprits. La nouvelle loi sur l'enseignement primaire en a fait une branche d'enseignement indépendante de la religion, et la réforme ne tardera pas à porter ses fruits. Qu'est-ce qu'une morale sans sanction? disent les cléricaux. Comme si l'espoir d'une récompense et la crainte d'un châtiment n'excluaient pas précisément la véritable moralité! L'homme est moral parce que c'est sa nature, et l'enseignement consiste à lui faire connaître, comprendre, apprécier sa nature.

Les *Éléments de morale universelle à l'usage des écoles laïques*, que vient de publier M. Tiberghien, démontrent la supériorité, l'excellence de cette morale, et répondent à toutes les objections,

Hosted by Google

à tous les scrupules. M. Tiberghien admet même l'union de cette morale avec la religion, mais avec la religion naturelle, dont les religions positives ne sont, comme il le dit, que la loi écrite. Il y a là, à notre avis, une trop grande part donnée à l'intervention du sentiment religieux, aux devoirs envers Dieu. Pour nous, la morale est avant tout sociale et concerne particulièrement les relations des hommes entre eux. Les devoirs envers soi-même ne nous semblent avoir d'importance que par leur influence indirecte sur la société, et les devoirs envers Dieu n'en ont à cet égard évidemment aucune.

Mais on a singulièrement forcé le sens de ce sentiment religieux de M. Tiberghien lors de la discussion récente sur l'enseignement primaire. On a essayé de confondre ce spiritualisme pur avec les pratiques d'un culte déterminé. M. Tibergien déclare nettement, dans la préface de son nouveau livre, que sa doctrine n'a aucun caractère confessionnel, tout en étant en parfaite concordance avec un sentiment religieux large et tolérant.

La grande difficulté d'un ouvrage semblable était de le rendre accessible à toutes les intelligences. Sans descendre lui-même jusqu'à la portée des enfants, l'auteur fait comprendre qu'un livre de ce genre peut être écrit à ce point de vue. Il a pensé qu'il importait d'abord de s'adresser aux instituteurs, aux institutrices et aux divisions supérieures des écoles primaires. C'est le premier pas dans une voie nouvelle, et il fallait dès l'abord indiquer le but, donner une idée de l'enseignement complet. Toutefois, les principes qu'il pose sont toujours accompagnés d'exemples ingénieusement choisis dans la vie de chaque jour et surtout dans la vie des enfants. Rien ne sera plus facile que d'abréger ce qui paraîtrait trop philosophique ou de le développer pour les besoins d'un enseignement plus avancé. L'auteur nous en prévient dans sa préface. Son but est d'offrir aux instituteurs un sommaire, une base, et non un catéchisme à faire apprendre par cœur.

Il appartenait à M. Tiberghien de faire cette première et importante application des principes de la loi nouvelle. Son enseignement, éminemment spiritualiste, impose silence aux calomnies que l'on a répandues avec tant de mauvaise foi. Comment s'y prendraient les cléricaux pour attaquer un pareil livre? Nous serions bien curieux de le savoir.

Ces principes de morale universelle et supérieure se retrouvent également, de la façon la plus éclatante, dans les *Entretiens sur le judaïsme* de M. Aristide Astruc, grand rabbin de Belgique.

Hosted by Google

Jamais on n'avait vu exposer avec plus de simplicité et de sincère onction les dogmes et la morale de la Bible. C'est au sentiment religieux de tous que s'adresse M. Astruc, et c'est là encore une fois de la religion naturelle. S'il lui arrive de prendre parti pour l'authenticité des livres de Moïse contre la critique contemporaine, il a bien soin d'ajouter que cette question est un détail tout secondaire pour la pensée religieuse. La science ne lui cause aucune terreur, et, loin de la proscrire ou de la falsifier, il y puise des convictions plus fortes.

Le souffle de l'esprit moderne traverse ces entretiens supérieurement écrits et empreints d'un sentiment si large, d'un véritable sentiment humanitaire. En glorifiant le XIX^e^ siècle, M. Astruc glorifie la tolérance, l'égalité, la fraternité universelle, et cela, non-seulement dans un intérêt spécial, mais dans l'intérêt du progrès moral et intellectuel, de la civilisation en général. Il a, sur ces sujets, des accents pénétrés et une éloquence qui vient du cœur.

Que le catholicisme actuel est petit, mesquin, ridicule, en présence de cette belle philosophie religieuse qui pourrait parfaitement s'entendre avec le protestantisme libéral! Et combien les catholiques intelligents doivent déplorer, dans leur for intérieur, la réaction maladroite qui a suivi la condamnation, plus maladroite encore, des tentatives de Lamennais, de Montalembert et de Lacordaire!

Revenons à l'enseignement de la morale. On a cherché depuis longtemps à éviter les préceptes trop arides en les transformant en exemples. Le moyen âge avait eu déjà bien des entreprises de ce genre, comme le *Castoiement d'un père à son fils*, et les essais n'ont pas manqué jusqu'à la trop fameuse *Morale en action*, qui n'est qu'un sot livre. Le défaut commun à toutes ces œuvres est le but trop avoué, trop apparent, qui ôte de la vraisemblance au récit. Et, d'autre part, ce doit être au lecteur à tirer parti de la leçon, à en prendre sa part sans qu'on la lui fasse.

C'est bien arbitrairement que l'on classe les romans en bons et mauvais, selon que la vertu y est ou n'y est pas récompensée. La vertu malheureuse excite souvent plus de sympathie et le vice triomphant une indignation plus profonde. Il faut d'ailleurs s'en tenir à la réalité qui ne nous donne pas toujours les satisfactions désirables.

Ces réflexions sont à leur place à propos de plusieurs romans qui viennent de paraître en Belgique et qui ont sans nul doute

Hosted by Google

l'intention de moraliser. La Bibliothèque Gilon nous en fournit deux : *Ce que peut une jeune fille*, par M. Van Driessche, traduit du flamand par M. Ed. Barlet, et *Ma Voisine*, par M. V. Galand.

M. Van Driessche est avantageusement connu par une foule de publications, romans, poésies, œuvres dramatiques et ouvrages classiques. Le roman qui vient d'être traduit en français par M. Barlet est ingénieusement composé, mais un peu trop ingénieusement, en ce sens que les grands sentiments de l'héroïne trouvent trop aisément l'occasion de se produire. Il y a là un arrangement de circonstances qui témoignent en faveur de l'habileté de l'écrivain, mais qui se rencontrent peu dans la vie. *Ma Voisine*, de M. Galand, est un premier essai, un début, et nous devons dire qu'il nous a semblé téméraire. M. Galand a des qualités qui peuvent se développer, qui se développeront sans aucun doute, mais qui ont besoin d'être aidées par l'expérience et l'étude. Le style est d'une incorrection surprenante : les belgicismes y fourmillent, comme « il reste dans cette rue », pour « il y demeure », et « je lui ai causé », pour « j'ai causé avec lui ». Ces fautes-là sont impardonnables.

Nous avons à dire tout le bien possible d'un roman de M. Hyacinthe Kirsch, la *Fille du saltimbanque*, qui a obtenu le premier prix dans le dernier concours de l'œuvre des soirées populaires à Verviers. C'est vivement écrit, parfaitement mis en scène, d'une allure entraînante qui n'exclut pourtant pas les détails d'observation, et le tout inspiré par d'excellents sentiments. Il y a bien certaines rencontres extraordinaires, par trop *romanesques*, mais ce sont surtout les caractères, les physionomies qui attirent l'attention et qui se présentent très-nettement aux yeux du lecteur.

M. George Vautier vient de publier à Paris un nouveau volume tout à fait digne des quatre volumes précédents dont nous avons successivement rendu compte. *La Marraine* continue la série qui se compose déjà de *la Revanche du mari*, de *la Grève des femmes*, du *Crime du substitut* et du *Salon des Refusées*.

La donnée de *la Marraine* est fort originale et les complications qui en sont la conséquence engendrent une foule d'aventures piquantes. La petite ville de province, avec les types qui s'y rencontrent naturellement, opposée au tourbillon de Paris; routine, préjugé, égoïsme d'une part; sentiments factices, superficiels, fugitifs d'autre part ; avec une certaine prédilection pourtant pour la vie parisienne, qui du moins, par sa spontanéité, est la vie même : tout cela est bien observé, bien compris, rapidement

Hosted by Google

esquissé, et, en définitive, plus moral que beaucoup d'histoires annoncées comme édifiantes. *Le Petit Vieux* et *le Mari de Suzanne*, qui complètent le volume, sont deux charmantes études, prises sur le vif et plaisantes à force d'être vraies. Ici, M. Vautier est réellement moraliste, et ces bluettes, sans en avoir ni la prétention ni même l'air, renferment un précieux et fécond enseignement.

Un Coin de village, de M. Camille Lemonnier, est connu des lecteurs de la *Revue de Belgique*, mais l'auteur a retouché son œuvre, qui affronte en ce moment le grand jour de la publicité parisienne. Nous lui prédisons plus de succès encore qu'en Belgique. Les scènes de mœurs, fidèlement photographiées, empruntent à l'éloignement quelque chose de plus artiste. Cela semblait à plusieurs d'entre nous trivial à force d'être réel. M. Lemonnier est un écrivain consciencieux et il possède une souplesse de talent que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer. Il suffit, du reste, pour en être convaincu, de comparer les diverses œuvres sorties de sa plume.

Les romans de ce genre sont-ils moraux? Oui, car l'art est moral par lui-même, et l'on a pu même dire qu'il purifie tout ce qu'il touche. Au rebours de ce que prêchait Jean-Jacques Rousseau, il faut affirmer aujourd'hui que l'art épure les mœurs en élevant l'âme.

Développer l'esprit n'est pas moins important que de développer le sentiment, et les études scientifiques, quoique appartenant à une autre région intellectuelle, ont droit à toutes nos sympathies.

Quelques travaux importants méritent d'être signalés à ce point de vue.

M. Ernest Van Bruyssel, consul général de Belgique à la Nouvelle-Orléans, a été chargé par son gouvernement de faire un voyage d'exploration au Mexique, et il a consigné ses études dans un rapport extrêmement complet. Il s'est borné au côté pratique, utile, qui intéresse surtout l'industrie et le commerce belges, et il a donné du Mexique, de ses ressources plus ou moins connues, presque toujours mal exploitées, une idée générale fort exacte. Les meilleures et les plus récentes statistiques, clairement exposées et appuyées d'observations personnelles, de saines considérations économiques, font de ce travail une œuvre de valeur réelle. L'auteur nous parle successivement du territoire mexicain et de ses ressources naturelles, des voies de communication, des mines et des autres industries, du commerce et des traités qui le

Hosted by Google

concernent, et enfin des relations internationales du Mexique. Ce livre sera des plus précieux au moment où la Belgique a rétabli ses rapports avec la grande république mexicaine, qui pourrait, sans nul doute, lui offrir d'excellents débouchés. Les réflexions de M. Van Bruyssel sur ce sujet méritent d'être méditées.

A côté de cette étude sur l'Amérique actuelle viennent se placer les travaux du congrès international des Américanistes. C'est une science à part aujourd'hui que celle des temps préhistoriques des deux Amériques, et une science des plus intéressantes qui touche aux origines de la civilisation dans le monde entier. Les problèmes qu'on a soulevés à cet égard ne peuvent manquer d'exercer une sorte de séduction sur tous les esprits. Dans un magnifique discours prononcé par M. Anatole Bamps, l'année dernière, à l'assemblée générale du comité du congrès, le savant secrétaire a parfaitement précisé l'objet des études multiples qui se font et peuvent se faire en ce domaine. Il est impossible de lire ce discours sans se sentir porté à entreprendre des recherches semblables. Aussi croyons-nous que le prochain congrès, qui se tiendra à Bruxelles du 23 au 26 septembre de cette année, attirera, comme notre congrès préhistorique de 1872, non-seulement l'élite du monde savant, mais un vrai public de personnes avides d'instruction.

Ce sont toujours les questions d'enseignement qui préoccupent le plus, et nous y voici ramenés par le mémoire de M. Léopold Van Stalle, sur l'établissement d'un athénée central à Bruxelles. C'est tout un projet de travaux publics à entreprendre au centre de la capitale, mais qui aurait surtout pour objectif de doter la ville d'un véritable enseignement moyen, organisé comme il convient. On connaît les réclamations qui se font jour incessamment à ce sujet. Bruxelles, pour son athénée, est sur la même ligne qu'Arlon et Hasselt. C'est une situation intolérable. M. Van Stalle fait précéder son mémoire d'un aperçu historique sur l'enseignement depuis Marie-Thérèse, et il y joint des statistiques qui doivent faire réfléchir les plus indifférents.

Il nous reste à recommander deux opuscules qui sont tous les deux de l'enseignement aussi, quoique fort différents l'un de l'autre.

M. Corneil Gomzé, dont la réputation est aujourd'hui européenne, a condensé, dans un petit livre intitulé *Philosophie et Manuel de l'écriture,* tout ce que sa science, son expérience et son ingénieuse observation lui a suggéré d'utile et d'intéressant. Il

Hosted by Google

est bien temps que l'on revienne du préjugé absurde qu'une mauvaise écriture dénote l'homme d'esprit. C'est bien tout le contraire. Un homme d'esprit parle et écrit pour se faire comprendre, c'est-à-dire clairement. Et c'est avec raison que les programmes des écoles normales primaires placent l'écriture parmi les branches principales.

L'intelligent directeur de la Bibliothèque Gilon nous a donné récemment, parmi les volumes de son excellente collection, une sorte de traité d'hygiène intitulé *Nos Dents*, et c'est M. Gilon lui-même qui s'est chargé de rédiger à cet égard un ensemble de conseils pratiques. L'ouvrage aura évidemment le plus grand succès et produira le plus grand bien. Les soins que réclament « nos dents » devraient être recommandés aussi dans l'enseignement, et, de fait, ils forment une branche de l'hygiène proprement dite.

Au moment où nous mettons sous presse, nous arrivent de nouveaux livres encore, dont nous devons remettre l'appréciation à notre prochain numéro. Citons seulement, dès à présent, le *Siècle des Artevelde*, de M. Léon Vanderkindere, qui mérite à tous égards une analyse approfondie.

Eugène Van Bemmel.

Hosted by Google

L'ENSEIGNEMENT ET SES MÉTHODES.

Libéral ou *clérical :* voilà l'antithèse d'après laquelle se classent aujourd'hui les hommes et les choses. Dans la vie publique comme dans le commerce ordinaire de la société, dans les lettres et dans les affaires, tout est *libéral* ou *clérical*. Si le mot « clérical » sonne mal à certaines oreilles, nous dirons « catholique », ayant toujours en vue le catholicisme militant de nos jours.

Il fut un temps cependant, dont nos anciens se souviennent, où le *libéralisme* n'avait d'autre antithèse que le *despotisme*, avec lequel le *catholicisme* d'alors n'avait garde de se confondre ou de faire cause commune. On voyait des catholiques très-intelligents, pleins de foi et de ferveur, se dire et se croire en même temps bons et sincères libéraux. Ce temps-là ne doit probablement jamais revenir. Faut-il le regretter? faut-il s'en réjouir? Demandons-nous plutôt si cette union ou, pour mieux dire, cette alliance fortuite pouvait se prolonger. Tant que l'Église avait à repousser un despotisme qui n'était pas le sien, qui entravait sa domination et jusqu'à sa liberté légitime, elle pouvait combattre à côté des libéraux, ennemis nés de *tout* despotisme; mais la victoire remportée, l'antagonisme naturel entre deux principes opposés devait reparaître avec d'autant plus de force qu'on s'était mieux entendu pour lui faire violence. C'est la « dialectique des faits », pour employer l'expression de Hegel.

Hosted by Google

Qu'on n'attribue donc pas toujours aux passions du moment, aux intentions individuelles ce qui devait nécessairement et logiquement arriver.

La lutte entre le libéralisme et le catholicisme est aujourd'hui partout; elle se poursuit sous nos yeux par tous les moyens, avec toutes les armes. Mais nulle part elle n'est plus acharnée que dans le domaine de l'enseignement, de l'éducation de la jeunesse; l'école est devenue le champ de bataille préféré, mais surtout l'objectif des combats entre les libéraux et les catholiques.

Il faudrait s'en applaudir si, pleins d'une généreuse émulation, les deux partis en présence n'avaient, l'un et l'autre, d'autre but que d'instruire et de moraliser le peuple, de développer, en vue du bien général, toutes les forces et toutes les facultés humaines. Mais n'est-ce pas plutôt pour recruter son armée, pour embaucher sous ses propres drapeaux les générations nouvelles, pour en faire des partisans avant d'en avoir fait des hommes, que chaque parti tâche de s'emparer de l'école ou d'attirer à la sienne le plus d'élèves qu'il peut racoler? Pauvres enfants! On prétend travailler à votre éducation; chacun ne travaille qu'à grossir les rangs de son propre parti.

La pédagogie condamne une telle éducation *ad hoc*. A ses yeux l'enfant n'est pas une pâte inerte, une motte de terre plastique que le potier pétrit et façonne selon son caprice; il est avant tout un être moralement libre, destiné à un développement continu, et dont les facultés, qui se trouvent plus ou moins à l'état embryonnaire, doivent être sollicitées et dirigées de façon à réaliser, autant que cela est possible dans un individu, l'idéal de l'humanité.

Il s'ensuit que l'école ne doit appartenir à aucun parti, qu'elle ne doit servir qu'une seule cause : celle de l'humanité. Ce n'est pas la politique qui doit y régner, mais la *pédagogie*. Il est évident que, dans certains pays constitutionnels surtout, où une opinion politique cède périodiquement la place à l'autre, on devrait *chercher*, s'il n'était pas donné, un terrain neutre pour l'école et pour l'enseignement, afin de placer ce

Hosted by Google

grand intérêt national et humanitaire en dehors des luttes et des attaques des partis, et de le mettre à l'abri des bouleversements qu'entraînerait une défaite ou une victoire politique. Puisque la pédagogie offre ce terrain neutre, et l'impose même, s'empressera-t-on au moins d'accueillir ses offres et de faire droit à ses exigences?

Le libéralisme, je crois, s'accommoderait fort bien du règne de la pédagogie dans l'école; les libéraux peuvent accepter et accepteront sans doute ces principes pédagogiques, qui n'ont pas été inventés pour le besoin de leur cause, mais qui, au fond, s'accordent parfaitement avec leur doctrine et ne peuvent que favoriser leurs espérances. En effet, Pestalozzi, le véritable fondateur de la pédagogie moderne, n'était rien moins qu'un homme de parti, un libéral dans le sens actuel du mot; mais son éducation et son enseignement visent partout au développement des forces et des facultés, et tendent à éveiller la spontanéité et à préparer l'indépendance de l'intelligence et du caractère. Pourquoi s'appliquerait-on à « inculquer » le libéralisme, se mettant ainsi en contradiction avec son principe même? Celui-ci veut que l'homme observe et juge pour lui-même, qu'il arrive à des convictions par ses propres efforts intellectuels, par la réflexion et par l'examen; enfin qu'il agisse selon sa propre conscience. Or, ce n'est pas en lui « inculquant » des notions et des doctrines toutes faites qu'on habitue et exerce l'enfant à observer et à juger. La spontanéité que demande le libéralisme est aussi le premier principe de la pédagogie moderne.

En fait d'éducation et d'enseignement, je ne vois donc pas la nécessité ni même l'utilité d'un *programme libéral;* il suffit d'un programme vraiment *pédagogique* pour former des générations libérales.

Quant au parti catholique, c'est différent. Il est vrai que Pestalozzi a trouvé des disciples enthousiastes parmi les catholiques, et même parmi les prêtres catholiques; mais c'était au temps jadis, quand il y avait encore des « catholiques libéraux ». Aujourd'hui on prétend que les dogmes

Hosted by Google

de l'Église s'opposent à une éducation qui veut développer toutes les facultés naturelles de l'homme, à un enseignement qui, partant de l'observation des faits, procède par la méthode heuristique, et, des faits observés, déduit la règle, la loi, la vérité. Une telle éducation, un tel enseignement, dit-on, seraient absolument incompatibles avec les principes fondamentaux du catholicisme.

Quoi ! favoriser le développement des dispositions naturelles ? Mais l'homme naturel n'est-il pas mauvais, corrompu, plus disposé au mal qu'au bien ? L'éducation devra donc *combattre* les dispositions naturelles, les étouffer et les déraciner même, si cela était possible, courber l'homme naturel sous le joug de la grâce, le soumettre à la discipline de l'Église, substituer aux impulsions et aux penchants naturels, dont on ne saurait trop se méfier, des motifs empruntés à la religion et à ses saintes institutions. — Quoi ! l'enseignement se baserait sur les sens qui nous trompent ou qui, tout au plus, ne peuvent connaître que la surface, une toute petite partie seulement de la superficie des choses ; il *chercherait à découvrir* la vérité, au risque de tomber dans toutes les erreurs, mais avec ce résultat certain : de former des sceptiques présomptueux, des incrédules orgueilleux ! Non, la vérité n'est pas à chercher, ne reste pas à découvrir ; elle nous est *donnée* : le maître l'enseigne, c'est-à-dire la donne, l'expose et l'impose ; le disciple l'apprend, c'est-à-dire la prend et l'accepte.

C'est là, en effet, ce que Diesterweg nomme la « méthode dogmatique », le contraire de la « méthode heuristique ».

Pour ma part, je crois qu'on peut être bon catholique tout en limitant l'application de la méthode dogmatique aux seules *vérités révélées,* admettant pour tout le reste l'observation, la recherche, la méthode heuristique ; qu'on peut croire au péché originel et pourtant reconnaître à l'homme naturel des facultés, des forces innées qu'il faut cultiver et développer, sauf à régler leur action d'après la loi morale révélée, sous l'influence et avec le secours de la grâce divine. Telle était sans doute la manière de voir des pédagogues

Hosted by Google

catholiques, disciples de Pestalozzi. Mais ils doivent être bien rares aujourd'hui, ces catholiques-là, et ils seraient sans doute fort suspects de libéralisme.

J'ai connu, il y a plus de trente ans, en Allemagne, un jeune instituteur dont l'histoire est une illustration vivante de cet antagonisme entre la théologie et la pédagogie, antagonisme latent d'abord, puis de plus en plus manifeste, éclatant au grand jour.

C'était une nature sérieuse, tout dévouement à sa noble vocation, non sans une teinte d'enthousiasme religieux, mais surtout enthousiaste pour les grands principes pédagogiques de l'école de Pestalozzi. J'ai visité ses classes, assisté à ses leçons en 1845, et c'était un spectacle vraiment réjouissant que de voir l'enfance s'épanouir sous un tel régime, dans un travail qui est un jeu, mais le jeu bien réglé de toutes les forces, où l'on voit pour ainsi dire pousser sous ses yeux les jeunes intelligences, heureuses de leur activité, heureuses de se sentir et de prendre possession d'elles-mêmes. Rien de ce mécanisme qui paralyse et qui tue ; tout y est vie et spontanéité. « Apprendre par cœur ? » (Les Allemands disent « *auswendig lernen*, » apprendre extérieurement). « *Wir lernen inwendig*, » me disait-il, nous apprenons *intérieurement*. « *Dire*, *réciter* la leçon ? Nous *faisons* la leçon : c'est le travail des enfants dirigé par le maître, par ses questions, par les problèmes qu'il leur pose. » — Mais il faut voir cela ; c'est un art, et un art difficile, que de « faire une leçon » de cette manière. Mon jeune ami possédait cet art à un degré remarquable, et il le cultivait avec soin. Chaque jour il préparait ses leçons, se traçant d'avance le chemin qu'il voulait faire parcourir à ses élèves, prévoyant les difficultés, réunissant les faits qu'il allait leur soumettre, méditant de quel côté il fallait les présenter, comment les grouper pour que la leçon en sortît avec plus de clarté et d'évidence. Et chaque soir il passait en revue le travail de la journée, heureux du bon succès, recherchant les causes d'un échec lorsqu'il avait moins bien réussi, pour trouver les moyens de mieux faire à l'avenir. Il avait 200 thalers d'appointements, le brave

Hosted by Google

garçon, dont il dépensait la moitié à peu près pour des livres; l'autre moitié devait suffire à ses besoins matériels.

Deux ans plus tard, je le revis. Il était triste et abattu. Voici ce qu'il me raconta :

« Mon vieux curé, que vous avez connu, est mort peu de « temps après votre dernière visite. C'était un brave homme; « il ne s'occupait pas beaucoup de l'école et, à vrai dire, ne « s'entendait guère à l'enseignement; mais il me laissait « faire et il était content de moi, même très-content. Mon « nouveau curé est un homme jeune encore, très-capable, « très-zélé, et je crois qu'il a les meilleures intentions du « monde. Il est l'ami intime du curé de D..., dont vous avez « sans doute entendu parler, qui a fait ses études à Rome, « qui a toutes sortes de difficultés, non-seulement avec le « gouvernement, mais encore avec l'autorité épiscopale. « Mon curé m'a d'abord observé, il est souvent venu assister « aux leçons sans y intervenir, sans me laisser deviner même « s'il était content ou non. Un jour qu'il avait suivi ainsi « toutes les leçons de la matinée, il me dit de venir le voir « dans l'après-midi, qu'il avait à me parler de choses impor- « tantes. Les leçons avaient très-bien marché ce jour-là, « j'étais content des enfants et de moi-même; le curé l'était-il? « On ne l'eût pas dit.

« L'après-midi il ouvrit la conférence en me disant : « Nous « devons travailler ensemble à l'éducation chrétienne de nos « enfants; il faut donc que nous nous entendions. Vous avez, « du reste, du zèle et de l'habileté, et une fois que nous « nous serons bien entendus sur le but à poursuivre et sur « les moyens à employer, je ne doute pas que cela ne marche « bien. Commençons par l'enseignement de la religion, par « la doctrine chrétienne. Cela sera à changer du tout au tout. « Non que vous ne fassiez bien, très-bien même, *à votre* « *manière*. Mais cette manière de *catéchiser*, comme vous « appelez cela, n'offre aucune garantie contre l'erreur. Ne « dirait-on pas que vous tiriez toute la doctrine chrétienne « de vous-même, ou de l'esprit des enfants? A peine est-il

Hosted by Google

« question quelquefois de l'Évangile et de l'enseignement de « l'Église, que vous citez et alléguez comme illustration « plutôt que d'y puiser comme à la seule source de la vérité. « Dorénavant vous vous bornerez à enseigner le catéchisme « *verbatim*, c'est-à-dire que vous ferez apprendre et réciter, « mot à mot, chaque question et chaque réponse. Je me « charge de donner les explications nécessaires et les déve- « loppements utiles.

« — Mais, m'écriai-je, c'est du mécanisme tout pur, c'est « tuer l'intelligence et le sentiment! Si je ne dois plus « éveiller...

« — Laissez dormir! m'interrompit-il. Vous n'éveilleriez « que le scepticisme, la vanité raisonneuse, l'individualisme « présomptueux. La vérité nous est révélée et donnée; elle « doit donc être reçue et acceptée telle qu'elle est donnée en « toute humilité et soumission; vous avez l'air de vouloir la « chercher, de la trouver, de la construire. A part le danger « de l'erreur dont j'ai parlé, cela donne à l'esprit une dispo- « sition on ne peut plus opposée à la simplicité dans la foi et « dans l'obéissance qu'exige l'Église.

« J'étais confondu. Je croyais être bon catholique, croyant « et soumis à l'Église; mais l'idée ne m'était jamais venue « que cette soumission pouvait exclure toute spontanéité de « pensée et de sentiment, qu'elle condamnait le croyant à « une réceptivité toute passive.

« Je dois vous obéir, dis-je; mais je vois que les leçons de « religion qui jusqu'ici étaient mes délices perdront tout « leur charme pour moi et, je le crains, pour les enfants « aussi. Je devrai chercher ma satisfaction dans les autres « branches de l'enseignement dont le sujet est de peu d'in- « térêt, il est vrai, comparé à ce que je vais perdre, mais où « je pourrai toujours exercer mon art de jardinier, éveillant, « stimulant, dirigeant le développement des germes que la « nature a plantés dans l'homme, jouissant de l'épanouisse- « ment et de la croissance de toute une flore de facultés « intellectuelles et morales.

« — Comme vous y allez, mon jeune enthousiaste! dit le

Hosted by Google

« curé, avec un sourire où je croyais voir une pitié dédai-
« gneuse. Mais cet enthousiasme n'a qu'à recevoir une bonne
« direction, à être modéré et réglé pour qu'il devienne une
« qualité utile. Je dois donc vous dire d'abord qu'il ne s'agit
« en tout cela ni de vos délices ni de la satisfaction de vos
« goûts. Vous devez trouver votre satisfaction dans l'accom-
« plissement d'un devoir bien compris, non dans des expé-
« riences plus ou moins intéressantes ou amusantes sur ce
« que vous appelez des germes et des facultés, mais en
« réalité sur des âmes immortelles qui appartiennent à Dieu
« et à l'Église. Que votre travail soit pénible, au lieu d'être
« un agréable exercice de l'art pour l'art; vous en attendrez
« la récompense là-haut. Mais vous devez m'avoir mal com-
« pris, du moins imparfaitement, si vous croyez que ce que
« j'ai dit ne s'applique qu'à l'enseignement de la doctrine
« chrétienne, si vous voulez continuer à suivre votre
« méthode « intuitive et heuristique » (n'est-ce pas là le nom
« que vous donnez à votre manière de faire?) dans les autres
« matières d'enseignement. Si le danger de l'erreur y est peu
« de chose, presque indifférent, n'ai-je pas surtout appuyé
« sur un autre inconvénient de votre méthode? C'est qu'elle
« dispose les esprits au scepticisme et à l'orgueil, qu'elle pré-
« pare à l'incrédulité, pave le chemin au rationalisme, à la
« révolte contre l'autorité. Votre pédagogie moderne, qui
« veut développer et fortifier les facultés et les dispositions
« naturelles de l'homme, est le contre-pied de la pédagogie
« catholique. Celle-ci se propose de *dompter* l'homme naturel,
« de le soumettre à l'autorité divine, de le préparer à recevoir
« avec docilité la doctrine et la grâce qui viennent d'en haut.
« Or, croyez-vous pouvoir faire de la pédagogie chrétienne
« et catholique de 8 à 9, et de la pédagogie païenne de 9 à
« midi? Voilà pour la méthode. Loin de regretter de devoir
« renoncer à la vôtre dans l'enseignement de la religion,
« appliquez celle du catéchisme à tout votre enseignement :
« *dites* aux enfants, *donnez*-leur ce qu'ils doivent savoir,
« faites apprendre la leçon donnée, exercez-les à l'appliquer;
« cela suffit. Toute votre « intuition et heuristique, » vos

Hosted by Google

« déductions, vos raisonnements, c'est un enfantillage, mais « un enfantillage dangereux.

« Quant à ce qu'il faut enseigner aux enfants, nous finirons aussi par nous entendre, je l'espère. Bien des choses « dont vous les occupez sont inutiles ou même dangereuses. « Ce qui restera doit être d'accord, entièrement d'accord, « non-seulement avec la lettre, mais avec l'esprit du catholicisme. Nos enfants, pour devenir des femmes et des « hommes chrétiens, doivent voir le monde et la vie « avec des yeux de catholiques. Or, le monde et la vie se « reflètent, dans l'esprit du siècle, dans sa prétendue science, « dans ce qu'on appelle notre littérature nationale, tout « autrement que dans l'esprit chrétien, dans ce miroir de « toute justice et de toute vérité, la doctrine catholique. « Vous ne pouvez pas, pendant une heure, inculquer aux « enfants le christianisme du catéchisme et de l'Église, et « pendant l'heure suivante le paganisme de vos Schiller, « Gœthe, Lessing, etc.

« Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Méditez sur ce que « je viens de vous dire. Vous auriez peut-être toutes sortes « de choses à y répondre ; je sais que l'adoption de ma « manière de voir sera une véritable révolution dans la vôtre. « Mais elle se fera, cette révolution ; car n'êtes-vous pas « catholique? Or, vous n'aurez qu'à être conséquent pour « vous rallier aux principes que je viens d'esquisser en fait « d'éducation et d'enseignement. »

Abrégeons. Mon ami m'avouait qu'il avait été profondément troublé, bouleversé. Oui, c'était une révolution ; il devait brûler ce qu'il avait adoré, adorer ce qu'il avait brûlé. « Mais, lui dis-je, votre curé est-il donc votre maître absolu? Vous résisterez à ses ordres, du moins en tout ce qui ne regarde pas directement l'enseignement de la doctrine chrétienne, et le gouvernement vous soutiendra, doit vous soutenir. Car enfin, n'est-ce pas la pédagogie enseignée dans les écoles normales que vous pratiquez? Cette pédagogie vivifiante que Fichte prêchait pour la régénération du peuple, dont la propagation assidue par le gouvernement lui-même

Hosted by Google

a multiplié les forces de la nation, donnant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vigueur aux membres paralysés? Allons! Votre cause est trop bonne, votre position trop favorable au succès pour que vous perdiez courage.

« Non, non! répliqua-t-il; le vent souffle d'un autre côté « aujourd'hui. Le clergé est tout-puissant; le gouvernement « est gagné à la réaction contre l'école de Pestalozzi. N'a-t-on « pas mis en disponibilité Diesterweg lui-même, notre maître « à tous dans l'art d'enseigner et de réveiller les esprits? « Mais ce n'est pas cela. Je tenterais la lutte et je lutte- « rais jusqu'au bout, si ma conviction même n'était pas « ébranlée, ou plutôt partagée. Voyez-vous, je crains bien « que le curé n'ait raison. Il y a une logique de fer dans ce « qu'il dit. Le catholicisme ne se concilie pas avec cette péda- « gogie du développement de toutes les forces, avec la « méthode heuristique dans l'enseignement. Eh bien! je suis « catholique.

« — Mais alors cédez, faites ce que le curé demande; « votre tâche n'en sera que plus facile.

« — Oh oui, très-facile! dit-il d'un ton amer; notre bedeau « pourra me remplacer. Seulement, je ne le puis; toute ma « nature, tous mes instincts se révoltent contre cet enseigne- « ment machinal qui tue et paralyse les forces de l'âme au « lieu de les vivifier et de favoriser leur épanouissement; ma « conscience pédagogique me le défend. Je ne veux pas me « révolter contre l'Église, mais je ne puis pas être instituteur « catholique. Tant pis pour moi! Car Dieu sait combien « j'aime ma vocation, telle que je l'avais comprise. Et les « enfants! Ah! ce sera dur; mais il le faudra. Je donnerai « ma démission. »

Peu importe ici la suite de l'histoire de mon ami. Cet épisode est peut-être déjà trop long; mais j'ai cru qu'il était propre à faire ressortir le caractère de la pédagogie moderne et son conflit avec le catholicisme tel qu'il est compris aujourd'hui. Cet excellent instituteur, étant en même temps catholique sincère et se croyant obligé à une soumission absolue à l'Église, portait le conflit en lui-même, et ne pouvant con-

Hosted by Google

cilier sa conscience et ses instincts pédagogiques avec les exigences de la théologie et des autorités ecclésiastiques, il renonça à sa vocation qui, pourtant, lui était si chère. Mais, si l'individu peut ainsi se soustraire à un conflit insoluble, la société ne le peut pas. La lutte continue entre la théologie et la pédagogie, entre une éducation qui considère l'enfant comme une argile dans la main du potier, et celle qui voit en lui un être doué de spontanéité, de forces vives, de facultés qu'il s'agit de développer, — entre une éducation de compression et une éducation d'épanouissement, — entre la méthode dogmatique et la méthode heuristique.

Dans l'enseignement, la méthode qu'on emploie est, au point de vue pédagogique, plus importante même que les choses qu'on enseigne. Mais il importe surtout que la *méthode ne soit pas en contradiction avec la doctrine.* Voulez-vous inculquer la soumission aveugle et absolue à une autorité infaillible, la doctrine : que l'homme est mauvais et incapable, par lui même, de rien faire ni produire de bon, qu'il ne peut trouver ni reconnaître la vérité, ni distinguer le vrai du faux par sa raison, mais seulement accepter par la foi la vérité qui lui est donnée? Vous n'avez peut-être pas tort si vous évitez soigneusement tout ce qui pourrait éveiller l'observation, la réflexion, l'esprit de recherche chez l'élève, si vous lui donnez les résultats de la science tout faits et tels qu'ils ont été approuvés, pour que l'enfant les apprenne, les accepte et les retienne tels qu'on les lui donne ; bref, si vous suivez la méthode dogmatique.

Mais *inculquer* à l'élève les principes du libéralisme, lui dire : L'homme est libre, il est doué de raison, il peut trouver la vérité et la reconnaître, il a le droit, le devoir même de chercher, d'examiner, de se former une conviction ; — lui dire tout cela, et ne pas lui apprendre à *être* libre, à observer, à raisonner, à chercher et à trouver, cela serait une contradiction inconcevable et devrait avoir les conséquences les plus funestes.

En effet, y a-t-il un homme plus ridicule, plus désagréable aux autres, plus dangereux pour la société même

Hosted by Google

que celui qui — parce qu'on le lui a dit — croit qu'il est libre, et qui ne sait pas se gouverner ni se régler par la loi morale, se soumettre au devoir? — à qui l'on a dit, et qui répète, qu'il a le droit de se former des convictions, et qui n'a pas appris à observer, à réfléchir, à examiner? enfin, qui se dit fièrement « libre penseur » et qui n'est pas penseur du tout! Pour ma part du moins, je préfère l'homme simple et borné qui, pour tout ce qui dépasse son expérience et le jugement de son propre bon sens, dira : « Je ne sais pas cela; je vais le demander à M. le curé. »

Qu'après cela on dise que je ne suis qu'un clérical.

Les doctrines du libéralisme n'ont pas besoin d'être *inculquées;* il suffit d'en pratiquer les principes dans l'éducation.

Former la conscience, développer le sentiment du devoir, de la responsabilité morale, créer dans les jeunes cœurs le besoin d'être en harmonie et en équilibre avec eux-mêmes et avec la loi universelle, pour qu'ils ressentent comme un malaise le moindre trouble apporté à cet équilibre et qu'ils ne soient contents et heureux que lorsqu'ils trouvent leurs actions, leur volonté, leurs aspirations en harmonie avec l'univers moral : voilà l'éducation morale.

Éveiller et exercer les sens à une perception correcte, l'esprit à l'observation attentive, la raison à la comparaison, à la généralisation, à l'abstraction ; entretenir et développer le besoin de connaître et de comprendre, la soif de la vérité : voilà l'éducation intellectuelle.

Faire apercevoir, sentir et observer l'harmonie et la mesure, la symétrie et le bel ordre en tout, dans les choses matérielles comme dans les choses morales et idéales; faire goûter la jouissance délicate que procure le sentiment du beau, parce que le beau répond à un besoin intime de la nature humaine : voilà l'éducation esthétique.

Faites cette éducation; ce sera une éducation libérale. Vous formerez des hommes libres, et cela vaudra mieux que de dire à vos élèves : Vous *êtes* libres, ou : Vous avez le *droit* d'être libres. Vous formerez des travailleurs dans l'atelier de la pensée, des intelligences robustes et habiles, capables de

Hosted by Google

chercher et de trouver eux-mêmes, d'examiner ce qu'on leur proposera comme vérité; et cela vaudra mieux que de proclamer les *droits* de la raison. En effet, de quoi servent tous les *droits* à qui n'a pas appris à en faire usage, qui n'a pas en même temps le *pouvoir* et la *faculté?* Le droit de juger par lui-même a, pour l'homme dépourvu de jugement, juste autant de valeur que le droit d'acheter un palais, pour celui qui n'a pas le sou.

C'est donc surtout par la méthode que l'enseignement sera libéral ou qu'il sera le contraire. Il est certain que dans ce que l'on nomme et définit un enseignement libéral, trop souvent encore on suit la méthode dogmatique, qui ne peut convenir que pour l'enseignement de vérités révélées que l'élève doit apprendre telles qu'elles sont données, comprendre s'il peut, et croire. Pauvre jeunesse! On lui dit que la raison est libre, et on enchaîne sa raison; on lui dit que l'homme a trouvé ce qu'il sait et peut trouver ce qu'il ne sait pas encore, et on ne lui apprend pas, on ne l'habitue pas à chercher. Évidemment nos méthodes ont besoin d'être revues et corrigées. Le moment paraît favorable pour s'y mettre. Le public s'intéresse à la question; tout le monde parle méthode presque autant que politique et autre chose du domaine de « l'opinion publique ». On est à la recherche de nouvelles méthodes, on prétend en avoir les mains pleines, on en invente encore tous les jours, les unes plus nouvelles que les autres : méthodes pratiques, méthodes faciles, méthodes simplifiées, méthodes naturelles, etc. Malheureusement, il y a beaucoup de dilettantisme, peut-être même de charlatanisme dans tout cela. Le dilettantisme n'est pas à dédaigner, il a son utilité; mais il faut qu'il reste dans son rôle, qui est de suivre et d'encourager; lorsqu'il prétend à la direction et qu'il veut faire la loi, il ne peut qu'égarer et s'égarer lui-même. Le charlatanisme spécule sur le dilettantisme, le flatte et exploite son engouement.

Il y a là un danger très-sérieux pour un grand intérêt public. Il faut qu'on le sache bien : l'enseignement n'est pas un art purement empirique; cet art possède sa théorie, qui

Hosted by Google

est une véritable science. Cette science, la *méthodologie*, ne date du reste pas d'hier ; elle a fait des progrès considérables surtout dans ce siècle, depuis que Pestalozzi lui eut donné pour base solide l'observation exacte de la nature intellectuelle de l'homme, l'étude des procédés par lesquels nos connaissances sont acquises, nos facultés développées. A-t-on l'air de s'en douter seulement? On nous parle des méthodes d'enseignement comme on parle des modes : la « dernière », la plus nouvelle est seule de bon goût et « comme il faut » ; une imagination ingénieuse « crée » tous les jours quelque invention plus ou moins originale qui doit détrôner les précédentes. Pourtant, sans connaître au moins les principes de la méthodologie, il serait difficile de se former une opinion rationnelle sur la valeur d'une méthode ou des réformes et prétendues inventions dans ce domaine. Sans doute, il règne encore beaucoup d'empirisme dans l'enseignement tel qu'il se fait ordinairement ; mais les nouvelles méthodes, lorsqu'elles sont plutôt d'ingénieuses inventions de fantaisie que l'application de la science méthodologique, sont-elles moins empiriques? Or, en fait d'empirisme, je préfère encore le traditionnel ; on y court moins de risques.

On nous a dit, il est vrai, que « nos méthodes sont mauvaises parce qu'elles ont vieilli depuis 1849, et que, depuis ce temps, une véritable révolution s'est opérée en matière pédagogique? » — En grande partie, et dans leur caractère essentiel, nos méthodes datent même de beaucoup plus loin que 1849 ; d'un autre côté, depuis comme avant cette date, on n'a cessé de les modifier dans les détails, peut-être pas toujours d'une manière heureuse. Mais je ne puis pas admettre qu'une *révolution* se soit opérée en matière pédagogique depuis cette époque. Depuis 1849, et même depuis 1840, j'ai suivi assez attentivement le mouvement dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, en théorie, dans la littérature pédagogique aussi bien que dans la pratique. Je n'ai rien remarqué qui ressemblât à une révolution, ni même à une réforme radicale ; aucun grand principe nouveau, fertile en conséquences et en applications pratiques, n'a

Hosted by Google

paru depuis ce temps. La grande révolution pédagogique s'est faite il y a un siècle ; c'est Rousseau qui a été son prophète, c'est Pestalozzi qui a été son messie et son auteur. Ce nouvel évangile du développement de toutes les facultés et de toutes les forces de l'homme par l'éducation et par l'enseignement a trouvé ses apôtres — nommons Fichte — et ses docteurs — Diesterweg ; — il n'est peut-être pas encore prêché ou entendu partout, il a besoin d'être propagé, répandu, d'être mieux mis en pratique surtout et appliqué aux différentes matières d'enseignement : mais de révolution, il n'y en a pas eu depuis, et je doute que nous en ayons besoin.

Des adhérents, plus zélés que discrets et intelligents, des nouveaux principes pédagogiques les ont quelquefois compromis par une application mal entendue. Une tentative de réaction en faveur d'une éducation de compression et de dressage a temporairement et localement arrêté le progrès (par exemple en Prusse, depuis 1845, et d'une manière plus accentuée depuis 1850, jusqu'à l'avénement du ministre Falck). Mais, vu d'en haut, d'un regard qui embrasse l'ensemble des faits, ce siècle, et en particulier depuis 1849, ne présente qu'un développement graduel, une propagation plus ou moins rapide, quelquefois entravée ou interrompue, des principes fondamentaux de la pédagogie moderne tels qu'ils ont été établis par le grand maître Pestalozzi, nulle part une révolution, à moins qu'on ne donne ce nom aux essais et tentatives d'introduire et d'appliquer ces principes là où ils n'étaient pas encore admis et adoptés.

Il me semble donc que celui qui veut réformer notre enseignement et nos méthodes — et sans doute il y a des réformes à opérer — ou qui veut seulement se faire une opinion sur la valeur de ces tentatives de réforme, ne devrait pas ignorer ce grand travail en matière de pédagogie qui s'est fait depuis un siècle ; qu'il devrait connaître au moins les principes essentiels et fondamentaux de la pédagogie moderne et leur application à l'enseignement, c'est-à-dire la méthodologie, qu'il ne peut pas se dispenser d'étudier cette science et son développement historique. Qu'après cela, on cherche à réaliser de

Hosted by Google

nouveaux progrès, que surtout on tâche d'appliquer dans la pratique aux différentes branches de l'enseignement les vérités pédagogiques et méthodologiques reconnues; mais que toute critique de ce qui se fait encore aujourd'hui, ainsi que toute proposition ou tentative de réforme pratique soit basée sur les grands principes acquis à la science, et que l'on ne peut pas ignorer si l'on veut avoir voix au chapitre.

Or, d'après ces principes, l'enseignement doit servir avant tout à développer, à fortifier, à harmoniser les facultés naturelles des élèves, c'est-à-dire qu'il doit servir comme moyen pour l'éducation, qui est le but, qu'il doit être *pédagogique*. L'enseignement s'adresse directement à l'intelligence, son but immédiat est l'éducation intellectuelle; mais l'éducation morale, et même l'éducation physique, ne sauraient être laissées hors de compte; l'enseignement doit y contribuer, favoriser l'une et l'autre, il ne doit surtout jamais les entraver ou leur nuire.

Ce sont des considérations pédagogiques qui devront déterminer le choix des matières à enseigner, leur ordre de succession, leur distribution sur les années d'étude et même sur les heures de la journée. Mais laissons de côté programme, plan d'études, etc., pour ne nous occuper que de la *méthode* de l'enseignement.

La méthodologie aura pour base la psychologie, la connaissance de la constitution intellectuelle de l'élève; elle sera déterminée dans son application aux différentes branches de l'enseignement par la nature des matières à enseigner.

En fait de psychologie, méfions-nous des systèmes scolastiques plus ou moins artificiels, des notions et doctrines préconçues; observons, surtout chez l'enfant lui-même, les procédés et les opérations par lesquels l'homme se forme des notions et des idées, acquiert des connaissances : perception, observation, comparaison des faits, groupement selon leurs analogies, abstraction de tout ce qui n'est qu'accident et peut varier dans les divers cas, pour retenir, réunir en une idée, une règle, une norme, pour formuler enfin comme une vérité acquise ce qui est essentiel, le caractère commun de tous les faits analogues.

Hosted by Google

Ou ce travail intellectuel sera fait par l'élève lui-même, guidé et dirigé par le professeur;

Ou bien, le travail ayant été fait par d'autres, le résultat seul lui en sera communiqué, donné tout fait par le professeur; l'élève n'aura qu'à l'apprendre, à se l'approprier tel qu'il lui est donné (peut-être expliqué et démontré, appuyé de faits en guise d'exemples).

Voilà les deux méthodes d'enseignement, les deux seules essentiellement différentes que je conçoive.

La première qui, de l'observation des faits, de la *réalité*, procède à la recherche de la loi, de la *vérité*, est la méthode *intuitive* et *heuristique*.

La seconde, qui donne ou communique la vérité comme une chose toute faite, soit révélée, soit trouvée par d'autres, ne demandant à l'élève que de la recevoir, c'est la méthode *dogmatique*.

Il y a bien encore une troisième manière de faire, que je ne saurais classer, qui ne mérite pas le nom de méthode; c'est de faire apprendre aux enfants des *mots* seulement, auxquels ils comprendront alors ce qu'ils pourront, souvent rien du tout. Si cela s'appelle enseignement, on peut dire aussi qu'on enseigne le latin aux enfants de chœur en leur faisant réciter le *confiteor*.

Il n'y a pas de doute que le travail actif peut seul développer et fortifier nos facultés; la réceptivité passive pourra emmagasiner des connaissances, elle ne saurait rendre apte à un travail spontané et indépendant, elle ne forme pas des esprits vigoureux, elle ne prépare pas l'élève à devenir son propre maître, à être *autodidacte* après les années d'école et durant le reste de sa vie.

Aussi la pédagogie moderne condamne-t-elle la méthode dogmatique; elle n'admet que la recherche, basée sur l'observation, — la méthode intuitive et heuristique.

Les différentes matières d'enseignement offriront une application très-variée du principe même de la méthode intuitive; mais je crois que toutes en admettent l'application. Dans certains cours, il s'agit principalement de faire

Hosted by Google

connaître et savoir des faits nouveaux ; dans d'autres, les faits étant déjà connus en grande partie, presque toute la leçon consiste à en déduire la règle, la loi : là, ce sera l'intuition; ici, ce sera l'heuristique qui prédominera. Dans le premier âge, l'intuition sera presque tout l'enseignement, — outre les exercices dont il nous reste un mot à dire ; — l'enfant doit voir, entendre, palper, puis distinguer ses impressions et perceptions et les comparer ; il doit exprimer ce qu'il a aperçu et observé, les différences et les ressemblances qu'il peut remarquer ; mais on s'arrêtera au seuil de l'abstraction, de la généralisation, qui appartiennent à un âge plus avancé et qui, plus tard, prendront une place de plus en plus grande et importante dans l'enseignement. L'intuition elle-même peut quelquefois être directe, le fait matériel peut être soumis aux sens, à l'observation immédiate ; d'autres fois un modèle, une représentation graphique, le souvenir de ce qui a été aperçu ailleurs, ou même une description en paroles, s'adressant à l'imagination, devra tenir lieu de la présence réelle et actuelle des choses. Les moyens à employer pour éveiller l'attention, pour exciter les élèves à l'observation, à la comparaison, à la réflexion, à la recherche de la loi dans les faits, seront encore très-différents : tantôt ce sera un problème qu'on leur posera et dont ils chercheront la solution ; tantôt il faudra les guider pas à pas par une série de questions socratiques, etc.

La méthodologie appliquée, les méthodes spéciales des différentes branches de l'enseignement offrent un vaste champ où l'ingéniosité, l'habileté didactique des professeurs pourra s'exercer et réaliser encore bien des améliorations et des perfectionnements ; mais je doute qu'on puisse, sans faire rétrograder l'enseignement ou sans le rendre stérile pour l'éducation intellectuelle, renier le principe de la méthodologie moderne ou en chercher un autre, et ce principe se nomme : *Intuition* et *Heuristique*.

Il faut que je l'avoue cependant : tout cela ne s'applique rigoureusement et entièrement qu'à une partie ou plutôt à l'un des côtés de l'enseignement.

Hosted by Google

L'enseignement a pour but de faire *savoir* et *comprendre ;* mais il n'a pas moins pour but d'exercer à *faire* et à *agir : science* d'un côté, *art* de l'autre, *analyse* et *synthèse*. J'emploie ces termes dans le sens le plus modeste qu'ils comportent : il y a dans l'enseignement de l'alphabet et de la lecture le *savoir*, la science : distinction de la forme des lettres et des sons qu'elles représentent ; il y a le *savoir faire*, l'art de traduire en sons les lettres et de combiner ces sons dans une prononciation correcte des mots et dans une énonciation bien rhythmée des phrases,— l'art de lire ; puis il y a l'art de former les caractères visibles et de traduire en eux la parole prononcée et entendue, — l'art d'écrire.

Je doute qu'il y ait une branche de l'enseignement qui ne présente ces deux côtés : science et art, — où il ne s'agisse de *savoir faire* aussi bien que de *comprendre* et *savoir*. Seulement l'un ou l'autre côté aura la prépondérance, selon la matière à enseigner. Si dans les mathématiques il s'agit avant tout de comprendre et de savoir, n'y a-t-il pas aussi le calcul, le maniement des nombres dont l'intuition a donné l'idée, le tracé des figures géométriques qui doivent représenter à l'œil les abstractions de l'esprit, le problème enfin, l'application pratique des connaissances acquises? Le dessin est essentiellement un art, un savoir-faire ; cependant il ne peut pas se passer du savoir, l'élève doit comprendre ce qu'il fait, et le dessin devient en grande partie une science lorsqu'il s'agit des lois de la perspective et de la projection.

Ce serait une question oiseuse de vouloir se demander lequel de ces deux côtés a le plus d'importance, la plus grande valeur pédagogique. L'homme est un être pensant et agissant. L'éducation doit développer et cultiver toutes ses facultés et tous ses organes dans un juste équilibre et dans une belle harmonie. Ce qu'il sait, il doit savoir l'appliquer ; ce qu'il fait, il doit le comprendre.

Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand :
Dass er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

SCHILLER.

Hosted by Google

Mais une question très-importante est celle-ci : Par où faut-il commencer ? Par la théorie ou par la pratique ? Laquelle des deux doit précéder l'autre, et à quelle distance ?

J'ai entendu énoncer ce principe en méthodologie : que l'enfant ne doit rien faire qu'il ne comprenne, rien dont il ne puisse se rendre compte. Je dois avouer cependant que je ne l'ai jamais vu mettre rigoureusement en pratique, — sans doute parce que cela serait tout simplement impossible, du moins si l'on entend par « comprendre », se rendre compte de la connaissance et de l'intelligence des règles et des définitions dans leur forme abstraite et strictement scientifique. Cette façon de comprendre n'est pas du tout du premier âge ; ce qui ne veut pas dire que les enfants ne puissent comprendre et ne comprennent *à leur manière*. Ils comprennent par intuition, par l'observation et par la comparaison de nombreux faits concrets et individuels dont ils finissent par saisir les analogies ; et en *agissant*, dans l'enseignement de ce que j'ai appelé les « arts », ils imitent les faits observés et suivent une analogie qu'ils ont sentie. La formule abstraite, la règle, la définition est comme le sommet d'une pyramide dont la large base est formée par de nombreux faits concrets soumis à l'intuition et attentivement observés. La faute la plus commune peut-être qui soit encore commise dans notre enseignement, quoique depuis longtemps elle ait été condamnée par la méthodologie, c'est de vouloir commencer la construction de la pyramide par le sommet, ou tout au moins, de vouloir poser celui-ci sur une base trop étroite et mal assise. Mon petit garçon, âgé de huit ans, me récitait un jour sa leçon d'arithmétique. C'était la définition de la multiplication : « La multiplication est une opération au moyen de laquelle, étant donnés, etc., etc. « N'ayant jamais appris cette définition, — je sais cependant multiplier et je crois même comprendre ce que je fais en multipliant — j'ai dû, je l'avoue, me la faire répéter plusieurs fois avant de la bien comprendre. L'enfant, la comprenait-il ? Cela me paraît impossible. Dans tous les cas, il n'en aurait pas mieux su

Hosted by Google

multiplier un nombre par 7 ou par 3/4 ; il suffisait de savoir que cela veut dire prendre ce nombre 7 fois, ou en prendre 3 fois le quart. Si la définition, la théorie, devait partout précéder la pratique, ma foi, il faudrait faire au nouveau-né un cours de physiologie pour lui apprendre à vivre, lui expliquer ce que c'est que l'absorption, la digestion, etc., avant de le mettre au sein de sa mère ; il faudrait enseigner à l'enfant la mécanique, la théorie de l'équilibre et l'anatomie avant qu'il pût apprendre à marcher. Non-seulement nous faisons, mais nous comprenons bien des choses que nous ne saurions définir ou expliquer d'une manière rigoureusement scientifique. C'est ainsi par exemple que l'homme illettré, l'enfant même, exprime, par des formes grammaticales différentes, des nuances de la pensée tellement délicates, que le grammairien trouve souvent leur analyse et leur explication très-difficiles.

Je voudrais établir cette loi : qu'une définition ou une règle ne doit jamais être *donnée* par le livre ou par le professeur, mais *trouvée* par l'élève. Tant que celui-ci ne peut pas la trouver lui-même, elle viendrait trop tôt ; elle ne servirait à rien, ou ne servirait qu'à lui épargner ce travail d'observation, de comparaison, d'analyse et de généralisation lente et graduelle qui est la vraie gymnastique de l'esprit.

« L'enseignement doit être catholique, » disent les uns ; « il doit être libéral, » répondent les autres. Je prétends qu'avant tout il doit être *pédagogique*. Si les catholiques peuvent s'accommoder de cette exigence et des principes de la pédagogie moderne, tant mieux pour eux et pour leurs écoles. Quant aux libéraux, ils ne pourraient certainement rien faire de plus utile à leur cause et à une éducation vraiment libérale, que de propager, de favoriser, d'appliquer dans l'enseignement la *méthode intuitive et heuristique*.

Th. Hegener.

Hosted by Google

HUMORISTES ANGLAIS DU XVIII[E] SIÈCLE.

JONATHAN SWIFT.

Si les patientes investigations de la critique historique obtiennent un résultat précieux entre tous, c'est certainement quand ils parviennent à dégager la mémoire d'un grand homme des charges qui trop longtemps ont pesé sur elle, quand ils établissent que le caractère en lui n'a cessé d'être l'égal du génie.

Jusqu'en ces dernières années, la vie de Jonathan Swift était restée pour tous ceux qui l'étudiaient une indéchiffrable énigme. On ne pouvait comprendre par quel étrange assemblage de vices et de qualités l'illustre écrivain avait pu être « un apostat en politique, un infidèle ou un indifférent en religion, un diffamateur de l'humanité, le calomniateur des hommes d'État qui l'avaient protégé et le bourreau des femmes qui lui avaient accordé leur amour. » Tel était en effet l'écrasant jugement porté naguère sur lui par Jeffrey, et ce jugement était ratifié, confirmé par tous les biographes ultérieurs de l'auteur de *Gulliver*, quand un homme de cœur et de talent, l'ami fidèle de Charles Dickens, M. John Forster, entreprit de passer au crible toutes ces accusations et les dissipa comme fait un brise-lames d'une vague mugissante.

Le temps, ou plutôt la vie, a malheureusement fait défaut à M. John Forster pour terminer son entreprise de réparation et de justice ; mais elle était assez avancée à sa mort

Hosted by Google

pour nous apprendre sur l'une des gloires les plus éclatantes des lettres anglaises la pleine et entière vérité[1].

C'est sur les documents nouveaux mis en lumière par elle que nous appuierons un récit qui ne saurait manquer, par le fond sinon par la forme, d'intéresser vivement nos lecteurs.

La famille de Swift était une des plus anciennes et des plus respectables du Yorkshire. Mêlés à toutes les agitations que subit leur pays vers le milieu du XVII^e^ siècle, plus d'un de ses membres s'était distingué au premier rang parmi les inébranlables soutiens du trône. Au moment où la cause royale semblait déjà désespérée, le vicaire Thomas Swift, presque ruiné par la guerre civile, avait vendu ses derniers biens, cousu dans son habit le produit de la vente et envoyé le tout à Charles I^er^. Dieu sait pourtant combien cet argent eût été nécessaire au pauvre vicaire et surtout à ses quatorze enfants!

Le sixième de ses fils, pauvre comme lui et vivant du maigre revenu d'une prébende ecclésiastique, épousa Abigaïl Erick, qui descendait aussi d'une vaillante et malheureuse famille dévouée à la monarchie. D'un bon sens et d'un esprit peu communs, mistress Swift aurait peut-être ramené l'aisance dans son ménage si le pauvre Jonathan ne lui avait été enlevé par une mort subite. Mère d'une fille à ce moment, la triste veuve mit au monde, sept mois plus tard, un fils qui reçut le prénom de son père.

C'est le 30 novembre 1667 que Jonathan naquit à Dublin, près de l'enclos du château, au n° 7 de la Hoye's-Court. Porté dans les angoisses et les larmes, il devait ressentir toute sa vie l'influence des tristes circonstances au milieu desquelles sa naissance s'accomplit; on leur attribue même le germe de la terrible maladie qui désola ses dernières années. Il n'est donc point étonnant qu'au lieu de fêter son

[1] M. John Forster est mort en février 1876; le premier volume de sa *Vie de Jonathan Swift* a paru à la fin de 1875.

La librairie Murray annonce à l'instant la prochaine publication d'un nouvel ouvrage, destiné à compléter et à confirmer celui de M. Forster.

Hosted by Google

anniversaire, il ait pris plus tard l'habitude de relire, ce jour-là avec un sombre plaisir les saisissantes imprécations du psaume de Job : « Que le jour auquel je naquis périsse, et la nuit en laquelle il fut dit : Un homme est né!... Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère! Que n'ai-je expiré aussitôt que je suis sorti de son sein[1]! »

Cependant l'enfant de la veuve grandissait, il était si avenant, si affectueux, que sa nourrice, désolée de s'en séparer, prit le parti de s'enfuir avec lui à Newhaven. Un tel voyage était dangereux à refaire; sa mère, craignant d'exposer sa vie, fut contrainte de le laisser en pension chez cette femme jusqu'à ce qu'il fût de force à supporter une seconde traversée.

A peine entrait-il dans sa quatrième année qu'il lisait déjà des fragments de la Bible; peu après, à sa grande désolation, il dut revenir dans ce pays d'Irlande qu'il conserva depuis en horreur.

On juge avec quelle joie sa mère le reçut, mais elle ne put le garder longtemps auprès d'elle. Ses seules ressources lui venaient d'un beau-frère, véritable fanatique du mariage, auquel quatre femmes successives avaient donné dix-huit enfants. Si riche que l'eussent rendu ses alliances, Godwin Swift avait de nombreuses obligations. Il trouva tout naturel de placer sans retard son neveu comme boursier dans une école fondée par la marquise d'Ormond, parente de sa première femme, et du même coup retira ses subsides à sa belle-sœur, qui dut aller chercher ailleurs un abri.

La séparation fut cruelle pour Jonathan, qui ne le pardonna jamais à son oncle. « Il m'a élevé comme un chien, » disait-il plus tard, se souvenant de ses dures années d'école, de toutes les épreuves que les anciens élèves infligeaient à l'orphelin de six ans que sa faiblesse et sa pauvreté faisaient leur souffre-douleur.

Tout lui semblait contraire. Un jour, par exemple, qu'il pêchait à la ligne et relevait un gros poisson, l'hameçon

[1] Livre de Job, chap. III.

Hosted by Google

casse et la proie retombe à l'eau, tandis que les huées des écoliers accablent l'infortuné pêcheur qui voit dans l'accident un présage de ses malheurs futurs.

Le seul souvenir heureux qu'il ait gardé de sa jeunesse est une promenade qu'il put faire sur un cheval de labour, en échange de sa maigre bourse, mais en remplissant d'envie le cœur de tous ses condisciples.

Un profond mépris d'autrui, un ardent désir de se venger des humiliations qu'on lui fait subir est déjà la passion dominante de l'enfant, comme elle sera celle de l'homme mûr.

Swift demeura pendant huit longues années pensionnaire de Kilkenny-college, n'y laissant d'autre trace de son passage qu'un nom gravé sur son banc. Le 24 avril 1682, il entrait à l'université de Dublin avec un de ses cousins, Thomas Swift. Ce fait, ignoré de presque tous les biographes, a donné lieu aux plus fâcheuses erreurs. On a confondu l'un des Swift avec l'autre et pris pour l'intelligent Jonathan tout ce qui s'appliquait au stupide Thomas. La vérité est que Jonathan fit de très-fortes et très-sérieuses études universitaires, s'appliquant de préférence à l'histoire, à la poésie et aux langues anciennes. Il parvint ainsi à passer sans difficulté ses examens de sortie, puis à entrer avec le second rang à l'université d'Oxford. Sans doute, il ne faut pas attacher une trop grande importance à ces honneurs académiques. Un nommé Thowles, sorti premier dans le même examen que Swift, est toujours resté malgré cela dans l'obscurité la plus profonde. Mais une solide instruction n'en est pas moins d'un prix inestimable, et rien n'a mieux servi Swift durant sa longue carrière.

Ayant enfin terminé ses études, et plus pauvre que jamais par suite de la mort de son oncle Godwin, il trouva un refuge chez un autre frère de son père, William Swift. L'oncle William, moins riche, mais plus généreux que son frère, conquit toute l'affection de Jonathan, ainsi que son fils Willoughby, chef d'une factorerie à Lisbonne et héros de la plus étrange des aventures de Swift.

Hosted by Google

Une après-midi que celui-ci, les poches vides, réfléchissait à la tristesse de son sort, accoudé à sa fenêtre, il vit entrer dans la cour de son collége un matelot qui paraissait demander l'appartement d'un des étudiants. « Seigneur, se dit-il, si cet homme cherchait ma chambre pour m'apporter un présent de mon cousin Willoughby, quelle heureuse créature je serais ! » Cette idée lui était à peine venue, que la porte s'ouvre et que le matelot, tirant de sa poche une grosse bourse de cuir, la vide tout entière sur la table. C'était en effet le cousin Willoughby qui pensait à lui et lui envoyait une somme assez ronde pour le défrayer de ses menues dépenses. En vain voulut-il offrir au matelot une large récompense ; le brave homme refusa net.

A coup sûr, la surprise était grande ; mais Swift, en homme avisé, se garda bien d'attendre un second envoi. Il serra précieusement son petit trésor et ne cessa dès lors d'user dans ses affaires financières d'un ordre et d'une économie extrêmes.

Ayant ainsi la bourse bien garnie, Jonathan s'en fut retrouver sa mère en Angleterre, dans le petit village où elle vivait obscurément. Elle non plus n'était pas riche, mais ses grandes relations lui permirent de trouver pour son fils un emploi honorable chez un vieux parent, sir William Temple, le bisaïeul de lord Palmerston.

Sir William, homme d'État consommé, amateur éclairé des arts, jouissait d'un grand crédit à la cour. Naguère ambassadeur en Hollande, il y avait négocié le mariage de la princesse Marie, fille de Jacques II, avec le prince Guillaume d'Orange. Monté sur le trône d'Angleterre, à la suite de la révolution de 1688, Guillaume III tenait en haute estime le vieux gentilhomme. Il le consultait sur tous les cas un peu délicats, et, comme sir William avait la goutte, il le venait trouver dans sa résidence de Moor-Park, aux environs de Londres. L'habile courtisan avait du reste fait tout ce qu'il avait pu pour attirer le roi dans son domaine. Arrangés à la hollandaise, les jardins de Moor-Park semblaient se trouver aux portes de La Haye. On y voyait tous ces pavillons, tous

Hosted by Google

ces petits étangs qu'affectionnent les placides habitants de la Néerlande; on y trouvait d'admirables plants d'asperges. Le roi aimait donc s'y promener, et quand sir William, cloué par la goutte dans sa chaise longue, ne pouvait l'accompagner, l'honneur revenait à son secrétaire. Très-simple, de façons bourgeoises, le souverain prenait plaisir à la conversation du jeune Swift. Il lui offrit même, dit-on, une charge de capitaine de cavalerie. Mais Jonathan avait de plus hautes visées; il déclina l'offre flatteuse de Guillaume III, tout en apprenant de lui à cueillir et à manger son légume de prédilection.

C'est la politique qui tentait Swift, cette grande politique dont son patron, qui du premier coup avait apprécié ses rares talents, lui révélait tous les secrets. Sir William était un bon maître. Non-seulement il lui apprenait à connaître les hommes et les choses, son humeur de goutteux l'habituait aussi — si tant est que la chose fût encore nécessaire — à l'obéissance et à la résignation.

Une mission fort importante fut confiée au jeune secrétaire. Il reçut la charge d'exposer au roi tous les avantages d'un renouvellement triennal du Parlement. Très-ferré sur l'histoire politique de son pays, il plaida chaleureusement sa cause, avec une éloquence persuasive et chaude qui lui était naturelle. Guillaume pourtant ne fut pas convaincu; sa froide raison ne subit pas l'influence des discours entraînants de Swift, et celui-ci sortit un peu décontenancé de la conférence. « Si j'avais eu besoin d'être guéri de la vanité, je le serais par ce qui vient de m'arriver, » dit-il à l'un de ses amis. La leçon porta donc ses fruits.

Quelques essais poétiques d'un lyrisme assez surchauffé amenèrent une seconde leçon du même genre. Dryden, qui tenait alors le sceptre de la critique littéraire, s'était écrié en lisant les odes de Jonathan : « Jeune homme, tu ne seras jamais un poëte. » Le propos, naturellement, fut rapporté à Swift; il ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Jamais en effet il ne pardonna à Dryden sa dure sentence; mais il en reconnu le bien fondé, puisqu'il abandonna désormais la poésie

Hosted by Google

de haut vol pour n'écrire que des épigrammes, des contes satiriques, où sa verve et sa causticité trouvaient pleine liberté de se déployer à leur aise.

Tout cela n'avançait guère les affaires de celui que Macaulay appelle justement « le plus orgueilleux, le plus ambitieux et le plus vindicatif de tous les hommes ». Il résolut de trouver ailleurs sa voie. L'Église était alors une véritable pépinière de fonctionnaires, elle fournissait à l'État des diplomates, des ministres, voire même parfois des généraux. Swift, dont le père et l'aïeul avaient été dans les ordres, se décida donc à y entrer aussi. Il ne cédait pas en cela à une vocation irrésistible et n'avait nullement ces sentiments religieux enthousiastes qui font les apôtres et les martyrs. C'est un mariage de raison qu'il contracta avec l'Église. Il tenait une religion d'État pour nécessaire et s'efforça toujours d'accroître l'influence politique du clergé sans augmenter pourtant sa domination sur les consciences. En somme, il ne faisait qu'embrasser une carrière, nous dirions presque une profession, en recevant l'ordination vers la fin de 1694, après avoir passé quelque temps auprès de sa mère, qui ne fut pas étrangère à sa vocation ecclésiastique.

Swift comptait marcher très-vite du moment où il serait prêtre; ce ne fut pas précisément ce qui arriva. Après avoir refusé un poste très-convenable dans le gouvernement de l'Irlande quand il était encore un laïque, il dut se contenter, devenu *clergyman*, d'accepter, en janvier 1695, le petit vicariat de Kilroot, également situé dans son pays natal. Des dissentiments avec sir William l'avaient du reste empêché d'être appuyé par le vieux courtisan dans ses demandes d'emploi.

Kilroot, avec sa quarantaine de paroissiens protestants, n'était pas un séjour possible pour un homme possédant une si haute ambition, et le revenu du vicariat ne pouvait compenser les ennuis d'un véritable exil [1]. Swift songeait déjà

[1] On sait que la religion catholique, alors comme aujourd'hui, était la religion de l'immense majorité des Irlandais. Mais à la suite de la conquête et jusqu'en 1871, le clergé anglican avait été mis en possession

Hosted by Google

à revenir en Angleterre, quand il apprit que sir William le réclamait. Justement un ami de collége, chargé d'une nombreuse famille, avait aux environs une cure moins riche encore que la sienne. Il lui fit obtenir sa succession, ravi de pouvoir lui rendre ce service. Waring — ainsi s'appelait ce compagnon d'études — entretint assez longtemps une correspondance intime avec son bienfaiteur. Il suffit de jeter les yeux sur une de ses lettres pour voir que toutes les accusations lancées contre Swift, afin d'expliquer son départ de Kilroot, sont de pures calomnies. Il n'y avait séduit personne, ni la fille d'un fermier, ni la sœur de Waring; tout au plus s'était-il établi un simple commerce de galanterie, bien naturel, entre cette jeune fille et le vicaire, commerce qui ne survécut pas à leur séparation. Miss Waring convenait d'ailleurs aussi peu à Swift que Swift lui convenait peu à elle-même, et il est pour tous deux fort heureux que les projets d'union, un instant caressés par la famille Waring, se soient bientôt dissipés en fumée.

De retour à Moor-Park, Swift trouva sir William fort vieilli et fort empêché. Grand ami des lettres, comme nous l'avons dit, il s'était inconsidérément lancé dans une discussion très-oiseuse en soutenant contre des adversaires redoutables la supériorité des auteurs anciens sur les modernes. Son cheval de bataille était les *Épitres de Phalaris*, qu'il proclamait le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

Les deux universités de Cambridge et d'Oxford, animées dès lors par cet antagonisme qui les fait encore lutter tous les ans sur la Tamise à coups de rames, s'étaient empressées de prendre parti dans la mêlée. Cambridge avait pour champion Richard Bentley, Oxford avait Charles Boyle et Atterbury, suivis d'un nombreux état-major. La discussion menaçait de s'éterniser, quand Bentley crut rester maître de la lice en déclarant que les *Épitres de Phalaris* étaient apocryphes, affirmation parfaitement justifiée par la suite.

de tous les bénéfices institués au profit du clergé catholique. Ses membres en touchaient les revenus, quel que fût le culte professé par les habitants de leurs paroisses.

Hosted by Google

En vain le vieux gentilhomme et tous ses amis essayaient-ils de parer ce coup décisif ; ils seraient restés vaincus si Swift n'était accouru à leur secours avec sa *Bataille des bouquins*. A dire vrai, ce n'était pas une réponse, mais elle démontrait avec une ironie si victorieuse et une si profonde érudition tout le ridicule de ces tournois pédantesques, que le public entier partit d'un immense éclat de rire. Impossible, après cela, de continuer le débat ; il fallut déposer les armes.

Voilà bien longtemps que les *Épitres de Phalaris* sont oubliés ; mais la *Bataille des bouquins* reste immortelle, elle est comparable à tout ce que l'antiquité a produit de meilleur. Cette *Bataille* ne fut pas imprimée tout de suite ; quatre ans se passèrent avant que son auteur la livrât à la publicité, en même temps qu'un autre ouvrage semblable et destiné à une égale renommée. De simples copies manuscrites avaient suffi à la rendre populaire.

Sir William ne survécut que quelques semaines à l'éclatant triomphe de son lieutenant. Le 27 janvier 1698, il expirait dans ses bras, et Swift, perdant à l'instant le souvenir de tout ce qu'il avait enduré, écrivait à sa mère ce billet, qui témoigne de la générosité de son caractère : « Il est mort cette nuit à une heure du matin ; avec lui, la bonté a quitté la terre. »

Avant de mourir, le vieux diplomate avait confié à son secrétaire le soin de revoir ses mémoires. Il lui confirma cette mission dans son testament et lui légua, pour mener à bien l'entreprise, une somme de 200 livres (5,000 francs), assez ronde à cette époque. Quittant Moor-Park, Swift se rendit à Londres pour accomplir plus facilement les derniers vœux de son patron et poursuivre l'exécution d'une promesse que lui avait faite le roi Guillaume de lui conférer la première prébende vacante à Westminster ou à Canterbury.

Une page curieuse de son journal nous dit quelle était la précision froide et nette de cet esprit, alors dans toute sa maturité. Elle est intitulée : « Quand je deviendrai vieux », et contient toute une suite de résolutions aussi sages que bonnes à suivre, dont voici le texte :

Hosted by Google

« 1. Ne pas épouser une jeune femme.

« 2. Ne pas garder jeune compagnie, à moins que son réel désir ne soit de rester auprès de moi.

« 3. Ne pas être chagrin, morose ni défiant.

« 4. Ne pas dédaigner les voies du jour, l'esprit, les modes, les hommes, la guerre, etc.

« 5. Ne pas être passionné des enfants ni les laisser trop difficilement approcher de moi.

« 6. Ne pas toujours raconter la même histoire aux mêmes personnes.

« 7. Ne pas être avare.

« 8. Ne pas négliger la décence et la propreté, de peur de devenir un objet de dégoût.

« 9. Ne pas être trop sévère pour les jeunes gens et montrer de l'indulgence pour les faiblesses et les folies de leur âge.

« 10. Ne point subir l'influence ni le bavardage de domestiques voleurs ou fripons ou d'autres.

« 11. Ne pas être trop prodigue de conseils et ne les donner qu'à ceux qui les demandent.

« 12. Supplier quelques bons amis de me dire quand et laquelle de ces résolutions j'enfreins ou je néglige et me réformer en conséquence.

« 13. Ne pas trop parler, surtout de moi.

« 14. Ne pas me vanter de mon ancienne beauté, de ma force, de mes succès auprès des dames.

« 15. Ne pas croire aux flatteries, ni m'imaginer que je puis être aimé d'une jeune femme, et haïr et fuir ceux qui cherchent à capter mon héritage (en latin dans le texte).

« 16. N'être ni entier, ni obstiné.

« 17. Ne pas me donner pour un fidèle observateur de toutes ces règles, car il est probable que je n'en suivrai pas une[1]. »

Comment Swift avait-il eu la pensée de rédiger, à trente-

[1] Le texte de ce bizarre document avait été altéré en plusieurs endroits M. Forster l'a rétabli dans toute son exactitude et en publie le *fac-simile*.

Hosted by Google

deux ans, ce code de sa vieillesse? Ses biographes ne le disent pas et ne voient là qu'une simple fantaisie. Nous inclinons à croire qu'en rédigeant ce memorandum au moment de sa séparation d'avec sir William, il voulait éviter de tomber plus tard dans les défauts qui avaient rendu parfois très-pénible son long séjour auprès du vieillard. Avec beaucoup de finesse, M. Forster a cité comme un indice des rapports amicaux de l'homme d'État et de son secrétaire ce fait piquant que Swift, lorsqu'il eut enfin un chez lui, un *home*, fit de son jardin de Laracor une miniature des jardins de Moor-Park. Ne pouvons-nous tirer une déduction analogue des sages résolutions que nous venons de transcrire?

Les mémoires de sir William furent dédiés au roi, mais restèrent sans plus de réponse qu'une pétition de leur éditeur rappelant à Guillaume ses promesses d'autrefois. Bien excusable au milieu de toutes ses absorbantes préoccupations de ne pas penser au jeune Swift, le monarque le laissa sans emploi. Jonathan, forcé de la sorte de se caser lui-même, accepta les propositions de lord Berkeley, grand juge d'Irlande, et devint son secrétaire en même temps que son chapelain. Il ne le resta pas longtemps. Les intrigues d'un rival le dépossédèrent de sa charge, l'empêchèrent même de recevoir comme compensation un doyenné devenu vacant. Enfin, en février 1700, il parvint, non sans peine, à être appelé au vicariat de Laracor.

A peu près au même moment, sa sœur contractait un mariage qui lui déplaisait fort. Le fiancé qu'elle avait choisi, un entrepreneur de roulage se disant plus que millionnaire, lui inspirait des défiances très-légitimes. Quelque temps après les noces, le roulier faisait banqueroute, abandonnait sa femme et laissait celle-ci dans une situation misérable dont les secours de son frère vinrent promptement la tirer. Pour la seconde fois, Swift prouvait toute la générosité de son cœur en venant en aide à l'infortune.

Sa nomination aux fonctions de chanoine de la cathédrale de Dublin lui permit de faire plus aisément face à ses nou-

Hosted by Google

velles charges et fut comme la récompense de sa bonne action. Plusieurs pièces humoristiques attiraient du reste l'attention sur lui, entre autres, les *Plaintes de Mrs Francis Harris sur la perte de sa bourse*. Une collection de personnages admirablement dépeints, cuisinier, groom, femme de chambre, etc., parlant tous le langage approprié à leur état, sont mis en scène dans cette pièce. On les voit exprimer tour à tour leurs impressions, leurs soupçons, leurs justifications au sujet de la perte de la pauvre dame, et toujours d'une façon si exacte, si naturelle, qu'il est peu de lectures plus divertissantes.

Le succès de ses productions inspira à Swift l'idée d'aller chercher à Londres un théâtre digne de lui. Ses fonctions ecclésiastiques n'étaient guère qu'une sinécure, elles lui permirent de donner suite à son projet dans les premiers jours de 1701.

On était alors au plus ardent de ces ardentes luttes parlementaires qui faisaient dire au roi Guillaume qu'il ne trouvait aucune différence entre les deux grands partis qui se disputaient le pouvoir, sinon que les tories voulaient l'égorger dès le matin, tandis que les whigs l'auraient bien laissé vivre jusqu'à l'après-midi. Ses ministres avaient été mis en accusation par la Chambre des communes; sans la résistance énergique de la Chambre des lords, le souverain lui-même eût bientôt partagé leur sort.

Swift écrivit dans ces conjonctures un éloquent pamphlet intitulé : *Discours sur les dissensions politiques d'Athènes et de Rome*. Exposant à grands traits l'histoire des républiques de l'antiquité, il y montrait le péril que font courir à un peuple l'acharnement aveugle des factions et la rupture d'un salutaire équilibre entre les diverses branches du pouvoir législatif. Un légitime hommage rendu aux éclatants services de Guillaume III terminait cet écrit, qui obtint un succès prodigieux et contribua puissamment à amener une trêve des partis.

Le pamphlet avait paru sans nom d'auteur; on crut devoir l'attribuer à l'un des conseillers de la couronne, l'évêque

Hosted by Google

Burnet, de Salisbury. Mais Swift ne tarda pas à se faire connaître et prit place dans la vaillante phalange des publicistes libéraux du temps, Addison, Steele, Arbutnoth, Pope, etc. Il espérait, par ses relations nouvelles, par les preuves de son dévouement au roi et au cabinet, arriver à ces honneurs ecclésiastiques qui furent sans cesse son objectif. Une lettre à Pope en contient la confidence : « Je vous dirai que tous mes efforts, depuis mon enfance, pour arriver à me distinguer, ont eu uniquement pour cause le manque d'un grand titre et d'une grande fortune qui me fissent traiter comme un lord par ceux qui ont quelque opinion de mes talents; que ce soit bien ou mal, peu importe; la réputation de posséder un grand savoir fait ainsi l'office d'un ruban bleu et d'un carrosse à six chevaux. »

Sur ces entrefaites, la reine Anne succédait au roi Guillaume. Ses sympathies étaient tout acquises aux tories, mais l'influence que possédait sur son esprit la duchesse de Marlborough lui faisait conserver d'abord le cabinet whig de son beau-frère. Il en résultait une situation politique assez incertaine, conséquence de la légitimité bâtarde établie par le bill de succession.

Cette situation douteuse ne déplaisait pas à Swift. Lui aussi il appartenait à peu près également aux deux partis.

Quoique son esprit éclairé, sa lucide raison le fissent pencher vers les idées libérales, ses traditions de famille, l'inébranlable fidélité de ses parents envers la maison des Stuarts l'empêchaient d'être bien défavorable aux partisans de la monarchie absolue. Enfin, sa qualité de prêtre le rendait plus enclin que tout autre à souhaiter l'établissement d'un régime aristocratique et autoritaire, où les classes privilégiées eussent absorbé la plus grande part d'influence et de liberté.

Cette double tendance de son esprit se révèle dans la façon dont il apprécie les luttes religieuses, qui reprenaient de plus belle après la mort de Guillaume. Quand le cabinet avait proposé son bill enlevant aux dissidents leurs droits politiques et provoqué une agitation extraordinaire, il n'avait pu s'empêcher de prendre le parti des vaincus, tout au moins

Hosted by Google

de trouver que l'on allait trop loin. « J'ai observé, écrit-il avec sa méprisante ironie, que les chiens étaient beaucoup plus hargneux et querelleurs que de coutume, et que la nuit même où le bill fut voté, un comité de chats whigs et tories eut un chaud et tumultueux débat sur le toit de notre maison. Mais comment pourrions-nous nous en étonner, quand les dames elles-mêmes sont divisées à ce point entre la haute et basse Église que, dans leur zèle pour la religion, elles n'ont plus même le temps de dire leurs prières? »

Cependant, le bill avait amené une réaction très-naturelle en faveur des dissidents. Comme toujours, cette réaction dépassait le but, elle mettait en question l'existence même de l'Église établie. Encore une fois, Swift trouva qu'on allait trop loin et il jugea le moment venu de publier le *Conte du tonneau*, qu'il tenait en portefeuille depuis plusieurs années.

Le *Conte* parut en 1704; son titre assez singulier provenait d'une habitude des marins anglais qui, quand ils aperçoivent une baleine marchant sur leur navire, jettent une barrique à l'eau pour détourner l'attention du monstre. Swift avait vu son Église en péril et il avait aussi voulu jeter son tonneau à la mer.

La donnée de l'ouvrage est celle-ci : Un père possède trois fils jumeaux qu'il rassemble autour de son lit de mort pour leur donner ses derniers conseils. « Mes enfants, leur dit-il, je n'ai acquis aucune propriété et je n'ai hérité d'aucune. J'ai longtemps pensé à vous laisser quelque bon héritage, et enfin, avec beaucoup de soins et de dépense, j'ai acquis pour chacun de vous un habit neuf; les voici, sachez que ces habits ont en eux deux vertus particulières : si vous les portez comme il faut, ils seront solides et neufs toute votre vie; de plus, ils croîtront en même temps que votre corps, de manière à vous aller toujours bien... gardez-les propres et brossez-les souvent. Vous trouverez dans mon testament que voici des instructions complètes et particulières sur la façon de porter et de conserver votre habit; suivez-les exactement, afin d'éviter les châtiments que j'ai attachés aux

Hosted by Google

moindres transgressions et négligences. Votre fortune à venir en dépend. Je vous ai aussi ordonné dans mon testament de vivre ensemble, dans la même maison, en frères et amis, seul moyen de prospérer. »

Les trois fils, désireux de suivre à la lettre le testament de leur père, vivent d'abord en parfaite intelligence. Malheureusement il leur arrive ensuite une calamité assez commune, ils deviennent amoureux, et de trois dames remplies d'attraits, la duchesse d'Argent, la marquise de Grands titres et la comtesse d'Orgueil. Or, comme il est de règle qu'un amoureux soigne tout particulièrement sa toilette, les trois fils se livrent aux interprétations les plus fantaisistes du testament paternel ; ils en torturent le texte en tous sens avec des prodiges de casuistique dignes de la plume de Pascal pour y découvrir l'autorisation de couvrir leurs habits de garnitures variant au gré des caprices de la mode. La discorde ne tarde pas à s'introduire à leur foyer, et les voilà tous trois en guerre. Aussi orgueilleux qu'obstiné, l'aîné prétend n'avoir violé en rien le testament et laisse sur son habit tous les galons qu'il y a cousus; le second, enflammé de colère, met son vêtement en pièces en voulant lui rendre sa simplicité primitive; quant au cadet, mieux avisé, il se borne à enlever les ornements qui ne tiennent pas trop fort à l'étoffe.

Le mot de l'énigme n'est pas difficile à trouver. Le père, c'est Jésus-Christ, son testament, l'Évangile, et les trois fils, Pierre, Martin et Jacques, sont les religions catholique, luthérienne et anglicane. Prêtre de cette dernière religion, Swift avait voulu montrer qu'elle se rapprochait le plus de l'Évangile, partant, qu'elle était la meilleure.

Son but était donc en somme fort louable, mais il avait insisté avec une telle force sur certains points, que l'Église anglicane trouva que l'auteur du *Conte* l'avait un peu soutenue comme la corde soutient le pendu, et il faut convenir que tel était bien aussi le sentiment des milliers de lecteurs qui dévoraient l'ouvrage.

Swift jugea donc prudent de garder un anonyme qu'ap-

Hosted by Google

prouvait fort l'évêque Atterbury : « L'auteur a raison de se cacher, disait-il, car les touches de cet ouvrage nuiront plus à sa réputation et à son intérêt dans le monde que son esprit ne peut lui faire de bien. »

Atterbury fut bon prophète. Durant toute sa vie, le *Conte du tonneau* fut une tunique de Nessus pour celui qui l'avait écrit. Ni la dévote reine Anne, ni le clergé ne lui pardonnèrent cette œuvre sacrilége à leurs yeux, et ce ne sont pas les éloges de Voltaire, sa comparaison de Swift avec Rabelais qui pouvaient jamais changer l'avis des fanatiques.

Swift pourtant considéra toujours le *Conte* comme son chef-d'œuvre. Il parcourait un jour sa bibliothèque durant les tristes années qui précédèrent sa mort ; l'ouvrage lui tomba sous les yeux ; une lueur d'intelligence éclaira son esprit et il fondit en larmes en s'écriant : « Seigneur ! quel génie j'avais quand j'écrivais ainsi ! » On peut juger par là des ressentiments que lui causa l'attitude du clergé, « ce corps respectable, disait-il, qui a donné tant de preuves d'une inhabileté rare à distinguer ses amis de ses ennemis. » Il n'oublia pas non plus l'hostilité qu'on lui avait témoignée et attendit l'occasion d'en tirer vengeance, de rendre œil pour œil, dent pour dent à ses adversaires.

Incapable d'obtenir son évêché, il jugea superflu de prolonger son séjour à Londres. Le duc d'Ormond, auquel l'unissaient, on l'a vu plus haut, des alliances de famille, était à ce moment lord-lieutenant d'Irlande. Il s'en fut le rejoindre à Dublin et joua bientôt un rôle important dans la petite cour du duc. Son esprit, ses talents, sa renommée lui valaient partout de grands succès, aussi bien dans le club des dames de la noblesse qu'auprès des chefs du clergé.

Les prêtres irlandais, frappés d'un impôt dont les prêtres d'Angleterre étaient sublevés, celui du vingtième et des premiers fruits, décidèrent d'envoyer un ambassadeur au cabinet pour lui demander d'être déchargés à leur tour de cette taxe extraordinaire. Leur choix tomba sur Swift, qui vint à Londres plaider la cause avec un succès complet.

La négociation, toutefois, fut longue et ardue ; Swift en

Hosted by Google

profita pour poursuivre, mais toujours en vain, ses sollicitations personnelles. Il ne laissait pas, d'ailleurs, de travailler énormément dans l'intervalle et publiait en moins d'une année neuf ou dix ouvrages de genre différent. Tantôt il abordait les plus hautes questions de la politique et de la philosophie dans ses *Inconvénients d'abolir le christianisme*, tantôt il revenait à la satire ou à la raillerie dans son *Projet de réforme des manières*, dans ses *Méditations d'un manche à balai*, dans ses *Prédictions de Monsieur Bickerstaff*, qui firent presque croire à un pauvre astronome nommé Partridge qu'il était mort d'une fièvre chaude. En même temps il montait à cheval, jouait avec de vieilles douairières de longues parties de piquet dont les pertes et les gains — une bagatelle de six sous chaque fois — sont notés avec soin sur son journal; il posait devant le peintre Jervas pour un portrait qui nous le montre sous les traits d'un homme de haute taille, robuste, bien fait, au teint foncé, avec un nez aquilin et des yeux bleus ombragés d'épais sourcils noirs, révélant bien dans son expressive physionomie toute la sévérité, la fierté et l'impétuosité de son caractère. Les cartes lui plaisaient mieux, paraît-il, que la musique, car nous lisons dans une de ses lettres, entourée de commentaires approbatifs, l'histoire d'une dame, habitant à cinq milles de Londres, qui lui demanda ce que signifiaient « toutes ces criailleries appelées opéras que sa fille voulait aller écouter tous les soirs. »

A quoi aboutissait cependant cette vie fiévreuse? Si adulé, si bien reçu qu'il fût dans le monde, Swift ne parvenait pas à obtenir la moindre faveur du cabinet. On lui promettait successivement un secrétariat d'ambassade à Vienne, un évêché en Virginie, un canonicat à Westminster, et toujours une déception nouvelle était le résultat de ces promesses, des mille démarches qu'il tentait pour obtenir leur réalisation. Un petit volume français, les *Poésies chrétiennes de Monsieur Jollivet*, était le seul présent que lui offrait un ministre; il le déposa dans sa bibliothèque, en y mentionnant le fait avec amertume, et repartit pour Laracor.

Hosted by Google

Il n'y resta pas longtemps. La situation politique prenait une tournure toute nouvelle, les whigs allaient céder le pouvoir à leurs adversaires. Une longue administration, des abus d'autorité, une corruption par trop affichée les avaient rendus intolérables au pays, comme ils l'étaient déjà à la reine; Swift partagea l'universelle satisfaction qui salua leur chute.

Le 1er octobre 1710, il publiait la *Baguette de Sid-Hamet*, charge à fond contre toutes les concussions du grand trésorier, lord Godolphin — et la matière était abondante. Trois jours après, dans une entrevue avec Harley, il se rallia complétement au cabinet que celui-ci allait former avec Saint-John et lui promit l'appui de sa plume acérée.

Cette volte-face, qui mériterait et provoquerait de nos jours la plus vive réprobation, était presque sans importance pour l'époque. De Foë, cet incorruptible honnête homme, ne devait-il pas opérer un revirement semblable? C'est à peine si sa conversion fut reprochée à Swift dans les polémiques ardentes qu'il engagea contre ses anciens amis et où les injures remplaçaient les bonnes raisons beaucoup plus qu'il n'eût été nécessaire.

Deux journaux surtout dirigeaient l'opinion : le *Guardian*, rédigé par Steele, Addison et d'autres, et l'*Examiner*, dirigé par Swift. La liberté de la presse datait à peine alors de quelques années, et l'on peut s'imaginer l'immense influence que possédaient ces deux feuilles auxquelles collaboraient les premiers écrivains du temps, quand on constate la façon dont sont encore écoutées maintenant des feuilles infiniment inférieures sous tous les rapports, sauf peut-être la violence. On ne se figure pas avec quel acharnement, quelle cruauté Swift attaquait les défenseurs de l'ancien ministère, tant dans son *Examiner* que dans une multitude de petits pamphlets répandus par milliers d'exemplaires.

Implacable pour ses ennemis, Jonathan n'était pas tendre pour ses alliés. Il les traitait avec une superbe incroyable, prenant une sorte d'amer plaisir à humilier tous les orgueils, à faire durement sentir son joug à ceux qui n'auraient pu

Hosted by Google

se passer de ses services. De ce côté, il leur faisait payer cher un concours pour lequel il ne voulut jamais accepter de rémunération. Un jour qu'Harley, ravi d'un de ses articles, lui avait envoyé un billet de banque, il le força à reprendre cet argent et à lui faire publiquement d'humbles excuses.

La tâche la plus difficile de Swift était de préparer les esprits à la paix avec la France, en attendant qu'on leur révélât les projets du cabinet touchant le retour du prétendant Stuart, avec lequel des négociations secrètes étaient engagées.

Pour prouver que la guerre de la succession d'Espagne, dont l'Angleterre faisait presque tous les frais, ne profitait en somme qu'à l'Autriche et à la Hollande, notre écrivain imagina l'ingénieuse histoire d'un duc qui, jouant à un jeu de hasard, entassait devant lui des monceaux d'or et, tout entier au jeu, n'apercevait pas derrière lui un voleur passant la main sous son bras et faisant tomber l'or dans son chapeau. « Tout le monde voyait cet homme et le prenait pour le domestique du duc. Quand le jeu fut terminé, on le félicitait de son gain. « J'ai cru beaucoup gagner, dit-il, mais je vois que c'est peu de chose. » On l'avertit que son domestique avait emporté le reste, et il comprit qu'il était volé. » L'apologue fut saisi et approuvé, il atténua l'impression produite par le traité d'Utrecht.

Bien entendu, les whigs, qui n'étaient ni sourds ni aveugles, ne restaient point en retard de brochures ni de pamphlets. Steele, entre autres, publia un petit traité vigoureux, intitulé la *Crise*. Il montrait que le secret du cabinet ne lui était pas inconnu et qu'il avait percé ses desseins de restaurer la dynastie déchue. Swift répondit à Steele sur un ton plus agressif encore, dans une brochure portant pour titre : l'*Esprit public des whigs*. Cette brochure, injurieuse pour les pairs écossais, fut censurée par la Chambre des lords, et une récompense de trois cents livres promise à celui qui en ferait connaître l'auteur. Mais le ministère avait pris ses précautions; Swift ne put être ni dénoncé ni poursuivi.

Hosted by Google

Au fond, il était l'âme de ce cabinet, le confident et l'inspirateur de ses membres, et jamais il ne put obtenir de lui la seule récompense qu'il recherchât, l'évêché ambitionné depuis tant d'années, avec le siége à la Chambre haute qui en dépendait. La reine Anne n'oubliait pas le *Conte du tonneau*, mais, l'eût-elle oublié, la duchesse de Somerset lui en eût rappelé le souvenir, elle que Swift avait accusée dans une de ses satires d'avoir empoisonné son mari pour épouser son amant et de cacher sous une perruque une affreuse chevelure rouge. Ce sont là deux choses qu'une femme ne pardonne jamais — la seconde surtout — et la haine de la duchesse ne cessa qu'avec sa vie.

Comme compensation, toutefois, Swift fut nommé doyen de Saint-Patrick de Dublin, dont il était déjà chanoine. C'était un poste peu absorbant, mais doté d'un revenu de mille livres, considérable en ce temps-là. A peine y était-il installé, qu'il dut revenir à Londres pour réconcilier le cabinet qui se disloquait. Ne prévoyant que trop ce qui devait arriver par la suite, il fit tous ses efforts pour empêcher la fraction exaltée des tories de s'emparer du pouvoir et d'y pratiquer une politique de réaction à outrance qui ne pouvait manquer d'exaspérer le pays. Quelques excellents écrits sortis de sa plume venaient appuyer ses conseils; ils exposaient avec un rare talent un système de gouvernement libéral-conservateur qu'on appellerait aujourd'hui un système centre droit.

Il est inutile de le répéter encore, ce système des centres n'est qu'une illusion, fort généreuse sans doute, et particulière à ceux qui font de la politique de cabinet au lieu de faire de la politique réelle. Elle devait échouer en Angleterre comme elle a échoué partout, mais d'une autre façon. Ce furent ces réactionnaires exaltés que Swift redoutait qui l'emportèrent; on sait la cruelle déception qui les attendait.

A peine avaient-ils démasqué leurs batteries, que la reine Anne mourut presque subitement, le 1er août 1714. Une véritable révolution s'accomplit aussitôt : la maison de Hanovre fut appelée au trône aux acclamations enthousiastes du pays,

Hosted by Google

les ministres les plus compromis prirent la fuite, les autres furent jetés en prison. Quant à Swift, traversant sans retard le canal Saint-Georges, il jugea prudent d'aller remplir les devoirs de son doyenné de Dublin. Il avait compris que sa carrière politique était pour longtemps interrompue.

Afin de rendre notre récit plus clair, nous avons attendu jusqu'à présent pour parler de certains incidents de la vie de Swift sur lesquels la calomnie s'est donnée carrière d'une façon vraiment excessive.

Avant l'apparition du livre de M. Forster, il était admis que notre héros avait eu une vie privée scandaleuse, qu'il séduisit, pendant son séjour à Moor-Park, une jeune femme de chambre nommée Esther Johnson, qu'il l'enleva à sa mère, l'entraîna avec lui en Irlande, l'établit à deux pas de son presbytère et entretint des relations coupables avec elle sans vouloir l'épouser autrement qu'en secret et sur la fin de sa vie, qu'il la fit même mourir de chagrin en lui donnant toute une collection de rivales. Parmi celles-ci aurait été une seconde Esther, miss Van Homrigh, fille d'honnêtes négociants hollandais établis à Londres, tout aussi indignement trompée par lui, et qui serait également morte de douleur en apprenant le mariage secret de son amant.

Ces récits fort dramatiques donnaient lieu à des développements pleins de poésie et de sentiment. Ils ont aussi fait naître quelques romans éplorés, du reste assez médiocres, et certains physiologistes les ont même ornés de commentaires que nous jugeons préférable de laisser à leurs auteurs. Par malheur, romans et commentaires ne résistent pas à un examen sérieux, et M. Forster en fait bonne justice, comme on va voir.

Esther Johnson n'était pas femme de chambre; sa mère était dame de compagnie de lady Giffart, sœur de sir William Temple, et elle avait reçu à Moor Park, sous la direction de Swift, plus âgé qu'elle de vingt ans, la même éducation sérieuse que les nièces du châtelain. Sir William la favorisa dans son testament, et si elle alla s'établir en Irlande avec sa mère, ce fut pour profiter de la plus-value que l'argent y

Hosted by Google

avait et de la modicité de la vie. Mille circonstances, inutiles à relater, établissent qu'elle ne fut jamais que l'amie, rien que l'amie de Swift. Miss Van Homrigh, liée avec elle de longue date, vint se fixer auprès d'elle, après la mort de ses parents, et plus tard la sœur de Swift, vivant, comme nous l'avons dit, des secours de son frère, trouva un précieux asile au sein de cette petite colonie féminine.

Jonathan, habitant Londres, entretint presque forcément une correspondance avec les habitantes de Laracor, qu'il avait baptisées des noms poétiques de Stella et de Vanessa. Ses lettres à Stella (Esther Johnson), publiées d'une façon d'abord incomplète et écrites d'ailleurs en caractères fort difficiles à déchiffrer, sont un des monuments les plus curieux de l'histoire du temps. On y suit la politique dans tous ses replis, et les hommes et les choses y sont jugées avec une liberté de langage qui n'est qu'un attrait de plus pour le lecteur. Rétablies fort exactement et expliquées sur beaucoup de points par M. Forster, elles ne contiennent au demeurant rien qui dénote autre chose qu'un commerce purement spirituel entre les correspondants. L'éminent critique ne tient donc pas pour prouvé le mariage secret de 1716; de plus, il démontre que Stella s'est toujours admirablement portée, comme une femme dont la jovialité et l'embonpoint ne révélaient nullement les angoisses et les tortures morales.

Qu'elle ait aimé Swift, c'est possible, c'est même probable, et elle n'eût pas été seule à le faire, car il obtint de très-grands succès de ce genre. Même, n'ayant pas, disait-il, le loisir de faire le siége du cœur des femmes, il avait publié un édit enjoignant à toutes les dames spirituelles et jolies, qui voudraient avoir l'honneur de le connaître, de lui faire les premières avances, à leurs risques et périls — et c'était un édit fort strictement observé, si prétentieux qu'il fût.

En somme, ce qui semble résulter de plus clair, et des rumeurs répandues sur son compte, et de la minutieuse enquête de M. Forster, c'est que Swift n'éprouva jamais

Hosted by Google

d'amour profond, marquant sa trace dans son existence, et qu'une ambition passionnée resta toujours le grand, le décisif mobile de ses actions. Faut-il lui en vouloir? M. Forster pense que non, et il estime que « quand même Esther Johnson aurait dû renoncer au mariage, à la maternité, elle aurait eu une vie assez belle en étant l'étoile d'un pareil berger. »

Nous ne sommes pas docteur en ces délicates matières, mais il nous paraît que le jugement du critique anglais est d'une sévérité qui pourrait le faire réformer en appel, surtout si les dames avaient voix au chapitre.

Réinstallé à Dublin, Swift se consacra donc exclusivement pendant quelques années aux devoirs de sa charge, mais son long silence finit par lui devenir insupportable et il résolut de prouver aussi bien à ses anciens amis qu'à ses adversaires que le rude lutteur de l'*Examiner* ne s'était pas endormi pour toujours.

Les whigs étaient revenus au pouvoir et devaient y rester longtemps; il avait une vieille querelle à vider avec eux. L'occasion s'offrit bientôt de leur faire sentir encore toute la lourdeur de son bras et il la saisit avec empressement. Cette occasion, c'était une fâcheuse mesure douanière qui fermait l'Angleterre aux produits irlandais et venait augmenter les souffrances d'un malheureux pays déjà si cruellement éprouvé. Swift prit le parti de ses concitoyens d'une façon indignée, les montra plus opprimés que les serfs de Pologne ou de Russie et les exhorta à repousser à leur tour les produits anglais. L'écrit était anonyme, l'imprimeur fut poursuivi. Mais le jury, renvoyé neuf fois dans la salle de ses délibérations, refusa de voter la condamnation qu'on lui demandait.

Ce premier début encouragea Swift. Quatre ans plus tard il reprit ses attaques et faillit provoquer une révolution en Irlande à propos d'une question monétaire, du reste peu importante. Le fermier des mines de la Couronne, sans que le Parlement irlandais eût été consulté, avait reçu patente pour frapper environ 22,000,000 de francs en billon de

Hosted by Google

cuivre, à écouler en Irlande où cette monnaie était inconnue. Swift suscita sur-le-champ une opposition invincible à cette mesure. Il écrivit dans ce but les *Lettres d'un drapier*, pamphlet à l'emporte-pièce qui faisait appel à tous les sentiments populaires, crédulité, peur, intérêt, antipathies de race, d'une façon qui n'a point été surpassée. On en jugera par cet admirable début : « Ce que je vais vous dire est, après votre devoir envers Dieu et le soin de votre salut, du plus grand intérêt pour vous et pour vos enfants ; votre pain, votre habillement, toutes les nécessités de la vie en dépendent. Je vous supplie donc comme hommes, comme pères, comme amis de votre pays de lire cette feuille avec la plus grande attention ou de vous la faire lire par d'autres ; et afin que vous puissiez le faire à moins de frais, j'ai ordonné à l'imprimeur de la vendre au plus bas prix. »

Les *Lettres* se succédèrent avec rapidité, augmentant toujours de virulence, si bien qu'il devint impossible au gouvernement anglais de donner suite à sa décision, malgré tous ses efforts pour vaincre, même par la force, cette résistance opiniâtre.

Ayant ainsi montré sa toute-puissante influence, Swift partit pour Londres et y fut reçu en triomphateur. Le prince de Galles surtout lui témoignait une bienveillance spéciale qui lui faisait espérer une réparation de toutes ses déceptions antérieures, lorsqu'une triste nouvelle le força de quitter précipitamment la métropole. Il dut venir recevoir le dernier soupir de sa fidèle amie, Stella, comme quelques années auparavant il était accouru au chevet de sa mère mourante.

Couvert d'acclamations à son retour à Dublin, mieux accueilli que l'eût été le souverain en personne, il se décida à lancer enfin comme une bombe, au mois de novembre 1726, l'ouvrage qui l'a rendu immortel.

Les *Aventures de Gulliver*, encore une fois, ne portaient pas de nom d'auteur, et leur naissance avait été entourée de mystère. L'éditeur lui-même ne connaissait pas l'écrivain ; on avait jeté l'ouvrage dans sa boutique par la portière d'un fiacre. Ce mystère redoublait la curiosité du public ; on se

Hosted by Google

disputait littéralement un livre bien fait du reste pour provoquer une immense sensation, car il était une cruelle satire des mœurs de l'époque et de tous les grands personnages qui jouaient alors un rôle dans les affaires de leur pays. Swift y avait mis tous ses ressentiments, tous ses dégoûts, toutes ses haines; il avait stigmatisé en traits ineffaçables les vices et les crimes d'une cour aussi débauchée que corrompue, les travers de l'humanité tout entière. Il faut connaître la vie de l'auteur pour bien comprendre cette œuvre admirable, car Swift avait littéralement vécu son livre. Partout on y sent vibrer son âme, partout on y retrouve la marque profondément imprégnée du génie. Et c'est là, d'ailleurs, ce qui fera l'éternelle jeunesse, l'éternelle succès de *Gulliver*. On le lit enfant, on le lit homme, on le relit encore devenu vieillard avec une admiration sans cesse croissante pour celui qui nous a laissé cet inestimable trésor.

C'est au moment de l'apparition de son chef-d'œuvre que la mort eût dû enlever Jonathan. L'année suivante, le prince de Galles succédait à son père et oubliait ses promesses comme tous les héritiers. C'en était fait désormais des dernières illusions de Swift. Vainement frappa-t-il à toutes les portes, il ne put parvenir à obtenir son évêché. Il s'en vengea en ajoutant des pièces nouvelles à la liste déjà si longue de ses satires, mais ces dernières productions de sa verve mordante restèrent sans écho.

Définitivement rentré à Dublin, il fut atteint et bientôt terrassé par une affreuse maladie : le meilleur des écrivains anglais était fou. Pendant près de dix ans il se survécut à lui-même et la mort ne fut pour lui qu'une délivrance. Elle vint l'arracher à ses souffrances le 19 octobre 1745. Il avait alors soixante-dix ans, et dans un dernier éclair d'intelligence, il avait consacré sa grande fortune à la fondation d'un hôpital d'aliénés, bienfait inappréciable en ce temps où l'on traitait en criminels ceux qui sont dignes entre tous de compassion et de pitié.

Telle fut la vraie vie de l'auteur de *Gulliver*, et elle ne mérite assurément ni tous les outrages, ni toutes les malédictions dont on l'a trop longtemps accablée.

Hosted by Google

Outre que le génie a droit à des immunités que la médiocrité ne saurait obtenir, il faut juger les hommes en tenant compte des temps durant lesquels ils ont vécu. Eh bien, quand on sait la licence, la corruption, l'immoralité qui régnaient en Angleterre pendant toute la vie si agitée de Swift, on partage pleinement l'avis de celui qui s'étonnait qu'il eût « conservé la fraîcheur de sentiment qui se révèle dans ses lettres à Stella, gardé assez d'indépendance et de fierté pour n'avoir jamais rien obtenu de ses puissants amis », qui le considérait « comme une exception parmi ses contemporains, non-seulement par le génie, mais par le cœur ».

Certes, l'exemple de Swift n'est plus tout à fait un exemple à suivre ni à proposer aux générations actuelles. Mais, aujourd'hui même qu'une organisation sociale nouvelle s'est établie, fondée sur l'égalité et la justice, aujourd'hui qu'une morale plus douce et plus élevée sert de guide à nos actions, nous ne pourrions pas condamner le grand écrivain, nous devrions l'excuser et le plaindre. L'excuser des erreurs auxquelles l'ont pu porter son tempérament et ses facultés extraordinaires, le plaindre de n'avoir point assez connu, durant cette lutte incessante et acharnée de sa vie, tout ce qui soutient et tout ce qui console.

JULES CARLIER.

Hosted by Google

SOUVENIRS DE LA TYRANNIE DE ROSAS A BUENOS-AYRES.

LA PROMENADE NOCTURNE.

Dans les années qui suivirent les terribles scènes de massacre de 1841-1842, la tyrannie qui pesait sur les provinces de la Confédération Argentine avait fait disparaître du pays, soit par des exécutions sommaires, soit par l'exil volontaire, presque tout ce qu'il y avait eu de noble, d'éclairé, de fort et de généreux parmi les hommes de l'époque. Découragés, désillusionnés par les victoires successives qu'avait obtenues le parti des *gauchos*[1], sous la main despotique et puissante de Juan Manuel Rosas, les hommes qui aspiraient à la liberté, qui voulaient pour leur pays d'un régime constitutionnel, les Mitre, les Sarmiento, les Varela, les de la Riestra, et tant d'autres personnages distingués par leur instruction, leur patriotisme et leur intelligence, s'exilaient de leur propre gré : il leur répugnait de se plier au régime d'ignorance et de brutalité intronisé avec Rosas, ou de rester témoins silencieux des outrages de toute espèce qui allaient être la conséquence des pouvoirs occultes octroyés par le dictateur à la *Mashorca* ou *Sociedad Popular*. De ces hommes qui formaient la fleur de la jeunesse *porteña*[2], les uns cherchèrent un asile en Uruguay, au Brésil, au Chili, pendant que d'autres, plus avides de changements et d'aventures, allaient au loin, gagner leur vie et atteindre les lumières

[1] Gens de la campagne.
[2] De Buenos-Ayres.

Hosted by Google

d'une haute civilisation par un travail pénible, en France, en Angleterre ou aux États-Unis. Plus tard, la patrie bien-aimée recueillit le fruit de leurs voyages et de leurs études ; car, après la chute de Rosas, chacun rapporta chez lui la somme d'instruction, de lumières, d'expérience des hommes et des choses qu'il avait acquise ou augmentée par le séjour et le commerce des pays étrangers.

Il resta néanmoins çà et là des hommes intelligents et patriotes, aimant la sainte liberté, mais forcés de rester dans le pays. Ils y étaient contraints par des considérations de famille ou de fortune : tel ne pouvait pas quitter ses vieux parents, sa jeune femme ; tel autre devait veiller à l'avenir de jeunes frères et sœurs, rendus orphelins par la cruauté de Rosas ; un autre était guetté de trop près par les sbires du tyran pour pouvoir s'enfuir ; d'autres encore savaient fort bien que leur fuite serait le signal du meurtre de leurs proches, et de la confiscation des biens de toute leur famille. D'ailleurs, la jeunesse grandissait, et, à mesure que la réflexion lui arrivait, elle ne pouvait que maudire le despotisme qui avilissait le pays. A la longue aussi, il y eut quantité de gens, bons *federales*, amis politiques de Rosas, qui, dégoûtés des oppressions et des cruautés insignes de Rosas et de son entourage intime, auraient vu avec plaisir la chute de ce gouvernement inique.

Il arrivait de temps en temps que ces hommes, différents entre eux par la position, par l'éducation et même par les vues politiques, se recherchaient, mus par une commune indignation contre l'auteur des maux de la patrie, et essayaient d'organiser, dans le mystère du secret et du silence, quelque mouvement de révolte, quelque appel aux amis éloignés. Mais de pareils mouvements n'avaient aucune chance de réussir sans l'appui de quelque voisin puissant, ce qui fut longtemps impossible à obtenir.

Donc le despotisme à Buenos-Ayres, comme partout ailleurs, produisait ses fruits naturels, la dissimulation et les complots. L'homme qui avait l'amour de la patrie (bien rares les *porteños* qui ne l'avaient pas) s'habituait à cacher

Hosted by Google

ses vrais sentiments, à n'en parler qu'avec des amis dont il était bien sûr. De ces confidences naissaient des conspirations, et, quoique ces conspirations ne réussissent jamais, soit contre le gouvernement, soit contre la vie de Rosas, elles suffirent pour irriter les instincts féroces du *gaucho* dominant, pour tenir les meilleures classes de la société dans un état continuel d'inquiétude et de malaise pendant de longues années.

Car il est à noter que la tyrannie de Rosas ne pesait pas autant sur la masse du peuple que sur les classes plus élevées, instruites et polies. Le campagnard ignorant et grossier ne souffrait que rarement du despotisme qui régnait dans la Confédération Argentine. Pourvu qu'il fût soumis au gouverneur militaire de son district, qu'il livrât pour la garnison autant de bétail qu'on lui en demandait sans en exiger le prix courant, et qu'il fût prêt à donner ses meilleurs chevaux pour l'usage des troupes, le gouvernement le laissait à peu près libre. Il n'y avait aucune police pour les campagnes, il est vrai ; mais aussi la justice ne se mêlait pas des coups de couteau par lesquels on arrangeait soi-même ses disputes. Encore moins se mêlait-elle de menus faits de brigandage en matière de bétail ou de chevaux, fréquents dans ces provinces peu peuplées et où les mœurs étaient faciles à tout égard.

Mais dans les villes les choses se passaient bien autrement. Descendants fiers et altiers d'*hidalgos* nobles et hautains, les habitants de Buenos-Ayres et des autres villes principales ne pouvaient se résigner à courber la tête. Ils détestaient avec raison cet homme brutal qui se moquait de tout ce qui était poli ou instruit, aimable ou raffiné. La ville de Buenos-Ayres avait aspiré, après la déclaration d'indépendance de 1810, à devenir l'Athènes ou le Paris de l'Amérique du Sud. Elle avait des droits à cette position. Son climat délicieux n'énervait pas les facultés intellectuelles comme aurait pu le faire un climat plus tropical. Ses habitants se distinguaient depuis longtemps par leur désir de s'instruire, leur amour de la liberté et leurs sentiments poétiques. Les femmes

Hosted by Google

surtout donnaient à la société une empreinte qu'elle n'a jamais entièrement perdue et dont l'entourage même de Rosas subit insensiblement l'influence à la longue. Belles et spirituelles, aimant le luxe dans la simplicité, peu instruites mais très-aptes à le devenir, élégantes et polies de manières, musiciennes de leur nature, adorant tout ce qui sortait du vulgaire, ces femmes donnaient à la vie sociale ce charme de la vivacité, de la facilité de compréhension, ce je ne sais quoi qui fascine et domine l'homme, et qui sert d'aiguillon pour le pousser vers tout ce qui est noble. Il y eut un moment où quelques salons de Buenos-Ayres auraient pu rivaliser de goût exquis, d'aspirations élevées, avec les salons parisiens des meilleurs temps. La femme jouissait dans la ville de toute la considération due à son esprit, à sa beauté et au caractère énergique dont elle était douée; pendant que la femme du *gaucho* n'était jamais autre chose que son esclave et son jouet, l'instrument de ses plaisirs grossiers. Donc, pour la femme de la ville, Rosas, le *gaucho* par excellence, n'éprouvait qu'une haine mêlée de dépit ; il avait bien de la peine à les vaincre, ces filles altières de la vieille Espagne ! Cependant, à force de cruautés commises sur leurs maris, sur leurs fils, à force d'insultes, de tortures morales, de répressions violentes, il en vint à bout, et, pendant des années, les femmes de la Confédération n'osèrent plus s'occuper que de chiffons et de banalités.

Qui pourrait jamais décrire les souffrances intimes, les angoisses par lesquelles les femmes de Buenos-Ayres ont dû passer pendant le règne de Don Juan Manuel de Rosas? Quelle plume saurait rendre avec fidélité les scènes émouvantes, les nombreuses tragédies qui ont eu pour cadre, pendant plus de dix ans, le ciel bleu, la plaine immense, le fleuve argenté de Buenos-Ayres?

Peut-être les faits dont nous avons été témoin offrent-ils assez d'intérêt par eux-mêmes pour qu'il nous soit permis de retracer quelques épisodes de l'histoire de ces années, histoire peu connue en Europe, parce que l'Europe se soucie peu en général de ce qui ne l'intéresse pas directement, et

Hosted by Google

parce que, à l'époque dont nous parlons, l'Europe elle-même était aux prises avec des gouvernements plus ou moins absolutistes, naturellement plus portés à féliciter Rosas qu'à écouter les gémissements de ses victimes.

I

« Florencio, cher Florencio! je t'en prie, ne pars pas! dit une jeune femme à son mari qu'elle venait de rejoindre dans un petit salon de leur maison de la calle Peru.

— Et pourquoi ne partirais-je pas, mon amie? Tu sais que j'ai pris l'engagement formel d'aller à la rencontre de quelques-uns de nos fidèles amis aujourd'hui, et je n'ai plus le temps de les avertir. Du reste, il n'y a pas de motif pour que je n'y aille pas.

— Ne pars pas, Florencio! Tu ne pourras pas être de retour avant demain soir; mon père est absent, et j'ai peur.

— Peur? toi, Elena, tu as peur? Mais je ne te reconnais plus, ma très-chère femme! Tu n'as jamais eu peur dans les mauvais moments de 42, quand tout le monde était plus ou moins terrorisé, et quand nous aurions pu craindre la vengeance de Rosas pour la part qu'avait prise ton frère dans la révolte du Nord. Aujourd'hui nous n'avons pas plus à craindre que les autres; au contraire, on paraît être tranquille à notre égard ; on ne nous espionne pas, que je sache, et personne ne peut supposer que je m'absente pour autre chose que pour les affaires de la maison.

— Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, Florencio, mais je voudrais bien te persuader de renoncer à ce rendez-vous sous n'importe quel prétexte, et de rester à la maison aujourd'hui et demain. Mon frère reviendra demain, et il est possible que mes pressentiments s'évanouissent quand sa présence nous protégera.

— Je ne te comprends pas, mon Elena. Tu sais que je ne puis pas manquer à ce rendez-vous, qui sera le dernier probablement pour longtemps. Nous devons recevoir des nou-

Hosted by Google

velles de Montevideo par une main sûre... et puis c'est moi qui tiens la correspondance de notre société secrète, que je puis mieux dissimuler entre mes correspondances commerciales que nos amis qui n'ont pas grande occasion d'écrire. Je dois leur exposer cette nuit l'état désespéré de notre cause dans ce moment. Romero et Villegas sont convenus avec moi qu'il faudra renoncer à toute tentative d'insurrection au moins pour cette année. Nous allons prendre sur nous de correspondre assez souvent avec les amis au Brésil, en France, et de les tenir au courant de ce qui se passe ici, pendant que, dans leur exil, ils font leur possible pour obtenir des sympathies, des secours, de la protection pour notre malheureux pays. Ainsi tu vois que ma présence est indispensable, et je ne puis manquer à nos amis sans forfaire à l'honneur.

— Tu as raison, Florencio; je ne puis te retenir. Mais prends au moins toutes les précautions possibles. Va premièrement au bureau, et je t'enverrai, comme venant de l'*estancia*[1], un pli que tu feras semblant de lire ; cela servira de prétexte pour ton absence momentanée.

— Précaution inutile, Elenita, j'ai déjà fait cela hier... personne ne m'attend au bureau ce matin... car j'ai expliqué comme quoi une troupe de bétail pour le *Saladero* arrivera à Quilmes aujourd'hui, et que là je devrai rencontrer le *capataz* qui l'a amenée. J'ai demandé une *tropilla* à notre fidèle Diégo. Heureusement le fait est parfaitement vrai, et je reviendrai demain soir de Quilmes; le bétail sera le lendemain au Saladero ; ainsi personne ne pourra soupçonner que je pense à autre chose qu'à soigner de très-bonnes affaires.

— C'est bien, mon ami, je ne te dis plus rien. Mais rappelle-toi que je serai malheureuse jusqu'à ton retour.

— Ma bien-aimée, je le crois, car moi-même je ne supporte pas bien ces absences. Je t'aime trop pour ne pas trouver longues les heures qui se passent loin de toi — et je

[1] Grande propriété à la campagne, où l'on élève d'immenses troupeaux de bétail, de chevaux, etc., etc.

Hosted by Google

serai heureux de ne plus te quitter même pour un jour. Mais toi, ma chérie, tu as tes enfants, ta sœur, et autant de cousines et de cousins que tu en veux pour te distraire par leur société quand je suis absent.

— Cela est vrai; mais que veux-tu que je fasse de leur société, pendant que je ne pense qu'à toi?

— Chère Elena, répondit son mari en l'embrassant, je sais que tu es la meilleure femme du monde entier, et la preuve en est que nous nous aimons aussi tendrement que le jour où tu m'as accordé le premier baiser d'amour. Mais tu es patriote et courageuse; ce ne sera jamais toi qui m'empêcheras d'aller où le devoir et l'honneur m'appellent; tu ne voudrais pas faire soupçonner ton Florencio d'une trahison, n'est-ce pas?

— Non, non! s'écria la jeune femme; pardonne-moi, mon ami, je ne suis pas bien ce matin.

— C'est le vent du nord qui t'agace les nerfs, *mi vida!* Il faut te reposer quand je serai parti. Demain je reviendrai avec un *pampero*, et tes craintes seront dissipées.

— Tu peux avoir raison, car le vent souffle du nord sans doute; je le sais par le mal de tête que j'ai. Je vais demander le *maté* avant que tu partes. »

Et Elena, ouvrant la porte du salon, battit des mains, signal convenu pour un appel aux domestiques, qui se remplace, en d'autres pays et en d'autres temps, par l'usage de la sonnette.

Une petite négresse, vêtue simplement d'une espèce de blouse en indienne, répondit à l'appel, et recevant l'ordre de sa maîtresse, repartit pour chercher la boisson demandée.

Ce *maté*, le thé de certains peuples de l'Amérique du Sud, est plus qu'une boisson agréable, il est aussi un excellent tonique. Il est dans les habitudes des gens de Buenos-Ayres d'en prendre pour le premier déjeuner, soit au lit, soit en se levant; et telles sont ses qualités fortifiantes, qu'on arrive quelquefois par son usage à prévenir ou à guérir les effets énervants du vent du nord; vent qui souffle comme un sirocco sur la province de Buenos-Ayres, et qui produit

Hosted by Google

tant de malaise et de surexcitation nerveuse, que pendant sa durée, dit-on, le nombre des rixes, des coups de couteau et des méfaits de tout genre augmente considérablement. Tout le monde est plus ou moins victime du vent du nord. Pendant qu'il souffle, les enfants sont plus difficiles, plus grognons ; les femmes les plus aimables et du meilleur caractère se laissent aller à des éclats d'impatience et d'irritation qui ne leur sont pas naturels, et celles qui sont d'humeur difficile deviennent insupportables; les hommes sont tristes, mélancoliques, peu dispos au travail; enfin le vent du nord accable toute la ville. Le *pampero*, au contraire, soufflant du sud-ouest, produit des effets absolument opposés. Ses brises fraîches et vivifiantes qui arrivent des montagnes, en passant par les vastes pampas du sud et de l'ouest, dissipent comme par enchantement les langueurs, les malaises produits par le vent du nord. Il est bon de respirer cet air délicieux, clair et pur, qu'apporte le pampero; on se sent heureux de vivre et l'on voit tout en rose.

Luisa, la petite négresse, revint bientôt avec le maté, et Elena, après avoir touché de ses jolies lèvres le bout du petit tube en argent par lequel on aspire le liquide pour s'assurer qu'il montait sans obstacle, insista pour que son mari profitât le premier de la boisson rafraîchissante. « Car, disait-elle, Diégo peut arriver d'un moment à l'autre avec les chevaux, tandis que moi je pourrai prendre le maté toute la journée si je veux. Il faut aussi que tu embrasses tes enfants avant de partir. Luisa, ajouta-t-elle en parlant à la négresse, va voir si les enfants sont éveillés... qu'on nous les amène. »

Au bout de quelques instants, les enfants arrivèrent, accompagnés de leur tante Isabel, ou Lita, comme on appelait de préférence la jeune sœur de Doña Elena. Les enfants étaient deux petits chérubins de deux et trois ans, dont Carmencita était l'aînée, et son frère Juancito le plus jeune.

Ils sautèrent dans les bras de leurs parents, pendant que leur tante disait à Florencio d'un ton de reproche :

« Ah ! méchant, tu allais partir sans me dire adieu ! je ne t'aurais pas pardonné cela de sitôt !

Hosted by Google

— Mais, Lita, il est encore de bonne heure, et tu n'aimes pas à perdre le sommeil du matin. Du reste, je ne vais que jusqu'à Quilmes, pour être de retour demain.

— C'est égal, on ne doit jamais se quitter sans se dire adieu ou au revoir... surtout à présent... car on n'est pas trop certain de ce qui peut arriver.

— Allons, Lita, de grâce, ne fais pas de mauvais présages. Il faut que tu soutiennes un peu ta sœur, qui n'est que trop disposée à la tristesse ce matin. Chère Lita, aie soin d'elle! mais je dois me presser, voilà les chevaux. »

En effet, on entendait à la porte de la maison un piétinement de chevaux sur le pavé inégal de la rue, et Luisa vint dire que Diégo demandait à parler au *patron*. Don Florencio quitta le petit salon et trouva dans la seconde cour de la maison, sur laquelle donnait cette chambre, son ancien *capataz*, le fidèle Diégo, qui s'étant établi à proximité de la ville dans un petit *tambo* ou débit de lait, était toujours heureux de se mettre au service de son ancien maître ou de ses amis. En cette occasion Diégo portait le costume du *gaucho paquete*[1], c'est-à-dire pantalon et veste courte de drap bleu, gilet rouge, ceinture brodée et fermée par des piastres d'argent, en guise de boutons, grand poncho de vicuña, et la *divisa*[2] obligatoire flottant à une boutonnière, pendant qu'un autre ruban rouge entourait le chapeau de feutre noir qu'il tenait à la main.

Malgré ces beaux habits, Diégo avait un air rembruni, et ne salua qu'avec un grand sérieux à l'approche de Don Florencio. Celui-ci, habitué à voir Diégo gai et souriant, dit tout de suite :

« Qu'y a-t-il, Diégo? Pourquoi cet air sérieux?

— Don Florencio, répondit Diégo d'une voix triste, il y a une mauvaise nouvelle de Montevideo.

— Et laquelle?

— Je la tiens d'un ami qui vient d'arriver et elle n'est pas encore connue en ville.

[1] Endimanché.

[2] Ruban rouge dont le port était imposé à tout le monde.

Hosted by Google

— Mais, dis donc, *amigo*, ce que c'est.

— *El patron* a connu le senor Varela, celui qui est parti il y a deux ans pour pouvoir toujours écrire à son gré contre Son Excellence?

— Si je le connais! c'est mon meilleur ami. Lui est-il arrivé un malheur?

— Un malheur dont on ne se remet pas, señor. Il a été assassiné avant-hier à la porte de sa propre maison, dit Diégo en baissant la voix. Il rentrait chez lui : on l'a tué raide. On ne connaît pas l'assassin.

— Varela! mon pauvre ami! Est-ce possible?

— Il n'y a pas à en douter. On prétend qu'il ne sera pas le dernier des exilés qui tomberont. Son Excellence a les poches pleines qui font les bras longs.

— Mon pauvre ami!... Que vont devenir sa femme, ses enfants? Ils n'ont rien... ils se trouveront dans la misère. Diégo, il faut me trouver un homme sûr qui puisse partir bientôt pour Montevideo. Je parlerai aux amis, car il faudra envoyer quelques secours à la famille immédiatement.

— Ce sera vite fait. Mais on dit aussi, *señor patron*, que le portefeuille du pauvre monsieur a disparu, dit Diégo d'une voix presque imperceptible. Señor Don Florencio, prenez bien garde! si on a trouvé des lettres là-dedans, que va-t-il arriver, *Dios mio!*

— Rassure-toi, Diégo ; Varela n'aura rien eu sur lui qui puisse faire preuve contre ses amis. Tout au plus une lettre en chiffres secrets. Il faut que je prévienne ma femme. Attends-moi, Diégo ; je reviens à l'instant. »

Don Florencio rentra dans le petit salon, et faisant partir Luisa et les enfants, il raconta à sa femme et à Lita la triste nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il ajouta :

« Je suis certain que Varela n'aura pas eu des papiers compromettants sur lui ; mais il est possible qu'on ait trouvé l'une ou l'autre de mes lettres dans le portefeuille ; et quoique ces lettres ne témoignent de rien que de l'amitié qui nous liait, cette amitié même paraîtrait suspecte à Rosas. Il est donc fort probable que je serai suivi, guetté pendant un

Hosted by Google

certain temps. Ici on ne trouvera rien, mais il faut absolument prévenir les amis pour qu'ils fassent disparaître ce qui serait de nature à nous compromettre. Donc je ne pourrai pas aller à l'estancia moi-même, puisqu'il me faut prendre la direction opposée ; et à l'estancia il existe des papiers qui pourraient nous trahir tous. Il y a la liste de nos affiliés, les lettres de nos amis du Chili, du Brésil. Il faut que tout cela soit brûlé — car si on arrivait à faire des perquisitions là-bas, ces papiers seraient notre arrêt de mort.

— Mais que faire, Florencio, que faire? demanda sa femme en pleurs.

— Ne t'afflige pas, ma chérie, écoute-moi. Aussitôt que ton père sera revenu, il faut tout lui dire. Jusqu'ici nous n'avons pas voulu qu'il fût mêlé à nos complots, par respect pour son âge et sa position ; mais nous connaissons fort bien ses sentiments d'ancien *unitario*[1]. Il faut donc lui raconter la mort de Varela, nos craintes et le danger qu'il y aurait pour nous si la *mashorca* faisait une descente à l'estancia. Dis-lui que tout ce qui pourrait être dangereux se trouve dans ma chambre là-bas, enfermé dans une cassette, dont voici la clef. La cassette est dans une petite armoire derrière mon lit, qui la cache. Ton père ira lui-même les prendre, ou il enverra quelqu'un de nos plus fidèles amis chercher ces papiers pour les détruire.

— Fort bien, mon ami, je lui dirai ce que tu désires. Mais, Florencio, ne vois-tu pas que j'avais raison tout à l'heure, quand je te priais de rester près de nous? Voilà les malheurs qui commencent.

— Non, Elena, tu n'as pas eu et tu n'as pas raison. La mort de Varela est un grand malheur, il est vrai, pour la cause, pour les siens et pour nous, ses amis. Mais elle ne peut nous affecter autrement. Sois raisonnable, *mi vida*, aie du courage : en quarante-huit heures tout danger sera écarté pour longtemps, car nous voyons bien qu'il faut patienter, qu'il n'y a rien à espérer pour le moment. Et toi,

[1] Les *unitarios* étaient les opposants de la politique fédérale de Rosas.

Hosted by Google

Lita, continua-t-il, essaye de distraire ta sœur, ne la laisse pas s'abandonner à sa mélancolie. Adieu, toutes deux! à demain! »

Don Florencio les embrassa, et les quitta. Un moment après, elles entendirent le galop des chevaux qui s'éloignaient rapidement.

II

Elena et Isabel étaient les deux filles de Don Francisco Sanchez, un riche propriétaire du nord de la province de Buenos-Ayres. Il ne lui restait plus que ces deux filles pour l'attacher à la vie. La perte de son fils unique, tombé dans une des révoltes qui avaient marqué les premières années de la dictature de Rosas, avait eu pour conséquence la mort de sa femme. Quand, un peu plus tard, sa fille aînée se maria avec le jeune Florencio de Arenales, Don Francisco Sanchez suivit un usage du pays en faisant ménage en commun avec sa fille Elena et le mari de celle-ci. De cette façon, les sœurs ne se séparaient jamais, et Elena, qui avait cinq ans de plus qu'Isabel, put continuer à celle-ci les soins presque maternels qu'elle lui avait prodigués depuis la mort de leur mère. Au moment où se passe notre histoire, Elena, mariée depuis quatre ans, était une charmante femme de vingt-deux ans. Grande et bien faite, elle avait de beaux yeux et une belle chevelure noire; son teint était clair, quoique tant soit peu bronzé, teint qui va fort bien aux gracieuses *porteñas*. Elle avait des qualités sérieuses de courage et de dévouement, dont elle avait fait preuve dans les douloureux jours qui suivirent la mort de son frère; c'était elle qui avait été alors le soutien de son père, le guide de sa jeune sœur. Elle avait aimé Florencio longtemps sans vouloir lui accorder sa main, jusqu'à ce que les blessures infligées au cœur de son père fussent cicatrisées. Elena avait été parfaitement heureuse dans son mariage, béni déjà par les deux enfants que nous avons vus; aucun nuage n'avait assombri son bonheur. Florencio de Arenales, de son côté, aimait avec passion sa jeune femme; la vie con-

Hosted by Google

jugale n'avait fait qu'augmenter son amour en lui permettant d'apprécier le noble caractère et les sentiments élevés d'Elena.

Florencio se trouvait, par la mort de son père, à la tête d'une des grandes maisons de commerce de la ville, une maison qui depuis trois générations faisait la fortune des Arenales. Les membres de cette famille avaient toujours su gérer leurs affaires avec ce savoir et cette prudence qui font, surtout quand on y ajoute la probité et l'honnêteté les plus parfaites, ce qu'on peut appeler le génie commercial. Sa position ne lui commandait pas de jouer un rôle politique, et, nonobstant ses amitiés dans le parti des *unitarios*, ses sentiments ardents de patriotisme, il avait pu jusqu'ici écarter tout soupçon de tiédeur pour la cause fédérale, par une grande circonspection et par des sacrifices considérables d'argent chaque fois que Rosas ou ses amis intimes voulurent bien faire leurs affaires avec l'Europe, par l'entremise de la maison Arenales. Il avait vingt-huit ans et était de taille moyenne, bien proportionnée ; la facilité avec laquelle il faisait tout ce qui convenait à son âge et à sa position, que ce fût d'improviser une affaire importante ou de tourner un vers en l'honneur de la plus belle señorita de la *tertulia*[1], faisait oublier des traits irréguliers et un teint jaunâtre. On était partout d'accord qu'il n'y avait pas de cavalier plus accompli, de camarade plus gai, ni d'homme plus loyal dans la ville de Buenos-Ayres que le señor Don Francisco de Arenales.

Avec de pareils éléments, il est facile de croire qu'il ne manquait rien aux charmes qu'offrait la vie de famille chez les d'Arenales. Les plaisirs purs de cette vie toute d'intérieur étaient encore rehaussés par la bonne humeur et la beauté d'Isabel, qui venait d'atteindre sa dix-septième année. Sa taille svelte et gracieuse, la blancheur mate de son teint contrastant agréablement avec des lèvres roses; des cheveux bruns et de beaux yeux noirs, des traits fins, une main et un

[1] Réception intime.

Hosted by Google

pied de Cendrillon lui donnaient droit de conquête aussitôt qu'elle se montrait n'importe où. Chez sa sœur elle faisait la joie de tout le monde. Elle était l'idole de son père, l'enfant gâtée de sa sœur et de son beau-frère; les deux enfants l'adoraient, et les nombreux serviteurs de la famille auraient voulu la servir à genoux, tant ils l'aimaient et tant ils la croyaient supérieure à toute autre *niña* du monde entier. Comme il arrive toujours, ce n'était ni sa beauté ni sa gaîté seulement qui lui avait attiré tant de dévouement. Lita, dans certaines occasions, avait laissé voir une vigueur de caractère, une force de volonté peu communes parmi les femmes des pays chauds. Et comme elle ne déployait jamais ses qualités qu'au service des autres, car elle portait l'abnégation au plus haut degré, elle avait gagné le respect et l'affection de tout ce qui l'entourait. En somme, c'était une charmante jeune fille, qui trouvait son bonheur dans le bonheur d'autrui, qui riait, fredonnait et s'amusait continuellement, et dont on n'aurait jamais pu soupçonner l'énergie virile sans l'avoir vue dans les circonstances exceptionnelles.

En ce moment, comme nous l'avons dit, Don Francisco Sanchez était absent de la ville. La reprise des travaux agricoles du printemps l'avait appelé à son estancia près de Vilar, à une distance de dix à douze lieues de la capitale. Il était attendu chez sa fille pour le lendemain, car il ne s'occupait plus de ces travaux en détail. Il visitait ses propriétés au commencement de chaque saison ; mais, depuis la mort de sa femme, il lui arrivait rarement d'y rester plus de huit ou dix jours; il en laissait la direction presque exclusive à son intendant, homme de beaucoup d'expérience et d'une probité à toute épreuve. Cependant il s'y rendait lui-même de temps en temps, afin que l'œil du maître ne manquât pas complétement; et c'était pour accomplir une de ces tournées périodiques qu'il s'était absenté de la capitale.

Après le départ de Don Florencio, Elena resta quelque temps triste et silencieuse. En vain sa sœur essaya-t-elle de la distraire en lui racontant les mille et une petites histoires qui

Hosted by Google

abondent là où il y a des enfants bien-aimés, et qui manquent rarement d'attirer le sourire sur les lèvres d'une mère. Reconnaissant l'inutilité de ces premiers efforts, Lita se fit un devoir de parler de son beau-frère, de sa bonté, de son courage, du dévouement qu'il savait inspirer aux autres ; et enfin elle dit à sa sœur, qui essuyait une larme furtive :

« Elena, de quoi as-tu peur aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu crains ?

— Chère Lita, je ne peux pas te le dire, car je ne le sais pas moi-même.

— Mais enfin, ma bonne sœur, dit Lita, tu n'as pas l'habitude d'être aussi faible que cela.

— Non, et c'est ce qui m'effraye. Si j'avais *mes nerfs*, comme dit la cousine Jacosa, chaque fois qu'il souffle un vent du nord, il n'y aurait rien d'extraordinaire dans cette tristesse sans cause, que je ne réussis pas à chasser. Je crains que ce ne soit un pressentiment de quelque danger qui menace mon mari... Chère Lita ! s'il lui arrive un malheur, à mon Florencio, je ne pourrai pas lui survivre !

— Mais quel malheur peut-il lui arriver, ma sœur ? Il est aimé de tout le monde. S'il était devenu suspect à Rosas, il ne lui aurait pas manqué un ami pour l'en prévenir. Il est courageux et bien accompagné par Diégo ; ainsi il n'y a pas à craindre les dangers du chemin. Il ne rencontrera que des amis sûrs ; donc il n'y a aucune possibilité d'une trahison.

— Tout ce que tu dis est vrai, Lita, et cependant j'ai peur de je ne sais quoi. Dans ces temps de malheur, un caprice du tyran, une jalousie de l'un ou l'autre de son entourage peuvent amener la perte de toute une famille. Nous avons eu tant de bonheur jusqu'ici, que je ne puis m'empêcher de me dire : c'est à notre tour de souffrir.

— Tu as tort, chère Elena ; crois-moi, tu as tort. Au lieu de nous créer des fantômes dans l'avenir, il vaudrait mille fois mieux nous armer de courage contre tout ce qui peut arriver. Supposons le pire, l'impossible, encore mieux vaut souffrir pour la patrie que pour une querelle entre amis, une vengeance particulière, comme l'ont fait si souvent nos

Hosted by Google

pères. Crois-tu que la mort cruelle de Varela ne soit pas une gloire pour ses fils? Il est mort au champ d'honneur, on peut le dire. Le jour même où la main d'un assassin le frappa fatalement, il avait travaillé pour la liberté; il avait écrit encore contre l'oppresseur de ces philippiques qui ont tant contribué à entretenir le feu sacré du patriotisme dans les poitrines des porteños. Tu verras, ses fils deviendront des apôtres de la sainte cause pour laquelle leur père a perdu la vie, et ils se feront un titre d'honneur de ce que, lui aussi, il est mort pour la patrie ! »

En parlant ainsi, Lita parut se transformer. De jeune fille gaie et insouciante elle devenait femme, et femme enthousiaste, pleine de patriotisme. Ses accents persuasifs, caressants d'ordinaire, prirent un ton fort et vibrant; sa taille se redressa. Sa sœur, étonnée, la regarda avec admiration.

« Lita, tu as raison ! mais je ne suis pas aussi forte que toi ; si l'on me prend mon Florencio, on me prend tout.

— Du courage, ma sœur! On ne prend pas nos braves facilement, surtout quand ils sont à cheval et armés. Il est plus dangereux parfois de se trouver chez soi, calme et tranquille, que d'être sur la grande route bien monté et bien sur ses gardes. Florencio ne court aucun danger, tu peux en être certaine.

— Ah ! que ne donnerais-je pour pouvoir me débarrasser de cette mortelle tristesse ! Si notre père était près de nous, Lita, il me semble que je serais plus tranquille.

— Eh bien ! notre père ne tardera pas à venir. Il aime mieux ses deux filles que ses trente mille têtes de bétail, et il ne reste jamais absent un jour de plus qu'il ne l'a dit au départ. Donc, demain au plus tard, nous aurons le bonheur de lui servir un *maté con leche*, et de rire avec lui de tes craintes mal fondées.

— *Ojàla!* répondit Elena. En tout cas, il vaut mieux lutter contre ces faiblesses que de s'y abandonner. Prenons notre ouvrage et allons dans la chambre des enfants. Là au moins je pourrai me distraire. On ne peut écouter sans plaisir leur babil délicieux.

Hosted by Google

— C'est cela, ma sœur. Va en avant, je te rejoindrai tantôt. »

Doña Elena quitta la chambre, et bientôt Lita entendit les cris de joie, les rires argentins des enfants, ce qui lui fit croire que leur mère n'aurait pas grand'peine à chasser ses idées noires en partageant les jeux de Carmen et de son frère.

En attendant, Lita s'assit à la table et, ouvrant un de ces buvards recouverts de papier mâché, qui étaient alors une nouveauté d'outre-mer fort à la mode, elle se mit à griffonner vite deux ou trois billets. Après y avoir mis les adresses, elle appela Luisa par un battement de mains, et lui dit :

« Luisa, fais porter tout de suite par Miguel ces lettres à leurs adresses. Celle-ci est pour ma cousine Doña Amalia ; cette autre pour la señora de Villegas ; cette dernière pour Don Narciso Romero. Dis à Miguel d'aller vite et de me rapporter un mot de réponse de chacun. »

La petite négresse obéit; et Lita se dit : « C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Ma cousine viendra dîner, et elle fera tout oublier à Elena par sa causerie aimable; si les autres arrivent dans la soirée, nous ferons de la musique, nous jouerons à la *loteria*[1] et Elena n'aura pas le temps de s'attrister, même si mon père, comme je le crois, n'arrive pas aujourd'hui. » Et Lita alla rejoindre sa sœur, qui présidait au bain des enfants. Le tableau était charmant.

Au milieu de la grande chambre peu meublée, et dont les murs étaient simplement blanchis à la chaux, se tenait la jeune mère penchée sur une grande baignoire, dans laquelle se débattaient les deux beaux enfants, pareils à deux petits amours roses et joufflus, prêts à s'attacher au char marin de Vénus, et s'amusant à se jeter de l'eau l'un sur l'autre, à se chatouiller et à rire. — Ah !... comme ils riaient ! Leur mère ne les quittait pas des yeux, et, à chaque instant, elle prenait dans ses bras soit l'un, soit l'autre, pour couvrir de bai-

[1] Jeu de cartes.

Hosted by Google

sers chaque fossette du petit corps rond et potelé! Qu'elle était heureuse dans ce moment! Quelle douce musique faisaient pour elle les voix de ses enfants quand ils murmuraient en réponse à ses caresses et à ses baisers : « *Mamita, querida mamita!* » et que Juancito, qui savait à peine articuler, essayait de bégayer, à l'imitation de sa sœur, quelque longue phrase d'amour que Carmencita était toute fière de pouvoir débiter!

A côté de Doña Elena se tenait debout, les bras chargés d'essuie-mains et de linge blanc, Amina, une grande négresse, mère de Luisa et de Miguel, qui faisait fonction de bonne d'enfant dans la famille Arenales depuis bien des années. Elle avait élevé le jeune maître dont elle élevait maintenant les enfants. Esclave autrefois, libre aujourd'hui, elle n'avait jamais connu, elle ne désirait jamais connaître d'autre service que celui de cette famille, au milieu de laquelle elle était née, avait passé toute sa vie et espérait mourir quand son heure viendrait.

Lita s'arrêta sur le seuil de la porte et regarda sa sœur en souriant. « Elena, s'écria-t-elle joyeusement, pourquoi ne te mets-tu pas dans l'eau avec les enfants? Regarde, ton joli peignoir ne ressemble plus qu'à une robe de bain! »

Doña Elena se redressa en riant. En effet, son peignoir de mousseline rose était tout trempé par suite des joyeux ébats des enfants. « Ah! les petits *picaros*, répondit-elle, ils ont gâté la robe de mama! ils vont me le payer! » et de nouveau elle les attrapa pour les étouffer de baisers; et les deux petits de rire! Lita s'approcha pour prendre sa part dans les jeux; et bientôt ce ne fut qu'une mêlée délicieuse où les têtes et les corps des enfants se perdaient dans les bras de leur mère et de leur tante, et dont les bruits confus, les rires, les cris de joie, des mots tendres entrecoupés de baisers, faisaient épanouir d'allégresse la grosse figure noire d'Amina.

On ne peut dire combien de temps cette scène ravissante aurait pu durer, si Amina enfin n'eût rappelé à ses maîtresses que l'heure s'avançait, qu'il était temps que les enfants sortissent du bain pour faire leur siesta, et que le

Hosted by Google

déjeuner attendait les deux dames avant qu'elles fissent également leur siesta obligatoire ; car on était à la fin d'octobre et la chaleur était déjà forte vers le milieu de la journée, quoique supportable en comparaison de ce qu'on pourrait attendre plus tard dans l'été [1].

Pendant qu'Amina s'occupait à faire sortir les petits du bain, les deux sœurs s'en allèrent réparer le désordre de leur toilette. Au bout d'un quart d'heure, elles se retrouvèrent ensemble à la salle à manger pour le déjeuner qui les attendait depuis quelque temps. On prenait ce repas entre dix et onze heures en général ; non pas qu'on se levât tard chez d'Arenales ; au contraire, on se levait de bien bonne heure, mais sans prendre autre chose qu'un maté (la boisson préférée), une tasse de thé ou de café. Quand on servait le déjeuner, un repas substantiel, Don Florencio avait déjà travaillé quelques heures dans ses bureaux, Doña Elena avait vaqué aux soins de son ménage et donné ses ordres pour la journée, tandis que Lita avait arrosé toutes ses plantes dans les cours de la maison, avait travaillé à son métier de tapisserie ou déchiffré de nouvelle musique, et les enfants avaient couru dans tous les coins et recoins, tantôt faisant irruption dans le bureau de leur père, tantôt dans la chambre de leur mère ; tantôt allant quêter des *dulces* à la cuisine, tantôt se roulant par terre avec les pelotons de soie ou de laine de leur tante. De cette façon, à l'heure du déjeuner, chacun avait accompli une partie de sa tâche journalière et se trouvait bien disposé à causer et même à flâner un peu après le repas.

Doña Elena avait retrouvé auprès de ses enfants sa gaîté habituelle, et elle accueillit avec plaisir la proposition de Lita de faire ensemble le tour des magasins avant le dîner. Elle approuva aussi l'idée que Lita avait eue en conviant leur cousine et quelques intimes à venir faire *tertulia* le soir.

[1] Nos lecteurs se rappelleront que dans les pays situés au sud de l'équateur les saisons arrivent en sens inverse. Ainsi les mois d'automne en Europe sont les mois de printemps à Buenos-Ayres, les mois d'hiver au nord deviennent ceux d'été au sud.

Hosted by Google

Ainsi les heures de cette journée se passèrent sans que la jeune femme retombât dans la mélancolie qui l'avait accablée le matin. La siesta suivit le déjeuner, et la promenade suivit la siesta. Après la promenade, on fit un brin de toilette; et, vers six heures, les deux sœurs attendaient leur cousine au salon qui s'ouvrait de chaque côté sur une cour de la maison. Cette disposition paraîtra bizarre : on nous permettra d'expliquer ce qu'était la distribution intérieure d'une maison à Buenos-Ayres, il y a un quart de siècle, distribution encore conservée dans le plus grand nombre des habitations.

Et d'abord ces maisons n'ont ni caves ni étages. Elles occupent donc nécessairement beaucoup d'espace, puisque les diverses chambres s'enfilent les unes après les autres, sans corridors intérieurs, et que pour avoir de l'air et de la lumière il faut les cours intérieures ou *patios* qui sont caractéristiques des habitations du pays. Les grandes maisons possèdent généralement trois de ces cours, parfois complétées par une *huerta* ou petit jardin au fond. Entre la rue et la première cour, celle-ci pavée de marbre blanc et noir, se trouvent les salons, suivis des plus belles chambres à côté de cette cour; une autre pièce, dont on fait le plus souvent la salle à manger, sépare le premier *patio* du second; autour de la seconde cour, dallée de *baldosas*, sont les chambres d'enfants, de travail, etc. Enfin, dans la troisième cour, qui est souvent très-étendue, et qu'on pave seulement de briques ordinaires, on a les cuisines, les chambres de domestiques, de provisions, la remise, etc. Un *zaguan* ou passage couvert mène d'une cour dans l'autre. La bouche de l'*algibe* (citerne énorme, creusée sous terre, réservoir des eaux de pluie qui servent à tout usage et qui s'y conservent fraîches pendant les plus fortes chaleurs d'été) se trouve au milieu de la première cour. De cette cour on fait souvent un salon supplémentaire; et les belles porteñas prennent grand plaisir à y cultiver en pots toute espèce de plantes à fleurs éclatantes ou à beau feuillage, qu'elles soignent elles-mêmes. On voit quelquefois au milieu des plantes, ombragé et mis en relief

Hosted by Google

par le vert lustré des feuilles de camélia, de diamela, de jasmins du Cap, un vase antique ou une statue en marbre de Carrare. Aussi longtemps que le soleil peut darder ses rayons brûlants dans le *patio*, on couvre celui-ci d'un *toldo* ou grande tente en toile à voile, qui glisse sur des coulisses et qu'on ne descend de ses grosses cordes et attaches que pendant les trois mois d'hiver, où l'on peut s'attendre à des tempêtes ou à des coups de vent.

Vues de l'extérieur, ces habitations n'offrent rien de pittoresque à l'œil; elles n'ont rien de beau comme architecture. Leurs toits plats, leurs murs blanchis ne forment que des lignes droites, verticales et horizontales. Elles sont bâties en blocs carrés coupés à angles droits, à des distances toujours égales de cent vingt-cinq mètres par les rues de la ville. A vue d'oiseau, la ville de Buenos-Ayres doit présenter l'aspect d'un échiquier gigantesque, posé sur la table verte de la pampa. En se promenant par ses rues, on la prendrait pour une collection interminable de dépôts de douane, ne fût-ce que par ses portes toujours ouvertes et ses fenêtres nombreuses et gardées par des grilles en fer à l'ancienne mode espagnole. A l'époque de notre récit, l'œil était frappé d'une manière peu agréable par le vif contraste que faisait la blancheur éclatante des murs, avec le rouge couleur de sang des portes, des grilles, des volets et boiseries des fenêtres. Rien de plus bizarre, en effet, que cette grande ville toute en blanc et en rouge. Par un de ces stupides caprices auxquels les despotes sont sujets, Don Juan Manuel avait proscrit sévèrement le bleu clair et toutes les nuances du vert; le résultat n'était pas beau. On se racontait même tout bas que Rosas avait une fois voulu s'arracher les yeux de la tête parce que le bon Dieu les lui avait donnés en bleu de chine, et qu'un médecin lui avait démontré l'impossibilité d'en changer la couleur détestée, soit en rose tendre comme sont les yeux de l'Albino ou en noir comme étaient les beaux yeux de sa fille Manuelita. Ce n'était qu'une légende, un mythe populaire, mais la légende signifiait sans doute que la belle couleur du drapeau national était désagréable à Don Juan

Hosted by Google

Manuel. Il est certain que pendant sa dictature on ne vit que du rouge partout, et que le port des couleurs proscrites, le vert ou le bleu clair, provoquait des persécutions terribles.

Cette défense ridicule affectait naturellement l'ameublement et l'intérieur des maisons. Très-simples dans leurs idées, à cette époque, les porteñas aimaient cependant les couleurs voyantes ainsi que tout ce qui était étincelant. De là un abus général du rouge, du jaune et de toute espèce de verroterie clinquante. On ne voyait que des ameublements en rouge et en jaune, des ornements en verre, cristal et porcelaine du plus mauvais style. Les tableaux mécaniques, où l'on pouvait contempler un navire en mouvement, des soldats qui marchaient, des chevaux qui sautaient, avaient un grand prix comme objets d'art. Les imitations de toute espèce trouvaient des amateurs passionnés.

Dans la maison Arenales, qui se trouvait dans la rue de Pérou, rue *fashionable* du moment, on avait un peu modifié la répartition ordinaire des chambres. Don Florencio, qui aimait à quitter sa famille le moins possible, avait établi ses bureaux dans les salons de devant et converti en salon la pièce qui aurait dû être la salle à manger, en éloignant celle-ci jusqu'à la grande chambre qui séparait la seconde cour de la troisième. Le salon était grand aussi, et ses meubles avaient servi à plus d'une génération des Arenales. Le canapé, les chaises et les fauteuils recouverts de velours rouge, une table à dessus de marbre blanc, la chaise à balance qui était de rigueur, quelques meubles en bambou chinois, deux vieilles consoles soutenant des vases en albâtre avec des bouquets de fleurs artificielles qui se reflétaient dans des glaces à cadres mesquins et étroits, tel était l'ameublement vieux et démodé de ce salon, où tout cependant servait à rehausser la grâce et la beauté des jeunes femmes que nous allons y retrouver en société de quelques amis intimes.

Hosted by Google

III

Il était à peu près neuf heures, et la nuit était si belle, que Doña Elena avait ouvert la grande porte vitrée qui donnait sur la seconde cour. Un air embaumé par le parfum du *cedronillo*[1] et des autres plantes du *patio* pénétrait dans le salon avec les rayons argentés de la lune dont la blanche lumière se mêlait à l'éclat jaunâtre d'une lampe solaire à haute tige. Autour d'une table étaient assises quatre ou cinq jeunes personnes jouant à la *loteria* avec Lita et deux cavaliers dont les petites moustaches noires, les traits accentués et l'aplomb des manières accusaient plus que les dix-sept ou dix-huit ans qu'ils avaient réellement. Au piano se trouvait Narciso Romero, jeune homme plein d'esprit et de bon sens, qui était l'ami de la maison. D'une figure agréable, encadrée de cheveux bruns et crêpés, Narciso était un peu contrefait. Cependant la conscience de cette difformité, loin de le rendre méchant et jaloux, lui avait donné une teinte de mélancolie qui se trahissait dans la voix et dans le regard. Il s'exagérait le défaut de sa taille et s'imaginait qu'il ne pouvait pas rivaliser avec les autres hommes dans la vie. Cette idée l'attirait de plus en plus vers les femmes d'esprit de sa connaissance; et il trouvait dans la franche amitié de quelques-unes d'entre elles, et surtout dans celle de Doña Elena et de Lita, un dédommagement aux peines que lui causait son infériorité physique parmi les hommes de son âge. Comme beaucoup de ses compatriotes, il était bon musicien; ce n'était qu'au piano, ou quand il s'enfermait seul avec son violon, qu'il lui arrivait d'oublier complétement son malheur. Sur le piano son talent était au service de tous ses amis, mais on entendait rarement son violon. Son beau Stradivarius était son confident, son ami; il le faisait gémir de ses souffrances, s'égayer de ses plaisirs, et c'était par l'exercice de son instrument favori qu'il laissait exhaler toutes ses aspirations

[1] Arbre dont nous ignorons le nom botanique, mais qui exhale une odeur plus forte la nuit que le jour.

Hosted by Google

secrètes. Chez les d'Arenales il était reçu en frère aîné; il n'avait donc eu garde de se refuser à l'appel que lui avait fait Lita.

Il venait en ce moment d'exécuter la *Marche mexicaine* de Herz avec une puissance et une facilité dignes d'un virtuose et qui avait enthousiasmé ses auditeurs. Le petit groupe formé de Doña Elena et de sa cousine Amalia Sanchez, de la mère de celle-ci et de la señora de Villegas, était surtout ravi de ces accords puissants et harmonieux, où l'on semble entendre la rentrée triomphale d'une armée qui a bien combattu pour la gloire et la défense de son pays. Les quatre dames (car Amalia, quoique *soltera*[1] encore, n'était plus très-jeune et se rangeait volontiers parmi les dames) restèrent silencieuses après que les derniers accords eurent sonné; chez chacune d'elles la musique avait évoqué des souvenirs ou des espérances. La señora de Villegas se souvenait des moments glorieux de la République sous la courte présidence de Rivadavia, dont feu son mari avait été l'un des plus chauds partisans. La señora de Sanchez, également veuve, se rappelait la réception triomphale qu'on avait faite au général Don Carlos Alvear, après la victoire mémorable d'Ituzaingo. Amalia cherchait dans l'avenir quelle pourrait être la rentrée joyeuse dans la ville de son fiancé exilé et de leurs amis, si on arrivait à faire tomber le tyran, pendant que Doña Elena se disait : « Ah! Narciso devra nous faire entendre cela encore demain soir pour fêter le retour de Florencio. »

Un joyeux éclat de rire des *señoritas* placées autour de la table réveilla l'attention des dames; et le nœud de ruban rouge qui brillait sur chaque jeune tête, le vilain gilet rouge qui déparait chaque homme, firent ressouvenir aux unes que les temps de liberté étaient passés, aux autres qu'il ne fallait pas trop compter sur les jours à venir. Narciso quitta le piano et s'approcha des joueurs en disant :

« Et de quoi rient-elles, ces *señoritas?*

[1] Pas mariée.

Hosted by Google

— Ah, Don Narciso ! si vous aviez vu la mine de mon frère tout à l'heure ! répondit l'une d'elles. Lita l'a bien attrapé au moment où il lui volait des fiches !

— Oui, dit Lita, c'est comme cela que ces messieurs comprennent la loterie : garder tout ce qu'ils ont, prendre tout ce qu'ils peuvent, voilà leur système. Je les connais bien, allez !

— Mais non, Doña Lita, dit l'inculpé très-sérieux, vous vous trompez, je vous l'assure. C'était bien ma mise que je croyais avoir gagnée.

— Oh ! l'audacieux ! répliqua Lita ; il ose insinuer que sa mise s'était faufilée parmi mes fiches !

— Rien d'extraordinaire à cela, répondit le jeune homme qui était à côté de Lita, la señorita exerce une puissance magnétique d'attraction sur tout le monde. Il est possible que moi-même j'aie mis mes fiches parmi les vôtres, car je ne regarde jamais que de votre côté.

— C'est cela, Don Manuel, excusez-vous, inventez des prétextes ; mais je sais fort bien que je saisis vos deux mains pleines de mes fiches, dit Lita riant.

— Faites-lui payer une amende, Lita, s'écrièrent les jeunes filles.

— Ay de mi ! señoritas, ayez pitié d'un pauvre décavé ! dit Don Manuel d'un ton larmoyant, et montrant ses mains vides. Je suis en aveu : je voulais voler à Doña Lita, ne me punissez plus !

— Allons, dit Lita, nous aurons pitié de vous, quoique vous ne le méritiez guère ! Faisons une quête, *niñas*, pour le malheureux ; chacune lui donnera trois fiches et il pourra recommencer ses enjeux.

— Cela me portera bonheur, Doña Lita, ne fût-ce que parce que vous le proposez. Voulez-vous faire une banque avec moi ? Nous ferons tout perdre aux autres.

— Ingrat ! c'est ainsi que vous voulez récompenser leur charité ? *Niñas*, il est incorrigible !

— Faites-lui faire l'enjeu sans argent, dit le frère de Manuel.

Hosted by Google

— Nous n'y pourrions pas gagner grand'chose, répliquèrent les jeunes filles.

— Pardon ! chaque fois qu'il perdra, il fera amende honorable en se confessant d'un de ses péchés à celle qui gagne ; et il en a tant, qu'il aura de quoi vous amuser jusqu'à demain matin!

— L'idée a du bon, dit Lita ; j'aimerais connaître toutes les malices de ce jeune pécheur. En sera-t-il ainsi, mesdemoiselles ?

— Oui, oui ! s'écrièrent-elles toutes, pendant que Manuel jouait le désespoir le plus profond et jurait qu'il n'oserait jamais avouer ses péchés terribles devant des inquisiteurs aussi sévères. Mais rien n'y fit, et la partie recommença sous ces nouvelles conditions.

Narciso, qui avait applaudi à l'expiation menacée, retourna au piano où ses doigts, se promenant au hasard, produisaient des modulations charmantes, des accords pleins d'une suave harmonie. Insensiblement ils retrouvèrent l'*Adieu*, cette mélodie ravissante de Schubert, et Narciso continua à la jouer *sotto voce*, comme pour faire accompagnement à la douce causerie des dames et au gai babillage qui se laissait entendre autour de la table de jeu. Et Don Narciso de son tabouret regardait les deux groupes avec un plaisir d'artiste.

En effet, il eût été difficile de ne pas trouver joli cet essaim de jeunes et riantes figures, parmi lesquelles se voyaient les genres les plus différents de beauté et les variétés de teint, depuis la peau transparente de la blonde Estela, en passant par la blancheur mate de Lita, jusqu'au teint olivâtre de Pepita Villegas. Les rayons de la lampe, placée au milieu de la table, se reflétaient dans de bien beaux yeux, et il y avait des chevelures brunes, blondes et noires, lisses, crêpées ou bouclées qui auraient racheté des figures plus ordinaires, des traits moins fins que ceux qu'on y trouvait. Les toilettes simples et gracieuses des jeunes filles ressortaient à côté des habits noirs et des gilets rouges des jeunes gens, comme les fleurs blanches qu'elles portaient

Hosted by Google

derrière l'oreille contrastaient avec le nœud obligatoire de ruban rouge placé à côté. Plus près de Narciso et du piano se trouvaient les autres dames, jetées nonchalamment dans leurs fauteuils et chaises à balançoire ; les deux veuves portaient des toilettes noires qui allaient bien à leur âge et à leur position, pendant que Doña Elena et sa cousine étaient habillées à la mode du jour en couleurs claires.

Les deux dames âgées causaient ensemble ; Dona Elena demanda à son amie et cousine quelles étaient les dernières nouvelles du Chili, où se trouvait le fiancé d'Amalia, le colonel Araoz, exilé depuis plusieurs années. Amalia allait répondre, quand de nouveaux éclats de voix leur firent tourner la tête à toutes deux, pour voir Manuel à genoux devant Lita, prêt à faire la confession exigée, après une nouvelle perte au jeu.

« C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute, si j'ai été gourmand, Dona Lita — et gourmand à ce point de convoiter les deux belles cerises que vous possédez, en les appelant vos lèvres ! »

Et tout le monde de rire de l'audace du jeune hypocrite. Lita alla répondre à son pénitent au milieu de la gaîté générale, quand un bruit confus à la porte de la maison, un bruit de voix, de tintement d'éperons, de sabres qu'on dégaînait, se fit entendre. Les doigts de Narciso tombèrent du piano ; les dames se regardèrent interdites. Manuel se mit debout ; les rires moururent dans le gosier des jeunes filles, car on distingua bientôt les mots : « En nombre del Restaurador ! Viva la confédéracion ! Mueran los salvages unitarios ! » Les cœurs des femmes se glacèrent d'effroi ; ainsi s'annonçait toujours la visite de la terrible *Sociedad Popular*, ou *Mashorca*. En effet, ces premiers bruits furent vite suivis par le piétinement de chevaux dans la première cour de la maison, et par les jurons grossiers de ceux qui faisaient cette irruption intempestive. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, on poussa avec fracas la porte du salon qui donnait sur le premier *patio*, et cinq ou six hommes à la figure brutale, vêtus de grands ponchas, le chapeau enfoncé

Hosted by Google

sur le front, firent une entrée désordonnée, pendant que, de l'autre côté, Luisa, Amina et les autres servantes accouraient en hâte et avec des cris d'alarme.

Il est impossible de décrire la surprise, l'épouvante, la terreur dont nos amis furent frappés, à la vue de ces hommes. Chacun put prévoir une scène d'horreur et resta comme pétrifié, regardant avec un muet effroi ces hommes sales et grossiers. Enfin Don Narciso, reprenant le premier du sang-froid, s'avança vers celui qui paraissait être le chef de la bande, et qui, le sabre à la main, regardait les figures effrayées des dames avec ce plaisir féroce qu'éprouve la brute, à l'aspect de ses victimes innocentes. Narciso lui demanda :

« Señor, que veut dire cette intrusion violente dans une maison honorable ?

— Viva la confédéracion ! s'écria cet homme, sans autrement répondre à la question de Narciso. Où sont les maîtres de céans ? Il me les faut, ce sont des *salvages unitarios !* »

L'homme qui parlait ainsi avait environ cinquante ans et présentait un aspect formidable. Ses cheveux plats, sales et grisonnants encadraient et rendaient plus horrible sa figure grosse, charnue et noircie, où l'on voyait, comme le dit Marmol, « toutes les lignes avec lesquelles la main de Dieu marque les propensions criminelles sur les traits humains ». Son chapeau de *gaucho* portait un ruban rouge d'une largeur exagérée, son corps d'hercule était caché sous son poncho de drap gros bleu, qui ne laissait voir que des bottes de cuir, armées d'éperons énormes.

La señora de Sanchez le reconnut et dit à l'oreille de la señora de Villegas :

« C'est Cuitiño ! mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il arriver ? »

Oui, c'était Cuitiño, le *comandante* Cuitiño, homme notoirement cruel et barbare ; à tel point qu'on l'avait surnommé la « guillotine vivante ».

« Où sont-ils donc, les maîtres, Florencio Arenales et Francisco Sanchez, où sont-ils ? répéta le brigand, voyant qu'on ne lui répondait pas.

Hosted by Google

— Ils ne sont pas en ville, dit Narciso.

— Comment, pas en ville? Nous verrons cela. Où est la femme de l'unitario Arenales? »

Don Narciso, se plaçant devant les femmes et leur faisant signe de se taire, dit :

« Écoutez, señor comandante, je suppose que vous agissez sous les ordres...

— Ordres? interrompit l'autre, il ne faut pas d'ordres à Cuitiño quand il s'agit de poursuivre les ennemis de notre illustre gouverneur, et le grand Restaurador!

— Enfin, señor Cuitiño, je suis prêt, dit Narciso, à répondre à toutes vos questions ; mais je vous prie de laisser ces dames tranquilles.

— Ah, c... o! la bonne idée! laisser tranquilles les femmes des unitaires! Je les tranquilliserai vite avec le couteau, si elles s'avisent de m'ennuyer. Allons, où sont Florencio Arenales et son beau-père?

— Je l'ai déjà dit, ils ne sont pas à la maison, ni même en ville.

— Les misérables! est-ce qu'ils se sont échappés hors du pays?

— Non, señor comandante ; pour quel motif voulez-vous qu'ils quittent le pays? Ce sont de bons fédéraux, excellents serviteurs de Son Excellence, et ils n'ont rien à redouter, je l'espère.

— Et moi, je vous dis, répondit Cuitiño, qu'ils ne sont pas de bons fédéraux ni de bons serviteurs du Restaurador. Je sais qu'ils complotent, entendez-vous? qu'ils complotent contre Son Excellence!

— Vous vous trompez, señor Cuitiño, dit Narciso froidement.

— La *Mashorca* ne se trompe pas! s'écria l'autre, furieux de ce qu'on osât le contredire. Et je ne veux pas croire que ni l'un ni l'autre ne soit plus ici. Nous allons voir cela. Pedro, Pepe, vous deux vous resterez ici, et veillez surtout à ce que personne ne quitte l'appartement — les autres viendront avec moi, et nous verrons bientôt où ils se cachent, ces bêtes d'unitaires. »

Hosted by Google

Cuitiño, suivi de trois de ses hommes, poussa brutalement les dames de côté pour se frayer un passage à la seconde cour. Le sang montait à la tête de Narciso, quand il vit bousculées par cet assassin autorisé les femmes de condition que lui-même il respectait tant; il eut grande peine à se contenir. Il le fit cependant, vu que la modération était nécessaire dans un moment où il se trouvait être le seul protecteur de ces dames infortunées.

Les deux hommes laissés au salon se mirent à regarder, à toucher tout ce qu'ils trouvaient sous la main, avec l'étonnement stupide du demi-sauvage. Inutile de dire que leurs grosses mains, habituées à ne manier que le couteau, le sabre ou le fusil, brisèrent la plupart de ces petits objets de fantaisie dont les femmes de tous les pays sont avides pour l'ornement de leurs tables et étagères.

Les pauvres amies restèrent presque anéanties par ce coup inattendu du sort. Doña Elena se tenait debout, pressée contre sa cousine Amalia, pâle et terrifiée; toute son attention se concentra sur les bruits qui arrivaient du dehors.

Aux premiers mots qu'avait dits Cuitiño pour manifester son intention d'explorer la maison, Amina et Luisa s'étaient esquivées silencieusement, et la pauvre mère savait que ces servantes fidèles seraient déjà près des enfants, prêtes à les défendre avec leur vie.

Mais son cœur, ses pensées étaient auprès des deux berceaux. Son mari et son père se trouvant hors d'atteinte, il était possible que les misérables policiers de Rosas et de la Mashorca se vengeassent de leur mauvaise chance sur les êtres innocents qui se trouvaient à leur portée. Il y avait déjà eu des faits semblables à leur charge.

Des cours, des chambres, de tous côtés, arrivait le bruit des jurons grossiers de Cuitiño et de ses soldats, des cris affolés des gens de la maison brutalisés par ces brigands armés, et du fracas avec lequel on brisait les meubles et les glaces, dont les débris jonchèrent bientôt les parquets des chambres et les dalles des cours. La fureur du chef augmentait à chaque indice qu'il trouvait de l'absence des maîtres.

Hosted by Google

Il ne prit pas la peine d'ouvrir les armoires, les cabinets ou les tiroirs, trouvant plus simple d'en briser les portes et les serrures sous les coups de son sabre lourd et massif. Après avoir couru partout, furetant dans tous les coins, forçant les tiroirs et les coffrets, empochant les menus objets qui leur paraissaient de quelque valeur ou utilité, et ne laissant que des débris derrière eux, ces forcenés arrivèrent à la chambre où Amina et Luisa tenaient chacune un enfant à moitié endormi, dans leurs bras. Au bruit des sabres, des éperons, des cris sauvages de ces bandits, les enfants réveillés et effrayés se mirent à pleurer.

« Ah ! s'écria Cuitiño, ce sont les petits de ces chiens d'unitaires ! Donnez-les par ici, négresses du diable !

— Non, non ! s'écrièrent Amina et Luisa, s'échappant avec les enfants par la porte de côté, mais suivies de près par Cuitiño et sa bande. Une course effrénée eut alors lieu ; les deux négresses, avec leurs fardeaux précieux, essayèrent de se sauver, mais trouvèrent chaque issue fermée. Pressées de plus en plus par les mashorqueros, elles se précipitèrent dans le salon, et Luisa tomba aux pieds de Dona Elena avec Juancito, pendant qu'Amina se cacha derrière la jeune mère avec la petite Carmen.

Mais Cuitiño était là, la bouche ouverte, les yeux injectés de sang, tel qu'un tigre affamé qui voit devant lui sa proie ; il cria, le sabre nu à la main :

« Donnez-moi ces petits ! donnez-les-moi ! je verrai vite où sont les pères ! »

Mais la mère se redressa soudain, et couvrant de son corps les négresses et les enfants, elle dit d'une voix ferme :

« Jamais ! Il faudra passer sur mon corps avant de prendre mes enfants !

— Qu'à cela ne tienne ! » ricana brutalement Cuitiño, la menaçant de son sabre et s'avançant avec l'air de vouloir se jeter sur elle.

Mais Narciso ne put plus se contenir, et se jetant en avant, il cria :

« Lâche que vous êtes ! vous ne toucherez pas à la *señora !* »

Hosted by Google

Furieux, Cuitiño se tourna vers Don Narciso et lui allongea un coup de sabre que Narciso évita habilement, et, en même temps, par un tour de main, celui-ci s'empara de l'arme et se mit en garde. Se voir ainsi joué, quoique ce ne fût que pendant un instant, puisque la force était de son côté, mit Cuitino hors de lui. Écumant de rage, il arracha un sabre à la main d'un homme de sa bande, et fondit sur Narciso, au milieu des cris perçants de toutes les femmes, et des rires et jurements de ses hommes.

Manuel et son frère voulurent se jeter dans la mêlée, mais deux des mashorqueros les mirent hors de combat en un clin d'œil, les laissant blessés, l'un au bras, l'autre à la tête.

Pendant quelques instants, le combat trop inégal entre Narciso et Cuitiño continua, mais enfin, ce dernier parvint à faire sauter le sabre de son adversaire, et se prenant alors corps à corps avec lui, il tira son couteau formidable et l'enfonça dans l'épaule droite de Narciso. Celui-ci, chancelant, presque épuisé, se soutint encore, essayant de faire un rempart de son corps pour les pauvres femmes.

Cuitiño, jurant, criant, frappant, le pressa de nouveau et s'écria :

« Ah! chien d'unitaire! Ah! vil ennemi de Son Excellence! Ah! tu auras ton compte, et vite! »

Sa bande lui fit chorus en criant : « Ce sont tous des *salvages unitarios;* tuez-les, patron, tuez-les ! »

Sans doute un massacre général eût suivi cette lutte, car tel était trop souvent le résultat de ces descentes terribles de la Mashorca ; mais au moment où Narciso tombait blessé de nouveau, épuisé par la perte de son sang, et lorsque son adversaire allait arracher le petit Juan des bras de Luisita, un coup de sifflet aigu se fit entendre, et Cuitiño s'arrêta pour écouter. Le sifflet retentit de nouveau, et Cuitiño, rengaînant son sabre, se tourna précipitamment vers les autres de sa bande et leur dit :

« Dépêchons-nous, on nous appelle. Laissons ce trou d'unitarios pour le moment; nous y reviendrons. Du reste, il est

Hosted by Google

possible que tous leurs complots soient ourdis à l'estancia de Sanchez. Nous pourrons voir cela demain. Allons, à cheval, camarades ! Et mueran los salvages unitarios ! Viva la confédéracion ! »

Avec un dernier hourra de malédiction, toute la bande s'en alla aussi subitement qu'elle était venue.

Mais quel changement n'avait-elle pas effectué dans l'intérieur heureux et paisible qu'elle avait trouvé !

Quand le galop des chevaux ne s'entendit plus, nos malheureux amis se regardèrent, soulagés enfin du terrible poids d'appréhension sous lequel ils avaient été prêts à succomber. Mais quelle scène déplorable s'étalait devant leurs yeux !

Narciso gisait par terre, immobile, les yeux fermés; Manuel et son frère, couverts de sang, avaient de la peine à se tenir debout ; Doña Elena embrassait ses deux enfants qui pleuraient toujours ; les autres dames, les jeunes filles, accablées, stupéfaites, se seraient crues les victimes d'apparences vaines, n'eussent été les marques sanglantes de violences qui les entouraient.

Lita, recouvrant quelque présence d'esprit, s'empressa de porter secours à Don Narciso. Elle passa sa douce main sur son front pâle, sur sa bouche fermée.

« Il vit, il vit encore ! s'écria-t-elle. Que l'on m'apporte vite de l'eau, du vin, des bandages, » ajouta-t-elle en s'adressant aux domestiques, qui s'empressèrent de lui obéir.

Doña Elena quitta ses enfants pour venir en aide à leur sauveur, ainsi que le firent Amalia et sa mère; pendant que la señora de Villegas et les jeunes personnes se mirent à panser les plaies des deux frères.

En un clin d'œil le salon fut transformé en salle d'hôpital. Doña Elena fit apporter des matelas, du linge blanc, de l'eau, des réconfortants et tout ce qui pouvait être utile aux trois blessés. Au bout de quelques moments, et après qu'on lui eut fait aspirer des sels, avaler une cuillerée de vin, Narciso ouvrit les yeux, sourit doucement à ses amies empressées, et retomba sans connaissance.

En attendant l'arrivée du médecin qu'on était déjà allé

Hosted by Google

chercher, Doña Elena et sa tante firent les premiers pansements aux blessures de Narciso. Leurs mains habiles et légères découvrirent deux graves blessures, l'une à l'épaule, l'autre à la poitrine, et plusieurs égratignures sans conséquence, bien que le sang en sortît encore ; toutefois la señora de Sanchez crut avoir raison en disant que la vie du blessé n'était pas en danger.

Le médecin arriva en hâte (c'était un ancien ami de la famille) et déclara que les blessures, quoique celle de la poitrine fût grave, ne seraient pas fatales, pourvu qu'on pût soigner le malade là où il se trouvait. Pour Manuel et son frère, il recommanda aussi la tranquillité pendant quelques heures ; et il fut convenu qu'ils resteraient tous les trois cette nuit dans la maison d'Arenales.

Doña Elena se promettait bien de ne pas laisser partir le brave et généreux Narciso, le sauveur de ses enfants, avant qu'il fût complétement guéri. Elle ne le quitta que quand le docteur lui eut assuré que lui-même il passerait la nuit auprès des blessés.

IV

Tous ces événements s'étaient passés rapidement ; mais les émotions font paraître le temps long, et Doña Elena s'étonna d'entendre sonner onze coups seulement à la pendule de la salle à manger. Elle donna l'ordre d'enlever les débris de toute espèce dont les cours étaient jonchées. L'œuvre de destruction avait été assez complète ; quelques gros meubles seulement étaient restés entiers.

Amalia Sanchez resta auprès de ses cousines ; les autres dames partirent sans bruit, sous la conduite des domestiques, et Lita, se voyant seule avec sa sœur et sa cousine, leur dit :

« Avez-vous entendu les derniers mots de Cuitiño ? »

Aucune des deux n'y avait fait attention, absorbées qu'elles avaient été par la crainte de voir assassiner les enfants sous leurs yeux.

Hosted by Google

« Eh bien! il a parlé d'aller à l'estancia demain. S'il arrive là avec ses hommes, ils fouilleront partout, ils découvriront ces papiers compromettants dont Florencio nous a parlé, et tous nos amis seront signalés à la vengeance de Don Juan Manuel. Il faut les devancer.

— Mais qui pourra le faire? dit Elena, les larmes aux yeux. Mon Dieu! que de malheurs! Ces brigands rencontreront notre père; impossible de l'avertir à temps. Que va-t-il nous arriver encore?

— Si Narciso n'était pas hors de combat, il se serait dévoué pour vous tous, dit Amalia; il faudra se fier à un domestique, il me semble, et l'envoyer tout de suite à la rencontre de mon oncle.

— Non, répondit Lita avec décision, cela est impossible. Nos gens sont loyaux et dévoués, je le crois, mais il vaut mieux ne pas les mettre trop avant dans notre confidence. Du reste, on les connaît partout, et si on les voyait sur la route du nord, on aurait des soupçons.

— Que pourrons-nous donc faire? dit Doña Elena. Mon père, mon bon cher père! faut-il le laisser à la merci de ces mécréants?

— Ah! que non! répondit Lita; puis, se redressant, elle ajouta gravement : j'irai moi-même.

— Toi, Lita! es-tu folle? Tu ne peux pas le faire! dirent ensemble Elena et Amalia.

— Je ne suis pas folle, et je le ferai, répondit avec fermeté la courageuse jeune fille. Écoutez-moi, il faut vous convaincre qu'il n'y a que moi qui puisse le faire et qu'il n'y a pas de temps à perdre. Je m'arrangerai de façon que si quelqu'un me rencontre il me prendra pour une petite campagnarde qui retourne chez elle. Je connais la cachette de Florencio; je puis avertir mon père, soit que je le rencontre en chemin, soit qu'il n'ait pas quitté l'estancia. Je pourrai avec un bon cheval atteindre l'estancia avant sept heures du matin. Je n'y resterai que le temps absolument nécessaire pour me refaire un peu — je repartirai — je serai de retour en ville demain soir, et tout sera sauvé.

Hosted by Google

— Lita, c'est trop te risquer ! je ne puis pas y consentir, dit Doña Elena. Où trouver d'ailleurs un cheval à cette heure de la nuit? dit Amalia, qui admirait le courage de la jeune fille, sans perdre de vue les obstacles qui pourraient s'opposer à son projet.

— N'aie pas peur, ma sœur, ni toi, Amalia. J'ai pensé à tout. Le docteur a toujours de bons chevaux chez lui ; il m'a autorisée à en disposer sans savoir ce que je veux en faire. Miguel est déjà parti pour en chercher un, et il m'attendra avec le cheval sur la place du Retiro; je n'ai qu'à le rejoindre. Peux-tu proposer autre chose, chère Elena? Est-il possible de laisser exposer notre père, ton mari et tous nos amis à une vengeance terrible de la part de Don Juan Manuel? Il est certain cependant que le gouverneur saura qu'on complote contre lui, et il apprendra les noms des conspirateurs si les papiers dont nous a parlé Florencio ne sont pas détruits avant la descente de Cuitiño à l'estancia. »

A ces paroles succéda un silence de quelques moments, pendant lequel Elena réfléchissait. Elle ne voyait pas d'autre issue à la situation que celle proposée par Lita ; mais il lui répugnait de laisser courir d'aussi grands dangers à sa jeune sœur. Il fallait se décider cependant, et Lita dit :

« Je vais m'habiller à la *gauchita;* je reviens à l'instant t'embrasser, et je pars. »

Elle sortit de l'appartement, laissant sa sœur et Amalia dans un état d'esprit difficile à décrire. Elles se disaient qu'en effet il n'y avait pas d'autre moyen de soustraire à la connaissance de Rosas ces papiers dénonciateurs. Mais, d'un autre côté, que de risques et de dangers Lita n'allait-elle pas affronter! S'il lui arrivait malheur, sur qui en retomberait la responsabilité? Après avoir tout pesé dans son imagination, Elena dit à sa cousine :

« Amalia, il n'est pas possible de laisser ma sœur s'exposer ainsi! Puis-je le permettre?

— Peux-tu l'empêcher, Elena? Elle n'a que trop raison, cette chère Lita. Si les papiers dont elle parle tombent dans les mains des *mashorqueros*, il s'ensuivra un massacre général de la fleur de la jeunesse porteña.

Hosted by Google

— Et mon Florencio sera le premier à tomber! Grand Dieu! que dois-je donc faire? »

La réponse arriva à l'instant. La porte s'ouvrit, comme elle prononçait ces derniers mots, et une petite paysanne en jupe courte d'indienne à fleurs, et en jaquette ou camisole de mérinos rouge, parut sur le seuil; un châle noir jeté sur ses épaules et attaché par une grosse broche en clinquant, dessinait sa fine taille; et un foulard sur la tête, noué sous le menton, complétait un costume tel que le portaient à cette époque toutes les campagnardes. Le visage bruni, les mains noircies, les cheveux attachés négligemment et laissant quelques mèches errer sur le front et sur la nuque, empêchaient de soupçonner dans cette fille de *gaucho* la blanche et délicate Isabel Sanchez.

« Adios! adios! dit-elle, courant embrasser sa sœur et Amalia; n'ayez pas peur — ma cause est bonne — Dieu me protégera. »

Et, comme un éclair, elle les quitta.

Elena et Amalia, étonnées, stupéfaites, en voyant la rapidité avec laquelle elle s'éloignait, la suivirent cependant à la porte de la maison. Elle était déjà à une certaine distance — mais avant de presser encore plus ses pas, elle se retourna et fit un dernier signe d'adieu à sa sœur. Un moment après, elle disparut sur la place du Retiro.

Tout était parfaitement tranquille, et les pas légers de Lita ne réveillèrent aucun écho dans le silence profond. La lune était haut dans le ciel, et on pouvait compter sur sa douce lumière pour éclairer les premières heures de cette excursion nocturne.

Lita arriva à la place du Retiro sans avoir rencontré une âme vivante, et là, trouvant Miguel qui l'attendait avec le cheval, elle monta immédiatement, prit la cravache de la main de Miguel, et mit son cheval au pas, car elle ne tenait pas à éveiller l'attention des sentinelles qui devaient se trouver à la caserne du Retiro. Afin de ne pas passer devant cette caserne, elle prit à gauche, et entra dans la première rue parallèle à la place, d'où elle ne déboucha dans la *calle*

Hosted by Google

larga de la Recoleta qu'après être arrivée à la hauteur de l'église du *Socorro*. Une fois dans cette large rue, où il n'y avait alors que peu d'habitations, et dont un côté était bordé par les jardins des grandes maisons qui couronnaient la rive gauche du fleuve magnifique de la Plata, elle mit son cheval au galop; puis, ayant rapidement atteint la Recoleta ou cimetière, elle descendit à droite vers la rivière pour continuer ensuite dans la direction nord-ouest.

Toujours au galop, elle traversa en peu de temps la route qui conduisait par le *bajo*, ou l'étendue sablonneuse située entre la rive élevée et le bord de l'eau, jusqu'à l'entrée de la nouvelle route que Rosas faisait construire dans ce moment, pour arriver plus commodément à Palermo, sa résidence de prédilection. A mesure que Lita s'approchait de la demeure du tyran, elle se sentait devenir inquiète. Elle redoutait le moment où elle passerait par l'entrée de cette route sinistre, qui n'avait été que trop souvent un chemin de malheur pour des hommes innocents d'autre crime que de celui d'aimer la patrie.

La jeune fille sentit s'affaiblir son courage, quand elle vit de loin, entre les poteaux blancs qui marquaient le commencement du nouveau chemin, s'avancer lentement deux hommes à cheval.

Elle se dit rapidement: « Si ce sont des soldats ou des serviteurs de Rosas, c'en est fait de moi; je n'aurai qu'à mourir, » et elle mit la main sur le long couteau qu'elle tenait caché, et sans lequel les femmes mêmes n'osaient pas sortir à la campagne pendant ces années terribles.

Mais la vie nous est chère à dix-sept ans, et Lita jeta un regard de regret sur la belle rivière qui coulait paisiblement, reflétant encore dans son sein d'argent les rayons obliques de la lune. Elle pensa un instant qu'il serait plus doux de se cacher à jamais dans les ondes pures du fleuve, que de tomber, inondée de sang, aux pieds de ces hommes.

Elle ralentit un peu le galop de son cheval pour avoir l'air de ne rien craindre. Le cœur palpitant, les mains tremblantes, elle fit mine de vouloir tourner à gauche, quand les

Hosted by Google

deux cavaliers, l'apercevant, pressèrent leurs bêtes et lui crièrent :

« Halte-là ! qui êtes-vous? »

Lita arrêta son cheval, comprenant qu'il serait inutile d'essayer de la fuite. Il ne lui restait que l'espoir de pouvoir tromper ses interlocuteurs sur ce qu'elle était et sur sa destination.

Les hommes, couverts de leurs grands ponchos, s'arrêtèrent près d'elle, et la regardèrent avec une curiosité où ne perçait rien d'hostile.

« Et que fais-tu seule ici, niña, et à minuit passé? demanda l'un des deux, avec un léger accent étranger.

— Viva la confédéracion ! Ay ! señor, je m'en vais chez moi.

— Je vois par la *viva* que c'est une fille de la campagne, dit à voix basse à son compagnon celui qui avait parlé ; et il ajouta à haute voix :

— Chez toi, à cette heure ! et où se trouve ton chez toi?

— Señor, ne me retenez pas. Je suis fille d'un *quintero*[1] au service de Doña Maria Josefa Ezcurra[2], et je dois aller chercher chez mon père, au delà de San Isidro, du fruit et des légumes de la señora. Je dois être de retour de bonne heure avec des paniers pleins, et je suis pressée.

— En effet, il faut bien te presser en ce cas. Mais tu dois payer ton passage, au moins. Un baiser à chacun ! »

Mais Lita, voyant qu'elle n'avait pas affaire à des gens de Rosas, pas même à des compatriotes, n'avait plus peur. Elle comprit que c'étaient deux étrangers, probablement des diplomates, qui s'étaient attardés à Palermo dans la société toujours agréable de Manuelita Rosas. Elle répondit donc gaîment, le cœur allégé de toutes ses craintes :

« Nous autres porteñas, nous ne payons pas de ces tributs à qui que ce soit, señor ! Adioscito ! et viva la confédéracion ! »

[1] Jardinier ou maraîcher.

[2] Belle-sœur de Rosas, et femme influente.

Hosted by Google

Elle donna un coup de cravache à son cheval et s'éloigna rapidement, laissant le cavalier un peu ébahi.

Celui qui n'avait pas encore parlé dit en riant :

« Mon ami, il paraît que la galanterie française n'est pas appréciée à sa juste valeur par ces gentilles porteñitas ! Autant que j'ai pu voir, celle-ci était très-jolie.

— Je le crois bien, elles le sont toutes, depuis Manuelita jusqu'à la plus petite campagnarde ; mais aussi sont-elles espiègles, mon ami ! Ah ! elles se font aimer de la belle façon !

— A ce qu'il paraît. » Et les deux amis reprirent leur galop vers la ville.

Lita, pendant ce temps, avait gagné du chemin, et maintenant ayant dépassé la hauteur de Palermo, elle tourna à gauche et se mit à monter la rive escarpée qu'elle avait longée jusque-là. Arrivée en haut, elle s'arrêta un instant pour faire prendre haleine à son cheval. Une dernière fois elle regarda vers le fleuve, calme, large et sombre comme un beau lac, car on n'en pouvait distinguer le bord opposé. Le vent ne soufflait plus du nord, mais une brise légère et rafraîchissante arrivait de l'ouest et donnait de nouvelles forces à la jeune fille. A gauche, suspendue au-dessous du dôme d'or et d'azur, la souveraine de la nuit descendait insensiblement vers l'horizon.

Impressionnable comme toutes les natures d'élite, Lita était surtout sensible aux inspirations de la nature. Il lui sembla, dans ce moment, que l'univers entier s'associait pour l'approuver et la protéger dans l'action généreuse qu'elle accomplissait. L'eau, l'air, le ciel, la terre, tout respirait paix et protection. Aucune dissonance ne venait détruire l'accord parfait du concert nocturne de la nuit, concert harmonieux où se confondaient le glapissement lointain de l'eau sur le sable et le bruissement léger de la brise dans les longues herbes qui tapissaient la plaine où Lita allait chercher une route non tracée.

Sans s'être arrêtée quelques instants, Lita se sentit fortifiée et encouragée, comme par une communion momentanée

Hosted by Google

avec ce qu'il y a de plus noble et de plus puissant dans la vie. La tension de ses nerfs, un peu surexcités, s'était relâchée et avait fait place à un courage calme et raisonné ; elle se sentait forte contre tous les dangers qui pourraient se présenter.

Elle se dirigea toujours à gauche, laissa la Plata derrière elle, et, mettant son cheval au grand galop, traversa rapidement l'immense plaine dans la direction nord-ouest. L'estancia de son père se trouvait à trente-quatre milles de la capitale, près de la ville de Pilar. Heureusement, elle n'était pas forcée de passer dans cette ville ni dans aucun village pour arriver à l'estancia qui était située en pleine campagne, dans la pampa.

(*A suivre.*) EMILY C. FERNAU.

Hosted by Google

LE MARCHÉ AFRICAIN.

La presse a-t-elle pour mission de diriger l'opinion publique, ou bien doit-elle se contenter de la suivre docilement dans ses écarts? C'est ce qu'il n'est permis de se demander que dans le cas où l'on serait capable de mettre la question de boutique au-dessus de la question de principe, le profit matériel au-dessus du devoir. Sous ce rapport, nous le savons, nos journalistes belges sont tout aussi susceptibles et scrupuleux que leurs confrères de Paris, qui, un jour à Bruxelles, à l'époque où les congrès étaient le plus à la mode, s'emportèrent contre M. Émile de Girardin auquel il était échappé, en séance publique, de dire que la mission de la presse est de n'en pas avoir. Nous ne partageons pas davantage le sentiment du spirituel rédacteur en chef de la *France*, c'est pourquoi le changement de front de certains de nos journaux, qui avaient d'abord applaudi au projet de civilisation de l'Afrique, nous a péniblement surpris. Quoi, nous disions-nous, parce qu'une grande et noble entreprise rencontre à ses débuts des contre-temps, des difficultés imprévues et même des désastres, est-ce une raison suffisante pour se décourager, pour jeter ainsi le manche après la cognée?

Oublie-t-on, par hasard, que le nom belge est mêlé à l'affaire, que notre amour-propre national est ici en jeu, et

Hosted by Google

que reculer serait à la fois une preuve de pusillanimité et une véritable honte? Certes, s'il s'agissait de fonder à grands frais des colonies dans le genre de celle de Santo Tomas de Guatemala, de néfaste mémoire, ou de prendre part à une expédition semblable à celle du Mexique, nous comprendrions une opposition, nous serions même tout disposé à nous joindre à elle. Mais, à propos de l'Afrique, il ne peut être question de rien de semblable. Nous n'avons là-bas qu'une lutte de patience à soutenir contre la nature et la barbarie; notre but est seulement, les résultats scientifiques mis à part, d'appeler au banquet de la vie intellectuelle d'infortunés convives, de les tirer de leur abjection présente, de faire d'eux des hommes d'abord, des consommateurs ensuite. Notre philanthropie, pour être intéressée, n'en est pas moins bonne pour cela. Notre excuse, d'ailleurs, s'il en était besoin, serait tout entière dans les circonstances actuelles.

Nous sommes une nation de travailleurs dont l'avenir est menacé par une crise des affaires d'une durée et d'une intensité inouïe, et comme avant tout nous voulons vivre et prospérer, nous nous sommes mis à chercher, avec une ardeur d'autant plus grande que l'état des choses ne permet ni hésitation ni retard, les moyens les plus propres à nous tirer d'embarras, à rendre le mouvement et la vie à nos ateliers, à nos usines, à nos fabriques qui chôment. Quoi de mieux, de plus logique, de plus légitime, de plus digne d'encouragement! Le mot d'ordre étant et ne pouvant être que celui-ci : trouver des débouchés, en créer au besoin, on comprend l'enthousiasme avec lequel fut accueillie l'annonce d'une entreprise lointaine, difficile sans aucun doute, mais glorieuse à coup sûr. Malheureusement, on ne voyait que le résultat qu'on voulait atteindre, on ne tenait compte aucun du reste. C'est pourquoi le découragement, qu'une partie de la presse a souligné, et qu'il lui eût été si facile de com-

Hosted by Google

battre, a été si grand dès que les premières nouvelles défavorables sont arrivées. Mais convient-il de s'arrêter à ce découragement, de le prendre au sérieux? Ceux qui l'éprouvent ne connaissent, pour la plupart, l'Afrique que de nom, ne savent rien des aventures et des mécomptes des explorateurs de ce mystérieux continent. Pressez-les quelque peu, et ils vous avoueront que le patronage du Roi, qui a fait son tour du monde et qui s'y connaît, signifiait à leurs yeux, qu'en allant là-bas, on n'avait aucun danger à craindre. Comme si notre Roi, poussé par le désir de s'instruire, n'avait pas, en parcourant tant de climats divers et si différents du nôtre, été exposé aux mêmes influences malignes que ces trois jeunes gens qui, sans forfanterie comme sans regret, ont payé de la vie leur dévouement à une œuvre patriotique qui est en même temps une œuvre humanitaire. Nous regrettons autant que personne leur perte, nous sommes tout disposé à honorer leur mémoire, et c'est justement pourquoi nous prétendons qu'il faut poursuivre l'aventure, afin que leur généreux sacrifice ne soit point stérile.

Avouons-le franchement, le bien-être dont nous jouissions avait fini par nous amollir, il aurait même pu, dans un temps donné, consommer notre ruine comme nation indépendante, et il est bon peut-être qu'une crise économique aussi sérieuse que celle que nous traversons nous donne l'occasion de nous retremper, de nous fortifier, et de regagner, par de virils efforts, quelques-unes des grandes qualités et des meilleures vertus de nos pères. Nous l'avons déjà dit ici même en traitant *la Question des consulats :* « C'est à l'étranger seulement « qu'on nous tient pour plus entreprenants et plus voyageurs « que nous ne sommes, et qu'on nous fait des compliments « que nous ne méritons pas. »

Nous devons cela à nos pères. A partir du xv^e^ siècle, ils se sont montrés dans le monde entier, ont laissé partout des traces ou des souvenirs de leur passage. On les citait dans

Hosted by Google

les sciences, les arts, le commerce et l'industrie, comme des maîtres et des juges si difficiles à satisfaire, qu'aujourd'hui encore, partout où la langue espagnole est parlée, on entend dire de toute œuvre ou de toute entreprise jugée parfaite : « Elle est digne de passer par les piques de Flandre. »

Cette locution proverbiale, à elle seule, vaut un long poëme. Elle nous prouve qu'un despote peut faire, si la fantaisie lui en prend, d'un pays riche et prospère un vaste désert, mais que, presque toujours, le génie d'un peuple dispersé ou même disparu nargue ses tyrans et leur survit. Où est Philippe II? Où sont ses œuvres? Où est celui qui, sur les bords du Manzanarès ou sur les bords de l'Escaut, évoque son souvenir, si ce n'est pour le vouer aux gémonies de l'histoire ?

Il n'a pas trouvé, et il ne trouvera pas d'imitateur, parce que le temps n'est plus où l'on se sacrifie avec les siens pour les beaux yeux de l'Église, où le fanatisme est assez grand, assez aveugle pour répéter le cri de saint Dominique : « Tue, tue toujours, Dieu saura bien reconnaître les siens. »

Oui, Dieu reconnaît les siens, mais c'est pour les protéger, pour les laisser vivre. Les Belges, chassés de leurs foyers au XVI^e^ siècle, ont mieux vécu, prospéré davantage que ceux qui, pour demeurer sur le sol natal, avaient courbé le front et ployé les genoux. Leur république batave — car on ne saurait nier que la force des Provinces-Unies n'ait été l'œuvre de nos Gueux — dévora et foula aux pieds, en quelques années, la monarchie universelle de Charles-Quint et de Philippe II.

C'est en ce moment-là que les Hollando-Belges affranchis fixent les yeux du monde entier. On les prône, on les envie, on les redoute; on les invoque comme arbitres du goût, on les cite comme modèles à suivre, et chacun voudrait être digne de passer par les piques de Flandre. Les Espagnols

Hosted by Google

surtout, qui ne comprennent rien à une supériorité si soudaine qui les écrase. Et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler le souvenir d'un des plus dignes et des moins connus d'entre les précurseurs de ceux qui, sous nos yeux, vouent leur vie à l'œuvre de la civilisation de l'Afrique. Il s'appelait Jean-Baptiste Avontroot. Il naquit à Aeltre, dans l'arrondissement de Gand, en 1563. Lorsque le duc de Parme eut définitivement remis nos provinces révoltées sous les pieds de l'Espagne, il quitta sa patrie et alla fonder un comptoir aux îles Canaries, appelées aussi, et sans métaphore aucune, les îles Fortunées. Il n'était là, à Fuente Ventura, qu'à cent kilomètres à peine du continent africain, ce qui était très-favorable au commerce, et, comme la vie y était facile, le climat excellent, il y appela de nombreux compagnons d'infortune. Cette petite colonie belge prospéra si bien par le commerce d'échange, auquel elle se livrait, qu'au bout d'un certain nombre d'années elle se trouva en mesure de prêter de l'argent au roi d'Espagne. L'emprunt fut-il volontaire ou forcé? Nous n'en savons trop rien. Il est certain cependant qu'Avontroot fit le voyage de Madrid pour rentrer dans ses fonds.

On l'accueillit avec distinction à la cour, quoiqu'il fût protestant. Le roi lui accorda une audience, et le duc de Lerma le consulta à plusieurs reprises sur la situation économique de l'Espagne et de ses colonies qui était fort embarrassée. Aventroot rédigea, à la demande du ministre, un mémoire dont l'idée fondamentale, reprise par les encyclopédistes du siècle dernier, se retrouve çà et là dans la volumineuse *Histoire philosophique des deux Indes* de l'abbé Raynal. Cette idée, dont la franchise nous charme et nous étonne à la fois, peut se résumer comme suit :

« Le nœud de la question politique et de la situation éco-
« nomique, c'est Rome. Délivrez le peuple de son esclavage,
« il se relèvera, il prendra goût au travail. Délivrez le pays

Hosted by Google

« de ses couvents, qui en absorbent toutes les forces vives, « et vous verrez, comme par enchantement, l'agriculture, la « manufacture et le négoce répandre le bien-être dans les « villes et dans les campagnes. C'est uniquement parce que « les Provinces-Unies ont proclamé la liberté de conscience « qu'elles ont pu atteindre à un si haut degré de puissance « et de prospérité. »

Jamais peut-être le successeur de Philippe II n'avait entendu un pareil langage.

Le fondateur de la colonie flamande des Canaries devait passer à ses yeux pour un fou ou pour le plus audacieux des pamphlétaires. Comme il était d'ailleurs un hérétique, Philippe IV le livra à l'Inquisition. On lui fit un procès pour la forme. Avontroot tint bon; ni les menaces ni les tourments ne purent le décider à abjurer sa foi, et, le 12 mai 1632, il monta, à Tolède, sur un bûcher.

Tel a été le début cruel de nos relations commerciales avec l'Afrique. On voit que le climat et les noirs ne sont pour rien dans son insuccès. Quant à la colonie flamande des Canaries, la mort de son chef vénéré et l'hostilité du gouvernement espagnol la tuèrent commercialement, et ses membres se firent cultivateurs. On leur donne aujourd'hui le nom de Guanchos. M. de Löhr parle d'eux dans un livre récent. La conformation de leur crâne, les traits de leur visage, leur apparence physique, leurs mœurs, la coupe de leurs vêtements, quelques mots de leur langage, et jusqu'à l'aspect de leurs demeures disent hautement, d'après ce voyageur, qu'ils appartiennent à la race germanique, et il se demande s'ils ne seraient pas des descendants des Vandales chassés d'Espagne à l'aurore du moyen âge. Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que cette supposition basée sur le rapport étymologique qui peut exister entre le mot allemand *Wende*, qui signifie Vandale, et le nom de Guancho, est tout à fait inadmissible. Le nom patronymique de Jean étant très-

Hosted by Google

répandu parmi les Flamands, il est beaucoup plus probable que l'appellation de Guanchos vienne de là[1].

Si nous nous transportons maintenant dans l'Afrique australe, nous avons des résultats identiques à constater. Les colons de notre race, Belges ou Hollandais, s'acclimatent plus vite et prospèrent davantage que ceux d'aucune autre nation européenne. Qui n'a entendu parler des Boers? Comme les Guanchos des Canaries, ils ont trouvé sur le sol africain une seconde patrie qu'ils ne veulent à aucun prix abandonner, quoique la politique coloniale des Anglais leur ait fait subir de bien rudes épreuves. Les Boers ont certainement de grands défauts — on ne vit pas pendant plus de deux siècles côte à côte avec la barbarie sans reculer quelque peu vers elle; — cependant, ils sont restés jusqu'à présent les plus actifs et les plus heureux des civilisateurs de l'Afrique australe. Les quatre mille Anglais et Irlandais, débarqués en 1820 au cap de Bonne-Espérance, n'ont pas plus que doublé en nombre depuis un demi-siècle, et l'on parle à peine d'eux, tandis que nos Boers, en dépit des guerres continuelles qu'ils ont dû soutenir contre les Cafres, forment toujours la majorité de la population blanche de la colonie du Cap. Et cependant des milliers d'entre eux, remontant constamment vers le centre du continent africain, ont fondé les républiques du fleuve Orange et du Transvaal. Ils réclament en ce moment-ci contre l'annexion à la couronne d'Angleterre de ce dernier État, et de l'accueil fait à leur requête dépendra peut-être l'issue plus ou moins favorable de la guerre contre les Zoulous.

Nous n'avons pas à examiner ici si notre comité africain n'aurait pas pu, sans éveiller la sourcilleuse et parfois très-gênante susceptibilité des Anglais, rapprocher des Boers, qui parlent notre langue, sa base d'opérations ou, tout au

[1] Jean en espagnol s'écrit Juan et se prononce Couane.

Hosted by Google

moins, en enrôler un certain nombre comme guides et interprètes; nous sommes, une fois dans l'Afrique équatoriale, en route pour le lac Tanganyka, restons donc sur ce point qui, d'ailleurs, de l'avis des personnes les plus autorisées, doit nous donner accès à un marché d'un grand avenir. Tout d'ailleurs, depuis qu'une malencontreuse opposition a contrarié notre marche en avant, nous convie à la persévérance.

Le 11 mars dernier, dans un meeting tenu dans l'une des salles de l'hôtel de ville de Blackburn, en Angleterre, il a été décidé que l'Afrique entière devait être, dans le plus court délai possible, ouverte au commerce pour éviter au monde des affaires de nouveaux et d'irréparables désastres. On a donné lecture à cette occasion d'une lettre de M. James Bradshaw, de Manchester, dans laquelle ce personnage bien connu fait valoir, comme encouragement, cet argument, que le centre de l'Afrique est capable de consommer le double plus de cotonnettes que les Indes. N'y a-t-il pas là de quoi réjouir nos industriels gantois?

De leur côté, les Italiens, qui n'ont pas chez eux, à ce qu'il paraît, de journaux hostiles à l'esprit d'entreprise, sont bien loin de se laisser décourager par l'insuccès de leur mission au Choa. Ils sont décidés à tâter le continent africain d'un autre côté et dans des conditions nouvelles. Dans le courant de cet été, MM. Minotti Garibaldi et Fazzari partent pour la Nouvelle-Guinée, à la tête de trois mille colons armés et enrégimentés. Avec un pareil noyau il y a quelque chose à faire. Attendrons-nous que le succès couronne les efforts des dignes compatriotes de Christophe Colomb pour les imiter? Attendrons-nous, pour tenter la fortune au loin, que nous ayons complétement réalisé, chez nous, le programme d'Avontroot? Alors nous attendrons longtemps, et il sera trop tard. Le marché africain aura été ouvert par d'autres et pour d'autres.

Hosted by Google

C'est ce que nous ne pouvons dire qu'une fois, mais le dire ici, c'est le crier sur les toits. Nous vous le crions donc à vous tous, défenseurs de notre dignité nationale et amis de notre prospérité industrielle. L'occasion est chauve ; nous la tenons encore ; ne la laissons pas échapper.

CH. RAHLENBECK.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le siècle des Artevelde. Études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant, par Léon Vanderkindere; in-8°, Bruxelles, Office de publicité, 1879.

C'est avec joie que nous abordons aujourd'hui l'appréciation du livre de M. Vanderkindere sur le *Siècle des Artevelde*. Rien n'est plus agréable que d'avoir à dire du bien, sans arrière-pensée, sans réserves et sans restrictions. On n'a pas à s'armer de bienveillance, à retenir de justes critiques, par telle ou telle considération qui trop souvent s'impose; on n'a pas à mesurer ses phrases, à peser ses mots, à faire en sorte, comme on dit, que le fond de la pensée se lise entre les lignes. Nous sommes ici en présence d'une œuvre d'une réelle supériorité, et nous sommes parfaitement sûr d'avance d'être d'accord avec l'opinion générale.

Nonobstant le titre trop modeste d'*études*, c'est bien un tableau complet de la civilisation en Flandre et en Brabant pendant le XIV^e^ siècle, que M. Vanderkindere nous a présenté dans les dix chapitres de son livre. Et ce tableau est harmonieusement groupé, et ces chapitres s'enchaînent intimement : il y a unité parfaite dans cette diversité.

L'introduction, d'une grande largeur de vues, caractérise le siècle des Artevelde comme transition entre la féodalité expirante et la royauté, comme un moment de tentatives démocratiques bientôt avortées, et surtout comme une époque de luttes à outrance entre des éléments incompatibles.

Le premier chapitre, qui n'est qu'une introduction aussi, traite de la politique extérieure, de la position de la Flandre à l'égard de

Hosted by Google

la France, sa suzeraine, et de l'alliance anglaise, favorisée par les prétentions des souverains anglais au trône de France. Ici se dessine déjà le rôle de Jacques Van Artevelde, mais avec les difficultés qui l'entourent et que l'auteur examine au point de vue d'une véritable philosophie de l'histoire. Les desseins secrets du grand politique ne sont pas suffisamment connus. M. Vanderkindere se garde bien de trancher les questions et surtout de prêter à son héros ses propres conceptions : il discute en se plaçant au milieu des complications que Van Artevelde devait rencontrer.

Vient ensuite l'organisation de la commune, et, en premier lieu, l'exposé de son caractère tout aristocratique. Ce qu'on peut appeler la genèse de la commune flamande est admirablement étudié dans ses trois éléments principaux : corporation agricole, centène franque et gilde commerciale. La bourgeoisie aboutissant à former une sorte de caste, par les fonctions héréditaires ou périodiquement renouvelées dans les mêmes familles, l'autonomie communale constituant un gouvernement complet, tout cela est bien indiqué, sans que l'auteur ait négligé les ombres de ce tableau, c'est-à-dire l'individualisme, l'égoïsme, le mépris du peuple.

Les artisans, en dehors des bourgeois, avec leur organisation méticuleuse, leur réglementation poussée à l'excès, forment un système social qu'il nous est malaisé de juger selon les idées modernes. Aussi M. Vanderkindere s'en défend-il; il se borne à préciser les faits en entrant dans les détails curieux d'une érudition toute nouvelle.

C'est l'antagonisme des bourgeois et des artisans qui nous mène à la révolution démocratique de la seconde moitié du XIV^e^ siècle. Les matines brugeoises ne se font pas seulement contre l'étranger, mais contre la haute bourgeoisie. A Gand, Jacques Van Artevelde, par la puissance de son génie, impose les réformes indispensables : il a parfaitement compris la situation. L'auteur fait cette remarque que ce ne sont pas des artisans qui sont à la tête de cette révolution, et que Coutereel comme les Artevelde ne s'inspirent que d'idées grandes et généreuses, sans aucun mélange d'intérêts personnels. On a fait la même observation à d'autres époques, particulièrement lors du grand mouvement social de 1789.

Hosted by Google

Le triomphe des artisans enfante un nouveau régime, plus sérieux, mais laissant la voie ouverte à quelques mauvais instincts. D'ailleurs, ce n'est pas encore là la liberté; c'est simplement une extension des priviléges de la bourgeoisie aux gens de métiers. Le véritable esprit démocratique est loin d'être né. Une transformation importante se fait dans l'art de la guerre : l'infanterie est désormais maîtresse des champs de bataille, mais il n'y a pas de génie militaire capable de profiter de cet avantage. Le résultat le plus sérieux est une première entente, une tentative d'union entre la Flandre, le Brabant et le Hainaut.

M. Vanderkindere trace ensuite un tableau du mouvement économique au XIV^e^ siècle. Le grand commerce qui se concentre alors à Bruges, l'entrepôt européen par excellence; les opérations commerciales, ce qui les favorise, ce qui les entrave, tout est traité avec le plus grand soin et jugé sans parti pris, sans opinion préconçue. Les études de l'auteur s'étendent jusqu'aux campagnes, qui eurent leur rôle aussi et qu'une trop grande importance accordée aux villes avait fait négliger presque complétement. Aussi l'histoire ne s'était-elle occupée jusqu'à présent que des communes proprement dites, particulièrement de Gand, de Bruges et d'Ypres, qui semblaient seules constituer la Flandre à cette époque.

Arrive enfin la décadence de la vie communale et l'avénement de la politique de centralisation. C'est la dernière des phases par lesquelles ont passé la Flandre et le Brabant au XIV^e^ siècle. Le livre se termine par deux études générales qui concernent l'ensemble de cette intéressante période. La religion et le clergé fournissent à M. Vanderkindere des réflexions qui sont encore profitables de nos jours, car dans ce domaine rien ne change. Inutile d'ajouter que l'auteur ne trouve que trop à blâmer ou tout au moins à déplorer au point de vue d'un sincère patriotisme. Le tableau des idées et des mœurs lui offre d'autres sujets de critique, dont il ne dissimule rien.

Nous parlons de patriotisme; mais il ne s'agit point ici de ce patriotisme étroit qui loue sans cesse, qui exalte même, sans souci de la vérité et de l'impartialité. Nulle part, dans l'œuvre de M. Vanderkindere, ne se trahit cette manie de certains historiens, nulle part ne s'aperçoit la moindre velléité de *chauvinisme*. Le philosophe et le moraliste se révèlent toujours, sans se laisser

Hosted by Google

entraîner par aucune considération de parti, ni même de nationalité. Voilà de la véritable science historique, et c'est, en effet, aux Belges à donner l'exemple, eux qui ont été mêlés à tous les peuples et qui se composent de deux races distinctes.

Dans ce dernier chapitre sur les idées et les mœurs, M. Vanderkindere se montre pour ses compatriotes d'une juste et ferme sévérité. C'est ce qu'on peut appeler le réalisme dans l'histoire : l'étude sérieuse et profonde de la réalité, qui sait mettre à nu les imperfections, mais pour en faire sortir un nouvel et précieux enseignement. Jacques Van Artevelde lui-même n'est nullement idéalisé. Les bourgeois comme les artisans sont mis en scène tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités ; ce qui n'empêche point l'auteur de tenir compte des principes.

M. Vanderkindere a tiré grand avantage de ses études sur l'histoire de l'antiquité, et c'est encore une supériorité au milieu de la plupart des écrivains qui s'occupent des temps plus rapprochés de nous. La comparaison avec l'histoire de Rome et d'Athènes est pleine de révélations : toutes les sociétés policées ont de ces tendances, de ces révolutions, de ces catastrophes dont l'analogie est saisissante.

Le style est à la hauteur de la pensée; il est ample avec netteté, vigoureux avec élégance; il est surtout exempt de banalités. Nous n'aurions désiré qu'un peu plus de couleur en certains passages qui comportent le pittoresque de l'expression. L'introduction prouve que l'auteur sait allier la couleur à la forme, et ce n'est pas là sacrifier au goût des lecteurs frivoles : Macaulay en est une preuve évidente.

Il était bien difficile, du reste, de mettre tant d'érudition en œuvre sans tomber dans l'aridité, et il faut savoir gré à M. Vanderkindere de ce que son style a de vraiment agréable dans ces conditions désavantageuses. On est stupéfait de la multitude énorme des faits particuliers qui ont été recueillis dans les archives, aux véritables sources de notre histoire. Les opinions d'auteurs connus ne sont que des témoignages ou servent de sujets de discussion. On peut affirmer que jamais un ensemble de détails aussi minutieusement relevés n'a été employé avec plus de méthode, de sagacité, et même de charme, car l'auteur y a fort

Hosted by Google

ingénieusement mêlé des citations de toute la littérature locale de cette époque.

Cette analyse nous a conduit si loin qu'il nous devient impossible de rendre compte des autres ouvrages, assez nombreux, publiés en Belgique pendant le mois qui vient de s'écouler. Force nous est de remettre la suite de notre chronique à la livraison prochaine; mais on nous pardonnera en faveur de l'importance exceptionnelle du livre de M. Vanderkindere.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI 1879.

Pages.

JULIEN BUSE. La question de l'instruction publique devant la convention nationale 5

ARTHUR DUVERGER. Le Saint-Office de l'Inquisition en Belgique . . . 26

REMY BARN. Desdichada. (*Deuxième partie.*) 65

ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie 84

EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. Rapport de M. Olin sur la *Révision de la loi de* 1842. — Discours de M. Faider, procureur général, sur la *Garantie de la Constitution.* — Paul Voituron, *le Libéralisme et les idées religieuses.* — J. Dauby, *Des grèves ouvrières.* — F. Laurent, *le Livre de l'épargne* (Bibliothèque Gilon). — J. Stevens, *les Prisons cellulaires en Belgique.* — Adolphe Le Ray, *Poésies.* — Lucien Springuel, *l'Araignée* et *l'Ane vaillant.* — Émile Leclercq, *Contes populaires* (Bibliothèque Gilon). — Ferdinand Gravrand, *Notes de voyage;* de Bruxelles à Venise (Bibliothèque Gilon). — Alphonse Willems, *la Première Édition des Maximes de la Rochefoucauld.* — Léopold Van Hollebeke, *Histoire et législation des ordres de chevalerie et marques d'honneur du royaume de Belgique.* — Paul et Jules Busschop, *Recherches sur le jeu du solitaire* 99

LIVRAISON DU 15 JUIN 1879.

E. ARISTIDE ASTRUC. La morale de Moïse 105

ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie 125

CH. RAHLENBECK. La mission du conseiller Boisot à Metz, en 1543 . . 147

REMY BARN. Desdichada. (*Troisième partie.*) 174

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1879.

Pages.

J. STECHER. Un catholique du XIIIe siècle 201
ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie 218
REMY BARN. Desdichada. (*Dernière partie.*) 238
HENRI MARICHAL. La crise économique 277
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *La vie et l'œuvre du Congrès national de 1830.* — *Éléments de morale universelle*, par G. Tiberghien. — *Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale*, par E. Aristide Astruc. — *Ce que peut une jeune fille*, par E. Van Driessche, traduit par Ed. Barlet (Bibliothèque Gilon). — *Ma Voisine*, par V. Galand (Bibliothèque Gilon). — *La Fille du saltimbanque*, par Hyacinthe Kirsch; — *La Marraine*, par George Vautier. — *Un coin de village*, par Camille Lemonnier. — *Rapport sur les États-Unis mexicains*, par Ernest Van Bruyssel. — Congrès international des américanistes. — *Athénée avec internat*, par Léopold Van Stalle. — *Philosophie et Manuel de l'écriture*, par Corneil Gomzé. — *Nos Dents*, par Ernest Gilon (Bibliothèque Gilon). 297

LIVRAISON DU 15 AOUT 1879.

TH. HEGENER. L'enseignement et ses méthodes 305
JULES CARLIER. Humoristes anglais du XVIIIe siècle. Jonathan Swift. 326
EMILY C. FERNAU. Souvenirs de la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres. — La promenade nocturne 352
CH. RAHLENBECK. Le marché africain 393
EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Le siècle des Artevelde. Études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant*, par Léon Vanderkindere 401

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4883